Bayerische StaatsBibliothek
Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Petitot, Claude Bernard, 1772-1825

Répertoire du théatre français ou recueil des tragédies et des comédies restées au theatre depuis Rotrou, pour faire suite aux editions in octavo de Corneille, Molière ... ; avec des notices sur chaque auteur et l'examen de chaque pièce
Bd.: 12

Paris 1804

P.o.gall.app. 10-12
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10103835-2

P. O. gall. app. 10

Petitot

RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇOIS.

COMÉDIES.

TOME CINQUIÈME.

RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇOIS.

COMÉDIES.

TOME CINQUIEME.

RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇOIS,
OU
RECUEIL
DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES

RESTÉES AU THÉATRE DEPUIS ROTROU,

POUR FAIRE SUITE AUX ÉDITIONS IN-OCTAVO
DE CORNEILLE, MOLIERE, RACINE, REGNARD, CRÉBILLON,
ET AU THÉATRE DE VOLTAIRE.

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIECE.

PAR M. PETITOT.

TOME DOUZIEME.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.

CHEZ PERLET, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, N° 1133.

M. DCCCIV.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇOIS,
OU
RECUEIL
DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES
RESTÉES AU THÉÂTRE DEPUIS ROTROU,

POUR FAIRE SUITE AUX ÉDITIONS IN-OCTAVO
DE CORNEILLE, MOLIERE, RACINE, REGNARD, CRÉBILLON,
ET AU THÉÂTRE DE VOLTAIRE;

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIECE.

BIBLIOTHECA REGIA MONACENSIS

Par M. PETITOT.

TOME DOUZIÈME.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.
CHEZ PERLET, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, Nº 1133.
M. DCCCIV.

Bayerische Staatsbibliothek München

LE
TAMBOUR NOCTURNE,
OU
LE MARI DEVIN,
COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,
DE NÉRICAULT DESTOUCHES,

Représentée pour la premiere fois
le 16 octobre 1762.

PRÉFACE.

Je me garderai bien d'imiter ici la plupart des meilleurs écrivains anglois, principalement leur fameux Dryden, qui, après s'être enrichis aux dépens de nos auteurs, font une longue préface pour les critiquer et pour les tourner en ridicule, ou prennent le parti de ne les point citer pour ne faire nulle mention de ce qu'ils ont emprunté de leurs ouvrages.

Pour moi, j'avouerai franchement que celui-ci n'est point de mon invention, et que c'est plutôt une traduction libre qu'une production de mon esprit. La plus grande part que j'y puisse prétendre c'est d'y avoir fait beaucoup de changemens pour le mettre en état de se soutenir sur notre théâtre et de n'y point paroître trop étranger.

Malgré cette liberté que j'ai prise et que j'ai pu prendre, je crains qu'on ne trouve encore dans cette comédie bien des traits, des actions et des incidens d'un goût peu conforme au nôtre: je doute qu'on se prête facilement au caractere singulier de l'intendant, et à l'excessive ivrognerie des autres domestiques qui sont introduits

sur la scene. J'ai francisé le petit-maître anglois autant que je l'ai pu, mais je sens qu'il n'a point encore la légere fatuité des nôtres.

Cependant, de toutes les pieces angloises que j'ai lues, ou que j'ai vu représenter sur les théâtres de Londres, celle-ci sans contredit approche le plus de nos comédies par la conduite et par les mœurs. Elle est de feu M. Addisson, l'un des plus beaux génies que l'Angleterre ait produits de nos jours, et l'homme de son pays qui avoit le moins d'aversion pour le théâtre françois: il souhaitoit même que les auteurs dramatiques ses compatriotes se défissent de leurs excessifs préjugés en leur faveur, et contre nous, afin d'imiter au moins notre exactitude et les bienséances que nous gardons sur la scene. Il voulut lui-même en donner l'exemple, et ce fut à ce dessein qu'il fit une comédie intitulée *the Drumer*, ou *le Tambour*, qui est l'original de celle que je donne au public; mais il n'osa la risquer de son vivant, et elle n'eut qu'un médiocre succès après sa mort. Il seroit à souhaiter pour sa gloire et pour notre plaisir qu'il eût fait choix d'un sujet moins trivial. Je suis persuadé néanmoins que sa piece étoit digne d'un meilleur sort, quoiqu'elle eût des défauts essentiels pour les spectateurs de son pays, trop de simplicité et de régularité, et trop peu d'incidens, trop de sagesse

dans les mœurs, dans les principaux caracteres et dans le dialogue ; car il est presque impossible d'exprimer les énormes libertés que les auteurs comiques se donnent en Angleterre: ils ignorent, ou plutôt ils méprisent les trois unités, et se moquent de nous qui les observons si soigneusement. Loin de se borner à une seule action, trois ou quatre à peine leur suffisent; à peine y distinguerez-vous la principale, souvent étouffée par les épisodiques avec lesquelles elle n'a point ou presque point de rapport ni de liaison; en sorte que les auteurs et les spectateurs aiment également à changer d'objet, et n'en trouvent aucun qui mérite de dominer, ni de les fixer, croyant que toute regle est une servitude à laquelle il seroit ridicule de se soumettre: non seulement la scene change à tous les actes, mais souvent plusieurs fois dans le même acte ; d'où il s'ensuit que les décorateurs anglois sont encore plus en mouvement que les acteurs. Cependant on trouve dans ces comédies des choses excellentes; beaucoup d'esprit, des caracteres plaisans, bien soutenus, bien variés et d'une vérité qui frappe ; les mœurs du pays si naturellement dépeintes, qu'il est impossible de les appliquer à d'autres nations; un dialogue vif, agréable, énergique, élégant, très comique : la satire la plus piquante y domine ; elle y attaque tout, et ne

respecte rien, pas même le beau sexe qui souvent est l'objet de ses traits les plus effrénés. Le ridicule y est merveilleusement copié; le vice n'y est que trop bien représenté; mais on l'y représente comme une mode suivie par les gens d'esprit et de bon goût: c'est le bon air des principaux personnages; en un mot, nulle bienséance. La pudeur la moins austere y trouveroit de quoi s'alarmer; et c'est ce qui a toujours causé ma surprise, lorsque j'ai vu des dames vertueuses et modestes assister souvent à des pieces si licencieuses: tant il est vrai que tout n'est qu'habitude, et que la vertu même peut s'accoutumer à souffrir qu'on lui manque de respect, pourvu qu'elle ait la foible ressource d'en rougir sous un éventail!

On ne verra point ces libertés si blâmables dans la comédie que je donne au public. L'illustre M. Addisson, qui en est le véritable auteur, étoit l'homme du monde qu'elles révoltoient le plus; et si sa voix eût suffi pour rappeler les bienséances (il me l'a dit lui-même, et on le voit par ses écrits) le théâtre anglois en seroit le plus scrupuleux observateur. Il faut même rendre justice aux meilleurs écrivains d'Angleterre; ils pensent aujourd'hui comme pensoit M. Addisson; et quelques uns d'entre eux viennent de faire paroître une élégante et fidele traduction

des œuvres de Moliere, qu'ils ont ornée d'une préface très savante et très judicieuse, dans laquelle ils rendent toute la justice que nous rendrions nous-mêmes à ce grand homme, et saisissent l'occasion de s'élever avec toute la force et le courage possibles contre l'irrégularité et l'extrême licence du théâtre anglois, n'oubliant rien pour engager les auteurs qui s'y distinguent à se réformer sur l'excellent modele qu'ils leur présentent. Si ce généreux effort peut réussir, j'ose dire à la louange de la nation angloise qu'elle est capable d'égaler dans le dramatique tous les plus célebres auteurs anciens et modernes ; ce qu'il me seroit très facile de prouver démonstrativement si j'avois le loisir de traduire les œuvres de Ben-Johnson, de Dryden et de Congréve.

ACTEURS.

LE BARON DE L'ARC.

LA BARONNE, épouse du Baron.

LE MARQUIS DU TOUR, amant de la Baronne.

LÉANDRE, autre amant de la Baronne.

MADAME CATAU, femme de charge du château.

M. PINCÉ, intendant du Baron.

LA RAMÉE, sommelier.

MAÎTRE PIERRE, cocher.

MAÎTRE NICOLAS, jardinier.

LA JONQUILLE, laquais de la Baronne.

La scene est dans un vieux château appartenant au Baron.



Godefroy fils

LE TAMBOUR NOCTURNE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

LE TAMBOUR NOCTURNE.

J'ai trop aimé mon premier mari pour en pouvoir prendre un second.

Acte V, scene IV. Tome XII.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA RAMÉE, MAÎTRE PIERRE, MAÎTRE NICOLAS.

(*ils sont à table et buvant.*)

LA RAMÉE.

Or çà ! mes amis, divertissons-nous. Madame la Baronne est à la promenade, et ne reviendra que pour dîner; car il fait le plus beau tems du monde. Madame Catau, notre gouvernante, est

LE TAMBOUR NOCTURNE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

La scene représente l'antichambre de l'appartement de la Baronne.

SCENE PREMIERE.

LA RAMÉE, MAÎTRE PIERRE, MAÎTRE NICOLAS.

(*ils sont à table et buvant.*)

LA RAMÉE.

Oh çà ! mes amis, divertissons-nous. Madame la Baronne est à la promenade, et ne reviendra que pour dîner ; car il fait le plus beau tems du monde. Madame Catau, notre gouvernante, est

en visite chez sa commere. Notre vieux intendant n'est pas encore revenu de la ville. Il n'y a dans le château que nous et le revenant.

MAÎTRE NICOLAS.

Morgué! sauf correction, M. de la Ramée, je crois que je boirions plus à notre aise à votre office que dans cette antichambre. Tout le monde passe ici; et quand je suis interrompu, le vin que j'avale ne fait que m'altérer.

LA RAMÉE.

Taisez-vous et buvez, monsieur le jardinier. C'est dans cet endroit-ci que l'Esprit bat le tambour ordinairement; et je veux boire à sa santé, afin qu'il me soit obligé de ma politesse, et qu'il ne vienne point faire le sabat dans ma chambre.

MAÎTRE PIERRE.

Pardié! c'est bien pensé! Vous êtes homme de tête, M. de la Ramée, et vous avez justement trouvé le moyen de gagner l'amitié du revenant. Je veux aussi être de ses amis... Allons, à sa santé, messieurs, je vous la porte.

(*ils se levent tous les trois et se tiennent en posture de gens qui boivent une santé avec beaucoup de respect.*)

LA RAMÉE, *le verre à la main.*

Esprit, qui nous lutines depuis quinze jours, et qui te plais à nous faire mourir de peur, nous te conjurons, mes camarades et moi, de nous lais-

ser manger, boire et dormir en repos ; et nous te promettons, foi de gens d'honneur, de nous enivrer régulièrement tous les jours en buvant à ta santé.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

A ta santé.

MAÎTRE PIERRE.

Notre pauvre maîtresse est dans de grandes frayeurs : elle croit que le revenant est l'esprit de son mari qui a été tué à la derniere campagne de Flandres.

LA RAMÉE.

Elle a raison, maître Pierre : ce ne peut être que M. le Baron qui revient. Il a toujours aimé la guerre. Vous souvenez-vous que quand il étoit petit, il n'y avoit point d'instrument qui lui fît tant de plaisir que le tambour?

MAÎTRE NICOLAS.

Mais je m'étonne qu'on n'ait jamais pu retrouver son corps sur le champ de bataille.

LA RAMÉE.

Eh! comment l'auroit-on trouvé, nigaud? n'est-il pas ici dans le château ? Crois-tu qu'il pût battre le tambour comme il fait toutes les nuits s'il n'avoit pas gardé ses bras et ses mains ?

MAÎTRE PIERRE, *à Nicolas*.

M. de La Ramée a raison, notre maître revient en corps et en ame... (*on frappe.*) Ah ! quel bruit

est-ce que j'entends? C'est lui-même! c'est le diable...

MAÎTRE NICOLAS.

A-peu-près... c'est madame Catau.

SCENE II.

MADAME CATAU, LA RAMÉE, MAÎTRE PIERRE, MAÎTRE NICOLAS.

MADAME CATAU.

Eh bien! que font là ces ivrognes? Ils ne sont pas contens de boire nuit et jour, il faut qu'ils viennent s'enivrer dans l'antichambre de madame?

LA RAMÉE, *buvant.*

A votre santé, madame Catau!

MAÎTRE NICOLAS, *buvant.*

Et rasade!

MAÎTRE PIERRE, *buvant.*

Tope!

MADAME CATAU.

Quelle insolence!... Quelle vie! quel désordre! Est-il tems, messieurs les coquins, de faire ce train-là dans le moment que des personnes de qualité arrivent au château? Allez mettre le couvert, M. de La Ramée. Allez donner l'avoine à

vos chevaux, maître Pierre. Pourquoi n'êtes-vous pas à votre jardin, maître Nicolas?

LA RAMÉE.

Comme nous nous sommes trouvés tous trois de loisir, que pouvions-nous faire de mieux que d'essayer en buvant si nous ne pourrions point nous donner du courage contre l'Esprit?

MAÎTRE NICOLAS.

Car, voyez-vous, madame Catau, je sommes tous trois d'opinion qu'on n'a jamais plus de courage que quand on est ivre.

MADAME CATAU.

Oh! les poltrons! Ce sont eux qui, avec leurs contes impertinens, perdent ce château de réputation, et sont cause que mille gens y accourent de toutes parts. Les marauds s'effraient sans raison, et inspirent la frayeur à tous nos voisins.

MAÎTRE NICOLAS.

Je nous effrayons, dit-elle!... Jarnigué! je ne crains rien; entendez-vous, madame Catau? J'aurois peur d'un tambour, moi! Eh! morgué! c'est un vrai tambour de milice!

LA RAMÉE.

Au nom de dieu, maître Nicolas, ne blasphémez point! Respectez l'Esprit et son tambour!

MAÎTRE PIERRE.

Vous avez tort, maître Nicolas; et vous serez cause qu'il nous arrivera quelque malheur!

MADAME CATAU, *à part.*

Bon ! voilà mes ivrognes aussi persuadés que je le souhaitois qu'il revient un Esprit dans ce château !

MAÎTRE NICOLAS, *en montrant son verre.*

Par la têtedié ! je me gobarge de l'Esprit encore une fois ! je suis dans mon fort !... et avec cette arme-là je ne craindrois pas le diable s'il me montroit ses cornes... (*on entend battre le tambour, et Nicolas en est si effrayé qu'il laisse tomber son verre.*) (*à part.*) Ah ! je suis mort !... Miséricorde ! Ayez pitié de moi, monsieur l'Esprit !

LA RAMÉE, *se levant, et courant avec un tel effroi qu'il se laisse tomber.*

Où courir ? où nous sauver ?

MAÎTRE PIERRE.

Allons nous cacher dans la cave.

(*ils s'enfuient tous trois.*)

SCENE III.

MADAME CATAU.

Les voilà disparus. Je puis maintenant risquer une petite conversation avec mon Esprit familier... Mais fermons toutes les portes, de peur de surprise... (*appelant.*) Léandre !... (*on bat le*

tambour.) Les ennemis sont en fuite. J'ai quelque chose à vous dire; ouvrez et paroissez.

(*le mur s'ouvre, et Léandre paroît avec son tambour.*)

SCENE IV.

LÉANDRE, MADAME CATAU.

LÉANDRE.

Ma chere Catau, j'ai entendu une partie des discours qui se sont tenus ici; j'en ai ri de bon cœur; et je vois que tu as conduit cette intrigue avec tant d'adresse, que je t'embrasserois volontiers pour te remercier si mon tambour ne m'en empêchoit pas.

MADAME CATAU.

Voilà un Esprit bien gaillard!... Ma foi! plus je vous considere, plus vous me confirmez ce qu'on a toujours dit que vous ressembliez à feu M. le Baron comme si vous eussiez été son frere jumeau.

LÉANDRE.

Si je n'étois pas son frere, au moins étois-je son cousin: on se ressemble de plus loin, comme tu sais. D'ailleurs la précaution que j'ai eue, de concert avec toi, de prendre un de ses habits, doit augmenter merveilleusement sa ressemblan-

ce !... Mais raisonnons un peu. Tu sais que j'aime passionnément ta maîtresse, et qu'elle m'a défendu de paroître devant elle parceque j'ai osé lui parler de mon amour ?

MADAME CATAU.

Oui, je le sais, et qu'elle croit que le dépit vous a fait retourner à Paris.

LÉANDRE.

J'allois partir en effet, quand le petit fat de Marquis arriva. La jalousie me fit résoudre à rester, pour trouver les moyens de le bannir d'auprès d'elle ; et c'est pour cela que j'ai pris le parti de faire l'Esprit.

MADAME CATAU.

Vous me devez, il est vrai, cette idée... Cependant n'êtes-vous pas surpris, dites-moi, que je puisse me résoudre à tromper ma maîtresse pour trois cents pistoles que vous m'avez promises ?

LÉANDRE.

Je te les promets encore, si je puis parvenir au but où j'aspire.

MADAME CATAU.

Ma foi ! quand j'y fais réflexion, c'est conscience de donner les mains à une pareille tromperie, pour une somme aussi modique que celle-là !

LÉANDRE.

Pas si modique !

MADAME CATAU.

Il me vient quelquefois des scrupules qui me forcent presque à exiger de vous que vous alliez jusqu'à quatre mille francs.

LÉANDRE.

Oh! je te prie, ne sois pas si scrupuleuse!

MADAME CATAU.

Non, je ne pourrai résister à mes remords si vous ne me donnez pas vingt pistoles d'avance.

LÉANDRE, *tirant une bourse de sa poche.*

Eh bien! les voilà. Cela mettra-t-il ta conscience en repos?

MADAME CATAU.

Je la sens un peu soulagée.

LÉANDRE.

Dieu soit loué!

MADAME CATAU.

Écoutez, monsieur; ce n'est pas pour me vanter, mais je défie mes plus grands ennemis de pouvoir dire que j'aie jamais servi personne sans m'être fait bien payer.

LÉANDRE.

Oh! je te crois!... Mais revenons à notre affaire. La Baronne est-elle bien persuadée que je sois l'esprit de feu son mari?

MADAME CATAU.

Au moins puis-je vous assurer que j'emploie toute mon adresse à l'en convaincre. Je lui dis

à tout moment que son mari revient exprès de l'autre monde pour l'empêcher d'épouser le Marquis en secondes noces.

LÉANDRE.

Redouble tes efforts, je te prie, pour m'en délivrer au plutôt, car je commence à me lasser du personnage que je joue depuis quinze jours, et de courir toutes les nuits dans ce vieux château, comme un vrai lutin. Je risque beaucoup.

MADAME CATAU.

Eh! que risquez-vous? Si quelqu'un s'avisoit de vous suivre, n'avez-vous pas une retraite sûre en cet endroit? Vous y êtes à l'abri de toutes les recherches. Il n'y a que moi dans la maison qui le connoisse, et ce n'est que par un pur hasard que je l'ai découvert.

LÉANDRE.

Quoique cette retraite me paroisse fort sûre, je veux en sortir dès que j'aurai chassé d'ici ce fade courtisan dont je suis jaloux, et que j'aurai mis ta maîtresse dans la nécessité de m'épouser, en le lui ordonnant sous les traits du défunt. Je crois que le Marquis, tout intrépide qu'il affecte de paroître, aura belle peur quand il me verra sortir au travers du mur.... Je suis résolu de faire mon apparition ce soir au plus tard.

MADAME CATAU.

Je vais tout préparer pour qu'elle ait son

effet... Mais, on frappe... Rentrez au plus vîte. (*Léandre rentre dans le lieu d'où il est sorti; madame Catau va ouvrir la porte.*)

SCENE V.

LA BARONNE, MADAME CATAU.

MADAME CATAU.

Ah! madame, est-ce vous qui frappiez si fort? Le cœur me bat!... Vous m'avez fait une frayeur mortelle! j'ai cru que c'étoit l'Esprit qui jouoit de son tambour.

LA BARONNE.

Je viens de faire quelques tours de jardin avec le Marquis: il a employé toute son éloquence à me convaincre que l'histoire du tambour est un conte des plus ridicules.

MADAME CATAU.

C'est un petit impertinent de médire des Esprits. Ils pourroient bien se venger de lui!... En vérité, madame, je crois que ce sont ses fréquentes visites qui troublent le repos de monsieur votre mari, et qui l'obligent à revenir de l'autre monde!

LA BARONNE.

C'est ce que je ne saurois croire.

MADAME CATAU.

Cependant ce n'est que depuis que le Marquis vient dans ce château que ce maudit tambour fait tant frayeur. Tant que Léandre vous a fait l'amour; on n'a pas entendu ici trotter une souris.

LA BARONNE, *à part.*

Je m'apperçois qu'elle veut me prévenir en sa faveur; mais elle n'y réussira pas... (*à madame Catau.*) Il me semble que tu as bien du penchant pour Léandre?

MADAME CATAU.

C'est que je suis sûre qu'il vous convient; et vous l'auriez épousé en secondes noces si vous eussiez voulu suivre mes conseils. Que lui manque-t-il pour vous plaire? il n'est ni fat, ni indiscret, ni présomptueux, comme votre Marquis; c'est un homme plein d'honneur et de sentimens, et qui vous aime de tout son cœur... Ah! le pauvre garçon! qu'il m'a fait pleurer de fois en m'exprimant la tendresse qu'il avoit pour vous, et la douleur que vos mépris lui causoient! sur mon dieu, il poussoit des soupirs qu'on auroit entendus de deux cents pas! Enfin je voudrois être aussi sûre de gagner... trois cents pistoles, que je suis sûre que vous feriez bien de vous marier avec lui.

LA BARONNE.

A te dire le vrai, je ne le haïssois point, et je l'ai considéré comme mon ami jusqu'au mo-

ment où je me suis apperçue qu'il vouloit être mon amant; mais son amour, dont il a osé me parler, m'a révoltée contre lui.

MADAME CATAU.

Mais enfin, le Marquis vous en conte aussi?

LA BARONNE.

Oui, mais il n'est pas à craindre: son air d'indifférence, d'impolitesse, de confiance, et de fatuité, me réjouit. On dit que ce sont là les airs des jeunes gens de la cour. Il faut avouer qu'ils sont bien nouveaux pour moi! ils me paroissent même impertinens; et le plus aimable homme du monde qui me feroit l'amour sur ce ton-là ne feroit pas en dix ans le moindre progrès sur mon cœur.

MADAME CATAU.

Mort de ma vie! madame, ne vous y jouez pas! ce ton-là est à la mode; et la mode la plus extravagante plaît aux femmes par sa nouveauté!... Pour moi, si j'étois à votre place, je bannirois d'ici ce jeune godelureau, et j'y recevrois ceux qui m'aimeroient de bonne foi, et qui me le diroient d'une maniere tendre et respectueuse.

LA BARONNE.

Comme Léandre, n'est-ce pas?

MADAME CATAU.

Oui, madame, et non comme ce petit fat de Marquis qui vous étale toutes ses impertinences, et qui en fera gloire quand il sera votre mari.

Quelle différence de Léandre? c'est un homme celui-là! mais votre Marquis n'est qu'un freluquet, qu'un impoli, qu'un impie!... Oui, madame, un impie; un homme qui ne croit pas aux Esprits est un réprouvé.

LA BARONNE.

Ta colere contre le Marquis me divertit; mais ta prévention pour Léandre me déplaît: ainsi à l'avenir ne me parle ni de l'un, ni de l'autre.

MADAME CATAU.

Quoi donc! le Marquis...

LA BARONNE.

Tais-toi... le voici qui vient.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LA BARONNE, MADAME CATAU.

LE MARQUIS.

Que j'étois impatient de vous revoir, ma chere veuve!

MADAME CATAU, *bas, à la Baronne.*

Ma chere veuve... ce petit air de familiarité!

LA BARONNE, *bas.*

C'est un air de cour.

LE MARQUIS, *à la Baronne.*

Vous ne sauriez croire combien je me suis diverti depuis que je vous ai quittée!

MADAME CATAU, *bas, à la Baronne.*

Cela est obligeant pour vous. Est-ce encore là un air de cour?

LE MARQUIS.

Vos domestiques ont converti mon valet-de-chambre. Il ne croyoit point aux Esprits; il en est présentement si effrayé que je crois que le coquin n'osera plus porter mes billets dès qu'il sera nuit.

LA BARONNE.

Ah! ciel! que de jolies femmes vont se désespérer!

MADAME CATAU.

Vous croyez donc, monsieur, que le tambour qui fait tant de bruit dans ce château n'est pas une chose effroyable? Demandez à madame; elle l'a entendu elle-même.

LE MARQUIS, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

MADAME CATAU.

Mort de ma vie! monsieur, vous ne nous ferez pas croire que les oreilles nous cornent à tous tant que nous sommes ici.

LE MARQUIS, *riant plus fort.*

Ah! ah! ah! ah!

MADAME CATAU, *à part.*

Que j'appliquerois volontiers une bonne paire de soufflets sur ce visage-là! (*bas, à la Baronne.*)

Ce ris moqueur est fort respectueux, madame, en vérité.

LA BARONNE, *au Marquis.*

Mais que direz-vous encore quand je vous aurai protesté que la nuit derniere le bruit de ce tambour m'a réveillée ?

LE MARQUIS.

Chimere ! imagination !

LA BARONNE.

Mais une de mes femmes, qui couche dans ma chambre, l'a entendu comme moi.

LE MARQUIS.

Vapeurs ! vapeurs !... L'oisiveté, l'ennui, la solitude, vous inspirent des idées noires et des terreurs paniques. Je veux mourir si le tambour est autre part que dans votre tête. Ce sont des vapeurs, vous dis-je ; et, si vous voulez me croire, j'ai un remede infaillible pour vous les guérir.

MADAME CATAU.

Ah ! le beau médecin de neige avec ses remedes ! J'ai entendu le tambour comme je vous entends. Est-ce que j'ai des vapeurs, moi ?

LE MARQUIS.

Pourquoi non ? les vieilles filles y sont sujettes.

MADAME CATAU, *en colere.*

Si je suis fille, c'est que je le veux bien, entendez-vous ? et je puis cesser de l'être quand il me plaira.

LE MARQUIS.

Je le veux croire... Mais, dussiez-vous enrager, madame Catau, je vous dirai tout net que tout ce que l'on vient de me conter n'est que l'effet d'une imagination blessée. Petits esprits, petits esprits qui donnent dans ces visions!

LA BARONNE.

Enfin vous ne croyez donc pas qu'il revienne des Esprits?

LE MARQUIS.

Demandez-moi aussi, madame, si je ne crois pas le conte de Peau-d'âne?... Dieu me damne! c'est la même chose.

MADAME CATAU.

Eh! madame, n'écoutez point cet homme-là, c'est un hérétique.

LE MARQUIS, *à la Baronne.*

Vous voulez me persuader qu'il revient chez vous. Apparemment que l'Esprit prend son tems tous les soirs après que vous m'avez renvoyé. Mais qu'il paroisse donc devant moi, cet animal-là; je vous promets de lui donner les étrivieres.

MADAME CATAU.

Quoi! madame, vous souffrirez qu'il menace des étrivieres l'Esprit de feu M. votre mari?

LE MARQUIS, *à la Baronne.*

Supposons un moment qu'il y ait des Esprits qui reviennent. Avez-vous la simplicité de croire

que votre mari soit assez déraisonnable pour conserver des droits sur vous après sa mort? n'est-il pas trop heureux de vous avoir possédée pendant qu'il a vécu?

LA BARONNE.

Marquis, n'insultez point à sa mémoire. Je me flatte qu'il s'est tenu fort heureux de me posséder; et je me tiens malheureuse de ne le posséder plus.

LE MARQUIS.

Parbleu! c'est bien fait de parler de la sorte; j'aime les bienséances.

LA BARONNE.

Je laisse ces bienséances aux dames de la cour. Pour moi, qui ne joue point la comédie, je parle toujours comme je pense; et je vous jure que si j'étois bien aise d'être veuve, je vous l'avouerois sans façon.

LE MARQUIS.

Quoi! sérieusement, vous êtes fâchée d'être en liberté de vous remarier?

LA BARONNE.

Je donnerois volontiers tout ce que je possede pour n'avoir pas cette fatale liberté.

LE MARQUIS, *riant.*

Ah! ah! ah! je veux mourir si ce n'est la peur de l'Esprit qui vous fait parler de la sorte! Je connois bien des veuves à la cour et à Paris, mais je n'en connois point qui soient fâchées de l'être,

si ce n'est de l'être trop long-tems... Sur ce pied-là, ma chere veuve, vous avez donc juré de ne vous remarier jamais?

LA BARONNE.

C'est une témérité que de faire de pareils sermens.

MADAME CATAU, *à part.*

Ah! je respire.

LA BARONNE.

Je connois trop la foiblesse de mon sexe pour m'exposer à être parjure; mais si je pense toujours comme je fais, je vous proteste que je mourrai veuve du Baron.

LE MARQUIS.

Et moi, je vous proteste que vous ne le serez pas encore huit jours. Je vous ferai bientôt changer de sentiment.

LA BARONNE.

C'est ce qu'il faudra voir.

LE MARQUIS.

Votre cœur n'a qu'à se bien tenir.

MADAME CATAU, *à part.*

Le fat!

LE MARQUIS.

Je vais l'attaquer dans les formes.

MADAME CATAU, *à part.*

L'impertinent!

LE MARQUIS.

Je n'en ai point encore trouvé d'imprenable; et je me flatte que je n'échouerai pas devant le vôtre.

MADAME CATAU.

Nous verrons. A bien attaqué, bien défendu!

LA BARONNE, *au Marquis.*

J'entends un carrosse... Finissons ces discours, et allons recevoir la compagnie.

(*le Marquis lui donne la main; ils sortent ensemble, et madame Catau s'en va d'un autre côté.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

La scene représente l'intérieur de l'appartement de la Baronne.

SCENE PREMIERE.

M. PINCÉ, *seul, devant une table sur laquelle il y a beaucoup de papiers.*

N'AI-JE rien oublié?... Non... Plus je relis mon mémoire, plus je me persuade que la dépense de ce mois excede beaucoup celle des mois précédens... Ce n'est pas ma faute, et j'ai trois raisons pour me justifier auprès de madame. La premiere, c'est que j'ai ménagé autant qu'il m'a été possible; la seconde, c'est que l'Esprit attire ici avec son tambour une infinité de curieux que l'on régale; la troisieme, c'est que...

(*il est interrompu par l'arrivée de La Jonquille.*)

SCENE II.

M. PINCÉ, LA JONQUILLE.

LA JONQUILLE.

Monsieur, voici une lettre qu'une personne inconnue vient d'apporter pour vous, et qu'on m'a recommandé de vous remettre en main propre.

M. PINCÉ, *mettant ses lunettes.*

De qui peut être cette lettre? elle n'a point d'adresse.

LA JONQUILLE.

Non; mais l'homme de qui je l'ai reçue m'a assuré qu'elle étoit pour vous.

M. PINCÉ, *à part.*

Il y a là-dessous quelque mystere... Va-t-en, La Jonquille. (*La Jonquille sort.*)

SCENE III.

M. PINCÉ, *ôtant ses lunettes.*

Ouvrirai-je cette lettre avant que de relire mon mémoire, ou relirai-je mon mémoire avant que d'ouvrir cette lettre? Je trouve plusieurs raisons pour et contre; d'un côté, l'ordre que madame m'a donné de l'attendre ici dans son apparte-

ment et d'y préparer mes comptes; de l'autre, la curiosité qui me presse, et à laquelle je ne puis résister... Tout bien considéré, ma curiosité l'emporte; ouvrons... (*il remet ses lunettes.*) Ciel! que vois-je? En croirai-je mes yeux, ou plutôt en croirai-je mes lunettes? C'est l'écriture de mon maître, de mon cher maître. Je ne puis retenir les larmes que la joie me fait répandre! Il faut que je baise cette lettre avant que de la lire. (*il baise plusieurs fois la lettre, essuie ses yeux, et lit.*)

« Mon cher monsieur Pincé,

« Comme vous m'avez élevé dès ma plus tendre « enfance, et que vous avez été mon précepteur « et mon gouverneur avant que je vous fisse mon « intendant, vous êtes celui de mes domestiques « en qui j'ai le plus de confiance; et je vais vous « en donner une preuve bien évidente. Je me flatte « que vous serez charmé d'apprendre que je suis « encore en vie, et que j'irai vous trouver dans « une demi-heure. Le bruit qui a couru que « j'avois été tué en Flandres l'année passée a « produit, ce me semble, quelque désordre dans « ma famille. Je suis curieux de m'en éclaircir « par moi-même, et c'est à quoi je veux travailler « de concert avec vous. Si un vieux homme, por- « tant une longue barbe blanche, demande à « vous parler, ne manquez pas de le faire entrer « sur-le-champ. Il passe pour devin et même

« pour sorcier depuis quelques jours dans ce « voisinage; mais c'est votre maître et votre bon « ami.

« LE BARON DE L'ARC. »

Je suis dans le dernier étonnement!... Mais je puis croire, par plusieurs raisons, qu'en effet mon cher maître n'est point mort. Premièrement, parceque de semblables aventures arrivent souvent à des gens de guerre; secondement, parceque la nouvelle de sa mort n'a jamais été bien avérée; troisièmement, parceque cette lettre est écrite de sa main, et qu'il ne l'auroit pas écrite s'il étoit mort; quatrièmement... (*il est interrompu par l'arrivée de La Ramée.*)

SCENE IV.

M. PINCÉ, LA RAMÉE.

LA RAMÉE.

Monsieur Pincé, il y a ici un vieux homme qui demande à vous parler, et dit qu'il est un grand devin: je n'ai pas de peine à le croire, car il a l'air d'un sorcier. C'est bien la plus vilaine et la plus horrible figure que j'aie jamais vue!

M. PINCÉ.

Fais-le entrer.

LA RAMÉE.

Vous voulez le recevoir?

M. PINCÉ.

Assurément!

LA RAMÉE.

Ma foi! monsieur, j'ai peur que vous ne vous en repentiez. Que sait-on? s'il alloit jeter quelque sort sur vous.

M. PINCÉ.

Va, va, je le connois. C'est un savant qui devine le passé, le présent, et le futur. Il a du crédit en enfer; mais il est bon-homme... Va-t'en le chercher. (*la Ramée sort.*)

M. PINCÉ, *seul.*

Quatrièmement donc, je crois qu'il est encore vivant, parceque...

LA RAMÉE, *rentrant.*

Tenez, monsieur, je vous amene la fleur des sorciers. (*à part.*) Quelle horrible barbe! il faut qu'elle ait plus de cent ans. (*il sort.*)

SCENE V.

LE BARON, *vêtu en devin,* M. PINCE.

LE BARON.

Oh! çà, mon cher monsieur Pincé, avez-vous reçu ma lettre?

M. PINCÉ.

Oui, monsieur; mais dans ce moment...

LE BARON.

Avant que nous entrions en matiere, commencez par fermer la porte.

M. PINCÉ, *à part.*

C'est sa voix!

LE BARON.

Nous voici dans l'appartement de ma femme. Est-elle sortie?

M. PINCÉ.

Depuis un quart-d'heure elle est à la promenade.

LE BARON, *se débarrassant de sa longue barbe et de sa robe de devin.*

Tant mieux... Tenez ma baguette.

M. PINCÉ, *à part.*

C'est lui!

LE BARON.

Me reconnoissez-vous?

M. PINCÉ, *à part, après avoir mis ses lunettes pour l'examiner.*

Ce sont ses traits; c'est lui-même. (*au Baron.*) Oui, je vous reconnois présentement, mon cher maître. Souffrez que je vous embrasse, et que je vous jure que j'ai autant de joie de vous revoir que j'en ressentis le jour que vous vîntes au monde! Hélas! pourquoi votre nom s'est-il trouvé

dans toutes les listes des officiers de distinction qui avoient été tués?

LE BARON.

Sachez que dans le fort du combat je fus blessé et fait prisonnier, et que les ennemis qui ne vouloient point m'échanger, par des raisons qu'il est inutile de vous dire, après avoir tenté mille moyens de me fixer chez eux, m'ont resserré si étroitement pendant dix-huit mois qu'il m'a été impossible de donner de mes nouvelles. Heureusement pour moi, on a fait la paix, et ils m'ont relâché. Mais ayant su qu'en France on me croyoit mort, j'ai voulu profiter de ce faux bruit pour pénétrer les sentimens de ma femme à mon égard, et pour découvrir par moi-même ce qui s'étoit passé chez moi pendant mon absence. Jusqu'à ce moment mon dessein a bien réussi: je veux le poursuivre. Tout ce que je crains c'est que la Baronne, qui se croit veuve et qui est peut-être sur le point de se remarier, ne soit fâchée de me revoir. Le bruit de ma mort l'a-t-il bien affligée?

M. PINCÉ.

Excessivement!

LE BARON.

Combien de tems m'a-t-elle pleuré?

M. PINCÉ.

Pendant trois grands jours!

LE BARON, *à part.*

Peste soit du vieux fou ! (*haut.*) Pendant trois grands jours ? mais, vraiment, cela est extraordinaire !

M. PINCÉ.

Il faut que vous sachiez, monsieur, qu'il y a deux sortes d'afflictions.

LE BARON, *à part.*

Cet animal-là est aussi pédant et aussi méthodique que jamais. Il faut lui passer ses divisions, j'ai besoin de lui.

M. PINCÉ.

Affliction de cœur, affliction de bienséance. La premiere est muette, la seconde est tumultueuse. A l'égard de madame, on peut dire que son affliction a été de la premiere espece.

LE BARON.

Oui, pendant trois jours? belle constance!

M. PINCÉ.

Ses yeux furent noyés de pleurs... jusqu'au moment où le tailleur vint lui essayer ses habits de veuve. Dès qu'elle les vit, ses larmes tarirent; elle demeura muette et immobile, et la parole ne lui revint qu'après qu'on lui eut dit que le deuil lui seyoit parfaitement. En effet il lui alloit à merveille!

LE BARON.

Il lui alloit à merveille ?... Eh! c'est ce qui la consola apparemment?

M. PINCÉ.

Ah! monsieur, point du tout... Il est vrai que quand elle étoit seule elle ne pleuroit point, mais dès que quelqu'un lui rendoit visite, elle versoit un torrent de larmes.

LE BARON.

Elle me faisoit trop d'honneur de me pleurer en compagnie. (*à part.*) Il semble que ce diable de pédant affecte de me dire tout ce qui peut me désespérer! (*haut.*) J'ai appris qu'il s'étoit présenté beaucoup de gens pour l'épouser en secondes noces. Qui peut avoir causé cela?

M. PINCÉ.

Elle n'a point d'enfans de vous, et elle a eu beaucoup de bien en mariage.

LE BARON, *à part.*

Il m'assomme!

M. PINCÉ.

Le deuil redoubloit sa beauté.

LE BARON, *à part.*

Je brûle!

M. PINCÉ.

Et son air triste et langoureux avoit quelque chose de si doux et de si attrayant qu'il n'y avoit pas moyen d'y résister.

LE BARON, *à part.*

Ventrebleu! (*haut.*) Ce n'est pas là ce que je vous demande... De quelle maniere s'est-elle comportée?

M. PINCÉ.

Comme une Pénélope.

LE BARON.

Je n'en doute pas, car elle a eu autant d'amans que cette héroïne.

M. PINCÉ.

Il est vrai que des jeunes gens fort aimables lui ont fait des propositions.

LE BARON.

Des jeunes gens fort aimables?... Eh! les a-t-elle écoutées ces propositions?

M. PINCÉ.

Le plus gracieusement du monde.

LE BARON, *à part.*

Je suis mort!

M. PINCÉ.

Mais elle les a toutes rejetées.

LE BARON, *à part.*

Ah! je ressuscite. (*haut.*) Cependant j'apprends que le marquis du Tour est fort assidu auprès d'elle depuis quelques jours. Est-ce qu'il a trouvé le moyen de s'attirer la préférence?

M. PINCÉ, *riant.*

Hé! hé! il est jeune.

LE BARON.

Plairoit-il à ma femme?

M. PINCÉ.

Il est vif.

LE BARON.

Vous êtes-vous apperçu qu'elle l'écoutât favorablement?

M. PINCÉ.

Il est toujours parfaitement bien mis.

LE BARON.

Seroit-il possible qu'elle soit assez folle pour vouloir l'épouser?

M. PINCÉ.

Il est bien bâti, ce pendard-là!

LE BARON, *à part.*

O femmes! ô femmes! voilà quelle est votre constance; voilà le fonds qu'il faut faire sur votre amour! Encore je lui pardonnerois si elle me destinoit un plus digne successeur; mais le marquis du Tour! mais le plus fat et le plus impertinent de tous les hommes! Ingrate, infidele! est-ce ainsi que vous m'avez aimé? Est-ce là l'honneur que vous faites à ma mémoire?

M. PINCÉ.

Mon cher maître, vous ne faites pas réflexion qu'il y a dix-huit mois que vous êtes mort.

LE BARON, *à part.*

Que la peste t'étouffe, pédant insupportable!

M. PINCÉ.

Et que pendant tout ce tems-là elle n'a pas cessé de dire qu'elle ne retrouveroit jamais un homme tel que vous.

LE BARON.

Quoi! sérieusement?

M. PINCÉ.

Rien n'est plus véritable.

LE BARON.

Il n'est donc pas possible qu'elle se soit coëffée du Marquis!... Mais l'histoire d'un Esprit qui bat toutes les nuits du tambour dans ce château, mérite que je l'approfondisse, et elle peut même vous donner lieu de m'introduire auprès de votre maîtresse. Il faut que vous lui disiez que vous venez de parler à un fameux devin qui se fait fort de découvrir par son art ce que demande l'Esprit qui revient ici, et même de le chasser de la maison.

M. PINCÉ.

Je m'en vais rendre mes comptes à madame, et je me servirai de cette occasion pour lui parler de votre personne comme vous me l'ordonnez. Madame Catau, qui veut nous persuader que c'est votre esprit qui revient ici, sera bien surprise quand elle vous reverra... (*riant.*) Ha! ha! ha! ha!...

LE BARON.

Quoi! c'est Catau qui fait courir ce bruit-là? Allons, allons, il y a là-dessous quelque intrigue amoureuse.

M. PINCÉ.

Ma foi! je l'ai toujours soupçonné. (*riant.*) Hé! hé! hé! hé!

LE BARON.

Comme elle a toujours eu beaucoup d'ascendant sur l'esprit de sa maîtresse, elle est au fait de cette intrigue, sur ma parole. Il faut que vous tâchiez de la faire parler. Je sais que vous avez eu dessein de l'épouser, et qu'elle en étoit ravie. Je vous prie de recommencer à lui faire l'amour, et même des propositions.

M. PINCÉ.

Elle a toujours écouté fort amiablement celles que je lui ai faites, et j'espere qu'elle ne sera pas moins complaisante aujourd'hui, car je vais lui parler d'un style pathétique.

LE BARON.

Venez m'enfermer dans votre chambre, où vous me rendrez compte de ce qui se passera.

M. PINCÉ.

J'entends madame... Allez m'y attendre, et je je vous rejoins à l'instant. (*le Baron sort, après avoir remis ses habits de devin.*)

SCENE VI.

LA BARONNE, M. PINCÉ.

LA BARONNE.

Oh çà! tandis que me voilà débarrassée des im-

portuns, lisons un peu votre mémoire; mais dépêchez-vous.

M. PINCÉ.

Avec votre permission, madame, une affaire pressée m'oblige à sortir; mais j'aurai l'honneur de venir vous retrouver dans le moment.

(*il sort.*)

SCENE VII.

LA BARONNE.

En vérité, ce qui se passe dans cette maison toutes les nuits est bien extraordinaire! Quand j'y réfléchis, cela m'inquiete. Je ne puis croire, comme mes gens s'imaginent, que ce soit l'esprit de mon mari qui fasse ce tintamarre, que j'ai entendu comme eux... Mais enfin qu'en penser?... Je m'y perds... Supposons, pour parler leur langage, que ce fût mon mari qui revînt; quelle pourroit en être la raison? Ma conduite est irréprochable; je l'ai toujours aimé, et je sens que je l'aimerai toute ma vie. Depuis dix-huit mois que je suis veuve, j'ai congédié ce nombre d'amans de toute espece qui se sont présentés. A l'exception du Marquis, je n'en vois aucun... Il est vrai... mais le Marquis me parle d'amour. Je l'écoute, parceque sa fatuité me divertit... Quoi!

la mémoire de mon mari seroit-elle blessée d'un amusement que j'ai cru innocent?... Cette idée me trouble, et me rend presque aussi foible que ceux dont j'ai blâmé les frayeurs... Allons : quoi que ce puisse être, bannissons cet étourdi d'une maniere qui puisse l'humilier. Son impudence et sa vanité méritent un pareil châtiment. L'Esprit même peut m'en fournir un bon moyen... Mais qu'a donc Catau? elle me paroît bien agitée!

SCENE VIII.

LA BARONNE, MADAME CATAU.

LA BARONNE.

De quoi s'agit-il?

MADAME CATAU.

Oh! madame, je suis dans une colere!... Je ne saurois parler.

LA BARONNE.

Comment! que t'est-il donc arrivé?

MADAME CATAU.

Rien; mais ce que je viens de voir me met en fureur!

LA BARONNE.

Eh bien! qu'as-tu vu?

MADAME CATAU.

Votre impertinent de Marquis...

LA BARONNE.

Quoi ! sa vue t'agite à ce point ? Tu devrois, ce me semble, y être accoutumée.

MADAME CATAU.

Moi, madame ? je ne m'accoutumerai jamais à cet original-là !... Ce qu'il vient de faire mériteroit cent nasardes !

LA BARONNE.

Eh ! qu'a-t-il donc fait ? voyons.

MADAME CATAU.

Comment ! il se donne déja des airs de maître: il prend possession du château ; il le visite depuis le haut jusqu'en bas ; il dispose de chaque appartement ; il s'empare de celui de feu monsieur votre mari ; il le trouve même trop petit, et il prétend l'agrandir... Mais vous ne croiriez jamais jusqu'où va son impudence !

LA BARONNE.

Comment ?

MADAME CATAU, *pleurant.*

Il m'a montré la chambre dans laquelle il veut, dit-il, consommer le mariage !

LA BARONNE, *à part.*

Il est tems que tout ceci finisse ; cela pourroit tirer à conséquence... (*haut.*) Va, Catau, tranquillise-toi ; je saurai rabaisser les airs de ce petit fat... Voici M. Pincé ; j'ai quelques ordres à lui donner. Laisse-nous. (*madame Catau sort.*)

SCENE IX.

LA BARONNE, M. PINCÉ.

M. PINCÉ.

Avez-vous le loisir, madame, d'écouter la lecture de mon mémoire?

LA BARONNE.

En vérité, je ne sais si, avec tout ce que j'ai dans la tête, je pourrai présentement vous donner beaucoup d'attention.

M. PINCÉ.

Permettez du moins que je vous rende compte de ce qui a été dépensé, ou consommé, la semaine derniere... Vous trouverez que cela monte un peu haut; mais il y a de grandes dépenses à faire dans une maison où il revient des Esprits!

LA BARONNE.

Cependant je crois que les Esprits ne boivent ni ne mangent.

M. PINCÉ, *lisant.*

(*il met ses lunettes quand il lit, et les ôte toutes les fois qu'il parle et qu'il explique ses articles.*) « Premièrement, une piece de vin blanc... » Ce n'est pas l'Esprit qui l'a bu, mais cela revient au même; car vos domestiques disent tous qu'ils n'auront jamais le courage de demeurer dans une

maison où il revient, à moins qu'on ne leur donne du vin à discrétion. Ils se flattent que vous aurez la bonté d'y consentir tant que ce maudit tambour fera du bruit dans le château.

LA BARONNE.

Fort bien ! Si je leur accorde cela, je vous garantis qu'on ne les guérira jamais de leur peur... Mais passons.

M. PINCÉ, *lisant.*

« *Item.* Viande de boucherie, huit cents livres. »

LA BARONNE.

Huit cents livres ! Mais voilà une dissipation effroyable, M. Pincé !

M. PINCÉ.

Ma foi ! madame, ce n'est pas trop pour régaler tant de gens que la curiosité attire céans. Après qu'ils ont entendu le tambour, on ne peut pas les renvoyer sans souper.

LA BARONNE.

En effet cela seroit incivil.

M. PINCÉ, *lisant.*

« *Item.* Deux quartauts de vin de Bourgogne.. » Ces gens-là ne peuvent pas souper sans boire.

LA BARONNE.

Il y auroit conscience.... Il faut avouer, M. Pincé, que vous faites des commentaires merveilleux sur tous les articles de votre dépense.

M. PINCÉ.

« *Item*. Donné aux gens de M. le Marquis soixante bouteilles de vin nouveau... » Cela s'est fait par votre ordre... « *Item*. Une bouteille de ratafia à madame Catau. »

LA BARONNE.

Oh ! pour cet article-là, c'est vous-même qui vous êtes donné l'ordre.

M. PINCÉ.

Vous observerez, s'il vous plaît, madame, qu'après avoir grondé tout le jour, elle a besoin de quelque liqueur qui lui restaure la poitrine. Le ratafia est un cordial innocent qui enflamme le zele de madame Catau pour vos intérêts, et qui lui donne la force de crier et de retenir vos domestiques dans le devoir. (*riant.*) Hé ! hé ! hé ! pardonnez-moi cette petite saillie de gaieté... (*riant encore.*) Hé ! hé ! hé !

LA BARONNE.

Oh ! M. Pincé, vous avez toujours de bonnes raisons pour justifier madame Catau. Je prévois qu'à la fin vos vieilles amours aboutiront au mariage.

M. PINCÉ, *riant de nouveau.*

Hé ! hé ! hé ! hé ! (*lisant.*) « *Item*. Douze livres de chandelles aux domestiques... » C'étoit pour brûler pendant la nuit.

LA BARONNE.

Pendant la nuit ! Comment ! ces canailles-là ne

peuvent plus dormir sans lumiere! En vérité, cela devient trop violent! Quel remede apporter à ce désordre-là? je vous demande conseil?

M. PINCÉ.

Madame, il y a deux choses à faire pour y remedier. *Primo,* c'est de ne plus régaler les personnes du voisinage que la curiosité attire céans tous les soirs: *secundo,* c'est de chasser d'ici cet Esprit invisible et son tambour.

LA BARONNE.

Voilà une division fort savante! mais je n'en suis pas plus avancée.

M. PINCÉ.

Ayez la bonté de m'écouter.

LA BARONNE.

Et vous, ayez pitié de moi, et ne m'ennuyez point par un long discours.

M. PINCÉ.

Je serai bref. Il est arrivé ici depuis peu un rare personnage qui a une mine très vénérable: le peuple l'appelle astrologue, magicien, négromancien, sorcier, devin, diseur de bonne aventure...

LA BARONNE.

Laissons-là ses titres. A quoi voulez-vous en venir?

M. PINCÉ.

Encore une fois, madame, ayez la bonté de m'écouter... Or cet homme prétend être fort

profond dans les sciences occultes. Le bruit que notre tambour noctambule fait ici l'y a attiré; et il se vante non seulement de parler aux Esprits, mais même d'avoir l'art de les chasser des maisons où ils reviennent.

LA BARONNE.

De bonne foi, M. Pincé, me croyez-vous assez simple pour donner dans de pareilles charlataneries? Cela ne peut être d'aucune utilité.

M. PINCÉ.

Cela ne peut nous faire aucun mal.

LA BARONNE.

Je suis sûre que vous-même vous n'ajoutez pas foi aux discours de ce prétendu devin?

M. PINCÉ.

Je ne voudrois pas les garantir, mais je ne vois aucun danger à en faire l'expérience. Essayez cet homme-là. S'il réussit, nous voilà délivrés de l'Esprit; s'il ne réussit point, nous ne laisserons pas de publier qu'il l'a chassé; et ce bruit suffira pour nous défendre de cette affluence de curieux qui nous assassinent, et qui nous jettent dans une dépense excessive. Ainsi, de maniere ou d'autre, ce que je vous propose ne peut tourner qu'à votre avantage.

LA BARONNE.

Oh! pour cette fois-ci vous parlez raison, et vous me persuadez... Mais où est ce magicien,

ou ce devin, comme il vous plaira? Je ne sais ce que cela signifie, mais je me sens tout d'un coup une vive impatience de le voir. Je crois que je m'en trouverai bien.

M. PINCÉ, *riant.*

Je le crois aussi, hi! hi! hi! hi!... Je viens de lui parler; il est sorti pour un moment, et doit venir me trouver dans ma chambre, où je vais l'attendre... Vous noterez, s'il vous plaît, qu'il n'exige de vous aucune récompense qu'après que son entreprise aura réussi.

LA BARONNE.

Voilà une circonstance qui me rend presque aussi crédule que vous. Je commence à me flatter que je pourrai faire un bon usage de cet homme-là. Je vous assure que s'il est aussi habile qu'il se vante de l'être, je lui rendrai bien le plaisir qu'il me fera. Allez, et me l'amenez au plutôt. Je vais faire deux ou trois tours dans mon petit jardin, et vous me trouverez ici.

M. PINCÉ.

Je pars, ma très honorée dame, pour mettre vos ordres en exécution. (*ils sortent, l'un d'un côté, l'autre de l'autre.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MADAME CATAU.

Raisonnons un peu à part-moi. Pousserai-je mon entreprise jusqu'au bout? Voyons... Ou je gagnerai mille écus, ou je ne les gagnerai point. Si je les gagne, ma fortune est faite ; si je ne les gagne point, j'ai une corde à mon arc pour mon établissement. Il y a long-tems que notre vieux intendant me fait les doux yeux. Il s'est refroidi depuis quelques années ; je veux réchauffer sa passion et m'assurer de lui. Il a fait sa main : je n'ai pas mal fait la mienne ; et si nous joignons ensemble les fruits de notre industrie, nous formerons une bonne maison !... Enfin, de maniere ou d'autre, je suis résolue de faire une fin. Il y a trop long-tems que je suis fille, et il me faut un mari pour m'ôter ce titre ennuyeux.

SCENE II.

LE MARQUIS, MADAME CATAU.

LE MARQUIS.

Voici l'occasion que je cherche depuis longtems. Je te trouve seule, et je veux profiter du moment... Allons, embrassons-nous, pour nous réconcilier.

MADAME CATAU.

Ah! vraiment, j'ai des affaires bien plus pressées!

LE MARQUIS.

Ou je t'embrasserai, ou tu m'embrasseras; choisis.

MADAME CATAU, *le repoussant.*

Ni l'un ni l'autre... Ah! fi donc! point de jeux de main, M. le Marquis!

LE MARQUIS.

Parbleu! tu fais autant de façons que si tu n'avois que quinze ans!... Je vais gager que tu es trop sage pour l'être toujours.

MADAME CATAU.

Et moi, je vais gager... que vous serez toujours aussi fou que vous l'êtes. Laissez-moi; je vais chercher notre intendant: madame le demande.

LE MARQUIS.

Je viens de le rencontrer à deux pas d'ici. Il se promene avec un vieux roquentin qui a la barbe plus longue que ma chevelure. Apparemment c'est encore quelque domestique de la maison; car, excepté ta maîtresse, on ne voit ici que de vieilles faces. Cela soit dit sans te fâcher, ma pauvre Catau ! tu n'es plus jeune, mais tu es encore bien piquante !

MADAME CATAU, *à part.*

Quel est le dessein de cet homme-là? Je crois qu'il veut me gagner pour que je le serve auprès de ma maîtresse. S'il me paie bien, nous verrons.

LE MARQUIS.

Oh! çà, ma bonne, parle-moi sincèrement: pourquoi n'es-tu pas de mes amies?

MADAME CATAU.

Eh! mais... c'est parceque j'aime ma maîtresse.

LE MARQUIS.

Mais, quelle mouche te pique? Vois-tu quelque chose d'irrégulier dans ma personne? Ai-je quelque défaut qui te choque?

MADAME CATAU.

Croyez-moi, n'excitez point ma sincérité; vous n'y trouveriez pas votre compte.

LE MARQUIS.

Allons, allons, mon enfant, point de mauvaise

humeur. Je veux te faire plaisir ; et pour te le prouver... (*il ôte ses gants et les met dans sa poche.*)

MADAME CATAU, *à part.*

Je crois qu'il va me donner de l'argent !

LE MARQUIS, *voulant encore l'embrasser.*

Il faut que je t'applique un baiser sur chaque joue.

MADAME CATAU, *le repoussant.*

Je suis votre servante !... Si vous ne payez qu'en cette monnoie-là, vous pouvez garder vos especes.

LE MARQUIS.

Tu as beau faire la prude, j'en passerai mon envie ! (*il l'embrasse de force.*) Ah ! l'appétissante créature que madame Catau ! Sur mon honneur ! si je ne craignois de désespérer ta maîtresse, je deviendrois amoureux de toi.

MADAME CATAU.

Fort bien, monsieur, divertissez-vous à mes dépens !

LE MARQUIS.

Dieu me damne, si je plaisante... (*lui prenant la main et la lui baisant.*) Le beau bras ! la belle main ! Ah ! je baiserai tout cela assurément !

MADAME CATAU, *à part.*

Cet homme-là est plus dangereux que je ne

croyois ! Si je n'y prends garde, il s'emparera de ma maîtresse.

LE MARQUIS.

Oh ! çà, ma chere Catau, j'ai une proposition à te faire.

MADAME CATAU, *à part.*

Il me fait des propositions ! Mais vraiment cela devient sérieux... (*d'un air gracieux.*) Eh bien ! M. le Marquis, de quoi s'agit-il?

LE MARQUIS.

Il s'agit, mon enfant, de te donner un mari.

MADAME CATAU.

A moi ?

LE MARQUIS.

A toi-même. Veux-tu le prendre de ma main ? C'est un hardi compere, un verd galant, un homme tel qu'il te le faut ; tu en seras contente.

MADAME CATAU, *à part.*

Voilà une proposition bien séduisante ! (*haut.*) Peut-on savoir qui est celui dont vous me parlez ?

LE MARQUIS.

Ah ! c'est un gentilhomme de mes amis.

MADAME CATAU, *avec vivacité.*

Un gentilhomme de vos amis ?

LE MARQUIS.

Oui, vraiment. Je ne lui trouve qu'un défaut.

MADAME CATAU.

Qui est?

LE MARQUIS.

Qui est, qu'il n'a que vingt-cinq ans. Cela te dégoûtera peut-être?

MADAME CATAU.

Oh! l'âge n'y fait rien, pourvu que d'ailleurs il soit bien sage, bien élevé...

LE MARQUIS.

Comment! bien élevé? Je ne connois personne qui ait de plus belles manieres. Il peut passer vingt-quatre heures à table; il joue tous les jeux en perfection; il prend une livre de tabac par jour, et il jure de la meilleure grace du monde! Ah! ma chere, si tu le voyois, ton cœur seroit bien malade!

MADAME CATAU, *d'un air sérieux.*

Eh! comment, s'il vous plaît, s'appelle cet aimable gentilhomme qui est tant de vos amis?

LE MARQUIS.

Il s'appelle M. de La Fleur.

MADAME CATAU.

Votre valet-de-chambre?

LE MARQUIS.

Justement.

MADAME CATAU.

Voilà un gentilhomme de grande condition!... Mais passons là-dessus. A-t-il beaucoup de bien?

LE MARQUIS.

Pas un sou.

MADAME CATAU.

Allez-vous promener avec votre gentilhomme!... (*à part.*) J'étois bien folle d'écouter cet homme-là.

LE MARQUIS.

Mais j'y suppléerai.

MADAME CATAU.

Ah! c'est une autre affaire... Que lui donnerez-vous?

LE MARQUIS.

Je lui ferai sa fortune.

MADAME CATAU.

Eh! de quelle maniere?

LE MARQUIS.

Rien de plus aisé. Dès que j'aurai épousé ta maîtresse je chasserai d'ici ce vieux fou d'intendant qui m'y déplaît fort, et je donnerai sa place au gentilhomme que je te propose.

MADAME CATAU.

Ne pouvez-vous faire que cela pour lui?

LE MARQUIS.

N'est-ce pas beaucoup?

MADAME CATAU, *lui faisant une révérence.*

Je vous donne le bon soir.

LE MARQUIS, *voulant la retenir,*

Mais écoute donc.

MADAME CATAU.

Mes baise-mains à votre gentilhomme !
(*elle sort.*)

SCENE III.

LE MARQUIS.

Ces vieilles filles sont diantrement dégourdies ! Il n'y a pas moyen de les amadouer ; et je vois que j'aurai bien de la peine à gagner celle-ci.

SCENE IV.

LA BARONNE, LE MARQUIS.

LA BARONNE.

Ah ! Marquis, je suis bien aise de vous trouver ici. Je m'en vais vous donner un petit régal qui ne peut manquer d'être agréable à un esprit fort comme vous. (*à part.*) Je veux mettre ce petit suffisant aux prises avec le devin.

LE MARQUIS, *à part.*

Elle me cherche, elle me suit partout ; elle m'aime à la folie ! (*haut.*) Expliquez-vous, ma belle veuve : de quoi s'agit-il ?

LA BARONNE.

Vous savez, ou vous ne savez pas, qu'il y a ici

un homme des plus extraordinaires qui entreprend de nous délivrer de l'Esprit dont nous sommes si tourmentés dans ce château. Il se pique d'être profond dans l'astrologie, et de posséder à fond les sciences les plus occultes; et mon intendant est persuadé même qu'il entre un peu de sorcellerie dans les connoissances de cet homme-là.

LE MARQUIS.

Ma foi! votre intendant n'est pas sorcier, lui, puisqu'il croit cela! Mais quand le verrons-nous cet astrologue, ce devin, ce sorcier?

LA BARONNE.

Il sera ici dans un moment; je viens de l'appercevoir de loin. En vérité, c'est une étrange figure!

LE MARQUIS.

Oh! puisque sa figure est étrange, il n'y a pas moyen de douter que ce ne soit un homme merveilleux... Je vais bien me divertir à ses dépens!

LA BARONNE.

Ne vous y jouez pas, si vous m'en croyez.

LE MARQUIS.

Parbleu! vous moquez-vous de moi? Croyez-vous de bonne foi que je donne comme vous dans les préjugés du vulgaire? Je suis honteux, en vérité, qu'une femme de votre mérite puisse croire aux sorciers et aux devins; mais c'est le foible des femmes de donner dans les charlataneries. La foiblesse de votre sexe vous rend excusable.

LA BARONNE.

Et la force du vôtre vous rend présomptueux. Je vous avoue que je serois charmée si l'homme que vous allez voir rabattoit un peu votre confiance. Vous croyez être plus sage que tout le reste du monde?

LE MARQUIS.

Ma foi! je ne me trompe pas beaucoup. Mais, supposé que je me trompe, j'ai du moins cela de bon par devers moi que je ne crains ni les sorciers ni les esprits.

LA BARONNE.

C'est ce que je veux éprouver aujourd'hui. Nous verrons si vous êtes si intrépide. Le sorcier va venir, et je vous retiens ce soir à souper pour que vous entendiez l'Esprit.

LE MARQUIS.

Parbleu! je vous rendrai bon compte de l'un et de l'autre, je vous en réponds. (*voyant venir le prétendu devin et M. Pincé.*) Voici déja votre docteur, qui a, je crois, plus de barbe que de science... Il vient avec le bon-homme aux trois raisons.

SCENE V.

LA BARONNE, LE MARQUIS, LE BARON, M. PINCÉ.

M. PINCÉ, *à la Baronne.*

Madame, j'ai trois raisons pour introduire ce grand homme auprès de vous ; la premiere, parceque vous me l'avez ordonné ; la seconde, parcequ'il meurt d'envie de vous rendre service ; et la troisieme, parceque je suis persuadé qu'il en a le pouvoir.

LE MARQUIS, *à la Baronne.*

Ce M. Pincé, comme il radote !

M. PINCÉ.

Nous verrons, en bref, M. le Marquis, qui radote le plus de vous ou de moi. (*au Baron.*) Je vous laisse avec cette belle personne ; c'est la dame du château.

LE BARON.

Cela suffit.

(*M. Pincé sort.*)

SCENE VI.

LE BARON, LA BARONNE, LE MARQUIS.

LE BARON, *à part, en se promenant dans le fond du théâtre, et en regardant attentivement la Baronne.*

Le plaisir de la revoir me met hors de moi, et je répandrois des larmes de joie si je n'étois pas indigné de trouver cet impertinent auprès d'elle.

LA BARONNE, *au Marquis.*

Il se promene, il nous regarde, il parle entre ses dents, il ne nous dit mot... Abordez-le, M. le Marquis, vous qui êtes accoutumé à converser avec les savans.

LE MARQUIS, *au Baron.*

Bon-homme, approche-toi. (*le Baron avance quelques pas.*) Encore, encore. (*le Baron s'avance davantage.*) On dit que tu es profond dans l'astrologie? Il faut voir cela. Te voici devant un homme qui jugera bientôt de ta capacité. Que sais-tu?

LE BARON, *grossissant sa voix.*

Je sais que vous ne savez rien.

LA BARONNE, *au Marquis.*

Que dites-vous de ce début? Il me réjouit!... Ah! ah! ah! ah!

LE MARQUIS.

Patience! rira bien qui rira le dernier! (*à part.*) Parbleu! voilà une figure bien hétéroclite! (*au Baron.*) Mon doux ami, tu n'as point l'air d'un habitant de ce monde, et je gage qu'il n'y a pas long-tems que tu es descendu de la lune... Sans doute que tu as parcouru toutes les planetes? Quelle nouvelle dit-on dans le zodiaque?

LE BARON.

Une nouvelle qui doit effrayer un faux brave... Mars vient d'entrer dans sa maison, et va bientôt s'y montrer dans son plus pompeux appareil!

LE MARQUIS.

Explique-moi ce galimatias, pere barbe-grise?

LE BARON.

L'entrée de Mars dans sa maison signifie que ce château va bientôt avoir un maître, devant qui les petits-maîtres disparoîtront.

LE MARQUIS, *à la Baronne.*

Il n'est pas si ignorant que je croyois. L'entendez-vous, ma belle veuve? Selon lui, tous les astres prédisent que je serai bientôt votre mari, et que je ferai disparoître tous mes rivaux.

LA BARONNE.

Les astres pourroient bien avoir pris le change! Mais apparemment que vous n'interprétez pas bien leurs prédictions.

LE MARQUIS.

Je ne les interprete pas bien? Vous allez voir. (*au Baron.*) Dis-moi un peu, vieux sorcier, ce Mars si terrible, dont tu viens de nous annoncer l'entrée, ne ressemble-t-il pas à un jeune seigneur... hé! là... que l'on appelle le marquis du Tour?

LE BARON.

Il ne lui ressemble pas plus... que vous me ressemblez.

LA BARONNE, *au Marquis.*

Je vous le disois bien que vous n'entendiez pas le langage des astres!

LE MARQUIS, *au Baron, en le tirant de côté.*

Docteur, un petit mot à l'écart... Ces deux planetes que tu vois ici seront bientôt en conjonction. J'ai lu cela dans les astres, moi, qui te parle.

LE BARON, *à part.*

Maugrebleu de l'impertinent! Il me met en fureur, et peu s'en faut que je n'éclate. (*à la Baronne.*) Madame, j'ai ouï dire qu'on entendoit toutes les nuits un grand bruit dans ce château?

LA BARONNE.

On vous a dit vrai; et l'on m'a dit aussi que vous vous vantiez de le faire cesser. J'avoue que cela m'a donné un grand empressement de vous voir. Je ne m'en repens point; et, sans vouloir vous flatter, je trouve que votre aspect inspire de

la vénération pour votre personne et de la confiance en votre art. Je crois qu'il y a long-tems que vous le pratiquez, car vous avez l'air d'être bien vieux?

LE BARON.

Mon air vous trompe. Quel âge me donneriez-vous bien?

LE MARQUIS.

Parbleu! je te crois au moins le frere cadet de Mathusalem. En conscience, n'es-tu pas né quelques mois avant le déluge?

LA BARONNE, *au Baron.*

M. le Marquis fait le plaisant; mais, pour moi, je vous parle sérieusement; je vous donnerois cent ans.

LE BARON.

La mine est bien trompeuse, ma belle dame; et je vous conseille de ne juger jamais par-là. Tel que vous me voyez je n'ai eu que trente ans le dernier jour d'avril; mais l'étude des sciences occultes a cela de particulier qu'elle fait croître la barbe à vue d'œil.

LA BARONNE.

Vous êtes bienheureux, M. le Marquis, de n'avoir pas donné dans les sciences occultes!

LE BARON.

Oh! je vous promets que l'étude ne lui fera jamais croître la barbe.

LE MARQUIS.

Tu crois donc, vieux bouquin, que je ne suis qu'un ignorant parceque je n'ai pas le menton si touffu que le tien? apprends de moi, vieux Nostradamus, que la science ne se mesure pas à la barbe. Tu jugerois mieux de moi si tu te connoissois en physionomie; mais je vois que tu n'y entends rien.

LE BARON.

Je vais vous prouver le contraire. (*à la Baronne en montrant le Marquis.*) Avec votre permission, madame, que je lui dise un mot en particulier.

LA BARONNE, *se retirant à l'écart.*

Oh! volontiers.

LE MARQUIS.

Eh bien! quel est le grand mystere que tu vas m'apprendre?

LE BARON.

Le voici... Mais jurez-moi que vous ne le révélerez point.

LE MARQUIS.

Je t'en donne ma parole d'honneur.

LE BARON.

Eh bien donc! selon toutes les regles de la physionomie, vous êtes un fat!... Que cela soit secret entre nous.

LE MARQUIS.

Tu me paieras cette impertinence!

LA BARONNE.

Oh! je vous prie, Marquis, confiez-moi ce qu'il vous a dit à l'oreille.

LE MARQUIS.

Ce n'est qu'un petit compliment qu'il m'a fait sur les traits de mon visage: il ne me siéroit pas de vous le répéter.

LA BARONNE, *au Baron.*

Pouvez-vous prédire par la physionomie ce qui doit arriver aux personnes que vous voyez?

LE BARON.

C'est mon fort.

LA BARONNE.

Oh! si cela est, je vous prie d'examiner celle de monsieur le Marquis, et de me dire sa destinée.

LE BARON.

Premièrement, je juge par ses traits, et je vois à votre air en même tems (car je vous examine tous deux très attentivement) qu'il a grande opinion de lui-même, et que vous en avez une très médiocre; qu'il s'aime beaucoup, et que vous ne l'aimez guere.

LE MARQUIS, *à la Baronne.*

Vous voyez bien que cet homme-là n'est qu'un ignorant.

LA BARONNE.

Moi, je crois qu'il est sorcier. (*au Baron.*) Poursuivez, docteur.

LE BARON.

Il sera furieusement traversé dans ses amours, et cela tout au plutôt.

LE MARQUIS.

Autre impertinence!

LE BARON.

J'ose l'assurer de plus (et je l'en convaincrai) qu'il n'habitera jamais dans la maison de la baronne de l'Arc.

LE MARQUIS, *voulant le tirer par la barbe.*

Dis-moi un peu, vieux Merlin, ton impudence n'a-t-elle jamais excité quelqu'un à te traîner par la barbe?

LA BARONNE.

Doucement, monsieur le Marquis! vous vous fâchez, et devant moi; vous n'avez pas le courage de vous laisser dire votre bonne aventure?

LE BARON.

Qu'il se fâche, s'il veut, cela ne m'empêchera pas de lui prédire qu'il mourra dans peu.

LE MARQUIS.

Pousse, pousse, mon ami! Tu es en sûreté maintenant; j'ai du respect pour les dames. Dieu me damne, ses contes me font rire!...(*riant d'une maniere forcée.*) Ah! ah!

LA BARONNE.

Il mourra dans peu, dites-vous , et de quel genre de mort?

LE BARON.

Il mourra de peur.

LE MARQUIS, *voulant tirer l'épée.*

Moi, faquin ! je mourrai de peur ?

LA BARONNE.

Arrêtez !... N'avez-vous point de honte de vouloir tuer un vieillard désarmé ?

LE MARQUIS.

Lui, vieillard ? le faquin dit qu'il n'a que trente ans.

LE BARON.

Ce n'est pas devant les dames qu'il faut se piquer d'être courageux. Nous nous trouverons ailleurs, et je vous ferai voir que ma main sait manier autre chose qu'une baguette.

LE MARQUIS, *éclatant de rire.*

Ah ! ah ! ah !

LA BARONNE, *au Baron.*

Ne vous échauffez pas non plus, monsieur le docteur. Vous êtes ici pour faire preuve de votre art, et non de votre valeur ; et, si vous voulez me convaincre que vous avez du courage, trouvez-vous à neuf heures dans mon antichambre : c'est à cette heure-là que l'Esprit commence son va-

carme, et se fait entendre dans tous les coins de ce château.

LE BARON.

Je ne manquerai pas à l'assignation.

LE MARQUIS.

Nous verrons; et je t'avertis que si tu n'exécutes pas ce que tu t'es vanté de pouvoir faire, tu seras berné comme Sancho-Pança. Je te promets que nous te renverrons au firmament.

LE BARON.

Je vais préparer mes conjurations... Mais écoutez, madame, ce que mon art m'autorise à vous dire : si vous voulez être parfaitement heureuse, traitez ce petit compagnon avec tout le mépris qu'il mérite.

LA BARONNE, *à demi-voix.*

Fiez-vous-en à moi.

(*le Baron sort.*)

SCENE VII.

LA BARONNE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Voilà le plus audacieux faquin que j'aie vu de ma vie!

LA BARONNE.

Pour moi, je le trouve réjouissant. Je vous garantis que ce n'est pas un sot!

LE MARQUIS.

Il en a pourtant bien la mine! Mais, quelque bonne opinion que vous ayiez de lui, vous ne croyez pas qu'il soit sorcier?

LA BARONNE.

En vérité, je ne sais qu'en penser: quoi qu'il en soit, je suis résolue de me servir de lui. Quand une maladie est désespérée, on met en usage les remedes même auxquels on n'a point de foi.

SCENE VIII.

LA BARONNE, LE MARQUIS, MADAME CATAU.

MADAME CATAU, *à la Baronne.*

Madame, le café est prêt: voulez-vous le prendre ici, ou dans le salon?

LA BARONNE.

Oh! dans le grand salon: venez en prendre avec moi, monsieur le Marquis; cela dissipera votre mauvaise humeur.

(*elle sort avec le Marquis.*)

SCENE IX.

MADAME CATAU.

Il faut que je donne mes dernieres instructions à l'Esprit afin que son apparition produise ce soir l'effet qu'il desire, et que je puisse toucher mes mille écus. Si je les embourse une bonne fois, ce sera un surcroît de charmes que j'acquerrai : je ferai briller ma somme aux yeux de notre intendant ; Dieu sait comme il prendra feu ! et je serai bientôt madame Pincé !... Madame Pincé !... le joli nom ! je meurs d'impatience de le porter !...

SCENE X.

M. PINCÉ, MADAME CATAU.

M. PINCÉ.

Peut-être que je me présente mal-à-propos, madame Catau ?

MADAME CATAU.

Ah ! M. Pincé, vos visites sont toujours de saison.

M. PINCÉ.

Tout le monde prend du café dans le grand salon ; il faut bien que nous prenions quelque

chose aussi, vous et moi. (*il tire de sa poche un biscuit et une petite bouteille pleine, et il les pose sur la table.*) J'apporte un biscuit, et une bouteille de vin de Saint-Laurent, qui, je crois, sera délicieuse !

MADAME CATAU.

Quelle politesse !... Asseyez-vous, je vous prie. (*il s'assied.*) Je vais chercher deux de mes petits verres à ratafia. (*elle va prendre dans une armoire deux grands verres, les apporte sur la table, et s'assied ; M. Pincé emplit les verres.*) Allons, à la santé de madame ; je vous la porte. (*elle boit.*)

M. PINCÉ, *buvant.*

Je vous fais raison. (*il remplit les verres.*) Et, en réitérant, à votre santé, madame Catau.

MADAME CATAU, *buvant.*

A la vôtre, M. Pincé. Voilà une liqueur excellente! Je vous prie de m'en acheter une petite provision, et de la faire passer sur l'article du café.

M. PINCÉ.

Je vous le promets.

MADAME CATAU.

Je ne voudrois pas que mon nom parût sur vos mémoires.

M. PINCÉ.

Il n'y paroît pas souvent, quoiqu'il soit écrit dans le registre de mon cœur !... (*riant.*) Ah ! ah ! ah ! ah !

MADAME CATAU, *riant aussi.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! vos plaisanteries ont je ne sais quoi de si doux, de si gracieux !...

M. PINCÉ.

A propos de registre, je viens de parcourir tous les miens, et je trouve que vous me devez quelque chose.

MADAME CATAU.

Moi ? Eh ! qu'est-ce que je vous dois ?

M. PINCÉ.

Vous me devez votre cœur en échange du mien que je vous ai donné... (*riant.*) Hé! hé! hé! hé ! c'est une ancienne dette ; quand voulez-vous l'acquitter ?

MADAME CATAU.

En vérité, vous êtes le plus galant créancier que je connoisse !

M. PINCÉ.

Treve de complimens : je ne me paie point de paroles, madame Catau ; il faut me payer en especes.

MADAME CATAU.

Fi donc ! M. Pincé ; vous me faites rougir.... (*remplissant encore les verres et buvant.*) A vos inclinations !

M. PINCÉ, *buvant.*

De tout mon cœur ! C'est toujours à votre santé, madame Catau... Combien y a-t-il, madame

Catau, que mon cœur a échoué contre l'écueil de vos graces? Attendez... je pense que ce fut le sixieme de janvier mil sept cent quarante-neuf. Il y a seize ans que nous nous connoissons; par conséquent il y a seize ans que je vous aime.

MADAME CATAU.

Dites plutôt, M. Pincé, qu'il y a seize ans que vous vous moquez de moi. Vous êtes si cauteleux, si *rusés*, vous autres hommes! vous aimez à vous divertir de la simplicité de notre sexe, et à flatter de pauvres innocentes qui ont la foiblesse de vous croire.

M. PINCÉ.

Je veux vous montrer une petite bagatelle dont j'aurois grande envie de vous faire présent, si vous la jugiez digne d'être acceptée.

MADAME CATAU.

Oui; M. Pincé est la politesse même.

M. PINCÉ.

C'est une bagatelle, vous dis-je, qui ne mérite pas de vous être présentée; mais...

MADAME CATAU.

Oh! je vous prie, ne me tenez pas plus longtems en suspens.

M. PINCÉ, *tirant de sa poche un dé d'argent.*

C'est un petit dé d'argent.

MADAME CATAU.

Je l'ai toujours bien dit qu'il n'y avoit point

d'amant plus généreux ni plus magnifique que vous. (*voulant prendre le dé.*) Donnez.

M. PINCÉ.

Avec votre permission, que je le mette moi-même à votre doigt.

MADAME CATAU.

C'est là le comble de la politesse.

M. PINCÉ, *prenant la main de madame Catau.*

Ah ! le joli petit mignon de doigt ! il faut que je prenne la liberté de le baiser.

MADAME CATAU.

Fi donc ! fi donc ! arrêtez-vous, M. Pincé. Vous me jetez dans un désordre, dans une confusion...

M. PINCÉ.

Ce doigt-là n'est pas le doigt de la paresse, il porte les glorieuses blessures de l'aiguille.

MADAME CATAU.

Ah ! ne serrez pas si fort !... Je vous prie, rendez-moi mon doigt.

M. PINCÉ.

Ce doigt du milieu, madame Catau, a un joli voisin ! Je crois qu'une bague nuptiale lui siéroit bien !

MADAME CATAU.

Que vous êtes badin! Je crois, comme vous, que la bague dont vous me parlez ne le défigureroit point. (*en soupirant.*) Mais où la trouver?

M. PINCÉ.

Puisqu'il faut parler catégoriquement, madame Catau, le dé que je vous donne n'est que le précurseur de la bague nuptiale que je vous destine. Je pense que le dé et la bague figureront ensemble à merveille : ils formeront un double emblême. Le dé vous fera souvenir qu'il faut que vous soyiez une bonne ménagere; et la bague qu'il faut que vous soyiez une bonne femme... (*riant.*) Ah! ah! ah! ah!

MADAME CATAU.

Oui, oui, riez; moquez-vous de moi.

M. PINCÉ.

Sur ma foi! je vous parle sérieusement.

MADAME CATAU.

Sérieusement?... Eh! je croyois que vous m'aviez oubliée.

M. PINCÉ.

Moi? j'oublierois plutôt la table de multiplication!

MADAME CATAU.

Je puis me vanter que j'ai toujours pris votre parti devant madame.

M. PINCÉ.

Je le sais; et cela est écrit aussi dans mes registres.

MADAME CATAU.

Car j'ai toujours considéré vos intérêts... comme les miens propres.

M. PINCÉ.

Il n'y a que vos rigueurs qui puissent empêcher... qu'ils ne deviennent communs.

MADAME CATAU, *à part.*

Cela est fort! Battons le fer pendant qu'il est chaud. (*haut.*) En vérité, M. Pincé, il n'y a pas moyen de vous être cruelle : vous avez un style persuasif, des manieres insinuantes, un ton enchanteur!... Pour moi, je n'ai pas la force d'y tenir.

M. PINCÉ, *se levant avec transport.*

Hein?... comment dites-vous cela? Répétez, je vous en conjure!

MADAME CATAU.

Je vois bien que j'en ai trop dit; mais je ne m'en repens pas, puisque je vous aime.

M. PINCÉ, *se rasseyant.*

Ah! je suis enchanté!

MADAME CATAU.

Non, je ne puis plus vous cacher la passion que j'ai pour vous.

M. PINCÉ.

Je suis ravi, transporté, extasié! Vous êtes la somme totale de mon bonheur!... J'en perdrai l'esprit! (*il se leve.*) Le respect ne peut plus me

retenir, il faut que je boive une rasade à votre santé... (*il s'assied et remplit les verres.*) Mais que votre maîtresse se dépêche de prendre un mari, sans quoi nous lui donnerons un petit intendant avant qu'elle se soit fait un héritier. Dites-moi, mon bel ange, n'est-elle pas résolue à épouser le Marquis?

MADAME CATAU.

Elle, l'épouser, mon cœur? Dieu nous en garde! Non, non, j'ai un meilleur parti pour elle.

M. PINCÉ.

Mais, ma princesse, est-ce que ce tambour qui nous effraie toutes les nuits ne lui fait pas perdre le dessein de se remarier?

MADAME CATAU.

Chut! si nous savons bien tirer profit de ce tambour, il nous vaudra mille écus, tout au moins.

M. PINCÉ.

Comment cela, mon cher cœur?

MADAME CATAU.

Puisque nous sommes présentement mari et femme... (je veux dire comme mari et femme) mon devoir m'oblige à ne vous rien cacher.

M. PINCÉ.

Vous avez raison, m'amour; vous et moi nous

ne faisons plus qu'un: ainsi biens, personnes, secrets, tout doit être commun entre nous.

MADAME CATAU.

Je vais vous révéler le mystere... Mais j'entends du bruit... Quelqu'un pourroit nous écouter ici. Venez avec moi sous le berceau ; je satisferai votre curiosité. (*ils sortent ensemble.*)

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre représente l'antichambre de l'appartement de la Baronne.

SCENE PREMIERE.

M. PINCÉ, LA RAMÉE.

M. PINCÉ.

Oh çà ! la Ramée, j'ai des ordres à te donner, mon enfant, c'est pourquoi je te recommande d'être attentif.

LA RAMÉE, *à part.*

Attentif?... Qu'entend-il par-là ? (*haut.*) Oh ! je vous réponds que je le serai. (*à part.*) Je crois qu'il veut dire qu'il ne faut pas que je boive ce soir.

M. PINCÉ.

Tu sais que je t'ai toujours exhorté à mettre de l'ordre et de l'arrangement dans ce qui te concerne?... Je voudrois que tes couteaux, tes four-

chettes, tes cuillers, ton linge, ta vaisselle, tes verres, fussent rangés bien méthodiquement.

LA RAMÉE.

Mes verres rangés méthodiquement? Ah! M. Pincé, vous parlez d'une maniere... là... si extravagante, si agréable, si je ne sais comment, que cela donne envie de recevoir vos ordres.

M. PINCÉ.

L'ordre et l'arrangement rendent toutes choses faciles; par leur moyen il n'y a dans une maison ni confusion, ni perplexité.

LA RAMÉE, *à part.*

Perplexité? Comme il parle! je l'écouterois tout un jour!

M. PINCÉ.

Je voudrois donc que toutes les choses qui sont confiées à ton administration soient assez proprement et méthodiquement préparées pour donner ce soir un festin.

LA RAMÉE.

Tout cela sera prêt dans un quart-d'heure, si vous me l'ordonnez. Mais dites-moi, s'il vous plaît, est-ce pour le devin qu'on va préparer le festin dont vous me parlez?

M. PINCÉ.

C'est pour le devin, et ce n'est pas pour le devin.

LA RAMÉE.

Écoutez, M. Pincé; si c'est pour le devin, j'ai un bon avis à vous donner. Comme il est sorcier,

les diables le régalent souvent au sabbat; son palais est accoutumé à leurs ragoûts. Nous aurons de la peine à les imiter. Pour moi, je crois que le meilleur moyen d'y réussir c'est de mettre un peu de soufre dans les sauces qu'on fera pour lui.

M. PINCÉ.

Ce sorcier est une créature compliquée, un animal amphibie, une personne de deux especes; mais il boit et mange comme un autre homme.

LA RAMÉE.

Selon ce que vous dites, il devroit boire et manger comme deux.

M. PINCÉ.

Ta réflexion n'est pas inepte.

LA RAMÉE, *à part.*

Inepte? je crois qu'il parle latin.

M. PINCÉ.

Car l'homme dont il s'agit est un homme double. (*riant.*) Hé! hé! hé! hé!

LA RAMÉE.

Un homme double?

M. PINCÉ.

Il est marié, et il n'est pas marié; il a une longue barbe, et il n'a point de barbe; il est vieux, et il est jeune.

LA RAMÉE.

Mordié! que cela est beau!... Un homme vieux et jeune!

M. PINCÉ.

Va, va, je t'expliquerai bientôt tout cela, et tu le comprendras facilement... (*la Ramée fait quelques pas pour s'en aller.*) Chit ! chit ! écoute. Ne manque pas d'avertir Susanne de mettre deux oreillers sur le chevet du lit de madame.

LA RAMÉE.

Deux oreillers? Est-ce qu'elle est devenue double aussi ?

M. PINCÉ.

Fais ce que je te dis... Mais j'entends la voix de madame Catau... Je crois qu'elle gronde la cuisiniere.

LA RAMÉE.

Je m'en vais donc, car j'aurois bientôt mon tour. (*à part.*) Oh ! pour celle-là elle parle bon françois ; on ne perd pas un mot de tout ce qu'elle dit. (*il sort.*)

SCENE II.

M. PINCÉ.

De la maniere dont tout se dispose je crois que nous serons délivrés ce soir de l'Esprit... Ah ! madame Catau, madame Catau, vous êtes bien aimable, mais vous êtes bien fripponne ! Quand je réfléchis sur votre caractere, je trouve vingt rai-

sons pour vous ôter mon cœur, et je n'en trouve que deux pour vous le laisser : la premiere des vingt raisons qui m'engagent à vous l'ôter, c'est que... Mais la voici... L'aimable fripponne !... Quand je la vois, les deux raisons qui m'invitent à lui laisser mon cœur étouffent les vingt raisons qui me pressent de le lui retirer. Dieu veuille que je ne sois pas assez fou pour lui tenir les promesses que je lui ai faites afin de la faire donner dans le panneau que je lui tendois !

SCENE III.

MADAME CATAU, M. PINCÉ.

MADAME CATAU.

Ah ! c'est vous, M. Pincé?

M. PINCÉ.

C'est moi-même. Que venez-vous faire ici, ma gentille tourterelle?

MADAME CATAU.

J'y viens pour avoir un mot de conversation avec mon Esprit. Il est derriere ce lambris. Auriez-vous jamais soupçonné qu'il y eût ici une ouverture?

M. PINCÉ.

Non, ma foi ! elle est si artistement pratiquée qu'il est impossible de s'en appercevoir... Mais

je ne comprends pas comment votre Esprit peut se tenir entre le mur et le lambris.

MADAME CATAU.

Ce n'est pas là non plus qu'il se tient : il est dans un petit cabinet pratiqué dans l'épaisseur du mur, et qui a deux ouvertures imperceptibles; l'une dans un souterrain qui va gagner la cave, et l'autre dans cette antichambre, au travers de la boiserie : tout cela s'ouvre et se ferme dans un clin d'œil, par le moyen d'un ressort qui n'est connu que de moi et de l'Esprit. C'est une invention merveilleuse !

M. PINCÉ.

Mais, écoutez donc, ma poule, n'allez pas lui dire au moins que vous m'avez fait confidence du mystere.

MADAME CATAU.

Eh ! fi donc ! me croyez-vous assez sotte pour publier ce qui se passe entre vous et moi ?

M. PINCÉ.

Mais votre Esprit n'entend-il point ce que nous disons ?

MADAME CATAU.

Il n'entend point ce qui se dit ici à moins que l'on ne crie bien fort, et même en ce cas-là il ne peut attraper que quelques paroles de tems en tems. J'en ai fait moi-même l'expérience.

M. PINCÉ.

J'ai quelques ordres à donner. Il faut que je vous quitte... Adieu, mon étoile polaire!

MADAME CATAU.

Adieu, ma boussole!

M. PINCÉ.

Adieu, ma Vénus!

MADAME CATAU.

Adieu, mon Adonis!... (*M. Pincé sort.*)

SCENE IV.

MADAME CATAU.

Oh! je le tiens, et quand j'aurai les mille écus... (*on entend frapper trois coups sur le tambour.*) Ah! ah! le tambour a frappé trois fois... C'est le signal dont Léandre est convenu avec moi quand il auroit envie de me parler... (*le tambour bat encore trois coups.*) Je vous entends, je vous entends. Sortez, M. le renard, sortez de votre taniere, et laissez-y votre tambour. (*la porte secrete s'ouvre, et Léandre paroît.*)

SCENE V.

LEANDRE, MADAME CATAU.

LÉANDRE.

Eh bien! ma chere Catau, quelles nouvelles y a-t-il dans le monde?

MADAME CATAU.

Je vous avertis que, si vous ne prenez garde à vous, vous serez conjuré et chassé ce soir.

LÉANDRE.

Je me doutois bien qu'on avoit formé cette entreprise; car je me suis tenu tout le jour aux écoutes, et j'ai entendu certains mots qui m'ont fait soupçonner que quelque charlatan se faisoit fort de me bannir du château.

MADAME CATAU.

Vraiment, il y a ici un devin qui se pique même d'être sorcier, et qui promet à madame de la délivrer de vous: il prépare des conjurations terribles!

LÉANDRE.

Laisse-moi faire, je te réponds que je le conjurerai lui-même, et qu'il sera bien hardi si je ne le fais pas mourir de peur. Ce n'est pas lui qui

m'inquiete; c'est le Marquis. Dans le cas où je me trouve, ce petit fat, qui est toujours auprès de ta maîtresse, est plus à craindre pour moi que vingt sorciers.

MADAME CATAU.

A vous dire le vrai, il pousse vigoureusement sa pointe! Ses impertinences ont fait plus de progrès en deux jours que votre modestie et votre discrétion n'en ont fait en deux mois.

LÉANDRE.

Aussi suis-je bien résolu de changer mon attaque, si une fois tu peux me procurer une autre entrevue.

MADAME CATAU.

Ce sera bientôt, si vous savez profiter de l'occasion. Ma maîtresse doit se rendre ici dans un moment avec le Marquis; et le sorcier y viendra à neuf heures pour vous conjurer.

LÉANDRE.

Je les régalerai l'un et l'autre d'un plat de mon métier.

MADAME CATAU.

Préparez-vous. Un homme averti en vaut deux. Profitez bien de mes avis, et faites-moi gagner mille écus.

LÉANDRE.

C'est comme si tu les avois.

MADAME CATAU.

Rentrez dans votre gîte. Je vais disposer tout pour vous seconder. (*Léandre rentre dans son cabinet secret, et madame Catau s'en va.*)

SCENE VI.

M. PINCÉ, *regardant de tous côtés.*

Il n'y a plus personne... Je venois pour savoir ce qui s'est passé entre madame Catau et son associé ; mais ils se sont éclipsés.

SCENE VII.

LE MARQUIS, M. PINCÉ.

LE MARQUIS.

Eh ! bon-homme Pincé ?

M. PINCÉ, *à part.*

Bon-homme Pincé !... Je ne croyois pas que nous fussions si familiers ensemble ! Je n'ai jamais été traité de la sorte, pas même par madame.

LE MARQUIS.

Mon ami, il faut que tu me fasses un plaisir.

M. PINCÉ, *avec humeur.*

Quel est-il ?

LE MARQUIS.

Va me chercher le papier-terrier de cette baronnie afin que j'en examine un peu les revenus.

M. PINCÉ.

Le papier-terrier?

LE MARQUIS.

Oui, le papier-terrier. Ne m'entends-tu pas?

M. PINCÉ.

Est-ce que vous avez dessein d'acquérir la baronnie de l'Arc?

LE MARQUIS.

Tu l'as deviné, vieux fou!

M. PINCÉ.

C'est une baronnie très considérable!

LE MARQUIS.

Aussi la mets-je à fort haut prix, puisque je vais donner ma personne en échange.

M. PINCÉ.

Apparemment, M. le Marquis, que votre personne est tout votre bien?... (*riant.*) Hein! hein! hein! hein!

LE MARQUIS, *à part.*

Je crois que ce faquin veut me plaisanter. (*haut.*) Écoute, vieux Pincé, si tu veux que je te conserve dans ton emploi, apprends d'avance à me respecter.

M. PINCÉ, *à part.*

Voilà un insolent personnage!

LE MARQUIS.

Tu es riche comme un Juif, et je compte que tu me prêteras une vingtaine de mille francs, ou je te ferai rendre gorge!

M. PINCÉ, *à part.*

Quelle impudence!

LE MARQUIS.

Oui, si tu te comportes bien à mon égard, j'aurai de la bonté pour toi, et... je te ferai l'honneur de t'emprunter de l'argent.

M. PINCÉ, *à part.*

Je ne puis m'empêcher de rire quand je songe à quel point ce jeune fou va se trouver loin de son compte!... Je veux un peu me divertir à ses dépens. (*haut.*) De sorte donc, M. le Marquis, que vous me promettez d'avoir bien de la bonté pour moi?

LE MARQUIS.

Combien me donneras-tu pour être mon intendant?

M. PINCÉ.

Eh! mais, si je vous offrois deux mille écus?

LE MARQUIS.

Fi donc! ce n'est pas assez.

M. PINCÉ.

C'est pourtant plus que je ne vous donnerai... (*riant.*) Hé! hé! hé! hé! Je m'en vais vous en dire deux raisons. La premiere, c'est que vous n'êtes

point encore mon maître ni le mari de madame; la seconde, c'est que vous ne le serez jamais... (*riant.*) Hé! hé! hé! hé!... Je vous baise les mains... (*il sort.*)

LE MARQUIS, *seul.*

Ce frippon-là est aussi insolent que le devin. Je veux être un maraud s'ils ne s'entendent!

SCENE VIII.

LA BARONNE, LE MARQUIS.

LA BARONNE.

Ah! vous êtes ici, et tout seul! Vous autres esprits forts vous aimez la solitude!

LE MARQUIS.

Je n'étois pas seul. Je viens de parler à votre intendant: c'est une figure grotesque; il a l'air d'un vieux cuistre. Comment pouvez-vous vous accommoder de sa conversation?

LA BARONNE.

Je ne l'ai point pour sa conversation, mais pour prendre soin de mes affaires: au reste il a plus d'esprit que vous ne pensez; je vous en avertis.

LE MARQUIS.

Tout ce qu'il vous plaira; mais sa personne a

l'honneur de me déplaire.... Il faudra lui donner son congé : cet homme-là vous pille.

LA BARONNE.

Vous lui faites tort: il a toujours eu la réputation d'un honnête homme.

LE MARQUIS, *lui baisant la main.*

En vérité, vous êtes trop charmante !

LA BARONNE.

En vérité, voilà une réponse bien spirituelle.

LE MARQUIS.

Oh ! çà, changeons de conversation, et venons à quelque chose de plus important. Comme je vous épouse...

LA BARONNE.

Vous m'épousez ?

LE MARQUIS.

Oui, je vous épouse; conséquemment il est nécessaire de prendre ensemble quelques arrangemens.

LA BARONNE.

Mais, monsieur le Marquis...

LE MARQUIS.

Je me suis fait rendre un compte exact de tout ce qui va m'appartenir, indépendamment de votre personne. Votre terre est fort bien boisée; j'en suis assez content. Quant à vos quatre services de vermeil, je m'en déferai; cela n'est plus de mode, et je veux que nous mangions dans des

assiettes de la Chine: voilà déja un article terminé. A l'égard de cette prodigieuse quantité de vaisselle d'argent... Je ne fais pas grand cas, moi, de la vaisselle d'argent: je compte d'abord m'en faire un équipage, me donner six chevaux des plus lestes. Le surplus, comme il est juste que je vous donne quelque preuve éclatante de mon amour, je l'emploierai à vous faire faire des diamans dont je vous ferai présent: vous me ferez bien la grace de les accepter?

LA BARONNE.

Mais, en vérité, cela est trop généreux! J'ai pourtant une petite priere à vous faire.

LE MARQUIS.

Ah! volontiers.

LA BARONNE.

C'est de ne point disposer de mes effets avant que d'être en possession de ma personne.

LE MARQUIS.

Eh! mais cela ne peut pas me manquer.

LA BARONNE.

Je vois que vous avez pris grande affection pour mes meubles!

LE MARQUIS.

C'est que j'aime tout ce qui vous appartient!

LA BARONNE.

Je le crois; mais ni mes meubles ni moi ne

vous appartiendrons jamais : c'est moi qui vous l'assure.

LE MARQUIS.

Oh! pour le coup, je crois que vos vapeurs vous reprennent. N'entendez-vous point déja le tambour?... (*riant.*) Ah! ah! ah!

LA BARONNE.

Si vous vous étiez trouvé ici hier au soir à l'heure qu'il est, vous n'auriez pas été si plaisant que vous l'êtes!

LE MARQUIS.

A l'heure qu'il est, dites-vous? Voici donc le tems où il fait son vacarme? Tant mieux!... Asseyons-nous ici pour avoir le plaisir de l'entendre.

LA BARONNE.

Volontiers, pourvu que vous me promettiez d'être sérieux, et de ne rien dire qui puisse offenser l'Esprit. (*ils s'asseyent tous les deux.*)

LE MARQUIS.

Moi, l'offenser? ah! j'ai trop de respect pour messieurs les Esprits!... Attendez; il me semble que j'entends le vôtre.

LA BARONNE.

Mon dieu! ne faites point le brave d'avance! il en sera tems quand le tambour battra. Gardez le silence; et, encore une fois, soyez sérieux.

LE MARQUIS, *riant à gorge déployée.*

Sérieux?... Ah! ah! ah! ah! Mais, je m'ennuie... (*fort haut.*) Holà! monsieur l'Esprit, dépêchez-vous donc de nous régaler. (*le tambour bat de loin.*) Ah! ah! qu'est-ce que ce bruit-là? (*on bat plus fort.*) Ma foi! ceci devient sérieux en effet. (*le tambour redouble son bruit.*)

LA BARONNE.

Ciel! il n'a jamais fait tant de bruit!

LE MARQUIS.

Il faut avouer... que ce bruit... a quelque chose d'horrible! (*à part en se levant.*) Je ne sais plus qu'en penser!

LA BARONNE, *se levant aussi.*

Vous vous levez?... Où allez-vous? Ne me laissez pas seule!

LE MARQUIS.

Je n'ai garde!... Il faut voir la fin de tout ceci. (*le tambour bat encore plus fort.*)

LA BARONNE.

Il approche de plus en plus!... L'Esprit s'est fâché de vos discours.

LE MARQUIS.

Il a tort... je parlois contre ma pensée... Ces Esprits sont bien formalistes!

(*le tambour bat excessivement fort.*)

LA BARONNE.

Ah! bon dieu! il approche encore... On croiroit qu'il va passer au travers du mur!

LE MARQUIS, *à part.*

De quoi diable me suis-je avisé de plaisanter sur son sujet?

SCENE IX.

LA BARONNE, LE MARQUIS, LÉANDRE, *sortant de sa cachette à travers le mur.*

LA BARONNE, *à part.*

Ciel! que vois-je?

LE MARQUIS, *à part.*

Je frémis!

LA BARONNE, *à part en s'enfuyant.*

C'est lui-même!... c'est le Baron!... c'est mon mari!

SCENE X.

LE MARQUIS, LÉANDRE.

LE MARQUIS, *à part.*

Je voudrois être hors d'ici pour mille pistoles... (*à Léandre qui s'avance vers lui.*) Je vous demande pardon... Je ne médirai jamais des Esprits. (*à part.*) Ah! c'est le pauvre défunt Baron!

(*à Léandre.*) Au nom de notre ancienne connoissance, ne prenez pas sérieusement ce que j'ai dit! ayez pitié de ma jeunesse!... Je suis un étourdi, un fat!... (*Léandre lui fait signe de sortir.*) Eh! oui, de tout mon cœur, si j'en ai la force!

(*il s'enfuit en chancelant à chaque pas.*)

LÉANDRE, *seul.*

Le fat est décampé sans avoir eu le courage de secourir sa maîtresse!... Je suis bien trompé s'il remet jamais le pied dans le château! Je n'ai plus affaire qu'au devin, et je me flatte qu'il ne sera pas plus difficile de le mettre en fuite; après quoi je serai le maître du champ de bataille.

(*il rentre dans le cabinet secret.*)

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente encore l'antichambre de l'appartement de la Baronne. Plusieurs domestiques en habit de livrée entrent deux à deux ; un porte deux flambeaux d'argent : le sommelier entre ensuite ; il est suivi de maître Nicolas, qui porte une table, et de maître Pierre, qui porte un large fauteuil. Le Baron entre le dernier en habit de devin

SCENE PREMIERE.

LE BARON, LA RAMÉE, MAITRE PIERRE, MAITRE NICOLAS, PLUSIEURS LAQUAIS.

LA RAMÉE, *faisant une profonde révérence.*

MONSEIGNEUR le devin, nous avons ordre de M. l'intendant de vous obéir en tout ce que vous nous commanderez, comme si vous étiez notre maître.

LE BARON, *gravement.*

Voilà qui est bien !

MAÎTRE NICOLAS.

Monseigneur, où votre sorcellerie veut-elle que je pose la table ?

LE BARON, *faisant des cercles avec sa baguette.*

Ici, maître Nicolas.

MAÎTRE NICOLAS, *à part.*

Maître Nicolas? il a deviné mon nom!

MAÎTRE PIERRE.

Très révérend seigneur, je vous ai apporté le plus large fauteuil qui soit dans le château; c'est celui dans lequel notre bailli préside quand il tient ses assises.

LE BARON.

Place-le de ce côté-ci, vis-à-vis de la table.

LA RAMÉE.

Vous plaît-il, M. le devin, d'avoir besoin de quelque autre chose?

LE BARON.

Il me faut du papier, une plume et de l'encre.

LA RAMÉE.

Madame a du papier de deuil qui me paroît tout propre à faire des conjurations, car il est noir par les bords.

LE BARON.

C'est justement ce qu'il me faut.

LA RAMÉE.

Maître Pierre, allez chercher l'écritoire, le papier et la plume. Vous trouverez tout cela dans le grand cabinet.

MAÎTRE PIERRE.

Nicolas, viens avec moi, je te prie; j'ai peur.

Tu sais que je t'accompagnai hier au soir au jardin quand la cuisiniere te demanda une poignée de persil?

LA RAMÉE, *à maître Pierre et à maître Nicolas.*

Comment! mes amis, voulez-vous me laisser ici tout seul avec le devin?

MAÎTRE NICOLAS.

Eh bien! allons tous trois ensemble chercher la plume, l'encre et le papier. (*ils sortent.*)

LE BARON, *seul.*

Il n'y a rien, à ce que je vois, qui forme de plus étroites liaisons que la peur! Ces trois idiots sont ligués ensemble contre l'Esprit: dieu sait quels effets une pareille union peut produire chez moi! Mais voici la triple alliance qui revient... Qui auroit jamais cru que ces benêts trouveroient le moyen de se mettre tous trois en besogne pour m'apporter une écritoire et du papier?

MAÎTRE NICOLAS.

Monsieur, voilà du papier.

MAÎTRE PIERRE.

Monsieur, voilà une écritoire.

LA RAMÉE.

Monsieur, voilà une plume de corbeau. Vous pouvez maintenant écrire à M. Lucifer... Au reste c'est ici l'endroit où l'on entend le plus souvent le tambour; et il faut que le revenant ait fait son

nid dans ce vieux mur... Si vous pouviez le dénicher !

LE BARON.

C'est à quoi je vais travailler.

MAÎTRE NICOLAS, *à maître Pierre.*

Pour un sorcier il me paroît bon homme !

LA RAMÉE, *à part.*

Je m'en vais profiter de l'occasion pour découvrir celui qui m'a volé une piece de ma vaisselle. Puisque madame le paie, il me semble qu'on peut lui faire une ou deux questions par-dessus le marché. (*au Baron à demi-voix.*) Monsieur, je voudrois bien vous dire un petit mot à l'oreille.

LE BARON.

Parle... (*à maître Nicolas et à maître Pierre.*) Éloignez-vous.

LA RAMÉE, *bas.*

Monsieur, je crois que vous savez aussi bien que moi que j'ai perdu la semaine derniere une de mes fourchettes d'argent ?

LE BARON, *bas.*

Oh ! vraiment oui, je le sais.

LA RAMÉE, *à part.*

Cet homme-là sait tout !

LE BARON, *bas.*

Sur cette fourchette d'argent il y avoit des armes ?

LA RAMÉE, *à part.*

Cela est étonnant !

LE BARON, *bas.*

Trois têtes de paon, et l'écusson soutenu de deux licornes ?

LA RAMÉE, *bas.*

Cela est vrai. (*à part.*) Je suis dans l'admiration ! (*haut.*) Que me conseillez-vous de faire pour la retrouver ?

LE BARON, *bas.*

Ecoute... Il faut...

LA RAMÉE, *l'interrompant.*

Oui, monsieur !

LE BARON.

Que pendant quinze jours et quinze nuits...

LA RAMÉE, *l'interrompant.*

Oh ! je n'y manquerai pas !

LE BARON, *bas.*

Tu ne boives que de l'eau.

LA RAMÉE, *bas.*

Que de l'eau ?... ventre-saint-gris !

LE BARON, *bas.*

Si tu bois une seule goutte de vin avant les quinze jours expirés, tu ne retrouveras jamais ta fourchette.

LA RAMÉE, *bas.*

Oh ! j'aime mieux la perdre et en acheter une autre.

MAÎTRE PIERRE, *à maître Nicolas.*

Vois-tu comme le devin lui parle tout bas? Il y a quelque anguille sous roche!

MAÎTRE NICOLAS.

Morgué! je gage qu'il parle de Nicole.

MAÎTRE PIERRE.

A propos de Nicole, il faut que je consulte le devin sur un de mes chevaux qui est malade. Il me donnera de meilleurs avis que notre maréchal.

MAÎTRE NICOLAS, *à la Ramée en montrant le Baron.*

Eh bien! que dites-vous de cet homme-là?

LA RAMÉE.

Je suis émerveillé! Il n'y a rien qu'il ne sache.

MAÎTRE PIERRE, *au Baron.*

Monsieur, peut-on, sans vous offenser, vous faire une petite question?

LE BARON.

Parle.

MAÎTRE PIERRE.

J'ai un pauvre cheval dans mon écurie qui est ensorcelé!

LE BARON.

Un cheval bai?

MAÎTRE PIERRE, *à part.*

Comment diable peut-il savoir cela?

LE BARON.

Qui a été acheté d'un maquignon appellé Maraudin?

MAÎTRE PIERRE, *à part.*

Il l'a deviné! Le grand homme!

LE BARON.

Et qui prend six ans?

MAÎTRE PIERRE.

Justement! (*à part.*) Cet homme-là est un démon! (*haut.*) Or je voudrois savoir présentement si c'est la bonne femme Jaquette ou la vieille Mathurine qui l'a ensorcelé... Vous savez qu'elles vont au sabbat?

LE BARON.

Ce n'est ni l'une ni l'autre.

MAÎTRE PIERRE.

Ni l'une ni l'autre?... Ah! c'est donc la bonne femme Macée? car elle est la plus vieille du village... Je m'en étois, mordié, bien douté!

MAÎTRE NICOLAS, *à maître Pierre.*

As-tu fini, Pierre?

MAÎTRE PIERRE, *montrant le Baron.*

Oui; il te dira tout ce que tu voudras.

MAÎTRE NICOLAS, *au Baron.*

M. le docteur...

LE BARON.

Encore?

MAÎTRE NICOLAS.

Oh! je vous prie, ne refusez pas de m'écouter un moment.

LE BARON.

Dépêche-toi donc.

MAÎTRE NICOLAS, *bas.*

Vous savez, monsieur, que le sommelier et moi j'étions tous deux amoureux, sauf correction, d'une jeune drôlesse qui n'est pas mariée?

LE BARON, *bas.*

D'une fille?

MAÎTRE NICOLAS, *à part.*

Comment peut-il savoir cela?

LE BARON, *bas.*

Poursuis.

MAÎTRE NICOLAS, *bas.*

Or, parcequ'elle avoit accoutumé, ne vous déplaise, de venir quelquefois batifoler avec moi dans mon jardin, ils ont tous dit que pour son honneur il falloit...

LE BARON.

Que tu l'épousasses?

MAÎTRE NICOLAS, *à part.*

Pargué! v'là un homme bian savant!

LE BARON, *bas.*

Après?

MAÎTRE NICOLAS, *bas.*

Or donc je l'ai épousée; et alle est accouchée de deux enfans.

LE BARON, *bas.*

Jumeaux?

MAÎTRE NICOLAS, *à part.*

C'est prodigieux comme il devine!

LE BARON, *bas.*

Est-ce tout?

MAÎTRE NICOLAS, *bas.*

Sauf votre respect, mon bon monsieur, je serois curieux de savoir si effectivement ces deux petits innocens sont de mon estoc?

LE BARON, *en le faisant tourner plusieurs fois autour de sa baguette.*

Il faut voir... Viens... Tourne... Encore... Vîte.

MAÎTRE PIERRE, *bas, à la Ramée.*

Regardez, regardez, maître Nicolas!... Que diantre fait-il là? je crois qu'il court le garou!

LE BARON, *bas, à maître Nicolas.*

Ces deux enfans, dis-tu, sont jumeaux?

MAÎTRE NICOLAS, *bas.*

Oui... Suis-je leur pere à tous deux?

LE BARON, *bas.*

Il y en a un...

MAÎTRE NICOLAS, *l'interrompant.*

Qui n'est pas de moi?... Je l'ai dit à madame Catau... mais elle prend toujours le parti du sommelier.

LE BARON, *bas.*

C'est qu'il a la clef de la cave.

MAÎTRE NICOLAS, *à part.*

Comme il a deviné cela sans rêver!... Ah! si

mon pauvre maître étoit encore en vie, ça ne se passeroit, morgué, pas comme ça !

LE BARON, *bas.*

Feu M. le Baron étoit donc un bon maître ?

MAÎTRE NICOLAS.

S'il étoit un bon maître ? il n'y en aura jamais un si bon ! demandez à mes camarades.

LE BARON, *à la Ramée et à maître Pierre.*

Dites-moi, mes enfans, aimiez-vous bien M. le Baron ?

LA RAMÉE, *pleurant.*

Ah ! monsieur, tout le monde l'aimoit.

MAÎTRE PIERRE, *pleurant.*

Quand la nouvelle de sa mort vint dans le pays, chacun se mit à pleurer, hommes, femmes, petits enfans.

MAÎTRE NICOLAS, *sanglotant.*

C'étoit le meilleur voisin !

MAÎTRE PIERRE.

C'étoit le meilleur ami !

LA RAMÉE.

C'étoit le meilleur mari !

MAÎTRE NICOLAS.

On l'appeloit le soutien des veuves !

MAÎTRE PIERRE.

L'appui des orphelins !

LA RAMÉE.

Le pere des pauvres !... Ah ! ma pauvre maîtresse ! elle a bien perdu, aussi bien que nous !

LE BARON.

Fut-elle bien affligée de la mort du Baron?

LA RAMÉE.

Elle a pensé mourir de douleur; et je suis sûr qu'elle le regrettera toute sa vie... Nous le pleurons tous les jours avec elle!

LE BARON, *à part.*

Voilà la plus belle oraison funebre que l'on me fera jamais!... Ces pauvres gens me fendent le cœur!... Il me tarde de redevenir leur maître pour les récompenser comme ils méritent.

SCENE II.

LE BARON, M. PINCÉ, MAITRE NICOLAS, MAITRE PIERRE, LA RAMÉE.

M. PINCÉ, *aux trois domestiques.*

Avez-vous fourni à M. le devin toutes les choses dont il avoit besoin?

LA RAMÉE.

Oui, monsieur.

M. PINCÉ.

Cela étant, retirez-vous. (*les trois domestiques sortent.*)

SCENE III.

LE BARON, M. PINCÉ.

LE BARON.

Pouvons-nous parler ici en sûreté?

M. PINCÉ.

Oui, monsieur, car l'Esprit n'est pas dans sa niche. Il en est sorti par l'issue de derriere, pour aller battre le tambour dans la cave et dans plusieurs autres souterrains du château qui y aboutissent. Il lui faut au moins un quart-d'heure pour faire sa tournée, et il se fera entendre ici à son retour.

LE BARON.

Autant que j'en puis juger, M. Pincé, il n'y a rien de repréhensible dans la conduite de ma femme. Cependant il me reste des doutes fâcheux pour un homme qui aime aussi délicatement que moi. Je veux profiter de mon déguisement, et de l'erreur où elle est, pour m'éclaircir à fond; et il est de son intérêt comme du mien que je ne me découvre à elle qu'après que je me serai satisfait. Comment se porte-t-elle depuis son évanouissement?

M. PINCÉ.

J'ai lu quelque part dans un bon auteur qu'il faut qu'une veuve...

LE BARON.

Je vous demande des nouvelles de ma femme, et non point de cet auteur-là. Encore une fois, comment se porte-t-elle? car j'en suis fort en peine.

M. PINCÉ.

Elle est assez bien remise de sa frayeur. Madame Catau l'a fort rassurée, et je lui ai fait concevoir de grandes espérances du pouvoir de votre art.

LE BARON.

En effet je suis sûr de réussir depuis que vous avez eu l'adresse de tirer le secret de Catau. Je n'aurois jamais cru que Léandre fût capable d'une entreprise si odieuse! Le traître veut tromper ma femme; mais...

M. PINCÉ.

Vous n'avez pas lieu de vous plaindre de lui. Souvenez-vous, s'il vous plaît, que vous êtes mort, et qu'ainsi vous n'avez plus de droit sur madame; car la mort éteint la possession : c'est une maxime établie par la loi *Quòd hanc*.

LE BARON.

Laissez là votre érudition, et me dites ce qu'est devenu le Marquis.

M. PINCÉ.

Il s'est sauvé à perte d'haleine; et, quand il a

été à deux cents pas du château, il a envoyé chercher sa chaise, il a sauté dedans, et l'a fait partir avec tant de vîtesse qu'on l'a perdu de vue en un moment.

LE BARON.

L'aventure est plaisante ! En un seul jour ma femme aura eu trois prétendans qui se seront succédé l'un à l'autre. Léandre a chassé le Marquis, et je ferai déguerpir Léandre.

M. PINCÉ.

C'est comme un clou qui chasse l'autre... (*riant.*) Ah ! ah ! ah ! ah !... Pardonnez-moi cette petite saillie de gaieté.

LE BARON.

Je vous la pardonne volontiers, pourvu que vous songiez à ce que vous avez à faire. Ce que je vous recommande principalement c'est la diligence.

M. PINCÉ.

Dans toutes les affaires il n'y a rien de si essentiel que la diligence.

LE BARON.

Écoutez-moi.

M. PINCÉ.

La diligence est l'ame des affaires ; car...

LE BARON.

Écoutez-moi, vous dis-je !

M. PINCÉ.

Aussi Séneque á judicieusement observé qu'elle produit quatre bons effets. Le premier...

LE BARON.

Il va me faire une énumération des bons effets de la diligence, quand il est question de la mettre en pratique!

M. PINCÉ.

Mais, monsieur, si vouliez m'entendre...

LE BARON, *en colere.*

Tu ne te tairas pas?

M PINCÉ.

Je suis muet.

LE BARON.

Pendant que je serai occupé à conjurer l'Esprit, vous ne manquerez pas d'aller trouver ma femme: vous lui conterez toute mon histoire sans en oublier la moindre circonstance, afin que la surprise ne lui cause pas un second évanouissement.

M. PINCÉ.

Soit fait ainsi qu'il est requis... Mais il est bon de vous avertir, monsieur, que depuis l'apparition de l'Esprit madame souhaite ardemment de vous parler encore avant que vous entrepreniez de le conjurer.

LE BARON.

Je vais l'attendre ici avec impatience. Je me

flatte que vous n'avez fait aucune confidence à Catau sur ce qui me concerne.

M. PINCÉ.

Je n'ai eu garde! Madame Catau est femme; par conséquent une infinité de raisons m'ont empêché de lui révéler notre secret. Je ne vous en dirai présentement que six. La premiere...

LE BARON.

Paix!... Je crois que voici la Baronne... C'est elle-même. (*M. Pincé sort.*)

SCENE IV.

LE BARON, LA BARONNE, MADAME CATAU.

LE BARON, *à part.*

Que j'ai de plaisir à la revoir! que je suis impatient de l'embrasser!... Mais il faut que je suspende les mouvemens de ma tendresse, et que je reprenne la gravité du personnage que je joue. (*il se promene, et fait plusieurs cercles à terre avec sa baguette.*)

LA BARONNE, *bas, à madame Catau.*

En vérité, cet homme est surprenant! Tous mes gens m'ont dit la même chose: ils m'assurent qu'il a connoissance de tout ce qui s'est passé de plus secret dans ma maison. (*au Baron.*) Très

illustre et savant personnage, puis-je avoir un moment de conversation avec vous?

LE BARON.

Très volontiers, madame... Asseyons-nous. (*ils s'asseyent.*) Parlez... je vous écoute... Attendez; que je tâte votre pouls.

LA BARONNE.

Quelle découverte pouvez-vous faire par ce moyen?

LE BARON, *lui tâtant le pouls.*

Votre pouls m'a déja révélé un secret qui va vous étonner.

LA BARONNE.

Quel est ce secret, je vous prie?

LE BARON.

Dans un quart-d'heure vous aurez un mari.

MADAME CATAU, *à part.*

Bon! ce sera Léandre!... Je commence à croire qu'il y a du vrai dans ce qu'il prédit.

LA BARONNE, *au Baron.*

Ah! ciel! vous voulez dire apparemment que feu M. le Baron m'apparoîtra une seconde fois?

LE BARON.

Rassurez-vous, madame, vous n'aurez plus d'apparition à craindre. Le mari dont je vous parle sera vivant, et de chair et d'os comme je le suis.

MADAME CATAU, *à part.*

Il parle de mon homme, à coup sûr!

LE TAMBOUR NOCTURNE.



Perin del. *Gault de St. Germain direx.*

J'ai trop aimé mon premier mari pour en pouvoir prendre un ſecond.

Acte V. Sc. IV.

LA BARONNE, *au Baron.*

Vous me faites une prédiction qui ne s'accomplira point ; c'est ce que je vous prédis, moi. J'ai trop aimé mon premier mari pour en pouvoir prendre un second.

LE BARON.

Et moi, je vous assure qu'il n'est pas possible que vous ayiez plus aimé le premier que vous aimerez le second.

MADAME CATAU, *à part.*

C'est assurément monsieur Pincé qui lui fait dire tout cela pour Léandre... J'aurai les mille écus !

LA BARONNE, *au Baron.*

Ne me tenez plus ce langage, ou je perdrai toute la confiance que j'avois en vous... Si vous aviez connu feu M. le Baron de l'Arc !...

LE BARON.

Je l'ai connu comme je me connois moi-même. Le premier jour qu'il vous déclara sa passion, je le vis près de vous dans votre appartement, lorsque madame votre mere, sous prétexte d'aller recevoir une visite, vous laissa tête-à-tête avec lui.

LA BARONNE, *à part.*

Il m'étonne ! (*haut.*) Poursuivez, je vous prie... Rappelez-moi ces heureux momens !

LE BARON.

D'abord vous fîtes rouler la conversation sur l'état de fille. Vous soutîntes qu'il étoit cent fois plus heureux que celui d'une personne mariée. Le Baron réfuta vivement ce discours, et vous ne vous obstinâtes pas long-tems à défendre votre these. Le Baron, charmé de cette docilité, prit une de vos belles mains qu'il baisa avec transport; et il pensa mourir de joie quand vous lui dîtes que, malgré les idées que vous vous étiez faites, vous ne laisseriez pas d'obéir aux volontés de votre mere.

LA BARONNE, *à part.*

Il n'omet pas une seule circonstance!

LE BARON.

Venons présentement à la premiere nuit de vos noces...

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Non, non, cela n'est point nécessaire.

MADAME CATAU, *au Baron.*

Oui; en voilà assez, en voilà assez.

LE BARON.

Ah! ah! madame Catau, vous souvient-il que le Baron vous fit un présent de trente pistoles, parceque vous aviez parlé en sa faveur?

MADAME CATAU, *à part.*

La peste soit du babillard! (*au Baron.*) Mais, monsieur, vous devriez bien ajouter que je refusai de les prendre.

LE BARON.

Oui, par cérémonie; car à la seconde sommation vous les mîtes dans votre bourse.

MADAME CATAU, *à part.*

Ce diable-là va parler des mille écus que Léandre m'a promis, si je n'y prends garde. (*au Baron.*) Permettez-moi de vous dire qu'un homme qui devine tout ne doit pas être indiscret.

LA BARONNE.

Plus je vous écoute, monsieur, plus j'admire l'étendue de votre art! C'est pourquoi je vous prie de faire en sorte que la seconde apparition de mon mari soit moins terrible que la premiere; car l'Esprit qui revient céans ressemble si fort à feu M. le Baron que je ne doute plus que ce ne soit lui qui revient. De grace, tâchez de savoir de lui ce qui peut troubler son repos, et ne manquez pas de me le redire, afin que j'y mette ordre.

LE BARON.

Je ne puis y réussir à moins que vous ne me déclariez bien sincèrement si depuis qu'il est mort vous n'avez point engagé votre cœur à quelque autre? N'avez-vous pas reçu plusieurs amans? N'avéz-vous pas écouté leurs protestations depuis son trépas? Gardez-vous de m'imposer; je ne pourrois rien faire pour vous.

LA BARONNE.

J'ai reçu beaucoup de visites par bienséance;

mais j'ai congédié tous les amans. Le Marquis m'avoit été fort recommandé par des personnes d'un haut rang. Il a de la naissance; et il doit être un jour puissamment riche.

LE BARON, *à part.*

Je suis perdu! (*haut.*) De sorte donc que vous l'aimiez?

LA BARONNE.

Au contraire je le méprisois. J'ai trouvé qu'il n'aimoit que mon bien, qu'il n'avoit point de sentimens, qu'il étoit libertin, insolent, présomptueux, et, qui pis est, qu'il avoit de très mauvais principes. Jugez s'il pouvoit me plaire, puisque l'homme du monde le plus parfait ne pourroit me déterminer à prendre de nouveaux engagemens.

MADAME CATAU, *à part.*

Nous verrons!

LE BARON.

Dans tout ce que vous venez de me dire, madame, je ne vois rien qui doive troubler le repos de feu M. le Baron.

LA BARONNE.

Ah! s'il pouvoit connoître ce qui se passe dans mon cœur, qu'il seroit satisfait du respect et de l'amour que j'y conserverai toute ma vie pour sa mémoire! Mais aussi jamais époux l'a-t-il mieux mérité que lui? C'étoit l'honneur, la probité, la sincérité même! Sa bonté, sa douceur, sa com-

plaisance, ne se sont jamais démenties un seul moment. Il avoit pour moi le plus tendre et le fidele attachement... Sa vie lui étoit moins précieuse que la mienne; j'en étois sûre, et j'avois mille preuves... Mes larmes et ma douleur ne me permettent pas d'en dire davantage.

LE BARON, *à part.*

Je n'y puis plus tenir, et j'ai peur de me découvrir avant qu'il en soit tems! (*haut.*) Madame... cela suffit. Vous pouvez présentement vous retirer: il faut absolument que je sois seul.

LA BARONNE.

Je prie le ciel de seconder votre entreprise!

LE BARON.

Et je le conjure d'exaucer tous vos vœux!

(*la Baronne sort.*)

MADAME CATAU, *à part.*

Dieu veuille que Léandre se tire des pattes de cet homme-là! Je commence à l'appréhender furieusement! (*elle sort.*)

SCENE V.

LE BARON.

Respirons maintenant! Je n'ai jamais eu tant de plaisir en ma vie que j'en viens d'avoir... Pour rendre mon bonheur parfait, voyons comment

Léandre soutiendra ma vue... Abrégeons la cérémonie... (*haut.*) Esprit, qui tourmente cette maison, je t'ordonne de paroître, et de venir me dire ce que tu demandes! (*il se met dans un fauteuil vis-à-vis de la table, et trace des lignes sur le papier.*)

SCENE VI.

LE BARON, LÉANDRE, *paroît battant son tambour.*

LE BARON.

Je te prie, M. l'Esprit, ne fais pas tant de bruit; je suis occupé.... (*Léandre s'avance en battant du tambour.*) Voilà une fort belle marche! recommence-la... (*Léandre recommence.*) Parbleu!... tu as bien l'air d'un Esprit! On ne peut rien voir de plus majestueux!... (*Léandre demeure comme immobile les yeux fixés sur le Baron.*) Comme l'impudent me regarde!.... Mais il est tems que tout ceci finisse... Va, va, mon pauvre Léandre, tire le rideau, la farce est jouée.

LÉANDRE, *à part.*

Léandre?... Ah! morbleu! je suis découvert! La fripponne de Catau m'a trahi!

LE BARON.

Foi de grand astrologue, les mille écus que tu as promis à madame Catau ne te mettront point en possession de la Baronne.

LÉANDRE, *à part*.

Je n'en puis plus douter, la coquine lui a tout dit !

LE BARON.

Je n'ai rien su par elle... Mais, écoute-moi, Léandre, et suis le conseil que je vais te donner. Sors de ces lieux à l'instant, ou je vais produire à tes yeux la plus terrible apparition !

LÉANDRE.

Va te promener avec tes apparitions ! Les charlatans ne m'effraient point !...

LE BARON, *ôtant sa barbe et son nez postiches.*

Voyons donc si tu pourras conserver ton audace et ton sang froid. Regarde, et tremble !...

LÉANDRE, *à part.*

Que vois-je !... Juste ciel ! en croirai-je mes yeux ?... C'est lui-même, c'est le Baron de l'Arc !

LE BARON.

Eh bien ! t'ai-je trompé ? l'apparition n'est-elle pas terrible ? Ne devrois-tu pas rougir, indigne parent, du moyen dont tu t'es servi pour contraindre ma femme à t'épouser ? Je devrois te punir comme tu le mérites ! mais je suis encore assez généreux pour te pardonner. J'excuse un

procédé honteux, que le bruit de ma mort rend moins blâmable. Ta confusion suffit à ma vengeance. J'impute tout à ta jeunesse, et je pourrai même te rendre mon amitié, si à l'avenir tu t'en montres digne.

LÉANDRE.

La générosité dont vous usez à mon égard me rendra votre amitié plus précieuse, et ma conduite à l'avenir vous prouvera combien j'ai de regrets de vous avoir offensé.

LE BARON, *à demi-voix.*

J'entends madame Catau ; il faut que je lui fasse autant de peur qu'elle en a causé à la pauvre Baronne.

SCENE VII.

LE BARON, LÉANDRE, MADAME CATAU.

MADAME CATAU, *à Léandre.*

Léandre, Léandre ! Je vous fais mon compliment sur votre victoire... Allons, mes mille écus... Vous ne me regardez point... Êtes-vous devenu muet ? (*elle le tire par la manche.*)

LE BARON, *venant tout-à-coup derriere elle.*

Que veux-tu ?

MADAME CATAU, *se retournant et voulant fuir.*

Ah ! c'est mon maître !

LE BARON, *l'arrêtant.*

Doucement, madame Catau ; ne courez pas si fort !

MADAME CATAU, *se laissant tomber de frayeur.*

Les jambes me manquent... je perds la respiration... je n'en puis plus...

LE BARON.

Tu croyois tromper ta maîtresse en lui faisant croire que je revenois; mais tu ne la trompois pas. Me voici: me reconnois-tu?

MADAME CATAU.

Hélas! oui, mon cher maître, je vous reconnois. Vous revenez sans doute pour me punir de mes mensonges et de ma perfidie?

LE BARON.

Malheureuse, je reviens pour te tordre le cou!

MADAME CATAU, *faisant un grand cri.*

Ah !... suis-je morte ou vivante? je n'en sais plus rien.

LE BARON.

Leve-toi et me suis, ou je t'emporterai !

MADAME CATAU.

En enfer, sans doute?... Je n'ai pas la force de vous suivre... Je me meurs!

LE BARON, *à part.*

Ceci pourroit aller trop loin... (*haut.*) Où est ta maîtresse?

MADAME CATAU.

Hélas! je n'en sais rien!... Je ne sais où je suis moi-même!... Elle est... Je ne puis parler!

LE BARON.

Tu es donc bien malade?

MADAME CATAU.

Elle est avec l'intendant...

LE BARON, *à part.*

Tant mieux! il l'aura sans doute prévenue, et ma vue ne l'effraiera point.

SCENE VIII.

LA BARONNE, LE BARON, M. PINCÉ, LÉANDRE, MADAME CATAU.

LA BARONNE.

Où est-il? où est-il? que j'aille me jeter entre ses bras. (*appercevant le Baron.*) Ah! le voici... lui-même... (*au Baron.*) Quel bonheur de vous revoir!... Je suis si charmée, si transportée que je ne puis exprimer ma joie.

LE BARON.

Oui, je respire encore pour vous estimer et pour vous chérir mille fois plus que moi-même!

MADAME CATAU, *en se relevant promptement.*

Madame, ne l'embrassez pas; il va vous tordre le cou... C'est un revenant!

LA BARONNE.

Que veut dire cette folle?

LE BARON.

Pour la châtier de sa fourberie, je me suis un peu diverti à l'effrayer. C'est l'unique vengeance que je veuille tirer d'elle.

MADAME CATAU.

M. Pincé, ne raille-t-il point quand il dit qu'il n'est pas mort?

M. PINCÉ.

Non, mon ange; il dit vrai, par trois raisons. La premiere...

LA BARONNE, *au Baron.*

Comment avez-vous pu avoir la cruauté de différer si long-tems mon bonheur? Vous m'avez dérobé des momens précieux, que je regretterai toute ma vie!

LE BARON.

Je ne vous ai trompée que pour rendre notre félicité plus parfaite. Elle ne pouvoit l'être si j'eusse conservé des soupçons; et les apparences m'en faisoient naître. Je me suis éclairci par moi-même; et ce qui sembloit vous accuser n'a servi qu'à prouver votre constance. La mort même n'a pu détruire votre amour!

LA BARONNE.

Et l'absence n'a fait qu'augmenter votre tendresse!... Veuille le ciel que je puisse faire votre bonheur jusqu'au dernier instant de ma vie!

LE BARON.

Que tout se ressente ici de la joie dont je suis pénétré. Je veux célébrer ce jour comme un second mariage que nous contractons, vous et moi. Que mes domestiques se réjouissent ; qu'on appelle tous mes voisins... M. Pincé, pour vous témoigner ma reconnoissance, je sais que vous aimez Catau, mais qu'elle n'a pas assez de bien pour vous : épousez-la ; je lui pardonne, et m'engage à lui donner les mille écus qui lui ont été promis ; et comme je ne veux pas qu'il y ait aujourd'hui chez moi une seule personne qui ait sujet de s'affliger... (*à la Baronne.*) faites grace à Léandre : c'est moi qui vous en prie.

LA BARONNE.

De tout mon cœur.

MADAME CATAU.

Ah ! mon cher maître, vous êtes toujours le même !

LA BARONNE, *au Baron.*

Non seulement je pardonne aussi à Catau, mais je regarde ce que vous faites pour elle comme une nouvelle marque de la tendresse dont vous m'honorez.

MADAME CATAU, *à M. Pincé.*

Mon cœur, vous qui êtes éloquent, remerciez-les pour nous deux.

M. PINCÉ, *au Baron et à la Baronne, en leur faisant une profonde révérence.*

Monsieur et madame, le présent que vous me faites est de deux especes: la premiere, c'est une femme vertueuse; la seconde, c'est une femme dotée de votre main. Par conséquent ma reconnoissance doit éclater en deux manieres: en premier lieu, par mon très humble remerciement; en second lieu, par les vœux que je fais pour que (*au Baron seul*) vous ne mouriez plus, et pour que vous trouviez cette nuit-ci aussi délicieuse que la premiere nuit de vos noces.

FIN DU TAMBOUR NOCTURNE.

EXAMEN
DU TAMBOUR NOCTURNE.

Le goût produit par les contes de revenans dont on amuse l'enfance, et qui se conserve dans la plupart des hommes par le penchant naturel qu'ils ont à se rappeler les premieres impressions qu'ils ont reçues, a probablement donné lieu au merveilleux des poëmes et des anciens romans. L'effet de ce merveilleux est presque toujours sûr, pourvu qu'il soit préparé avec art, que les émotions soient graduées de maniere à ce que le lecteur arrive sans s'en appercevoir aux évènemens surnaturels dont on a voulu le frapper, et qu'il y trouve même une sorte de vraisemblance. La difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité d'amener convenablement des situations de ce genre dans une piece de théâtre, dont la durée est renfermée dans des limites très étroites, l'inconvénient d'offrir au spectateur, qui va toujours beaucoup plus loin que ce que l'on peut présenter à ses regards, des objets dont il reconnoît bientôt la réalité, et qui par conséquent ne le frappent point : toutes ces considérations ont détourné les poëtes dramatiques de se servir de ce moyen qui, dans une narration, peut produire de si grands effets : il n'a été employé

dans la tragédie que par Durier dans Saül, et par M. de Voltaire dans Sémiramis ; dans la comédie, si l'on excepte le Festin de Pierre, il a toujours été pris du côté plaisant.

Destouches, qui avoit un excellent esprit, sentit qu'il ne pouvoit s'éloigner de la route tracée par ses prédécesseurs. Se bornant à tirer de la situation donnée tout le comique qu'elle pouvoit fournir, il peignit les désordres d'une maison où les domestiques sont livrés à la crainte des revenans, la lâcheté d'un faux brave, et l'apparition subite d'un époux qui, pour chasser ceux qui prétendent à la main de sa femme, n'a pas besoin d'employer les moyens violens dont se sert Ulysse revenu dans son palais. Du reste rien de surnaturel dans cet ouvrage : le spectateur est dans la confidence dès la seconde scene.

La comédie du Tambour nocturne est d'un ordre inférieur aux pieces du même auteur : les caracteres n'y sont pas dessinés avec autant de soin ; à l'exception de deux rôles subalternes qui sont même un peu chargés, les autres ont peu de couleur : l'intrigue n'est pas fortement conçue ; tous les évènemens sont prévus, et jamais les personnages ne se trouvent dans ces situations difficiles dont, au premier coup-d'œil, il paroît impossible de les tirer. Cependant cette piece plaît toujours à la représentation, parceque le style en est élégant et facile, et parceque les situations, sans exciter une vive curiosité, sont amenées avec esprit, et ne s'éloignent pas trop de la vraisem-

blance qu'exige la perspective théâtrale : le rôle de la Baronne est plein de décence et de véritable sensibilité ; elle n'affecte point une douleur que le tems a dû calmer ; elle éconduit le fat qui veut l'épouser avec politesse et sans pruderie : la scene qui précede le moment où elle reconnoît son époux est remplie de grace et de délicatesse ; elle amene parfaitement le dénouement en éloignant tous les doutes qu'avoit pu concevoir le Baron. Ce personnage a beaucoup de noblesse ; l'instant où, déguisé en astrologue, il voit ses domestiques faire son éloge et donner des larmes à sa mort offre une situation fort dramatique. Les rôles de M. Pincé et de madame Catau sont en possession de plaire au public. Le premier est sur-tout très original : on desireroit seulement que l'auteur fût moins souvent revenu sur les mêmes plaisanteries, et qu'il n'eût employé que celles que la situation et le caractere donné lui fournissoient.

Destouches attachoit beaucoup moins d'importance au Tambour nocturne qu'au Dissipateur ; aussi avoue-t-il franchement dans sa préface qu'il doit l'idée de la premiere de ces pieces à M. Addisson. Ses réflexions sur le théâtre anglois annoncent beaucoup d'indulgence ou beaucoup de politesse. Il est probable que Destouches, en louant les Anglois, vouloit reconnoître l'accueil qu'il avoit autrefois reçu d'eux.

Cette comédie est la seule dans laquelle l'auteur ait attaqué directement les principes de la philosophie moderne qui commençoient alors à se répandre.

Moliere, dans le Festin de Pierre, avoit peint un esprit fort; mais les vices de D. Juan l'entraînent beaucoup plus à l'incrédulité qu'un système raisonné et suivi. Dans le Tambour nocturne, le Marquis, sans être tout-à-fait un mauvais sujet, étale des opinions hardies et raisonne son incrédulité. La Baronne combat ce système avec beaucoup de graces, quand elle lui dit: « Cette variété admirable de fleurs, de plantes, d'ar-
« bres, de fruits, sur lesquels je me récriois, vous pa-
« roissoit indigne de votre attention: ces chefs-d'œuvre
« de la nature dont l'art ne peut approcher sont, si
« l'on veut vous en croire, une production du hasard.
« Croyez-moi, M. le Marquis, défaites-vous de cette
« philosophie: outre qu'elle pourroit vous être fatale,
« je vous avertis qu'elle est très ridicule. Ne vous
« étonnez pas si je prends cela au sérieux. Je suppose
« cependant que tout ce que vous m'avez dit là-dessus
« n'étoit que pour faire briller votre esprit. Je vous
« pardonne cette petite vanité; mais n'y retournez
« plus. De grace, où avez-vous puisé cette doctrine-là?
« elle me paroît bien étrange ». Le Marquis répond par des plaisanteries: mais l'auteur montre bientôt quel fonds on peut faire sur les prétendus esprits forts; au premier bruit du tambour nocturne, ce philosophe qui affichoit tant de hardiesse en causant avec une femme prend lâchement la fuite.

La conversation entre le Marquis et la Baronne, qui a amené la citation que nous venons de faire, a été supprimée à la représentation; et comme cette

piece n'a été jouée que depuis la mort de l'auteur, on doit supposer qu'il auroit approuvé lui-même les suppressions qui ont été faites. Il est très bien de défendre les bons principes, mais chaque chose à sa place, et ce qui fait longueur dans une comédie est toujours déplacé. L'auteur a tiré tout le parti possible d'un sujet qui ne paroissoit qu'une farce ou un monstre dramatique : elle fait beaucoup rire à la représentation, effet que nos pieces modernes produisent rarement, même lorsqu'elles tendent à ce but; mais nos pieces modernes manquent trop souvent de naturel, et on en trouve beaucoup dans le dialogue du Tambour nocturne.

FIN DE L'EXAMEN DU TAMBOUR NOCTURNE.

L'HOMME SINGULIER,

COMEDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE NERICAULT DESTOUCHES,

Représentée pour la premiere fois
le 5 novembre 1764.

AVERTISSEMENT.

CETTE piece a été lue aux comédiens, qui l'ont reçue avec applaudissement; les rôles ont été copiés et distribués. J'ai fait faire une répétition; la seconde étoit indiquée pour le lendemain, et huit ou dix jours après la piece eût été représentée: mais un obstacle que je ne prévoyois pas a suspendu les autres répétitions; et la longue maladie d'une célebre actrice nous a obligés de remettre la partie à l'année suivante. Dans cet intervalle de tems j'ai changé de résolution, et j'ai pris le parti de ne faire paroître ma comédie que dans le recueil de mes ouvrages, dont on préparoit une nouvelle édition. Je ne sais si c'est pour moi un avantage ou non qu'elle n'ait point été représentée*; quoi qu'il en soit, j'ai eu de bonnes raisons pour me restreindre à ne la donner qu'imprimée. Ce n'est pas que je n'aie pour cette piece une certaine prédilection, et que je ne me flatte qu'on y trouvera non seulement ce comique élevé et cette

* L'auteur n'a point vu la représentation de sa piece, étant mort le 5 juillet 1754.

morale mâle et vive qui ont fait recevoir mes autres pieces avec tant d'indulgence, mais de plus un caractere assez neuf sur le théâtre, et très fertile en instructions : car il ne faut pas s'imaginer que l'Homme singulier soit une nouvelle espece de Misanthrope; rien n'est plus différent. Son tic, à la vérité, est de haïr les modes et les mœurs du tems, mais ce tic ne le rend point l'ennemi des hommes; et il vous le prouve d'abord dans la troisieme scene du premier acte, où il s'explique très clairement sur ce sujet :

> On me traite partout d'étrange personnage;
> Mais, quoique singulier, je ne suis point sauvage.
> Les hommes la plupart me semblent odieux;
> Leur commerce, à mon sens, est très pernicieux, etc.
> Quoiqu'à mes sentimens en tout ils soient contraires,
> Je ne puis les haïr, ils sont toujours mes freres, etc.

Ses actions dans le cours de la piece sont conformes à ses discours, et on ne peut pas voir un caractere plus humain; au lieu que le Misanthrope dit tout net :

> L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

Mais tel devoit être le héros de Moliere; et ce grand homme l'a développé avec tout l'art et le génie dont il étoit capable.

Le mien, qui en differe extrêmement, est doux, tendre, et compatissant; il regarde les hommes en pitié, sans se fâcher contre eux, et n'a point d'autre défaut que la singularité, qui rend ses pensées, ses actions, ses projets ridicules, quoique la raison et la vertu en soient le fondement. J'ai prétendu prouver par ce caractere, dont j'ai long-tems étudié l'original, que la singularité est un vice de l'esprit qui gâte les motifs et les sentimens les plus louables; que le meilleur parti que puisse prendre un homme sage c'est de ne point heurter de front les mœurs et les modes de son tems, et de se borner à gémir de la corruption et des ridicules sans renoncer au commerce de ses contemporains; et que tout ce qui est outré, même la vertu et la raison, paroît plutôt un travers qu'un sujet d'admiration. J'aurois bien des réflexions à ajouter sur le sujet de cette piece; mais si elle a le bonheur de plaire à mes lecteurs, ils les feront d'eux-mêmes; et j'aime mieux les attendre que de les prévenir.

ACTEURS.

LE COMTE DE SANSPAIR.

LE MARQUIS D'ARBOIS.

LA COMTESSE, jeune veuve, fille du marquis d'Arbois.

LE COMTE D'ARBOIS, fils du marquis.

JULIE, sœur de Sanspair.

LE BARON DE LA GAROUFFIERE, cousin de Sanspair.

LISETTE, femme-de-chambre de Julie.

GORJU, maître-d'hôtel de Sanspair.

PASQUIN, valet-de-chambre du comte d'Arbois.

LA FLEUR, laquais de Sanspair.

La scene est à Paris, chez le comte de Sanspair.



L'HOMME SINGULIER.

Oui, madame, à vos pieds ma raison s'humilie;
Et vous méritez bien qu'on fasse une folie.

Acte V, scene IX. Tome XII.

L'HOMME SINGULIER,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SANSPAIR, *en robe de chambre.*

HOLÀ quelqu'un! Comment! je vois naître l'aurore,
Et pas un de mes gens ne se réveille encore!
Laquais! Monsieur Gorju! Personne ne répond!
Tout dort, et moi je veille! Un silence profond
Regne dans ma maison à quatre heures sonnées!
Est-ce ainsi qu'à dormir on perd les matinées?
Monsieur Gorju! Laquais! J'ai beau faire fracas,
On ne s'éveille point, et l'on fait peu de cas
D'un maître dont le cœur, trop facile et trop tendre,
A la plus foible excuse est tout prêt à se rendre.

A la fin c'en est trop; et contre mon penchant
Il faut que je devienne inflexible, méchant,
Dur, hautain, querelleur. Oui, changeons de maniere;
Cachons mon naturel sous une morgue fiere;
C'est l'unique moyen de se faire obéir.
On se rend respectable en se faisant haïr;
Au lieu que la bonté, quand elle est excessive,
Rend l'ame des valets paresseuse et rétive.
Malheur donc au premier qui tombe sous ma main!
Jamais il n'éprouva maître plus inhumain.
Enfin voici Gorju. Commençons.

SCENE II.

SANSPAIR, GORJU.

SANSPAIR, *vivement.*

A quelle heure
Vous levez-vous donc?

GORJU, *d'un air riant.*

Moi?

SANSPAIR, *gravement.*

Vous.

GORJU, *d'un ton familier.*

Monsieur, que je meure
Si j'ai pris tout au plus deux heures de sommeil.
Hier au soir pour minuit j'ai monté mon réveil,

Mais plus d'une heure avant il a fait son vacarme.

SANSPAIR.

Tant mieux.

GORJU.

Tant pis, plutôt.

SANSPAIR.

Ah ! ce ton-là me charme ;
Il vous sied bien vraiment lorsque vous avez tort !

GORJU, *en souriant.*

Je crois que vous grondez ?

SANSPAIR.

Oui, je gronde, et bien fort.

GORJU.

Qu'avez-vous donc, monsieur ?

SANSPAIR, *fièrement.*

Ce n'est pas votre affaire.

GORJU.

On veille jour et nuit pour tâcher de vous plaire;
Je tourmente vos gens, je les tiens toujours prêts;
Tous vos ordres ici sont comme des arrêts
Dont on n'appelle point, et qu'on suit à la lettre,
Tout singuliers qu'ils sont, sans jamais se permettre
De les interpréter, ni tarder un instant:
Et malgré tous nos soins vous êtes mécontent ?

SANSPAIR.

Très mécontent.

GORJU.

Monsieur, souffrez que je vous dise...

SANSPAIR, *d'un ton absolu.*

Taisez-vous.

GORJU.

J'obéis. Mais quelle est ma surprise!

(*à part.*)

Comment un si bon maître a-t-il changé d'humeur?
Qu'est devenue, ô ciel! sa bonté, sa douceur?

SANSPAIR, *durement.*

Que dites-vous?

GORJU.

Je dis... Je me parle à moi-même.

SANSPAIR.

De quoi vous parlez-vous?

GORJU.

De ma surprise extrême.

SANSPAIR.

Mais qui peut la causer?

GORJU, *attendri.*

Le ton que vous prenez,
Il me perce le cœur. Je m'en vais.

SANSPAIR, *d'un ton doux.*

Revenez.

Quoi! vous n'avez pas tort?

GORJU.

Non, monsieur, je vous jure.

SANSPAIR.

Vous verrez que c'est moi.

GORJU.

Suivant ma conjecture,
Si vous avez raison, j'ai tort certainement;
Mais si je n'ai pas tort... Il faut qu'en ce moment
Quelque souci secret vous trouble et vous alarme;
Car, quand vous vous fâchez, un seul mot vous désarme;
La moindre excuse est bonne. Aujourd'hui vous grondez
Sans vouloir écouter.

SANSPAIR.

Et vous, vous me frondez
Parceque je suis las d'appeler tout mon monde,
Sans que personne vienne, ou tout au moins réponde.

GORJU.

Je vous jure d'honneur qu'on n'a point entendu.

SANSPAIR.

D'honneur?

GORJU.

Oui.

SANSPAIR.

Je vous crois; et me voilà rendu.
(*lui tendant la main.*)
Touchez là, mon ami.

GORJU.

De bon cœur. Mon cher maître,
Vous avez du chagrin. Qu'est-ce que ce peut être?

SANSPAIR, *poussant un profond soupir.*

Ah!

GORJU.

Parlez.

SANSPAIR.

Eh bien donc! voyez-en le sujet.

GORJU.

Quel est-il?

SANSPAIR.

Le voici.

GORJU.

Comment? c'est un portrait!
La peinture en est fine, et ce qui l'environne
En releve le prix. O l'aimable personne!
O les beaux diamans! Seriez-vous amoureux?

SANSPAIR.

Hélas! oui, je le suis; et j'en suis bien honteux.

GORJU.

Et pourquoi?

SANSPAIR.

Me sied-il d'avoir cette foiblesse?
Moi, je pourrois livrer mon cœur à la tendresse!
Moi, pousser des soupirs!

GORJU.

Seriez-vous le premier?
Et voulez-vous en tout être homme singulier?
Vous l'êtes à l'excès, si j'ose vous le dire.
Mais le cœur sur l'esprit prend quelquefois l'empire;
Il faut que tôt ou tard l'esprit suive la loi:
Et vous avez un cœur tout aussi bien que moi.

SANSPAIR.

Oui; mais le croyez-vous foible comme le vôtre?

GORJU.

Pourquoi non? Votre cœur n'est différent d'un autre
Qu'en ce que votre esprit, par singularité,
L'a tenu jusqu'ici dans la captivité.
Vous avez l'esprit fort; mais, malgré son courage,
Le cœur veut à son tour le mettre en esclavage:
En dépit de l'esprit vous le sentez vainqueur;
Et c'est ce revers-là qui vous aigrit l'humeur.
N'est-il pas vrai, mon maître? A coup sûr, je devine?

SANSPAIR.

Oui, ce fatal portrait a causé ma ruine.

GORJU.

Eh bien! donnez-le-moi, je vous le cacherai.

SANSPAIR.

Non: je veux le garder autant que je pourrai;
Il y va de ma vie.

GORJU.

Ah! monsieur!

SANSPAIR.

J'en enrage;
Et voilà du hasard le dangereux ouvrage.
Faut-il qu'une peinture ait pour moi tant d'attrait?
Dans un jardin public j'ai trouvé ce portrait.
Dès que je l'ai trouvé je cherche à qui le rendre,
Comme si j'eusse craint de me laisser surprendre.
Sage pressentiment! Exprès, ou par hasard,

Un laquais me suivoit. Il étoit un peu tard;
La promenade même avoit l'air solitaire,
Et sembloit inviter à l'amoureux mystere:
Mais je n'y pensois pas; je songeois seulement
A rendre ce portrait dès le même moment.
J'appelle le laquais qui m'observoit sans cesse;
Il vient: « Mon cher, lui dis-je, est-ce votre maîtresse
« Qui marche devant nous, et se promene ici?
« N'a-t-elle point perdu le portrait que voici?
« Non, monsieur, répond-il. J'ai vu passer deux femmes
« Peut-être est-ce celui de l'une de ces dames:
« Je crois l'y reconnoître, à ne vous point mentir;
« Mais elle est déja loin. Je m'en vais l'avertir,
« Si je puis la rejoindre ». A ces mots il s'éloigne.
Moi, dans le même endroit j'attends qu'il me rejoigne:
Je ne le revois plus.

GORJU.

Le trait est singulier.

SANSPAIR.

J'emporte le portrait, et je fais publier
Qu'il est entre mes mains tombé par aventure;
Que six gros diamans entourent la figure;
Et que je suis tout prêt de rendre ce portrait
A celle que mes yeux y verront trait pour trait.
Personne jusqu'ici ne vient et ne réclame
Ce bijoux précieux, doux fléau de mon ame,
Que j'ai, pour mon malheur, trop souvent admiré,
Et qui pour m'enchaîner semble avoir conspiré.

GORJU.

A vous dire le vrai votre sort est bizarre.
Un portrait inconnu de votre cœur s'empare,
De ce cœur qui résiste aux plus rares beautés!
C'est là mettre le comble aux singularités.
Rien n'est plus convenable à votre caractere.

SANSPAIR.

Il n'est pour me guérir qu'un moyen salutaire.

GORJU.

En quoi consiste-t-il?

SANSPAIR.

A voir l'original
Des traits représentés dans ce portrait fatal.
D'un aveugle penchant je me rendrois le maître
Si j'en voyois l'objet, s'il se faisoit connoître;
Bientôt son caractere, offensant ma raison,
Deviendroit pour mon cœur un sûr contre-poison:
Car, bien loin de trouver une femme parfaite,
Je verrois une folle, une franche coquette.

GORJU.

Vous en jugez, monsieur, bien témérairement.

SANSPAIR.

Les femmes aujourd'hui sont-elles autrement?
Dites-moi; trouverois-je une femme prudente,
Sage, spirituelle, éclairée, amusante,
Et qui sût à propos ou se taire ou parler,
Qui me convînt enfin?

GORJU.

A ne vous rien celer,
Vous trouverez partout d'agréables parleuses;
Mais si vous en cherchez qui soient silencieuses,
A moins que ce ne soit par quinte ou par humeur,
Vous chercherez long-tems, monsieur, sur mon honneur.
Et de plus vous voulez une femme savante!
Ne vaudroit-il pas mieux qu'elle fût ignorante?

SANSPAIR.

Mon ami, l'ignorante ignore son devoir,
Et peut s'en écarter sans s'en appercevoir :
La savante au contraire en connoît l'étendue;
Sa science est pour elle une garde assidue ;
Son esprit, s'élevant aux sublimes objets,
S'occupe tout entier des plus graves sujets;
Et, loin qu'aux séducteurs il soit prompt à se rendre,
Jusqu'aux plaisirs permis il a peine à descendre.

GORJU.

Et j'ai ouï dire, moi, par des gens bien sensés...

SANSPAIR.

Par des sots, mon ami. Je pense, et vous pensez;
Mais dans mes sentimens je differe des vôtres.

GORJU.

Oh! je le sais, monsieur.

SANSPAIR.

Vous pensez d'après d'autres,
Et moi d'après moi seul.

GORJU.

Oh! rien n'est plus certain.

SANSPAIR.

On vient. Qui peut venir me parler si matin?

GORJU.

C'est le nouveau laquais.

SCENE III.

LA FLEUR, SANSPAIR, GORJU.

SANSPAIR.

Que venez-vous me dire,

Monsieur La Fleur?

LA FLEUR, *riant.*

Monsieur...

SANSPAIR.

Qu'avez-vous donc à rire?

LA FLEUR, *riant encore plus fort.*

Excusez. Je ne puis m'en empêcher.

SANSPAIR.

Pourquoi?

LA FLEUR, *riant encore.*

Vous m'appelez monsieur.

SANSPAIR, *sérieusement.*

Oui, monsieur.

LA FLEUR.

Par ma foi,
Je ne croyois pas l'être.

SANSPAIR.

Et cependant vous l'êtes.

LA FLEUR.

Moi? Je suis confondu des façons que vous faites
Avec un pauvre diable...

SANSPAIR.

Allez, j'ai mes raisons,
Mon cher enfant. Cessez de prendre pour façons
Ce que l'humanité prescrit à l'homme sage,
Et ce qui devroit être en tous lieux en usage.
Vous êtes en service; et moi, par mon bon cœur,
Je veux vous faire ici supporter ce malheur.
Une fois pour toujours que cela vous suffise.

LA FLEUR.

Tout ceci me surprend; et...

SANSPAIR.

Treve de surprise,
Et venons, s'il vous plaît, à ce dont il s'agit.
(*à Gorju.*)
Que voulez-vous, monsieur? Il est tout interdit.

GORJU.

On le seroit à moins.

LA FLEUR.

Un monsieur vous demande:
Ordonnez-vous qu'il entre, ou faut-il qu'il attende?

SANSPAIR.

Apprenez, mon ami, qu'on n'attend point chez moi.
Je parle sur-le-champ, et m'en fais une loi.

LA FLEUR.

Comme il est si matin...

SANSPAIR.

Toute heure est convenable.
(*à Gorju.*)
Dès que je serai seul je veux me mettre à table.

GORJU.

C'est assez. A l'instant le dîner sera prêt.

SANSPAIR, *lui faisant la révérence.*

Vous m'obligerez fort. Hâtez-vous, s'il vous plaît.

SCENE IV.

LE MARQUIS, SANSPAIR.

LE MARQUIS, *à Sanspair.*

Puis-je entrer?

SANSPAIR.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Je m'y prends de bonne heure
Pour vous importuner; mais, comme ma demeure
Est près d'ici, je sais que dès le grand matin
On peut venir vous voir.

SANSPAIR.

Vous êtes mon voisin ?

LE MARQUIS.

Si voisin que ma chambre est vis-à-vis la vôtre ,
Et que nous pourrions bien nous parler l'un à l'autre
Sans sortir de chez nous , et sans parler bien haut :
Je devrois en avoir profité bien plutôt;
Mais, comme l'on m'a dit qu'au milieu de la ville
Vous aimiez à vous voir solitaire et tranquille,
Je n'ai jamais osé troubler votre repos.

SANSPAIR, *en souriant.*

Ah! monsieur, sur mon compte on tient bien des propos!
On me traite partout d'étrange personnage;
Mais, quoique singulier, je ne suis point sauvage.
Les hommes la plupart me semblent odieux ;
Leur commerce à mon sens est très pernicieux ,
Parcequ'ils ont perdu cette aimable innocence
Qui bannissoit loin d'eux le crime et la licence;
Parceque l'intérêt a corrompu leurs cœurs,
Que le vice a changé leurs modes et leurs mœurs;
Et qu'un luxe effréné, source de mille crimes,
Leur a fait de l'honneur oublier les maximes.
Oui, tout en eux m'excite à l'indignation ;
Mais leur égarement me fait compassion.
Quoiqu'à mes sentimens en tout ils soient contraires,
Je ne puis les haïr; ils sont toujours mes freres.
Tout homme qui sauroit être différent d'eux
Deviendroit mon ami, loin de m'être odieux;

L'honneur, la probité, la candeur, la sagesse,
Feroient naître en mon cœur la plus vive tendresse:
Dans le plus vil objet je les adorerois,
Et pour le rendre heureux je me sacrifierois.

LE MARQUIS.

Je vois qu'on vous déplaît lorsque l'on dissimule,
Et je m'ouvre avec vous. On vous croit ridicule,
Bizarre, extravagant; moi-même je l'ai cru,
Et même à vos dépens j'ai souvent discouru.
Mais qu'on vous connoît mal! et que votre langage
Est différent!...

SANSPAIR.

Je sais qu'en tous lieux on m'outrage,
Et m'embarrasse peu des discours du public.
L'homme pour son semblable est un vrai basilic:
Animal venimeux, son regard empoisonne;
Toujours taupe à l'égard de sa propre personne,
Méprisant tout le monde et n'admirant que lui,
Il a des yeux perçans sur les défauts d'autrui.
Sans vouloir le guérir de son erreur extrême
Je borne tous mes soins à me guérir moi-même;
Et, pour joindre aux efforts un salutaire effet,
Je tâche à devenir son contraste parfait:
Pour être original j'évite sa maniere,
Et crois que la meilleure est la plus singuliere.

LE MARQUIS.

Votre projet est beau; mais par trop de succès
Il pourroit à la fin vous jeter dans l'excès.

Quoiqu'un excès pareil marque un esprit robuste,
La maxime qui dit, *rien de trop*, est bien juste;
Et prouve que le sage, en toute occasion,
Doit l'être avec mesure et modération.

SANSPAIR.

Plus je suis excessif, et plus haut je proteste
Contre ce que je crois ridicule ou funeste.
Je ne redoute rien que la comparaison:
Moins j'aurai de pareils, et plus j'aurai raison.
Vouloir me réformer, c'est prodiguer sa peine.

LE MARQUIS.

Aussi n'est-ce pas là le sujet qui m'amene.

SANSPAIR.

Qu'est-ce donc? Auriez-vous quelque motif secret?...

LE MARQUIS.

Non, monsieur. Il s'agit seulement d'un portrait
Qui m'intéresse fort ainsi que ma famille.

SANSPAIR.

D'un portrait? et de qui?

LE MARQUIS.

C'est celui de ma fille.

SANSPAIR.

De votre fille? O ciel! ai-je bien entendu?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur.

SANSPAIR.

Soyez sûr qu'il vous sera rendu.

LE MARQUIS.

J'y compte ; et vous pouvez à l'instant me le rendre.

SANSPAIR.

Celle qui l'a perdu doit venir le reprendre.
Je vous crois honnête homme, et je n'en doute point ;
Mais vous me permettrez d'insister sur ce point :
C'est la condition que mon affiche impose ;
Elle est essentielle, et j'en sais bien la cause.

LE MARQUIS.

Essentielle ou non, il faut s'y conformer.
Mais le marquis d'Arbois, puisqu'il faut me nommer,
Sembloit digne à mon sens de plus de confiance.

SANSPAIR.

Je vous crois; mais en tout j'aime l'expérience.
Nous nous connoîtrons mieux : c'est mon intention.
Daignez donc vous prêter à ma précaution;
Elle est juste : au public je l'ai signifiée.

LE MARQUIS.

Il est vrai.

SANSPAIR, *après avoir un peu rêvé.*

Votre fille est-elle mariée ?

LE MARQUIS.

Elle a vécu deux ans avec un vieux mari
Qui, malgré son grand âge, en étoit fort chéri :
Depuis quatorze mois ma fille le regrette,
Toute jeune qu'elle est, quoique belle et bien faite.

SANSPAIR.

Le trait est tout nouveau. Mais, Marquis, entre nous,

Pourquoi l'aviez-vous mise avec un vieux époux ?

LE MARQUIS.

Parcequ'en nos pays le plus riche héritage
Aux filles de son rang ne laisse aucun partage ;
Il faut donc les cloîtrer, ou les marier mal.

SANSPAIR.

J'ai toujours détesté tout partage inégal.
Je suis en même cas. J'ai d'immenses richesses
Dont je veux à ma sœur faire quelques largesses
Pour la doter, malgré notre droit inhumain,
Pourvu qu'elle reçoive un époux de ma main.
C'est un de mes cousins à qui je la destine ;
Mais à le refuser cette folle s'obstine:
Car elle est haute, vaine, et tout son enjouement
N'a pu la garantir de quelque entêtement ;
Du moins je le soupçonne. Et...

LE MARQUIS.

Ma fille au contraire
N'a d'autres volontés que celles de son pere ;
Aussi c'est un esprit sage, prématuré,
Profond même.

SANSPAIR.

Profond ?

LE MARQUIS.

Elle a tout pénétré.
Croiriez-vous qu'à son âge elle est physicienne ?
Et, pour dire encor plus, grande *newtonienne ?*
Newton, à son avis, est un divin esprit ;
Et Descartes chez elle a perdu tout crédit.

Que ne sait-elle point? Prodige de mémoire,
Elle possede à fond chronologie, histoire,
Géographie ; écrit tant en prose qu'en vers,
Et parle également vingt langages divers.

SANSPAIR.

Il faut vous l'avouer, la peinture est charmante.
Quelle femme, grand dieu! Belle, sage, et savante!
Et dites-moi, Marquis, la remariez-vous ?

LE MARQUIS.

Oui. Je trouve pour elle un fort aimable époux,
Bien fait, jeune, assez riche, et de haute naissance.

SANSPAIR, *vivement.*

Avez-vous tout de bon conclu cette alliance?

LE MARQUIS.

Il ne tiendra qu'à moi. Le marquis de Beausang
Étant un bon parti par son bien, par son rang...

SANSPAIR.

Beausang! C'est mon neveu.

LE MARQUIS.

Votre neveu?

SANSPAIR.

Lui-même.
Eh! ne puis-je savoir si votre fille l'aime?

LE MARQUIS.

A vous dire le vrai, je ne le sais pas bien :
Quand je le lui propose elle ne répond rien.
Mais qu'elle l'aime ou non, l'affaire est résolue;
Et comme elle convient sera bientôt conclue.

SANSPAIR.

Voisin, il ne faut point tyranniser un cœur.

LE MARQUIS.

Bon!

SANSPAIR.

Si vous m'en croyez...

LE MARQUIS.

Je ne suis pas d'humeur
A recevoir la loi d'une jeune cervelle.

SANSPAIR.

Votre fille est si sage...

LE MARQUIS.

Oh! je le suis plus qu'elle,
Et veux absolument conclure dès ce soir.
Je m'en vais l'avertir; elle viendra vous voir.
Serviteur.

SANSPAIR.

Voulez-vous que je vous reconduise?
Il n'est point, à mon sens, de plus haute sottise
Que cet usage là: jamais je ne le sui;
Mais je veux bien pour vous m'y soumettre aujourd'hui
Que ne ferois-je point à dessein de vous plaire!

LE MARQUIS, *en souriant.*

J'aime qu'on se soumette à l'usage ordinaire;
Mais je vous en dispense, et souhaite ardemment
Que vous ne sortiez point de votre appartement.
Adieu.

SANSPAIR.

Jusqu'au revoir.

SCENE V.

SANSPAIR, *se jetant dans un fauteuil.*

Me voilà dans le piege.
De toutes parts l'amour me poursuit et m'assiege.
Je n'en reviendrai point. Je suis pris, je suis mort;
J'aime, je suis jaloux: grand dieu! quel est mon sort!
Un malheureux portrait me fascine et m'obsede.
De la source du mal j'attendois le remede;
Et la source fatale où j'espérois guérir
M'offre mille poisons pour me faire périr.
Quels poisons! quelle source est plus noble et plus pure!
Charmant original, plus beau que ta peinture,
(Si j'en crois mon oreille aussi bien que mes yeux)
Assemblage divin de cent dons précieux,
Le ciel ne t'a-t-il fait que pour me rendre esclave?
Ou faut-il que mon cœur te résiste et te brave?
S'il le faut, le peut-il? Quoi! lâche que je suis,
J'ose déja douter de tout ce que je puis?
Non, non; en vain l'amour m'aveugle et me transporte:
Je veux que ma raison soit toujours la plus forte;
Je veux qu'elle triomphe. Ah! qu'elle obéit mal!
Eh quoi! de mon neveu je serai le rival!
Et rival malheureux, je n'en fais aucun doute.
Il est vif et bruyant; il soupire, on l'écoute.
Je serai ridicule en m'offrant après lui;

Le Marquis le soutient; il conclut aujourd'hui.
Irai-je m'embarquer, sûr de faire naufrage?
D'ailleurs suis-je fait, moi, moi, pour le mariage?
Après avoir long-tems évité le danger,
Sous un joug si commun je pourrois me ranger?
Semblable à tant de sots dont j'ai fait la satire,
Faudra-t-il qu'à mon tour je leur apprête à rire?
Moi marié! parbleu, cela me siéroit bien!
Non, mon cœur, taisez-vous; non, il n'en sera rien.
(*il parle au portrait.*)
Vous, séducteur muet, qui voulez me surprendre,
Pour ne vous craindre plus je brûle de vous rendre.
Faisons mieux; renvoyons-le, et fuyons un objet
Plus dangereux encor que son divin portrait.
Oui, suivons sans tarder ce dessein magnanime.
Ah! je me reconnois, et me rends mon estime.
Quelle gloire! mon cœur en creve de dépit;
Mais...

SCENE VI.

SANSPAIR, GORJU.

GORJU.

Le dîner est prêt.

SANSPAIR.

Je n'ai plus d'appétit.
Qu'on differe à servir jusqu'à ce qu'il revienne.

(il lui présente le portrait sans le lâcher.)
Tenez. Dans la maison qui fait face à la mienne,
Chez le Marquis d'Arbois reportez ce portrait:
J'apprends que c'est celui de sa fille.

GORJU, *le regardant.*

En effet,
J'y fais réflexion; je crois la reconnoître,
Et l'avoir vue un jour long-tems à sa fenêtre
Qui regarde chez vous. Il me sembloit...

SANSPAIR, *sans donner le portrait.*

Partez.

GORJU.

Quelle noble victoire enfin vous remportez!

SANSPAIR.

Finissons, s'il vous plaît; la louange m'assomme.

GORJU.

Renvoyer le portrait est plus du galant homme
Que d'obliger la dame à venir le chercher.

SANSPAIR.

Partez donc.

GORJU.

Mais, monsieur, il faut me le lâcher.

SANSPAIR, *vivement.*

Quoi?

GORJU, *du même ton.*

Le portrait.

SANSPAIR.

Tenez. Malgré la peine extrême...

Je ferai mieux, je crois, de le porter moi-même ;
La politesse oblige à cette honnêteté. (*il sort.*)

GORJU.

Mon homme en tient. Adieu la singularité.

SCENE VII.

LE BARON, GORJU.

LE BARON.

Je ne vois nulle part ma belle matineuse:
Quel caprice aujourd'hui la rend si paresseuse?

GORJU.

Ah ! je crois que voici notre provincial;
Voyons ce que me veut cet autre original.

LE BARON.

Ah ! bon jour.

GORJU.

Si matin quel démon vous lutine?

LE BARON.

Chez le cousin Sanspair je cherchois la cousine;
N'a-t-elle point encor paru sur l'horizon?

GORJU.

Non; mais elle est levée.

LE BARON.

Et j'en sais la raison.
Depuis qu'elle me voit, entre nous, je soupçonne
Qu'elle a de grands desirs de devenir baronne,

Et que ces desirs-là prennent sur son sommeil.
Le goût qu'elle a pour moi hâte un peu son réveil.
N'est-il pas vrai, Gorju?

GORJU.

Ma foi, j'en doute encore.

LE BARON.

Moi, je suis caution que la folle m'adore.
Dès qu'elle m'apperçoit elle court se cacher,
Afin, n'en doute point, que je l'aille chercher.
Comme j'ai de l'esprit, j'entrevois sa finesse.

GORJU.

Et vous a-t-elle dit quelques mots de tendresse?

LE BARON.

A-peu-près. L'autre jour, lui faisant les yeux doux,
Je lui dis: « Vous voyez votre futur époux. »

GORJU.

Bon! que répondit-elle?

LE BARON.

Elle se prit à rire.
Tu vois bien, mon enfant, ce que cela veut dire.

GORJU.

Vraiment, oui, je le vois.

LE BARON.

Une fille qui rit
Est bien-aise.

GORJU.

A coup sûr. Morbleu! vive l'esprit!
D'abord de ce qu'on voit on pénetre la cause.

LE BARON.

Je te dirai bien plus, mon cher ; mais bouche close :
Hier sur mon sujet mon cousin la pressoit,
(*en riant.*)
Elle lui répondit qu'elle me haïssoit.

GORJU.

C'est là de l'amour?

LE BARON.

Oui : la fille est comme un songe;
Croyez ce qu'elle dit, vous croyez un mensonge.
Aussi, lorsque je vois la cousine Sanspair
Faire avec moi la fiere, et prendre son grand air,
Aussitôt je m'écrie : « Ah ! charmante pouponne !
« Tu caches finement l'amour que je te donne. »

GORJU.

Que répond la cousine à cela?

LE BARON.

Pas le mot,
Ou bien elle me dit : « Ah ! que vous êtes sot !
« L'ennuyeux campagnard » ! Et tout cela m'enchante.

GORJU.

Cette preuve d'amour est subtile et touchante.

LE BARON.

Oui, pudeur enfantine. Un badaud de Paris
Prendroit ces discours-là pour haine ou pour mépris;
Mais on n'impose pas aux seigneurs de province.
Sais-tu bien que chez moi je suis un petit prince?

GORJU.

Sans doute, je le sais. Irez-vous à la cour?

LE BARON.

Oh! fi! pour les barons c'est un maudit séjour;
Et l'on dit qu'ils y font une triste figure.
Je vais dans mes états emmener ma future:
A ses yeux mes vassaux sauront se distinguer;
Et même mon bailli viendra nous haranguer.

GORJU.

Est-ce un grand orateur?

LE BARON.

Orateur admirable;
Il parle poitevin comme Cicéron.

GORJU.

Diable!

LE BARON.

Les esprits de Poitou sont fins et délicats:
A m'entendre, je crois que tu n'en doutes pas.

GORJU.

Malepeste! s'ils ont votre délicatesse,
On peut dire qu'ils sont de la plus fine espece.
La cousine aura lieu de se bien divertir.

LE BARON.

Elle est un peu grossiere à ne te point mentir;
Mais nous la polirons. Ah! qu'elle sera fiere
D'être dame d'un lieu tel que la Garouffiere!
Elle verra, mon cher, un merveilleux séjour;

Château fortifié, grands fossés secs autour;
Plus de jardins ni d'eaux, car je hais les vétilles:
J'ai fait couper les bois; j'ai détruit les charmilles,
Coupe qui m'a valu près de cent mille écus:
Et, pour ne plus laisser d'ornemens superflus,
La charrue à présent laboure mon parterre.
D'un parc de mille arpens j'ai su faire une terre,
Afin de ne voir plus mille sots curieux
Qu'attiroit tous les jours la beauté de ces lieux.
Nous ne prenons plus l'air que sur une esplanade,
Ou nous allons dehors chercher la promenade.

GORJU.

Vous aimez le champêtre.

LE BARON.

Oui, c'est ma passion;
Et tout ce qui sent l'art est mon aversion.

GORJU.

Je ne m'étonne plus si mon maître vous aime;
Il peut vous regarder comme un autre lui-même.

LE BARON.

Aussi fait-il. Où donc est allé le cousin?

GORJU.

Il s'habille, et s'en va visiter un voisin.

LE BARON.

A la bonne heure. Allons faire un tour de cuisine:
Quand j'aurai déjeûné j'irai voir la cousine.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, LISETTE.

LISETTE.

Deux filles hors du lit au petit point du jour!

JULIE.

Dans le cœur de Paris! en été! quel séjour!

LISETTE.

O la triste retraite!

JULIE.

O l'affreux esclavage!

LISETTE.

Dans ce lieu renfermé je deviendrois sauvage;
Il faut que j'aille un peu respirer le grand air:
Et je baise les mains à monsieur de Sanspair.

JULIE.

Si tu sors de chez lui tu perdras ta fortune.
Mon frere est libéral, et, quoiqu'il m'importune,
Je tâche à lui complaire autant que je le puis.

Aide-moi, je te prie, à charmer mes ennuis.
Je me contrains bien, moi.

LISETTE.

Mais pas trop, ce me semble:
Et votre frere et vous vous êtes mal ensemble.

JULIE.

Il est vrai. Pour pouvoir avec lui s'accorder
Jusqu'à nos trisaïeux il faut rétrograder.

LISETTE.

Pour lui que n'avez-vous un peu de complaisance?

JULIE.

Dieu m'en garde! A mon âge il est permis, je pense,
Et de suivre la mode, et même de l'outrer.
Je fais mon plus grand soin du soin de me parer:
Rien ne me flatte plus qu'une mode nouvelle;
Car sans être à la mode on ne peut être belle.
La plus extravagante a des graces pour moi;
Et la mode en un mot est ma suprême loi.

LISETTE.

Du comte de Sanspair vous êtes le contraste;
La mode lui fait peur; il abhorre le faste.
Non, je ne comprends pas qu'un frere et qu'une sœur
Puissent à cet excès différer par l'humeur;
Et l'on peut fort bien dire en cette conjoncture
Que la variété fait briller la nature.

JULIE.

Mon frere me croit folle; et moi, de mon côté,
Je regarde en pitié sa singularité.

LISETTE.

La moitié des humains rit aux dépens de l'autre.
Monsieur a sa manie, et vous avez la vôtre;
Mais la sienne du moins a de si beaux motifs,
Que malgré qu'on en ait ils sont persuasifs.
Le ridicule suit ses façons singulieres;
Mais on aime le fond en riant des manieres.
Et d'ailleurs les grands biens qu'il destine pour vous...

JULIE.

Mais il veut de sa main me donner un époux;
Et quel époux, Lisette! un grossier personnage,
Un brutal campagnard dont l'air et le langage,
L'esprit, les sentimens, semblent se disputer
L'honneur de me déplaire, et de me dégoûter.

LISETTE.

Leur succès est complet.

JULIE.

Il est vrai; je l'abhorre.
Ah! qu'il est différent de celui que j'adore!
Car, il faut l'avouer, j'en suis folle; et mon cœur...

LISETTE.

Oui, le comte d'Arbois est un joli seigneur.
Mais c'est un petit-maître: et jamais votre frere
Ne s'accommodera d'un pareil caractere:
Tout homme du bel air est son aversion.

JULIE.

Et pour moi le bel air est la perfection.
Vois si je puis aimer l'homme qu'on me destine.

LISETTE.

Voilà belle matiere à votre humeur mutine;
Elle risquera tout pour le comte d'Arbois.

JULIE.

Oui.

LISETTE.

Mais si votre frere, entêté de son choix,
Vous force à l'accepter?

JULIE.

Oh! je connois mon frere,
Il est bon. En tout cas je fuirai chez ma mere;
J'irai la retrouver.

LISETTE.

Elle vous blâmera,
Je vous le garantis, et vous ramenera.

JULIE.

Eh bien donc! un couvent me servira d'asyle.

LISETTE.

Quel asyle pour vous!

JULIE.

Oui, j'y vivrai tranquille;
Mon cœur y sera libre.

LISETTE.

O triste liberté!
Que bientôt votre cœur en sera rebuté!
Allez; je vous connois, et vous n'êtes point faite
Pour trouver des douceurs au fond d'une retraite;
Vous y mourriez d'ennuis: un cruel repentir

Vous feroit desirer ardemment d'en sortir;
Et vous éprouveriez bientôt, je vous assure,
Qu'un sot mari vaut mieux qu'une étroite clôture.
Vous rêvez?

JULIE.

Il est vrai. Tes discours me font peur.

LISETTE.

Vous voyez que je lis au fond de votre cœur.

JULIE.

Mais enfin dis-moi donc quel parti je dois prendre.

LISETTE.

Tant que vous le pourrez tâchez de vous défendre;
Puis aux expédiens il faudra recourir.

JULIE.

Le danger est pressant. Veux-tu me secourir?

LISETTE.

Volontiers. Quel moyen faut-il que je hazarde?

JULIE.

Regarde-moi, de grace.

LISETTE.

Eh bien! je vous regarde.

JULIE.

Ne devines-tu point ce que disent mes yeux,
Lisette?

LISETTE.

Oh! vraiment oui, je les entends au mieux.
Ne me disent-ils pas qu'ils voudroient que le Comte
Pût s'introduire ici?

JULIE.

Je l'avoue à ma honte,
Je souhaite avec lui deux momens d'entretien.
Ne pourrois-tu m'aider?

LISETTE.

Moi? non; je ne puis rien.
Le portier du logis est un lutin terrible,
Un Argus à cent yeux, un monstre inaccessible.

JULIE.

Tâche d'amadouer ce dangereux lutin.

LISETTE, *appercevant Pasquin.*

Que vois-je? Le bonheur nous vient de bon matin!
C'est un homme. Auroit-il quelque chose à me dire?
Je m'en vais lui parler.

JULIE.

Et moi, je me retire.

SCENE II.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN, *regardant Lisette de loin.*

Je ne la connois point, mais j'aime son minois;
Et mon air lui revient, à ce que j'apperçois.

LISETTE, *lui faisant la révérence.*

Monsieur... je ne sais qui... je suis votre servante.

PASQUIN.

Belle... je ne sais quoi... dont la mine attrayante

Dès le premier abord m'égratigne le cœur,
Je suis assurément votre humble serviteur.

LISETTE.

Nous nous donnons ici de beaux noms l'un à l'autre.
En vous disant le mien apprendrois-je le vôtre?

PASQUIN.

Oui-dà. Si par hasard je m'appelois Pasquin?...

LISETTE.

Et moi Lisette?

PASQUIN.

Vous? Je veux être un faquin
S'il fut jamais un nom plus doux à mon oreille.

LISETTE.

A celui de Pasquin il revient à merveille:
Ces noms paroissent faits l'un pour l'autre.

PASQUIN.

A ravir.
Eh bien! je suis Pasquin, tout prêt à vous servir.

LISETTE.

C'est très bien fait à vous. Pour moi, je suis Lisette.

PASQUIN.

Vos yeux me l'avoient dit, adorable poulette;
Et je vous avouerai que je me suis douté
Que vous serviez céans quelque jeune beauté.

LISETTE.

Oui; mais mon tems est cher; je crains qu'on ne m'attende.
Venons d'abord au fait.

PASQUIN.

C'est ce que je demande.

LISETTE.

Vous ne m'entendez pas.

PASQUIN.

Pardonnez-moi.

LISETTE.

Comment?

PASQUIN.

Vous voulez nous lier dès le premier moment
Par un don mutuel de notre confiance.

LISETTE.

Oh! la mienne ne va qu'après l'expérience:
Pour pouvoir l'obtenir il faut la mériter.

PASQUIN.

Voyons. Par quels moyens peut-on la cimenter?

LISETTE.

D'abord apprenez-moi le nom de votre maître.
Aurois-je par hasard l'honneur de le connoître?

PASQUIN.

Cela se peut.

LISETTE.

Fort bien. Sachons à quel dessein
Vous nous rendez visite, et de si bon matin.

PASQUIN.

Nous y viendrons.

LISETTE.

Tant mieux. Ensuite il faut m'instruire

Des moyens qui céans ont su vous introduire;
Car on n'y peut entrer que difficilement.

PASQUIN.

Avant que je réponde, il faut premièrement
M'éclaircir sur un point.

LISETTE.

Parlez, je vous supplie.

PASQUIN.

Vous servez céans?

LISETTE.

Oui.

PASQUIN.

Mais... servez-vous Julie?

LISETTE.

Elle-même.

PASQUIN.

Ah! parbleu, j'en suis ravi.

LISETTE.

Pourquoi?

PASQUIN.

Je m'en vais vous le dire. Oh! tout doux. Dites-moi,
Savez-vous son secret?

LISETTE.

A fond.

PASQUIN.

Bonne nouvelle.

LISETTE.

C'est monsieur de Sanspair qui m'a mise auprès d'elle;

Mais, bien loin de répondre à son intention,
Je veux aider sa sœur... Quelle indiscrétion!
Si vous m'alliez trahir...

PASQUIN.

Rassurez-vous, ma chere.
Je viens servir ici sous votre ministere:
Vous me guiderez bien, à ce que je prévois.
Sachez que j'appartiens...

LISETTE.

Est-ce au Comte d'Arbois?

PASQUIN.

C'est toi qui l'as nommé.

LISETTE.

L'agréable aventure,
Et que votre présence en ce lieu nous rassure!
Mais dans notre prison par quel secret ressort
Avez-vous pénétré?

PASQUIN, *lui montrant une lettre.*

Voici mon passe-port.

LISETTE, *lisant l'adresse.*

« Au Comte de Sanspair. »

PASQUIN.

La lettre est de sa mere;
Elle m'envoye à lui.

LISETTE.

Oh! oh! Pour quelle affaire?

PASQUIN.

Pour être à son service.

L'HOMME SINGULIER.



Perin del. Gault de St Germain direx.

Oui, Madame, à vos pieds ma raison s'humilie ;
Et vous méritez bien qu'on fasse une folie.

Acte V. Sc. IX.

LISETTE.

En quelle qualité?

PASQUIN.

Mais... de valet-de-chambre.

LISETTE.

Et vous avez quitté
Le Comte?

PASQUIN.

Point du tout. Ce n'est qu'un tour d'adresse.
Ne pouvant s'introduire auprès de sa maîtresse
Que l'on tient renfermée en ce triste réduit,
Près d'elle il a voulu que je fusse introduit,
Afin que par mes soins il pût l'être lui-même.
Nous avons mis en œuvre un plaisant stratagême.
La mere de Sanspair lui cherchoit un valet,
Homme d'esprit, alerte, intelligent, bien fait;
Mon maître l'ayant su par une vieille femme
Qui sert depuis long-tems chez cette bonne dame,
A si bien fait sous main qu'elle m'a demandé.
Je me suis présenté si bien recommandé;
Ma figure d'ailleurs, sans me donner de gloire,
M'a si bien appuyé, comme vous pouvez croire,
Que la vieille Marquise a pris du goût pour moi,
Et m'envoye à son fils qui comme elle, je croi,
Prévenu par la lettre en ma faveur écrite,
Ne balancera pas à goûter mon mérite.

LISETTE, *lui faisant la révérence.*

Oh! je n'en doute point.

PASQUIN, *d'un ton fier.*

Et vous avez raison.

LISETTE.

Recevez cependant une utile leçon,
Et sachez ce que c'est que votre nouveau maître:
Tout ce que l'on n'est point il se pique de l'être;
Homme particulier dans ses opinions,
Comme dans ses discours, et dans ses actions.

PASQUIN.

C'est un original, je l'ai su par sa mere;
Et j'ai dressé mon plan suivant son caractere.

LISETTE.

C'est un homme, en un mot, qui ne ressemble à rien.

PASQUIN.

Tout étrange qu'il est, je trouverai moyen
De m'attirer bientôt toute sa confiance.
Gouverner les esprits est ma grande science;
C'est mon fort. Propre à tout, j'entre dans tous les goûts
Et je sais, comme on dit, hurler avec les loups.
Mes talens à vos yeux vont tout d'un coup paroître.
Ici dans un moment vous verrez mon vrai maître.

LISETTE.

Comment entrera-t-il? Le portier de céans
Est un diable.

PASQUIN.

Il est vrai; mais vingt louis comptans,
Et vingt autres promis, le rendant plus traitable,
J'ai trouvé le moyen d'apprivoiser le diable;

J'en ai fait un mouton ; et mon entrée ici
Pour le comte d'Arbois a déja réussi.

LISETTE.

C'est débuter pour lui par un beau coup d'adresse.

PASQUIN.

Mais il n'est pas le seul pour qui je m'intéresse.

LISETTE.

Et pour qui donc encor ?

PASQUIN.

Pour sa charmante sœur;
Et je veux prévenir Sanspair en sa faveur :
J'en ai l'ordre secret. A l'insu de leur pere
Je viens ici servir et la sœur et le frere.

LISETTE.

Et que veut cette sœur à monsieur de Sanspair?

PASQUIN.

Le mystere est profond ; s'il étoit découvert
Cela dérangeroit des mesures secretes
Qu'on ne peut confier qu'à des filles discretes.

LISETTE.

Vous ne comptez donc pas sur ma discrétion?

PASQUIN.

Pas encor tout à fait. Mais mon intention
Est de faire avec vous plus ample connoissance :
Différons jusque-là l'entiere confidence.

LISETTE.

Quand vous me connoîtrez vous changerez de ton ;
Et... Mais séparons-nous; voici le factoton.
Au revoir.

SCENE III.

GORJU, PASQUIN.

PASQUIN.

Je n'ai pas l'honneur de vous connoître,
Monsieur; mais nous allons servir le même maître.
Je suis monsieur Pasquin.

GORJU.

Et moi, monsieur Gorju.

PASQUIN, *lui tendant les bras.*

Soyez le bien trouvé!

GORJU, *l'embrassant.*

Soyez le bien venu!

PASQUIN.

Très obligé. Gorju! le beau nom!

GORJU.

Ce nom brille
Depuis un siecle au moins dans l'illustre famille
Des Sanspairs.

PASQUIN.

Comment diable!

GORJU.

Et vous m'accorderez
Que par-là les Gorjus sont assez bien titrés.

PASQUIN.

Peste! voilà pour eux un titre magnifique!

On m'avoit dit qu'ici vous étiez domestique.

GORJU.

Domestique, il est vrai, mais de distinction ;
J'y suis maître-d'hôtel, et par occasion
Valet-de-chambre.

PASQUIN.

Oh! oh!

GORJU.

Quand la place est vacante
J'en fais les fonctions.

PASQUIN.

Fort bien.

GORJU.

Et je me vante
D'être de la maison l'homme le plus actif.

PASQUIN.

Votre poste ordinaire est-il bien lucratif?

GORJU.

Oui, mais très fatigant ; car dans cette demeure
Il faut que je sois prêt à servir à toute heure,
Jour ou non ; à monsieur cela n'importe pas,
Et son appétit seul est l'heure du repas.
Point de repos pour nous, à moins qu'il ne s'endorme.

PASQUIN.

Eh! comment soutient-il cette dépense énorme?
Il se ruine.

GORJU.

Lui? Tous les ans, par ses soins,

Mon maître met à part cent mille francs, au moins.
Outre qu'il est très riche, il garde un si grand ordre
Que sur ses revenus personne ne peut mordre.
Il rit de nos seigneurs qui, faisant les fendans,
Laissent régner chez eux messieurs les intendans,
Et leur donnent le droit de les mettre au pillage.

PASQUIN.

On le traite de fou ; moi je dis qu'il est sage :
Se passer d'intendant c'est l'être au dernier point.
En se volant soi-même on ne s'appauvrit point.

GORJU.

Bien dit.

PASQUIN.

Sa garde-robe est-elle magnifique?

GORJU.

Point du tout, car il est amoureux de l'antique.
Bien loin de se régler sur les modes du tems,
Celle dont il se pare a du moins cinquante ans :
Ses poches sont en long, ses perruques crêpées.
Les hommes d'aujourd'hui lui semblent des poupées.
Il aime un habit simple et plein de gravité.
Mais, ce qui prouve mieux sa singularité,
Cet homme simple, uni, veut que ses domestiques
Soient tous selon leur ordre en habits magnifiques,
Que la mode sur-tout les fasse bien briller:
Dès qu'il en paroît une il nous fait habiller.
Vous en pouvez juger par l'habit que je porte ;
Il est fort au-dessus d'un homme de ma sorte.

PASQUIN.

Il vous sied à ravir.

GORJU.

Oh! votre serviteur.

PASQUIN.

Je vous ai pris d'abord pour un petit seigneur.

GORJU.

J'en ai, sans me vanter, et le port et l'allure.
Mais chut; voici monsieur.

PASQUIN, *à part.*

O la bonne figure!

SCENE IV.

SANSPAIR, GORJU, PASQUIN.

SANSPAIR, *à part, en rêvant.*

Elle n'est pas levée, et son pere est sorti.
Ah! que j'en suis fâché! j'avois pris mon parti.
Que sais-je si j'aurai toujours la même force?
Mon esprit et mon cœur vont rentrer en divorce;
Mais qui l'emportera du cœur ou de l'esprit?
(*appercevant Pasquin.*)
Que veut cet homme-là?

PASQUIN.

Ce petit mot d'écrit
Vous apprendra, monsieur, le sujet qui m'amene.

SANSPAIR.

Ah ! ah ! c'est de ma mere. Elle a donc pris la peine
De me chercher quelqu'un qui pût me convenir.
Monsieur Gorju ?

GORJU.

Monsieur.

SANSPAIR.

Songez à me tenir
Un dîner prêt : je sens mon appétit renaître.

GORJU.

Pour quelle heure, monsieur ?

SANSPAIR.

Pour quelle heure ? Peut-être
Dans le moment, ou bien un peu plus tard. Enfin
Je vous avertirai sitôt que j'aurai faim.

GORJU.

Le rôt est presque cuit ; je crains qu'il ne se gâte.

SANSPAIR.

Faites-en mettre un autre ; et sur-tout qu'on se hâte.

SCENE V.

SANSPAIR, PASQUIN.

SANSPAIR, *ouvrant la lettre.*

Voyons ce qu'on m'écrit sur l'homme que voici.
Je compte que ma mere aura bien réussi ;

Car elle a le goût sûr, et n'est pas fort crédule :
Pour moi, je le suis trop, et j'en suis ridicule.
(*à Pasquin.*)
Couvrez-vous, mon ami.

PASQUIN.

Moi, monsieur?

SANSPAIR.

Entre nous
Point de cérémonie.

PASQUIN.

Un valet...

SANSPAIR.

Couvrez-vous,
Vous dis-je ; je le veux.

PASQUIN.

Vous oubliez, je pense,
Que je suis domestique, et que la bienséance...

SANSPAIR.

La bienséance veut que vous m'obéissiez.

PASQUIN.

J'y serai toujours prêt, quoi que vous m'ordonniez:
De ma soumission si vous faites l'épreuve,
Je vais en me couvrant vous en donner la preuve.

SANSPAIR.

Ah ! ce trait-là me plaît.

PASQUIN, *se couvrant.*

Quand l'ordre est si pressant,
Il vaut mieux être sot que désobéissant.

SANSPAIR.

On ne peut dire mieux: pour peu qu'on vous entende
Vous n'avez pas besoin que l'on vous recommande.
Lisons pourtant.

(*il lit.*)

« Mon fils, vos singularités,
« Quoique j'y sois accoutumée,
« Me paroissent toujours d'étranges nouveautés
« Qui donnent du relief à votre renommée.
« Pour un valet-de-chambre avoir recours à moi,
« C'est une idée assez plaisante:
« N'importe, j'ai trouvé, je croi,
« L'homme qui vous convient; et j'en suis très contente »
Le préambule est long; mais lisons jusqu'au bout.

(*il lit.*)

« C'est un joli garçon... »

PASQUIN, *faisant une brusque et profonde révérence.*

Ah! monsieur, point du tout.

SANSPAIR.

Ne m'interrompez plus, et treve de courbettes:
On ne m'impose point par ces façons discretes
Dont un orgueil caché sait toujours se munir.
Quand on a du mérite il faut en convenir.

PASQUIN.

(*à part.*)

Je n'y manquerai pas. Cet homme est très comique,
Et me paroît avoir un coin de lunatique.

SANSPAIR, *lit.*

« C'est un joli garçon, bien sensé, plein d'esprit,
« Et qui ne dément point ce qu'on m'en avoit dit ».
Ma mere n'a jamais prodigué la louange.

PASQUIN, *d'un ton modeste.*

Monsieur...

SANSPAIR.

Vous avez donc de l'esprit?

PASQUIN.

Comme un ange.
Puisque vous le voulez, j'en conviens bonnement.

SANSPAIR, *en souriant.*

Un aveu si naïf est un aveu charmant.
(*il lit.*)
« Il est exact, adroit, sincere;
« De plus, on me répond de sa fidélité:
« Mais, ce qui va bien plus vous plaire,
« De ses talens celui qu'on m'a le plus vanté,
« C'est qu'il a le don de se taire ».
O merveilleux talent, plus précieux que l'or!
Si vous le possédez vous êtes un trésor.
Mais le possédez-vous, dites-moi? puis-je croire
Qu'un domestique atteigne à ce genre de gloire?
Vous êtes donc le seul que la faveur des cieux
Ait jamais honoré de ce don précieux?
Êtes-vous ce prodige? Allons, soyez sincere,
Répondez: est-il vrai que vous savez vous taire?

Morbleu! répondez-donc. Vous vous moquez, je croi.

PASQUIN.

Mon silence, monsieur, vous répondoit pour moi.

SANSPAIR.

Par ma foi, ce garçon commence à me confondre.
Un sage de la Grece eût-il pu mieux répondre?
Embrassez-moi, mon cher.

PASQUIN.

Ah! monsieur!...

SANSPAIR.

Sans façon.

PASQUIN.

Quoi! mon maître avec moi feroit comparaison?
Si jusqu'à me couvrir j'ai poussé l'impudence...

SANSPAIR.

Faites ce qu'on vous dit: j'aime l'obéissance.
(*ils s'embrassent.*)
Asseyons-nous.

PASQUIN.

M'asseoir?

SANSPAIR, *vivement.*

Encore? Au premier mot...

PASQUIN, *s'asseyant brusquement.*

Vous voyez bien, monsieur, que je ne suis qu'un sot.

SANSPAIR.

Je vois tout le contraire: approchez. Mes manieres
Ont de quoi vous surprendre; elles sont singulieres,
Je l'avoue; et d'abord vous l'avez dû sentir.

Le vulgaire imbécille ose s'en divertir:
Il me croit ridicule; et vous-même peut-être
Vous le croyez aussi. Quoi! direz-vous, un maître
Forcer son domestique à s'asseoir près de lui,
Et même à se couvrir? Il est vrai qu'aujourd'hui
Donner à ses valets une telle licence
C'est pousser la bonté jusqu'à l'extravagance;
On n'agit point ainsi dans les moindres maisons:
Mais vous avez du sens, écoutez mes raisons.
Je suis homme.

PASQUIN.

A coup sûr.

SANSPAIR.

Voilà mon plus beau titre,
Fussé-je des humains ou le maître, ou l'arbitre.
Oui, mon cher, je suis homme; et vous l'êtes aussi,
N'est-il pas vrai?

PASQUIN.

Du moins je l'ai cru jusqu'ici:
Mais entre vous et moi la différence est belle.

SANSPAIR.

Moi, je n'en connois point qui soit essentielle:
Un homme en vaut un autre, à moins que par malheur
L'un d'eux n'ait corrompu son esprit et son cœur.
Car quel est des mortels le plus considérable?
C'est le plus vertueux et le plus raisonnable;
Et quel est le plus vil? c'est le plus vicieux.
Il a beau se targuer de ses nobles aïeux,

Beau se croire au-dessus de tous tant que nous sommes
Dès qu'il est corrompu, c'est le dernier des homme
Malgré les préjugés de l'éducation
Je ne vois point entre eux d'autre distinction,
Le reste est chimérique aux yeux d'un homme sage.
Par conséquent sur vous je n'ai nul avantage;
Et je dois oublier ce que vous respectez
Si nous sommes égaux en bonnes qualités.
Vous ouvrez de grands yeux, et gardez le silence!
Sentez-vous entre nous quelque autre différence?

PASQUIN.

Oui, monsieur, je la sens, ou je serois un fat:
Vous êtes un seigneur; moi, qui suis-je? un pied-pla

SANSPAIR.

Mais par quelle raison?

PASQUIN.

Je ne puis vous la dire.

SANSPAIR.

Ni moi non plus. Le sort exerçant son empire,
Vous a traité fort mal, et m'a fort bien traité.
Mes ancêtres jadis ont beaucoup éclaté,
Et par des actions brillantes, héroïques,
M'ont acquis de grands biens, des titres magnifiques,
Qui par succession sont venus jusqu'à moi.
Vos ancêtres à vous...

PASQUIN.

Mes ancêtres? Ma foi!
Je n'ai pas, comme vous, l'honneur de les connoître.

SANSPAIR.

Mais vous en avez eu?

PASQUIN.

Cela pourroit bien être.

SANSPAIR.

Le fait est très certain. Mais qu'est-il arrivé?
Ce que les plus puissans ont souvent éprouvé.
Comme du genre humain la fortune se joue,
Elle a mis vos aïeux au plus haut de sa roue,
Puis s'est fait un plaisir de les mettre au-dessous:
Les miens, après avoir essuyé son courroux,
De degrés en degrés sont montés à leur place;
Pur effet du hasard ou d'une heureuse audace;
Vrai jeu de la bascule. Un côté penche en bas
En faisant monter l'autre; et je ne comprends pas
Qu'un grand qui voit régner cette vicissitude
Puisse de la hauteur contracter l'habitude.
Tout homme que le sort fit naître d'un haut rang
Doit se dire en secret: « Je suis d'un noble sang,
Un autre est d'un sang vil, à ce que j'imagine;
Nous remontons pourtant à la même origine ».
Voilà comme je pense, et la raison pourquoi
Je veux que sans contrainte on agisse avec moi.
Toujours les premiers tems présens à ma mémoire
Etouffent de mon cœur et l'enflure et la gloire;
Je me fais un plaisir de le mortifier,
Et c'est ce qui sur-tout me rend très singulier.
Les hommes sont si fous, qu'on ne peut être sage

Qu'à force d'éviter ce qu'on voit en usage.

PASQUIN.

Vous dites vrai, monsieur ; tous les hommes sont fous
Il n'est plus ici bas d'homme sage que vous.

SANSPAIR, *se levant brusquement.*

Ah ! fi ! vous me flattez : quelle indigne bassesse !

PASQUIN.

Je croyois que des grands vous aviez la foiblesse :
La louange est pour eux un si friand ragoût,
Que je la prodiguois pour flatter votre goût ;
Mais la vérité simple est le seul mets qu'il aime :
J'ai cru vous prendre au piege, et j'y suis pris moi-mêm

SANSPAIR, *lui prenant la main.*

Oh ! parbleu, mon enfant, vous resterez ici.
Holà ! monsieur Gorju, paroissez.

SCENE VI.

SANSPAIR, PASQUIN, GORJU.

GORJU.

Me voici :
Le dîner vous attend.

SANSPAIR.

Tout-à-l'heure.

GORJU, *à part.*

J'enrage.

SANSPAIR.

Qu'on donne à ce garçon l'habit et l'équipage
Que j'avois destiné pour son prédécesseur :
Cet homme est justement de la même hauteur.

SCENE VII.

SANSPAIR, PASQUIN.

SANSPAIR.

Dites-moi, s'il vous plaît, quel étoit votre maître ?

PASQUIN.

Il logeoit ici près ; vous pourriez le connoître.

SANSPAIR.

Je ne connois personne.

PASQUIN.

Il alloit quelquefois
Ou dîner, ou souper chez le marquis d'Arbois.

SANSPAIR.

Ah ! ah ! de ce marquis connoissez-vous la fille ?

PASQUIN.

Mais j'en ai ouï parler. O l'étrange famille !

SANSPAIR.

En quoi donc ?

PASQUIN.

Ce seigneur a deux enfans ; un fils
Aussi grave et posé qu'un homme à cheveux gris ;
Plus singulier que vous à la fleur de son âge.

SANSPAIR.

Est-il possible?

PASQUIN.

Oui.

SANSPAIR.

Cet homme est né bien sage!

PASQUIN.

C'est un Caton sans barbe: et sa sœur, à mon sens,
Est encor plus bizarre; elle a vingt-deux ans
Tout au plus : à cet âge, au lieu d'être galante,
Vive, enjouée...

SANSPAIR.

Eh bien?

PASQUIN.

Elle fait la savante;
Elle lit jour et nuit les plus anciens auteurs:
Elle en sait plus, dit-on, que les plus grands docteurs.

SANSPAIR, *transporté.*

Tout de bon?

PASQUIN.

Oui, monsieur.

SANSPAIR.

Fort bien! Et sa figure?

PASQUIN.

Charmante, à ce qu'on dit.

SANSPAIR.

L'aimable créature!

PASQUIN.

Oh! oui. Mais toujours lire est un tic rebutant.

SANSPAIR.

Plût au ciel que ma sœur eût le même penchant!
Mais, loin d'étudier, c'est une jeune folle
Qui n'aime que le faste; et cela me désole.
Un homme simple, uni, bien loin de la toucher,
Est un monstre à ses yeux, et n'ose l'approcher.
Lorsqu'en vos beaux habits je vous ferai paroître,
Je veux que vous preniez les airs de petit-maître.
Les possédez-vous bien?

PASQUIN.

Monsieur, sans vanité
J'ai de rares talens pour la fatuité.

SANSPAIR.

Je l'avois deviné par votre contenance.
Livrez-vous hardiment à votre impertinence.
De vos talens exquis je m'en vais m'amuser,
Pour plaisanter ma sœur et la désabuser.
Son goût est déclaré pour les airs à la mode:
Je n'imagine point de plus sûre méthode
Pour les lui faire enfin haïr et détester
Que d'avoir un valet propre à les imiter.
Par cette comédie elle pourra connoître
Que d'un homme de rien on fait un petit-maître;
Et qu'un jeune seigneur, sous ce fade maintien,
D'un homme d'un haut rang fait un homme de rien.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, PASQUIN.

PASQUIN, *menant son maître par la main.*

ENTREZ vîte et sans bruit.

LE COMTE.

Voilà bien du mystere!

PASQUIN.

Pour venir à vos fins rien n'est plus nécessaire.

LE COMTE.

Bon! Sanspair est-il donc un homme à redouter?

PASQUIN.

Par vos airs étourdis vous allez tout gâter.

SCENE II.

LE COMTE, LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

C'est vous, monsieur le Comte?

PASQUIN.

Oui, grace à mon adresse.

LISETTE.

Soyez le bien venu.

LE COMTE.

Montons chez ta maîtresse.

LISETTE.

Tout doux; elle viendra dans un petit moment.

LE COMTE.

Mene-moi sans tarder à son appartement.

LISETTE.

Du sang-froid, s'il vous plaît.

LE COMTE.

Le sang-froid m'importune.

PASQUIN.

Croyez-vous donc céans être en bonne fortune?

LE COMTE.

Non pas; mais, ennemi de la formalité,
J'aime que l'on réponde à ma vivacité.

LISETTE.

L'excès de votre feu pourroit ici vous nuire.

PASQUIN.

Soyez plus circonspect.

LE COMTE.

Ce faquin me fait rire.

Circonspect? Eh! fi donc! ce n'est pas le bon air.

LISETTE.

C'est celui qui convient chez monsieur de Sanspair.

LE COMTE.

Mais tu ne sais donc pas que j'aime à la folie?
Le moyen?... Ah! je vois ma charmante Julie.

SCENE III.

JULIE, LE COMTE, PASQUIN, LISETTE.

LE COMTE, *prenant la main de Julie.*

Eh bien! mon adorable, enfin voici le jour
Où nous pourrons en forme exprimer notre amour;
Car je crois qu'entre nous il est très réciproque,
Et que de vous à moi tout est sans équivoque.

JULIE, *bas, à Lisette.*

Ah! qu'il est différent de ce vilain Baron!

LISETTE, *bas, à Julie.*

D'accord; mais il a l'air un peu trop fanfaron.

JULIE, *bas, à Lisette.*

C'est le bon air.

LISETTE, *bas, à Julie.*

Tant pis.

LE COMTE, *à Julie.*

Vous balancez, me semble?
Quoi! la consultez-vous?

JULIE.

Non; mais c'est que je tremble.

LE COMTE.

Et de quoi tremblez-vous?

JULIE.

Mon frere peut venir.

LE COMTE.

Qu'il vienne. Ne songeons qu'à nous entretenir
En pleine confiance; et s'il survient un frere,
Pour le rendre traitable on sait ce qu'on doit faire.

JULIE.

Bon dieu! que dites-vous? Il faut le ménager;
Mon sort dépend de lui.

LE COMTE.

Je saurai l'engager
A m'être favorable; et selon l'apparence
Il ne peut ignorer mon rang et ma naissance:
Un homme de ma sorte ose se présenter,
Et ne sent rien en soi qu'on puisse rebuter.

JULIE.

Je ne vois rien en vous qui n'ait le don de plaire;
Mais peut-être est-ce assez pour dégoûter mon frere.

LE COMTE.

Pour le dégoûter?

LISETTE.

Oui.

LE COMTE.

Parbleu! vous m'étonnez.
Quel travers est-ce là?

JULIE.

Le ton que vous prenez,
Vos manieres, vos airs, que je trouve admirables,
Pourroient bien à ses yeux paroître insupportables.

LISETTE.

Oh! je vous en réponds.

LE COMTE.

Ma foi! tant pis pour lui.
Je suis précisément ce qu'on est aujourd'hui.

PASQUIN.

Précisément voilà ce qu'il ne faut pas être
Devant lui. Savez-vous comment il faut paroître
Pour s'emparer du cœur du Comte de Sanspair?
Prudent, sage; en un mot renoncer au bon air.

LE COMTE, *en riant.*

Prudent! sage! Oh! parbleu, le projet est risible.

LISETTE.

Pour un amant bien tendre il n'est rien d'impossible.

LE COMTE.

La maxime est touchante, elle a le tour nouveau;
Et jamais l'opéra n'a rien dit de plus beau:
Je veux la mettre en chant.

LISETTE.

Si vous êtes bien sage,
Vous songerez plutôt à la mettre en usage.

LE COMTE.

Comment diable ! voilà de la précision !
Cette fille a l'esprit plein de réflexion ;
Et je vous avouerai qu'elle me persuade.
Votre frere, ma belle, a donc l'esprit malade ?

JULIE.

Un peu visionnaire ; et, s'il faut dire tout,
Vous êtes trop charmant pour être de son goût.

LE COMTE.

Il faut m'en consoler puisque je suis du vôtre ;
Car nous avons le don de nous charmer l'un l'autre ;
N'est-il pas vrai ? du moins vos beaux yeux me l'ont dit :
Expliquez-vous comme eux.

JULIE.

Leur langage suffit.

LE COMTE.

Non ; j'attends un aveu de votre aimable bouche.
Ma proposition, je crois, vous effarouche ?

JULIE.

Il est vrai ; car enfin...

LE COMTE.

Ah ! vous faites l'enfant !
Dites-moi, Je vous aime ; et je suis triomphant.

JULIE.

Moi, vous dire cela ! dites-le-moi vous-même.

LE COMTE.

Oh ! parbleu, volontiers, et cent fois : Je vous aime,
Et je vous fais serment que mon fidele amour

Eclatera pour vous jusqu'à mon dernier jour;
Les transports que je sens vont jusques à l'extase:
Si je ne vous dis vrai, que la foudre m'écrase!
Puissé-je en cet instant mourir à vos genoux!
(*en se levant.*)
Est-ce là s'expliquer? Allons, ma reine, à vous.

JULIE, *d'un air confus.*

Monsieur, en vérité...

LE COMTE.

La réponse est gentille.

LISETTE.

C'est vous répondre assez pour une honnête fille.
Vous aimez, on vous aime, et j'en suis caution.

LE COMTE.

Corps pour corps?

LISETTE.

Oui, monsieur. Il n'est plus question
Que de gagner son frere; et c'est là l'enclouure.

LE COMTE.

Que faire pour cela?

LISETTE.

Changer votre figure,
Vos manieres, vos tons, vos discours.

LE COMTE.

Oh! ma foi,
Tu me demandes trop.

LISETTE.

Et je vous soutiens, moi,

Qu'avec beaucoup d'esprit et beaucoup de tendresse
On sait se retourner. Songez que le tems presse.

LE COMTE, *en riant.*

Oh ! je n'en doute pas.

JULIE.

Vous l'interprétez mal:
Le tems est précieux quand on craint un rival.

LE COMTE.

Quel est-il?

PASQUIN.

Un Baron.

JULIE.

Appuyé de mon frere.

LE COMTE.

Un Baron, dites-vous?

LISETTE.

Oui, de la Garouffiere.

JULIE.

Je le hais, je l'abhorre; et mon frere en est fou.

LE COMTE.

D'où sort cet animal?

LISETTE.

Il nous vient du Poitou.

LE COMTE.

Laissez-moi faire, allez, et vous verrez merveilles.
Je veux devant Sanspair lui couper les oreilles.

PASQUIN.

Belle expédition !

LISETTE.

Voilà le vrai moyen
De vous faire un affaire, et de n'y gagner rien.

LE COMTE.

Quoi, j'aurai pour rival un pareil personnage!
Un campagnard, un sot?

LISETTE.

Il l'est à triple étage;
Et c'est par-là qu'il plaît au Comte de Sanspair,
Qui le détesteroit s'il avoit le bon air.

PASQUIN.

Voulez-vous obtenir votre aimable maîtresse?
Usez avec Sanspair et d'esprit et d'adresse;
Sous de graves habits cachez l'air cavalier,
Pour paroître à ses yeux bizarre et singulier,
Et, de la tête aux pieds, tout autre que vous n'êtes.
Vous gagnerez son cœur si vous le contrefaites;
Sinon, tenez-vous sûr qu'il vous rebutera.

LE COMTE.

Je veux bien l'imiter; mais qui me l'apprendra?

PASQUIN.

Moi. Je le sais par cœur; et je vais vous instruire:
Soyez sage un quart-heure, et laissez-vous conduire.

LE COMTE, *à Julie.*

Pour m'assurer de vous je vais me transformer;
Et vous éprouverez que je sais l'art d'aimer.

PASQUIN, *à Julie.*

Madame, il faut aussi nous aider.

JULIE.

Que ferai-je?

PASQUIN.

Sanspair va m'employer pour vous dresser un piege.
Il veut me transformer en seigneur important,
Armé de ces grands airs que vous estimez tant:
Mais, loin de m'admirer comme vous pourriez faire,
Traitez-moi comme un fat, et trompez votre frere.
A la ruse on peut bien se prêter décemment
Lorsque l'hymen en doit être le dénouement.

JULIE.

C'est assez. Prenons donc une forme nouvelle.

LISETTE.

Quelqu'un vient.

LE COMTE.

C'est ma sœur. Jusqu'au revoir, ma belle.
J'espere par mes soins mériter votre cœur.

SCENE IV.

LE COMTE, LA COMTESSE, JULIE, PASQUIN, LISETTE.

LA COMTESSE.

J'entre un peu librement.

LE COMTE, *à la comtesse.*

Chez votre belle-sœur
(Ou du moins peu s'en faut) point de cérémonie.

Approchez.

LA COMTESSE.

J'en aurois une joie infinie.

LE COMTE.

Eh bien donc! vous l'aurez. D'avance embrassez-vous
Et vivement.

LA COMTESSE, *embrassant Julie.*

Pour moi c'est un plaisir bien doux.

JULIE.

Et moi, madame...

LE COMTE.

A l'air dont la scene commence
Je vois que vous aurez bientôt fait connoissance.
Plus vous vous aimerez, plus je serai content.
Sans adieu.

LA COMTESSE.

Vous sortez?

LE COMTE.

Je reviens à l'instant.

SCENE V.

LA COMTESSE, JULIE, LISETTE.

LA COMTESSE.

Je ne m'étonne plus si mon frere vous aime.

JULIE.

Le croyez-vous, madame?

LA COMTESSE.

Et j'en suis sûre même.

JULIE.

Vous êtes obligeante.

LA COMTESSE.

Et sincere.

JULIE.

Entre nous,
De son penchant pour moi quelle preuve avez-vous?

LA COMTESSE.

Quelle preuve? il refuse un parti très sortable,
Fille puissamment riche, et même assez aimable.
Mon pere en est outré, sans avoir deviné
La cause d'où provient ce refus obstiné.
Pour moi, je la savois, et l'ai si bien cachée...

JULIE.

Votre frere m'a plu, je lui suis attachée;
Je crois lui plaire aussi: mais, par ce que j'apprends,
Pour traverser nos vœux nous avons deux tyrans.
Il cédera peut-être au pouvoir de son pere:
Ma mere m'a soumise à celui de mon frere
Qui me destine un sot que je hais à la mort.
Des plus tendres amans voilà quel est le sort!
Toujours leur passion trouve un injuste obstacle;
Et pour les rendre heureux il faut quelque miracle.

SCENE VI.

SANSPAIR, *écoutant sans paroître*, LA COMTESSE, JULIE, LISETTE.

LA COMTESSE, *à Julie.*

Vous pouvez l'espérer.

JULIE.

Ah ! je n'ose.

LA COMTESSE.

Eh! pourquoi?

JULIE.

Mon frere est bien bizarre.

SANSPAIR, *appercevant la Comtesse.*

Est-ce elle que je voi?

LA COMTESSE.

Pour moi, j'en juge mieux. Quoique dans son systême
Il me paroisse outré, c'est la sagesse même.

SANSPAIR, *à part, sans être vu.*

C'est ma belle Comtesse. Oui; je n'en puis douter.
Un moment à l'écart je m'en vais l'écouter.
Il faut me mettre au fait avant que de paroître.

JULIE.

Vous le connoissez mal.

LA COMTESSE.

Je crois le bien connoître.

JULIE.

Mon frere n'est pas tel que vous vous le peignez:

Lui, la sagesse même? Ah! bon dieu! vous craignez
De vous ouvrir à moi sur ses bizarreries;
Mais je sais qu'on en fait mille plaisanteries.

LA COMTESSE.

Je le sais comme vous; et je sais bien aussi
Que l'on a très grand tort. Mais n'est-il pas ici?
Je voudrois lui parler. Vous êtes interdite?

JULIE.

Oui, madame, il est vrai. Vous! lui faire visite?
Vous m'étonnez.

LA COMTESSE.

Pourquoi?

JULIE.

Les femmes lui font peur.

LA COMTESSE.

Si nous lui déplaisons, c'est pour nous un malheur.
Mais il a mon portrait, on vient de me l'apprendre;
Et je viens le prier de vouloir me le rendre.

JULIE.

Il a votre portrait? Rien n'est plus surprenant.
Eh! comment l'a-t-il eu?

LA COMTESSE.

Comme en me promenant
J'ai perdu ce portrait sans m'en être apperçue,
Il faut que de Sanspair il ait frappé la vue;
Et de là je conclus qu'il l'aura ramassé.

JULIE.

Jamais portrait si beau ne fut si mal placé:

A le ravoir de lui vous n'aurez pas de peine.

LA COMTESSE, *en souriant.*

Vous me mortifieriez si j'étois assez vaine
Pour croire que mes traits eussent pu le frapper.

JULIE.

Lui, d'un portrait de femme il pourroit s'occuper!
D'une telle foiblesse il est très incapable,
Quoiqu'il eût dû d'abord vous trouver adorable.
Vos traits sont accomplis, piquans et gracieux;
Mais rien de tout cela n'aura flatté ses yeux.
(*considérant la Comtesse.*)
Ah! madame!

LA COMTESSE.

Quoi donc?

JULIE.

Que cette étoffe est belle!

LA COMTESSE.

Le dessin m'en a plu; c'est la mode nouvelle:
Cela coûte fort cher; mais pour me contenter
Je ne regrette point ce qu'il m'en peut coûter.
Je cours au plus nouveau.

JULIE.

C'est très bien fait, madame.

SANSPAIR, *à part.*

Pour une philosophe elle paroît bien femme!

LA COMTESSE, *à Julie.*

Et ces dentelles-ci, qu'en dites-vous?

SANSPAIR, *à part.*

Encor?

JULIE.

Ah! rien n'est plus parfait.

LA COMTESSE, *regardant la robe de Julie.*

Que j'aime ce fond d'or
Sous ces brillantes fleurs si bien distribuées!
Elles sont à mon sens artistement nuées.

JULIE.

Cette robe me plaît, et je la mets souvent.
Mais suis-je bien coëffée?

LA COMTESSE.

Un peu trop en avant:
Coëffez-vous désormais un peu plus en arriere;
Vos traits sortiront mieux. Pour moi, c'est ma maniere.

SANSPAIR, *à part.*

Je tombe de mon haut.

JULIE, *à Lisette.*

Suivez cette leçon.

SANSPAIR, *à part, et plus haut.*

La femme la plus sage a bien peu de raison!

LA COMTESSE.

J'entends quelqu'un parler.

JULIE.

C'est mon frere, sans doute.

LISETTE.

C'est lui-même vraiment. Je crois qu'il nous écoute.

SANSPAIR, *se montrant.*

Oui, j'écoute, Lisette; et j'ai tout entendu.

JULIE.

Ce que j'ai dit de vous?

SANSPAIR.

Je n'en ai pas perdu
Le moindre petit mot.

JULIE.

Tantpis pour vous, monfrere:
Voilà des curieux l'aventure ordinaire.

LA COMTESSE.

Vous savez donc, monsieur, ce qui m'amene ici?

SANSPAIR.

Oui, madame. Et c'est moi...

JULIE.

Je le sais bien aussi;
Et j'ai promis pour vous...

SANSPAIR.

Promettez pour vous-même,
(*à la Comtesse.*)
Ma sœur, et point pour moi. Mon bonheur est extrême
De trouver le moment de vous entretenir,
Madame. J'ai voulu tantôt vous prévenir;
Mais on m'a dit...

JULIE.

Oh! oh! de la galanterie!
C'est du fruit tout nouveau.

SANSPAIR, *à Julie et à Lisette.*

Laissez-nous, je vous prie.

JULIE.

Volontiers.

LA COMTESSE.

Non; restez. Nous laissez-vous tous deux?

JULIE, *en sortant.*

Je réponds de mon frere, il n'est pas dangereux.

SCENE VII.

SANSPAIR, LA COMTESSE.

SANSPAIR.

Je débute, madame, en marquant ma surprise.

LA COMTESSE.

Eh! de quoi, s'il vous plaît?

SANSPAIR.

De vous voir si bien mise;
De voir dans vos cheveux ce docte arrangement;
De vous voir affecter cet air, cet enjouement,
Ces petites façons, ce gracieux langage
Dont les femmes du monde ont raffiné l'usage;
Usage qui corrompt les esprits et les cœurs,
Et qui ne peut manquer d'influer sur les mœurs.
Quoi! vous savez parler d'étoffes, de dentelles,
Et vous vous abaissez jusqu'à ces bagatelles?

Ou monsieur votre pere a voulu me tromper,
Ou la mode jamais n'a dû vous occuper:
Vous devez l'ignorer, si vous êtes savante,
Et sentir de l'horreur pour tout ce qu'on invente.

LA COMTESSE.

Avez-vous dit, monsieur?

SANSPAIR.

Je pourrois ajouter...

LA COMTESSE.

Tout ce qu'il vous plaira. Je sais l'art d'écouter,
Même certains discours qui pourroient me déplaire;
Et j'ai, quand il le faut, la force de me taire.

SANSPAIR, *à part.*

Ciel! auroit-elle encor cette perfection,
Jointe si rarement à l'érudition?
Une femme d'esprit se forcer au silence!
Rien ne me paroît plus contre la vraisemblance.
(*ils se regardent sans rien dire.*)
Elle se tait pourtant. Vous ne répondez point?

LA COMTESSE.

Continuez, monsieur; j'attends le second point.

SANSPAIR, *à part.*

Voilà certainement une étonnante femme!
(*ils gardent encore le silence.*)

LA COMTESSE, *en souriant.*

Eh bien! vos argumens sont-ils prêts?

SANSPAIR.

Non, madame:

Je n'ai plus rien à dire, et je suis confondu.

LA COMTESSE.

Vous répliquerez donc quand j'aurai répondu:
Or voici ma réponse. Une femme savante
Doit cacher son savoir, ou c'est une imprudente.
Si la pédanterie est un vice d'esprit
Que la société de tout tems a proscrit,
Et si contre un pédant tout le monde déclame,
Souffrira-t-on son air, ses tons dans une femme?
Je me le tiens pour dit; mon sexe est condamné
A se borner aux riens pour lesquels il est né :
Je sais que s'il en sort il paroît ridicule;
Qu'il faut qu'une savante en public dissimule,
Et s'impose la loi de n'y briller jamais,
Pour contraindre l'envie à la laisser en paix.
Se tenir au niveau des femmes ordinaires,
Se prêter, se livrer à des sujets vulgaires,
S'asservir à la mode, en parler doctement:
Voilà ce qu'elle doit affecter poliment.
Au lieu que son savoir la fait passer pour folle,
S'il ne se masque pas sous un dehors frivole.
J'ai dit.

SANSPAIR.

Votre discours, avec sincérité,
Me prouve votre amour pour la société.

LA COMTESSE.

A mon âge, monsieur, faut-il que j'y renonce?

SANSPAIR.

Je vous en convaincrai bientôt par ma réponse.

LA COMTESSE.

Nous allons voir. J'écoute avec attention.

SANSPAIR.

Tout esprit devient fort par l'érudition.
Une femme qui joint le savoir à ses charmes,
Des discours du public ne prend jamais d'alarmes;
Elle laisse en partage à de foibles esprits
La mode et le bon air, objets de son mépris.
Loin de chercher à plaire, elle craint cette gloire;
Son esprit sur son cœur emporte la victoire;
Aux foibles de son sexe elle sait s'arracher,
Et le mépris des sots ne sauroit la toucher.

LA COMTESSE.

Cette maxime-là me paroît un peu fiere:
Pour me persuader elle est trop singuliere;
Et je hais (je vous parle avec sincérité)
Toute affectation de singularité.

SANSPAIR.

Vous voulez ressembler, et vous êtes savante?

LA COMTESSE.

Si l'on n'est singuliere est-on donc ignorante?
Erreur. Je vois souvent de sublimes esprits,
Des savans dont le monde admire les écrits;
Mais je ne leur vois point affecter des manieres
Qu'on puisse avec raison prendre pour singulieres:
Je trouve qu'au contraire ils font tous leurs efforts

Pour cacher leur savoir sous d'aimables dehors.
Et si chez les anciens de doctes fanatiques
Ont cru se distinguer sous les haillons cyniques,
Les plus sages mortels ont toujours méprisé
Les écarts singuliers d'un orgueil déguisé;
Et Socrate, et Platon, et les sages de Grece,
D'un doux extérieur ont orné la sagesse.
On ne les a point vu par singularité
Rompre tous les liens de la société,
Affecter des façons qui n'ont point de semblables,
Et pour se distinguer se rendre insupportables.

SANSPAIR, *vivement.*

Je verrois de sang-froid tant d'erreurs, tant d'abus?
Je pourrois fréquenter des hommes corrompus?

LA COMTESSE.

Eh! qui parle de vous? ma these est générale.

SANSPAIR.

Ah! je ne sens que trop où tend votre morale.

LA COMTESSE.

Comment! vous êtes donc un homme singulier?

SANSPAIR.

Oui; je respire l'air en mon particulier:
En tous lieux la raison est ma seule compagne.
Quand le beau monde accourt je fuis à la campagne:
Le plaisir d'être seul m'y fait braver le nord;
Et j'accours à Paris quand le beau monde en sort.

LA COMTESSE.

Moi, je veux qu'à son siecle un sage s'accommode.

Une sagesse outrée est toujours incommode,
Dégoûte, irrite, offense, au lieu de corriger.
De sa mauvaise humeur on cherche à se venger;
Pour la rendre odieuse il n'est rien qu'on ne fasse:
Je pourrois le prouver par un beau trait d'Horace;
Mais il me siéroit mal de citer les auteurs.
Rien n'est plus innocent ni plus pur que vos mœurs;
Je vous mets au-dessus de la plupart des hommes:
Mais vivons, croyez-moi, pour le siecle où nous sommes.
Tâchons de nous sauver de la corruption,
Sans donner toutefois dans l'affectation.
Imiter dans ce tems la candeur du vieux âge,
Ses modes, ses façons, c'est être outrément sage.
Pour moi, qui hais le monde, et qui ne le fuis pas,
Je me borne à des vœux, et je me dis tout bas:
« Puissent la foi, l'honneur, et la pudeur antique,
« Reprendre sur les cœurs un pouvoir despotique!
« Après tant de rebuts qui t'ont fait soupirer,
« Vertu, trop négligée, ose te remontrer ».
Ces souhaits que je forme et répete sans cesse
Avec humanité font parler la sagesse;
Ils peuvent à la fin pénétrer jusqu'aux cieux,
Et faire plus d'effet que des cris odieux.

SANSPAIR.

Plus vous parlez, madame, et plus je vous admire;
Mais vous ne m'étonnez que pour me contredire.
C'est un crime à vos yeux d'oser se distinguer;
Pour leur paroître sage il faut extravaguer.

LA COMTESSE.

Distinguons, s'il vous plaît; car je hais l'équivoque.
Un sage suit la mode, et tout bas il s'en moque;
Il déteste l'erreur, le vice, les abus,
Mais sans rompre en visiere aux hommes corrompus:
Ce qu'on admire à tort lui paroît pitoyable;
Mais son goût ne doit pas le rendre insociable.

SANSPAIR.

Je ne m'attendois pas à ces doctes leçons.
Ainsi donc vous blâmez mon habit, mes façons?

LA COMTESSE.

Oh! très absolument: j'ose même vous dire
Que, si sur votre cœur j'avois le moindre empire,
(Car pour guider l'esprit il faut gagner le cœur)
Je voudrois que d'abord vous me fissiez l'honneur
De me sacrifier vos façons singulieres,
Pour prendre du beau monde et l'air et les manieres.

SANSPAIR, *très vivement.*

Moi, devenir un fat, un étourdi! Madame,
Quand vous m'inspireriez la plus ardente flamme,
Vous ne me feriez pas varier un moment.
Vous êtes, je l'avoue, un prodige charmant;
Un instant m'offre en vous tant de rares merveilles
Qu'avec peine j'en crois mes yeux et mes oreilles;
Vous savez être sage avec vivacité,
Et la science en vous releve la beauté:
Mais tous nos sentimens s'accordent mal ensemble;
Et je ne puis aimer que ce qui me ressemble.

LA COMTESSE, *en souriant.*

Je n'ai plus rien à dire après un si beau trait.
Pour ne plus disputer venons à mon portrait :
M'y reconnoissez-vous? y trouvez-vous quelque autre?

SANSPAIR.

Madame, il est trop beau pour n'être pas le vôtre.

LA COMTESSE, *en riant.*

Vous êtes très galant, quoique très singulier.
Il m'appartient donc?

SANSPAIR.

Oui; je ne puis le nier.

LA COMTESSE.

Vous savez que chez vous je viens pour le reprendre;
Vous ne refusez pas, je crois, de me le rendre?

SANSPAIR, *tirant le portrait de sa poche.*

Madame, le voici.

LA COMTESSE.

Donnez.

SANSPAIR.

Oh! doucement :
Laissez-moi, s'il vous plaît, l'admirer un moment.
(*en regardant le portrait.*)
Les beaux traits! ah! quels yeux! quelle admirable bouche!
Voilà de quoi charmer le cœur le plus farouche.
(*il baise le portrait.*)
Adieu, divin portrait, dont mes yeux enchantés...

LA COMTESSE, *lui voulant ôter le portrait.*

Monsieur, vous prenez là d'étranges libertés.

SANSPAIR, *lui rendant le portrait.*

Puisque j'ai fait le crime, il faut que je l'expie.
(*il la considere.*)
Mais que l'original surpasse la copie!
Oui, plus je vous regarde, et plus je le ressens,
Quoique votre portrait ait des traits ravissans.

LA COMTESSE, *regardant le portrait.*

L'art du peintre y paroît plus que la ressemblance.

SANSPAIR, *reprenant brusquement le portrait.*

Voilà pourtant vos yeux.

LA COMTESSE, *voulant le reprendre.*

Rendez-moi...

SANSPAIR.

Patience:
Je veux vous comparer à loisir trait pour trait.
(*il regarde la Comtesse et le portrait tour-à-tour.*)
Madame, croyez-moi, laissez-moi ce portrait:
J'aime à le regarder, j'en ai pris l'habitude;
La séparation seroit pour moi trop rude.

LA COMTESSE.

N'importe; il me le faut.

SANSPAIR.

Ah! si vous prétendez,..
Quoi! sérieusement vous le redemandez?

LA COMTESSE.

En pouvez-vous douter? J'ai peine à vous comprendre.

SANSPAIR, *tendrement.*

Ah! vous m'entendriez si vous vouliez m'entendre.

LA COMTESSE.

J'y fais tout mon possible.

SANSPAIR, *à part.*

En vain je me combats.
O ma foible raison ne m'abandonnez pas!
Jamais femme pour moi ne fut si dangereuse.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah! s'il pouvoit m'aimer que je serois heureuse!
Mon portrait m'auroit-il procuré ce bonheur?
Cessez fiere raison de défendre son cœur.

SANSPAIR, *sortant de sa rêverie.*

Eh bien! madame?

LA COMTESSE.

Eh bien?

SANSPAIR.

Perdrai-je l'espérance
De garder ce portrait?

LA COMTESSE.

Et sur quelle apparence
Oserois-je, monsieur, le laisser en vos mains?
Expliquez-vous du moins.

SANSPAIR.

Ah! c'est ce que je crains.

LA COMTESSE.

Finissons donc, monsieur: j'attends ici mon pere;
Que lui dirai-je?

SANSPAIR.

Eh! mais... Dites-lui sans mystere

Que j'ai refusé de... Non, ne lui dites rien :
La chose iroit trop loin ; car vous comprenez bien
Qu'il voudroit pénétrer la véritable cause
De ce refus.

LA COMTESSE.

Sans doute.

SANSPAIR.

Et si je lui propose
Quelque accommodement... car on en peut trouver.

LA COMTESSE.

Je ne le prévois pas.

SANSPAIR.

Je vais vous le prouver.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, SANSPAIR, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Je vous surprends tous deux, et m'en fais une fête :
Vous avez dû former un plaisant tête-à-tête !

SANSPAIR.

Pas trop plaisant.

LE MARQUIS.

Comment ! Avez-vous disputé ?

LA COMTESSE.

Mais, oui : j'ai combattu la singularité.

LE MARQUIS.

De quoi vous mêlez-vous? Chacun a sa folie:
La vôtre par exemple est la philosophie;
Toujours Locke, Leibnitz, Descartes ou Newton:
Mais songez que bientôt il faut changer de ton,
Et vous raccoutumer au langage ordinaire;
Car j'espere ce soir conclure notre affaire.
Vous aurez un époux tout simple et tout uni,
Qui d'érudition me paroît peu muni;
Et qui desirera, selon toute apparence,
Que tout votre savoir se borne à sa science.
(*à la Comtesse.*)
Avez-vous ce portrait? Vous ne répondez rien!

SANSPAIR.

Êtes-vous si pressé? Vous me permettrez bien
De le garder encor.

LE MARQUIS.

Je ne puis le permettre;
Au marquis de Beausang je viens de le promettre.

SANSPAIR.

A Beausang?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur.

SANSPAIR.

Je le lui remettrai.

LE MARQUIS.

Quand cela, s'il vous plaît?

SANSPAIR.

Quand je consentirai

Qu'il épouse madame.

LE MARQUIS.

En voici bien d'un autre!
Songez-vous ?...

SANSPAIR.

Mon aveu doit confirmer le vôtre:
Beausang, vous le savez, n'est pas encor majeur;
Et vous savez aussi que je suis son tuteur.

LE MARQUIS.

Oui; mais des deux côtés l'affaire est convenable,
Et ne sauroit manquer de vous être agréable.

SANSPAIR.

C'est selon.

LE MARQUIS.

C'est selon ?

SANSPAIR.

D'abord il faut savoir
Si madame y consent.

LE MARQUIS.

Je n'ai qu'à le vouloir,
Elle y consentira.

SANSPAIR

Par pure complaisance,
Peut-être.

LE MARQUIS.

Ah! je voudrois qu'elle fit résistance!

SANSPAIR.

Moi, je veux que son cœur décide de son sort:
Nous devons l'établir juge en dernier resssort.

LE MARQUIS, *à la Comtesse.*

Eh bien ! prononcez donc.

LA COMTESSE.

Je ne le puis encore.

LE MARQUIS.

Mais quand le pourrez-vous ?

LA COMTESSE.

Voilà ce que j'ignore.

LE MARQUIS.

Je crois qu'ils sont d'accord pour me faire enrager :
On établit un juge, il ne veut pas juger.

LA COMTESSE.

Eh bien ! puisque monsieur prétend que je prononce,
Il aura la bonté de dicter ma réponse.

SANSPAIR.

Moi, madame ?

LA COMTESSE.

Oui, monsieur ; je m'en rapporte à vous.
Je veux de votre main recevoir un époux :
Votre décision sera ma loi suprême,
Et vous me guiderez beaucoup mieux que moi-même.
Je suis d'un sexe foible et sujet à l'erreur.
Vous avez trop de sens, de vertu, de candeur,
Pour ne me pas donner un conseil salutaire.
Vous connoissez Beausang, son bien, son caractere ;
Et si vous décidez qu'il est digne de moi,
Dès ce soir je lui donne et mon cœur et ma foi.

LE MARQUIS.

C'est bien bien dit. Je reviens à l'avis de ma fille.

Eh bien ! servez-nous donc de pere de famille :
Prononcez.

SANSPAIR.

Je ne puis.

LE MARQUIS, *à part.*

Quel mystere est ceci ?

SANSPAIR, *après avoir un peu rêvé.*

Voulez-vous revenir dans deux heures d'ici ?
Ce n'est pas demander trop de tems ce me semble.

LE MARQUIS.

Dans deux heures d'ici nous reviendrons ensemble.
A l'égard du portrait...

LA COMTESSE.

Monsieur le gardera,
Et suivant son arrêt il en disposera.

LE MARQUIS.

Allons donc.

SANSPAIR, *donnant la main à la Comtesse.*

Permettez que je vous reconduise.

LE MARQUIS.

Il n'est point, disiez-vous, de plus haute sottise
Que cette façon-là.

SANSPAIR.

Je l'ai dit en effet ;
Mais on peut varier pour un si beau sujet.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SANSPAIR, *vivement.*

Après un long combat j'ai gagné la victoire.
(*parlant au portrait.*)
Enfin je vais te rendre et rétablir ma gloire.
Trop dangereux appas qui m'imposez la loi,
Je saurai triompher et de vous et de moi.
Lâche! je me voyois à deux doigts de ma perte;
La raison frémissoit, et ne l'a pas soufferte;
Grace au ciel, ses leçons m'empêchent de tomber!
Je m'étonnois aussi de la voir succomber;
Mais dans mon foible cœur elle s'est raffermie,
Et je puis sans danger revoir son ennemie.
Revenez, revenez, douce tranquillité.
Déja je sens en moi renaître la gaieté:
Suivons ses mouvemens. Que l'aimable sagesse
Rétablisse en ces lieux le calme et l'alégresse,
Et que jamais l'amour ne trouble mon repos.
Que vois-je? Est-ce Pasquin? Il arrive à propos.

SCENE II.

SANSPAIR, PASQUIN, *en habit de petit-maître.*

PASQUIN.

Je viens vous étaler ma nouvelle figure.

SANSPAIR.

Voyons.

PASQUIN.

Considérez ces graces, cette allure;
Voyez ce coude-pied hors de mon escarpin,
Et ce panier bouffant qui donne un air poupin;
Cela marque la taille, et dégage à merveille.
La perruque nouée au niveau de l'oreille,
Cette bourse qui couvre un dos qu'on poudre exprès,
Ont un air cavalier qui fourmille d'attraits.
L'équipage est complet, et suivant l'ordonnance.

SANSPAIR.

Savez-vous l'étayer d'un air de suffisance,
D'un ton impérieux, railleur, et décisif?

PASQUIN.

Peste! c'est le moyen de n'être pas oisif.
Ces brillantes façons font un homme à la mode;
Les plus achalandés n'ont pas d'autre méthode,
S'ils joignent à ces dons le précieux secret
De rendre le public leur confident discret:
Pour en venir à bout leurs communes allures

Sont de se confier chacun leurs aventures.
Morbleu, les bons propos! Sans beaucoup méditer,
Pour vous désennuyer, je vais les imiter.

SANSPAIR.

Vous avez donc servi sous d'excellens modeles?

PASQUIN.

Ah! monsieur, leurs façons me sont si naturelles,
Qu'il ne me manque rien qu'un peu de qualité
Pour être le seigneur le plus accrédité.
(*il se jette au cou de Sanspair et le serre étroitement.*)
Eh! bonjour, cher Marquis.

SANSPAIR.

Tubleu, quelle caresse!

PASQUIN.

Comment gouvernes-tu cette pauvre Comtesse?
Entre nous, elle auroit quelques desseins sur moi:
Mais je sais ménager un ami tel que toi;
D'ailleurs en tant de lieux mes pas sont nécessaires,
Que je n'ai pas le tems de troubler tes affaires.
La Dorville à la fin a fixé tous mes soins;
Je crois qu'elle m'aura deux grands mois tout au moins:
Oui, parbleu, deux grands mois; et je lui sacrifie
La beauté du Marais qui m'aime à la folie.
J'en suis un peu honteux; mais pour la nouveauté
Tu sais qu'on ne plaint pas une infidélité.
Ma petite maison est propre au tête-à-tête;

J'y régale demain ma nouvelle conquête.
Dans ces sombres réduits je redouble d'ardeur;
Car moi je hais l'éclat, et j'ai de la pudeur.
La Marquise vouloit étaler sa victoire;
Mais je n'ai pas voulu lui donner trop de gloire.

SANSPAIR.

Tels sont donc les propos de nos jolis seigneurs?

PASQUIN.

Je les rends mot pour mot.

SANSPAIR.

O tems! ô siecle! ô mœurs!
Qui rendez la raison, la vertu singulieres.
(*il tire le portrait et lui parle, après s'être jeté dans un fauteuil.*)
Et vous me forceriez à changer de manieres!
De ce monde effréné, ridicule, pervers,
J'adopterois pour vous et le ton et les airs!
Eussiez-vous mille fois plus de graces, de charmes,
Ma raison contre vous prendra toujours les armes;
Et je vais à Beausang vous céder sans regret.

PASQUIN, *en riant.*

A qui parlez-vous donc?

SANSPAIR.

Je parle à ce portrait.
Approchez, admirez.

PASQUIN, *regardant le portrait.*

Ah! monsieur, qu'elle est belle!

Voilà de quoi tourner la meilleure cervelle.
(*à part.*)
C'est la sœur de mon maître; employons tout notre art
A la bien seconder.

SANSPAIR.

Ce front et ce regard
Annoncent un esprit profond, vaste et sublime;
Cet air modeste inspire et l'amour et l'estime;
Ces traits fins, réguliers, qui ravissent les yeux,
S'accordent pour former un tout délicieux.
Ouvrage favori de la docte nature,
L'original encor surpasse la peinture.
Cependant cet objet si gracieux, si beau,
Seroit de la raison l'écueil et le tombeau:
Je l'admire et le crains; et la sagesse encore
Sait préserver mon cœur des charmes qu'il adore.

PASQUIN.

A votre place, moi, je m'y serois rendu.
Pourquoi leur résister?

SANSPAIR.

Vous l'avez entendu.

PASQUIN.

L'amour excuse tout.

SANSPAIR, *en souriant.*

Excellente morale!

PASQUIN.

Ne dit-on pas qu'Hercule a filé pour Omphale?

SANSPAIR.

Hercule étoit un fou.

PASQUIN.

Vous avez beau parler,
Il faut que tôt ou tard on se mette à filer.

SANSPAIR, *vivement.*

Je ne changerai point, la chose est résolue.

PASQUIN.

Vous baisserez le ton dès que vous l'aurez vue.

SANSPAIR.

Je l'ai vue, admirée, et me suis soutenu.

PASQUIN.

Ah! c'est que le moment n'est pas encor venu;
Je le sens qui vient.

SANSPAIR.

Paix.

PASQUIN.

Vous m'imposez silence:
Mais, si vous vouliez bien me donner audience,
Je vous dirois, monsieur, que vous avez trente ans,
Même un peu par-delà selon ce que j'entends:
Riche comme un Crésus, dans la vigueur de l'âge,
Ma foi, vous devriez songer au mariage.

SANSPAIR.

J'y renonce à jamais; j'en jure à tous momens.

PASQUIN.

Tenez, ce portrait-là se rit de vos sermens.

SANSPAIR.

Sachez...

PASQUIN.

Contre l'hymen votre raison déclame ;
Mais je gagerois bien que voilà votre femme.

SANSPAIR.

Je gagerois bien, moi, que vous êtes un fat.

PASQUIN.

Ma foi, vous gagneriez. Mais sans bruit, sans éclat,
Raisonnons.

SANSPAIR, *lui tendant la main.*

Excusez un terme un peu trop rude ;
Je me reconnois mal à cette promptitude :
Mais aussi contre moi pourquoi vous obstiner?

PASQUIN.

C'est que j'ai quelquefois le don de deviner.

SANSPAIR.

Encor? Je rends justice à cette aimable veuve ;
Mais contre ses appas je me sens à l'épreuve.
Qui? moi! prendre une femme en qui je vois régner
Tous les goûts dépravés qu'elle doit dédaigner,
Et qui mettroit en œuvre une adresse profonde
Pour me faire rentrer tôt ou tard dans le monde!
J'aimerois mieux cent fois mourir sans héritier,
Que de cesser de vivre en homme singulier.

PASQUIN.

Si vous étiez aimé par hasard?

SANSPAIR.

Si l'on m'aime
On doit sans balancer adopter mon systême ;
A l'objet de ses vœux il faut immoler tout,
Le penchant, les desirs, l'habitude, et le goût.

PASQUIN.

Pour le coup je vous tiens. Suivant votre maxime
La veuve auroit sur vous un droit plus légitime.
Si vous l'aimez, monsieur, elle peut exiger
Ce que vous exigez.

SANSPAIR.

Je veux la corriger.
Elle veut que d'un fat j'arbore l'apparence :
De nos prétentions voilà la différence.
Mais de son mauvais goût je préserve mon cœur,
Et d'un goût tout pareil je veux guérir ma sœur:
Semblable à la Comtesse, elle est esclave et folle
Des modes, des grands airs; le monde est son idole,
En un mot. Dites-moi, vous connoît-elle?

PASQUIN.

Non.

SANSPAIR.

Je vais vous employer à guérir sa raison.

PASQUIN.

Je ne m'en mêle plus.

SANSPAIR.

Pourquoi, je vous supplie?

PASQUIN.

En venant vous trouver j'ai rencontré Julie ;
Et d'abord, honoré de son attention,
J'ai lâché mes grands airs avec profusion :
De nos jeunes seigneurs affectant le langage,
Aussi bien qu'eux du moins j'ai fait leur personnage;
Pour qu'elle m'admirât j'ai tout dit, tout tenté.

SANSPAIR.

Qu'a produit tout cela?

PASQUIN.

Mes grands airs ont raté.

SANSPAIR.

C'est qu'elle a soupçonné...

PASQUIN.

Non; mais, sur ma parole,
Elle a changé de goût.

SANSPAIR.

Quoi! ma sœur n'est plus folle?

PASQUIN.

« J'admire, a-t-elle dit, messieurs les courtisans :
« Pensent-ils qu'on n'ait plus ni bon goût, ni bon sens?
« Bon dieu, quelle fadeur »! « Comment donc, mon infan
« Ai-je dit d'un ton fier, vous êtes méprisante!
« Sachez... » Mais, sans vouloir m'écouter un moment,
Elle m'a planté là fort impertinemment.

SANSPAIR.

Son procédé me cause une surprise extrême ;
Et j'ai peine...

PASQUIN.

Elle vient; jugez-en par vous-même.

SCENE III.

SANSPAIR, JULIE, PASQUIN.

JULIE.

Mon frere, d'où nous vient cet aimable seigneur ?
Est-il de vos amis ?

SANSPAIR.

Assurément, ma sœur;
Un seigneur si bien fait, si galant, doit vous plaire:
Ne dissimulez plus.

JULIE.

Détrompez-vous, mon frere;
De grace, ayez de moi meilleure opinion.
Sur vos sages discours j'ai fait réflexion :
De tous mes goûts pervers à la fin revenue,
Contre les faux-brillans je me sens prévenue;
Je me moque à présent de ce que j'admirois;
J'aime de tout mon cœur ce que je haïssois.
Vous, qui me paroissiez bizarre, insupportable,
A mes yeux maintenant vous êtes admirable;
Ce qui les effrayoit leur devient familier;
Rien ne leur paroît beau s'il n'est pas singulier;
Et, bien loin que nos goûts s'accordent mal ensemble,
Pour qu'un homme me plaise il faut qu'il vous ressemble.

SANSPAIR.

Vous me trompez, Julie; un pareil changement
Ne peut être à coup sûr l'ouvrage d'un moment.

JULIE.

Aussi pendant long-tems me suis-je combattue;
Et j'ai fait tant d'efforts que je me suis vaincue.

PASQUIN.

Ma foi, la pauvre enfant me fait compassion:
A vingt ans se livrer à la réflexion!
Sanspair, en vérité, vous la rendez maussade.

JULIE, *à Pasquin.*

Vous vous croyez charmant, et vous êtes bien fade.

PASQUIN.

Bien fade, ma princesse? Adieu, sage Sanspair;
Je ne veux plus chez vous prodiguer le bon air.
(*Pasquin sort.*)

JULIE.

Vous nous obligerez. D'un homme sage, grave,
J'aspire désormais à me rendre l'esclave:
Je vivrois avec lui dans un obscur séjour
Plus contente cent fois qu'au milieu de la cour.

SANSPAIR.

Ma sœur, je n'en crois rien.

JULIE.

Pour en avoir la preuve
Il ne tiendra qu'à vous de me mettre à l'épreuve:
Si quelque philosophe a du penchant pour moi,
Me voilà toute prête à lui donner ma foi.

SANSPAIR.

Vous le direz cent fois avant que je le croie ;
Mais, si vous disiez vrai, que j'en aurois de joie!
Aimez de bonne foi la singularité,
Et vous éprouverez ma libéralité.

SCENE IV.

SANSPAIR, JULIE, PASQUIN, LISETTE.

LISETTE, *à Sanspair.*

Je viens vous annoncer un grave personnage
Qui peut vous disputer le titre d'homme sage.

SANSPAIR.

Comment s'appelle-t-il?

LISETTE.

C'est le comte d'Arbois.

SANSPAIR, *d'un air empressé.*

Qu'il vienne.

LISETTE, *au Comte.*

Entrez, monsieur.

SCENE V.

LE COMTE, *vêtu singulièrement,* SANSPAIR, JULIE, PASQUIN, LISETTE.

LE COMTE, *entre gravement, s'appuyant sur une canne, et parle d'un ton empesé.*

Enfin donc je vous vois,
Cher comte de Sanspair, prototype des sages,
Ennemi courageux des modernes usages,
Des vices et des mœurs judicieux frondeur;
Embrassez votre émule et votre admirateur.

SANSPAIR, *après l'avoir embrassé.*

Je n'avois pas, monsieur, l'honneur de vous connoître.

LE COMTE.

Moi, je connois en vous mon voisin et mon maître.
En dépit de mon âge et de ma qualité
Vous m'avez inspiré la singularité:
Ce grave ajustement en est la forte preuve.
Vous avez vu tantôt une assez belle veuve,
La Comtesse, ma sœur: elle a beaucoup d'esprit,
Du savoir encor plus; mais rien ne la guérit
Du fol entêtement des usages du monde:
J'en suis au désespoir. Pour moi, plus je me sonde,
Plus je me trouve né pour être singulier,
Quoiqu'il me reste un air un peu trop cavalier.

LISETTE, *bas, à Julie.*

Pour un fou c'est fort bien jouer son personnage.

JULIE, *bas.*

A ravir.

LE COMTE.

Votre sœur passe pour être sage,
Et pourroit me servir de consolation
Dans mon petit réduit, sombre habitation,
Mais charmante à mes yeux. Et comme à la campagne
Un jeune solitaire a besoin de compagne,
En homme singulier, brusquement, sans fadeur,
Je viens vous demander cette prudente sœur.

SANSPAIR, *en souriant.*

Très prudente.

LE COMTE.

Je crois que l'humeur singuliere
Va m'en gratifier de la même maniere;
Et deux originaux se conviennent si fort
Que dès le premier mot ils se trouvent d'accord.
De mon bien, de mon rang on a su vous instruire;
Et vous n'êtes pas homme à vouloir m'éconduire.

SANSPAIR.

Si j'ose statuer sur votre extérieur,
Il vous donne le droit de prétendre à ma sœur.
Je ne m'en cache point, j'aimerois un beau-frere
Qui sauroit soutenir un si beau caractere;
Mais un homme à votre âge est toujours inégal.
A l'égard de ma sœur, vous la connoissez mal;

Loin de vous consoler dans votre solitude,
Elle n'y porteroit qu'ennui, qu'inquiétude;
Tout comme votre sœur elle aime le fracas,
Et l'esprit singulier ne l'amuseroit pas.

JULIE.

Mon frere, des grands airs je suis désabusée;
Je vous l'ai déja dit, la preuve en est aisée:
Si monsieur vous convient, excepté le cousin,
Tout époux me plaira venant de votre main.

SANSPAIR.

Qu'on nous laisse tous deux.

SCENE VI.

SANSPAIR, LE COMTE.

SANSPAIR.

Parlons avec franchise...

SCENE VII.

SANSPAIR, LE COMTE, LE BARON.

LE BARON, *entrant brusquement.*

Oh çà! cousin Sanspair, dès ce soir, sans remise,
Je veux de la cousine assurer le bonheur.
Vous savez comme moi que j'ai déja son cœur;
Qu'elle brûle d'envie...

SANSPAIR.

Elle dit le contraire ;
Mais de notre projet rien ne peut me distraire :
Vous êtes mon parent, simple, naïf, humain;
Vous avez de grands biens.

LE COMTE, *à Sanspair.*

Est-ce là ce cousin
Dont on vient de parler?

SANSPAIR.

Oui, monsieur, c'est lui-même;
Homme plein de candeur, que j'estime, que j'aime,
Parceque du vieux tems il rappelle les mœurs,
Et qu'il est ennemi du faste et des grandeurs :
Il est vif, il est prompt ; marque d'un cœur sincere :
C'est des honnêtes gens le défaut ordinaire,
Et l'unique défaut que je remarque en lui.

LE COMTE, *d'un air vif et surpris.*

Vous lui donnez Julie ?

LE BARON.

On contracte aujourd'hui,
Et demain on épouse.

SANSPAIR, *au Baron.*

Attendons, je vous prie.

LE BARON.

Cousin, je n'en puis plus : il faut qu'on me marie,
Ou qu'on m'assomme.

LE COMTE, *gravement.*

Eh bien ! on vous assommera.

LE BARON.

Cet homme est admirable ! Eh ! qui s'en chargera?

LE COMTE, *gravement.*

Mais... moi, si vous voulez.

LE BARON.

L'offre est fort obligeante.

Vous êtes donc, mon cher, d'une humeur assommante

LE COMTE, *toujours gravement.*

Quand quelqu'un me déplaît, je m'en fais un régal.

LE BARON, *à Sanspair.*

Que faites-vous ici de cet original?
Ose-t-il plaisanter avec cette figure?

LE COMTE, *du même ton.*

Me traiter de plaisant c'est me faire une injure:
Un homme singulier est toujours sérieux.

LE BARON.

Sais-tu bien, mon ami, que je suis bilieux?

SANSPAIR.

Parlez mieux, mon cousin, ou gardez le silence:
Apprenez que monsieur est homme de naissance.

LE BARON.

Ce visage seroit homme de qualité?

LE COMTE, *frappant du pied et de la canne.*

Morbleu ! si ce n'étoit la singularité...

SANSPAIR, *au Comte.*

Eh ! pour l'amour de moi...

LE COMTE, *vivement.*

Que le diable m'emporte...

SANSPAIR, *au Comte.*

Un homme singulier s'emporter de la sorte !

LE BARON.

Il croit donc m'effrayer avec son œil hagard?
Savez-vous qui je suis?

LE COMTE, *gravement.*

Un très plat campagnard.

LE BARON.

Moi, campagnard! moi, plat! Ah! si j'entre en furie...

LE COMTE, *d'un air menaçant.*

Eh bien?

LE BARON, *se reculant près de Sanspair.*

Retenez-moi, mon cousin, je vous prie;
Car il arriveroit ici quelque accident.

LE COMTE, *lui faisant une révérence.*

Ah! monsieur le Baron, je vous crois trop prudent.

LE BARON.

A quatre pas d'ici tu verrois ma prudence.

LE COMTE, *le prenant par le bouton.*

J'en veux dès ce moment faire l'expérience:
Venez, brave Baron.

LE BARON, *entraîné par le Comte.*

Séparez-nous, cousin;
Je sens que je m'échauffe.

SANSPAIR, *retenant le Comte.*

Eh! de grace, voisin...

LE COMTE.

Eh bien! promettez-moi de m'accorder Julie.

SANSPAIR.

Je ne le puis.

LE COMTE, *toujours gravement.*

Songez que je vous en supplie.

LE BARON.

Oser la demander c'est me faire un affront;
Et si je n'étois pas aussi sage que prompt...

LE COMTE, *se jetant sur le Baron.*

Que feriez-vous?

SANSPAIR, *retenant le Comte.*

Monsieur...

LE COMTE, *reprenant sa gravité.*

Pardon, mon cher confrere.
Il a mis en défaut mon humeur singuliere:
Mais je suis très surpris, pour trancher en un mot,
De vous voir entêté d'un cousin aussi sot;
Vous allez vous donner le plus grand ridicule...

LE BARON.

Sortons.

LE COMTE.

Soit.

LE BARON.

Attendez, il me vient un scrupule:
(*à Sanspair.*)
Est-il bien gentilhomme?

SANSPAIR, *l'éloignant du Comte.*

Eh! Baron, croyez-moi.

LE BARON.

Mais vous ne le croyez que sur sa bonne foi,
Et je suis délicat sur de pareils chapitres.
(*au Comte.*)
Avant que de nous battre apportez-moi vos titres.

LE COMTE.

(*lui montrant son épée.*) (*montrant son cœur.*)
Vous voyez le premier, et voici le second.

LE BARON, *faisant mine de tirer l'épée.*

Oh ! parbleu, mon ami, tu baisseras le ton;
Et sur-le-champ...

LE COMTE, *tirant son épée.*

Voyons.

(*le Marquis et la Comtesse paroissent.*)

LE BARON, *toujours la main sur la garde de son épée.*

Cousin, laissez-moi faire;
Ne me retenez plus.

LE COMTE, *appercevant le Marquis.*

Ah! j'apperçois mon pere.
(*à part.*)
A tantôt, cher Baron. Je m'esquive sans bruit.

LE BARON, *transporté de joie.*

J'ai gagné la bataille, et le poltron s'enfuit.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, SANSPAIR, LE BARON.

LE MARQUIS, *à Sanspair.*

N'est-ce pas là mon fils qui disparoît si vîte?

SANSPAIR.

Oui, monsieur, c'est lui-même.

LE BARON.

Il s'en retourne au gîte

Après avoir appris ce que c'est qu'un Baron.

LE MARQUIS, *à Sanspair.*

Que dit monsieur?

LE BARON.

Je dis qu'il n'est qu'un fanfaron.

LE MARQUIS.

Pour l'amour de monsieur je veux bien me contraindre;

Mais sachez que mon fils n'est pas homme à vous craindre

LE BARON, *mettant la main sur son épée.*

Prenez-vous son parti?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur, je le prends.

(*à Sanspair.*)

Quel est cet homme-là?

SANSPAIR.

C'est un de mes parens
Que monsieur votre fils a mis fort en colere:
Grace au ciel, mon cousin a l'humeur débonnaire.

LE BARON.

Ah! vous verrez beau jeu.

SANSPAIR, *le poussant.*

Baron, retirez-vous.

LE BARON.

Pour me remettre un peu je vais boire deux coups,
Et dormir là-dessus, attendant le notaire.
Cousin, plus de délais, ou sinon plus d'affaire;
Je vous le dis tout net, et j'en jure d'honneur,
Moi, moi, la Garouffiere, et votre serviteur.

SCENE IX.

SANSPAIR, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Vous avez un parent bien brutal, ce me semble?
Mais que pouvoient avoir à démêler ensemble
Mon fils et lui?

SANSPAIR.

Ma sœur a causé leurs débats.
Ils la veulent tous deux; cela ne se peut pas:
J'ai dit à votre fils que je l'avois promise;
Loin de se désister...

LE MARQUIS.

Ah! quelle est ma surprise!
Il sait que j'ai pour lui d'autres engagemens.

SANSPAIR.

Ils s'accordent donc mal avec ses sentimens.

LE MARQUIS.

Je les mettrai d'accord à coup sûr.

SANSPAIR.

C'est dommage
Qu'il soit un peu trop vif, car il paroît bien sage.

LE MARQUIS.

Lui?

SANSPAIR.

Jeune comme il est, se choisir un réduit
Pour fixer son séjour loin du monde et du bruit!
Se vêtir simplement, être grave et modeste!...

LE MARQUIS.

Parlez-vous de mon fils?

SANSPAIR.

Oui, vraiment. Je proteste
Que si je n'étois pas engagé...

LE MARQUIS.

Par ma foi,
Je crois que vous voulez vous divertir de moi.
Lui, grave! Lui, modeste!

SANSPAIR, *vivement.*

Eh! oui.

LE MARQUIS.

Sur ma parole,

Il n'est pas dans Paris une tête plus folle.
Le frippon devant vous se sera contrefait
Pour vous en imposer... Mais croyez...

SANSPAIR.

En effet,
Plus je rappelle ici cette métamorphose...

LE MARQUIS.

Hypocrite fieffé. Mais parlons d'autre chose.
Vous avez eu le tems de vous déterminer :
Quelle décision allez-vous nous donner ?
Quoi donc ? vous pâlissez ! D'où peut venir ce trouble ?

SANSPAIR, *à part.*

Quand il faut triompher ma foiblesse redouble.
Je tremble.

LA COMTESSE, *à part.*

Je frémis.

SANSPAIR, *à part.*

O terrible moment !
J'ai peine à revenir de mon saisissement.

LE MARQUIS.

Eh bien ! vous dites donc ?...

SANSPAIR.

Vous voulez bien permettre
Qu'avant que de parler je tâche à me remettre.
Monsieur...

LE MARQUIS.

Quoi ?

LA COMTESSE, *à part.*

Juste ciel ! que va-t-il prononcer ?

LE MARQUIS.

Je ne vois pas sur quoi vous pouvez balancer.

SANSPAIR, *d'un ton entrecoupé.*

Madame... je me suis rappelé la maniere
Dont vous m'avez parlé sur l'humeur singuliere;
Et par les sentimens que j'ai trouvés en vous,
Je conclus... que Beausang vous convient pour époux.
C'est un homme à la mode; il est brillant, aimable;
Et je le crois pour vous un parti très sortable.
Je ne m'oppose plus à l'hymen projeté;
Et voilà le portrait qu'il a bien mérité.

(*il rend le portrait à la Comtesse.*)

LA COMTESSE, *à part.*

Conclusion funeste! Hélas! je suis perdue.

LE MARQUIS, *à la Comtesse.*

Donnez-moi ce portrait. Vous voilà bien émue!

LA COMTESSE, *avec un souris forcé.*

Moi, monsieur? point du tout: qui pourroit m'émouvoir?

LE MARQUIS, *à Sanspair.*

Je puis donc désormais user de mon pouvoir,
Aller chercher Beausang, amener un notaire,
Et devant vous enfin terminer cette affaire?

SANSPAIR, *vivement.*

Devant moi? devant moi? Suffit que vous sachiez...

LE MARQUIS.

Oh! non pas, s'il vous plaît: il faut que vous signiez.

SANSPAIR.

Je ne signerai point.

LE MARQUIS.

En voici bien d'un autre!

SANSPAIR.

Pourquoi ma signature? il suffit de la vôtre.

LE MARQUIS.

Eh! non.

SANSPAIR, *d'un grand sang-froid.*

J'en suis fâché.

LE MARQUIS.

N'êtes-vous pas tuteur?

SANSPAIR.

La parole suffit entre des gens d'honneur.

LE MARQUIS.

Un tuteur doit signer; c'est la loi, c'est l'usage.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Je crois qu'il ne faut pas insister davantage;
Il ne signera pas.

SANSPAIR.

Ne vous ai-je pas dit
Qu'entre des gens d'honneur la parole suffit?

LE MARQUIS.

Le contrat seroit nul.

SANSPAIR.

Nul ou non, que m'importe?

LE MARQUIS.

Il faut extravaguer pour parler de la sorte.
Je vous dis que les lois, en dix mots comme en un...

SANSPAIR.

Citez vos lois, monsieur, à des gens du commun :
Ma parole est ma loi ; je veux que l'on s'y fie,
Sans qu'un notaire écrive et vous la certifie.
Écrire sa promesse est une indignité
Qui fait, à mon avis, honte à l'humanité.

LA COMTESSE.

Ce noble sentiment me paroît un oracle.

LE MARQUIS.

Si je n'étouffe pas ce sera grand miracle.

LA COMTESSE.

Les singularités sont mon aversion ;
Mais celle-ci ravit mon admiration.

LE MARQUIS.

Courage !

LA COMTESSE.

Oui, la maxime est digne qu'on l'admire ;
Et, non plus que monsieur, je ne veux point écrire.

LE MARQUIS, *à la Comtesse.*

Vous ne signerez pas? Vous ?

LA COMTESSE.

Non, absolument ;
Vous vous contenterez de mon consentement.

LE MARQUIS.

La voilà folle aussi ! Treve de raillerie.

LA COMTESSE.

C'est vous qui prétendez que je me remarie,
Que j'accepte Beausang ; vous m'imposez la loi :

C'est à vous à signer et pour vous et pour moi.

LE MARQUIS.

Parbleu, nous allons faire un acte bien valable !

(*à Sanspair.*)

Ayez le procédé d'un homme raisonnable,
Ma fille signera; j'en jure mon honneur.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Voulez-vous me contraindre à signer mon malheur ?

SANSPAIR, *à part.*

Son malheur !

LE MARQUIS, *à la Comtesse d'un air menaçant.*

Ah !

LA COMTESSE.

Du moins que monsieur me prévienne,
Et que ce soit sa main qui dirige la mienne.
Si vous signez, monsieur, je vous imiterai.

LE MARQUIS.

Ah ! passe pour cela.

SANSPAIR.

Moi ! je vous préviendrai !
Ne vous en flattez pas. Pour finir votre affaire
Amenez, s'il le faut, ici votre notaire;
S'il croit avoir besoin de mon consentement,
Je le lui donnerai de bouche seulement.
Pour signer, je veux être écrasé de la foudre
Si vous venez jamais à bout de m'y résoudre.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

J'irai jusqu'à ce point, et jamais plus avant.

LE MARQUIS.

Oui? Préparez-vous donc à rentrer au couvent.
Si vous m'y faites voir la moindre résistance,
Ma malédiction hâtera ma vengeance.

LA COMTESSE.

Que le ciel m'en préserve! Ah! loin de l'encourir,
Où vous me conduirez je veux vivre et mourir:
Dans l'état où je suis, la plus sombre retraite
Est ce qui me convient, et ce que je souhaite.

LE MARQUIS.

Nous allons voir. Venez. Je vais vous consigner
En lieu sûr. Vous, monsieur, apprenez à signer.

SCENE X.

SANSPAIR.

Ciel! faut-il qu'un couvent renferme tant de charmes?
Malheureux que je suis! Je sens couler mes larmes!
Quelle foiblesse indigne! Un philosophe! Eh! quoi!
Je verrois de sang-froid qu'elle se perd pour moi?
« Dans l'état où je suis, la plus sombre retraite
« Est ce qui me convient, et ce que je souhaite ».
Et dans ces termes-là je méconnois l'amour!
Comtesse, vous m'aimez. Ah! funeste retour!
Dois-je causer sa perte, assuré qu'elle m'aime?
Ou faut-il la sauver en me perdant moi-même?

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, PASQUIN.

LE BARON.

Il demande à me voir pour nous raccommoder?

PASQUIN.

Oui, monsieur.

LE BARON.

Et Julie? il va me la céder,

Sans doute?

PASQUIN.

Vous allez vous ajuster ensemble.

Le voici.

LE BARON.

Mon aspect le fait frémir. Il tremble.

SCENE II.

LE COMTE, LE BARON, PASQUIN.

PASQUIN, *au Comte.*

J'ai rencontré monsieur ; je vous l'amene ici.

LE BARON.

Vous voulez me parler, m'a-t-on dit? me voici.

LE COMTE, *à Pasquin.*

Empêche que quelqu'un ne vienne nous surprendre.

LE BARON, *d'un air inquiet.*

Nous ne nous dirons rien que l'on ne puisse entendre,
Je crois?

LE COMTE, *à Pasquin.*

Va, laisse-nous, et chasse les fâcheux.

PASQUIN.

Fiez-vous à mes soins ; et poussez bien tous deux.
(*il alonge une botte au Baron.*)

LE COMTE, *à Pasquin.*

Ferme la porte.

SCENE III.

LE COMTE, LE BARON.

LE COMTE.

Allons ; nous voici tête-à-tête,

Et nous ne craignons plus que Sanspair nous arrête.

LE BARON.

Comment ! Je n'entends rien à votre procédé:
On m'a dit qu'avec vous j'étois raccommodé.

LE COMTE.

Pas encore: il y manque une cérémonie.

LE BARON.

Quoi ? Que faut-il ?

LE COMTE.

Vous battre, ou me céder Julie.

LE BARON, *voulant sortir.*

Je vais tenir conseil, puis nous verrons.

LE COMTE, *l'arrêtant.*

Tout doux;
Il faut que ce procès se décide entre nous.

LE BARON.

Eh bien ! une autre fois. Je ne vois rien qui presse.

LE COMTE.

Je suis trop offensé...

LE BARON.

Fausse délicatesse.
Tenez, pardonnons-nous.

LE COMTE.

Non. L'épée à la main.

LE BARON.

(*à part.*)

Ah ! que vous êtes vif! Où diable est le cousin ?

LE COMTE.

En garde, ou, par la mort...

LE BARON.

Bride en main, je vous prie.
Vos singularités passent la raillerie.
A toute ma valeur je pourrois me livrer
Si nous avions quelqu'un qui pût nous séparer:
Du moins que mon cousin vienne nous voir combattre;
Car jusqu'au dernier sang je ne veux pas me battre.
Convenons de nos faits, ensuite vous verrez...

LE COMTE.

Vous céderez Julie, ou bien vous vous battrez:
Voilà tout en deux mots.

LE BARON.

L'aimez-vous?

LE COMTE.

Oui, je l'aime;
Et l'aurai malgré vous, malgré Sanspair lui-même.

LE BARON.

Ah! c'est une autre affaire. En êtes-vous aimé?

LE COMTE.

Autant... qu'elle vous hait.

LE BARON.

Parbleu! j'en suis charmé.
C'est mon cousin qui veut que j'épouse Julie:
Moi qui suis complaisant, j'en faisois la folie,
Le tout pour l'obliger, entre nous; mais, ma foi,
Vous aurez la bonté de la faire pour moi.

Ainsi donc qui voudra vous dispute la belle;
Je veux être pendu si je me bats pour elle:
Sur tout autre sujet on pourroit s'éprouver.

LE COMTE.

Vous me la cédez donc?

LE BARON.

Sans en rien réserver.

LE COMTE.

Quand vous en allez-vous?

LE BARON.

Ce soir je me retire.

LE COMTE.

Je veux qu'avec Sanspair vous alliez vous dédire,
Sans avoir avec lui nulle explication:
N'y manquez pas au moins.

LE BARON.

C'est mon intention:
Vous verrez à quel point ira ma complaisance.

LE COMTE.

Agissez sans détour, et faites diligence.

LE BARON, *fièrement.*

Un Baron tient toujours tout ce qu'il a promis,
Sur-tout quand il s'agit d'obliger ses amis.
Serviteur.

LE COMTE, *faisant mine de le reconduire.*

Permettez...

LE BARON.

Sans façon, je vous prie:

Adieu. Mes complimens à la belle Julie.
Si jamais vous avez quelque affaire d'honneur,
(*mettant la main sur la garde de son épée.*)
Vous pouvez disposer de votre serviteur.

SCENE IV.

LE COMTE.

Voilà mes fanfarons ! Présentement j'espere
Que j'obtiendrai Julie en dépit de mon pere.

SCENE V.

LE COMTE, PASQUIN.

PASQUIN, *accourant.*

Eh ! vîte, décampez ; votre pere me suit.

LE COMTE.

Je l'attends.

PASQUIN.

Non pas moi. Je n'aime point le bruit.
Je m'esquive au plutôt; et si vous étiez sage...

SCENE VI.

LE MARQUIS, LE COMTE.

LE MARQUIS.

Que faites-vous ici dans ce bel équipage?

LE COMTE.

Vous voyez; je m'amuse.

LE MARQUIS.

Ah! vraiment, c'est bien fait.
D'un procédé si fou quel peut être l'objet?

LE COMTE.

Mais... d'obtenir Julie.

LE MARQUIS.

Eh! que devient Hortense?

LE COMTE.

Elle aura la bonté de prendre patience.

LE MARQUIS.

Vous savez que son pere est de mes grands amis;
Que j'ai promis tantôt...

LE COMTE.

Moi, je n'ai rien promis.

LE MARQUIS.

L'impudent! Savez-vous que je suis votre pere?

LE COMTE.

Oh! je n'en doute point: mais une telle affaire
Exige tout au moins que je sois consulté.

LE MARQUIS.

Je ne dois consulter que mon autorité.

LE COMTE.

Mon cœur ne convient pas d'une telle maxime.

LE MARQUIS.

Vous aimez donc Julie?

LE COMTE.

Oui, je l'aime. Est-ce un crime?

LE MARQUIS.

Sans doute. Elle n'est pas assez riche pour vous.

LE COMTE.

Ah! j'aurai trop de bien si je suis son époux.

LE MARQUIS.

D'un jeune extravagant voilà le sot langage:
Il s'en mord bien la langue après le mariage.

LE COMTE.

Je n'en accuserai que moi seul en ce cas.

LE MARQUIS.

Sanspair à cet hymen ne consentira pas.
N'est-il pas engagé?...

LE COMTE.

Je crains peu cet obstacle.

LE MARQUIS.

Sachez que pour le vaincre il faudroit un miracle.

LE COMTE.

Eh bien! je le ferai.

LE MARQUIS.

Quelle présomption!

Je suis bien informé de son intention.
Sa parole est donnée, et sa parole est sûre:
Ainsi retirez-vous.

LE COMTE.

Un mot, je vous conjure.
Supposons un moment qu'il m'accorde sa sœur,
Y consentirez-vous?

LE MARQUIS.

Oui, j'en jure d'honneur;
Et je ne risque rien.

LE COMTE, *à part.*

Beaucoup plus qu'il ne pense.

LE MARQUIS.

Mais, si vous échouez, acceptez-vous Hortense?

LE COMTE.

Oui, je vous le promets.

LE MARQUIS.

Me voilà satisfait.
Je vous avertis donc que Sanspair est au fait.

LE COMTE.

Et de quoi?

LE MARQUIS.

Du beau tour que vous vouliez lui faire.
Il vous connoît à fond, et sait tout le mystere:
Ainsi, loin d'avancer par ce déguisement,
Vous n'avez inspiré que de l'éloignement.

LE COMTE.

Eh! qui l'a mis au fait?

LE MARQUIS.

C'est moi, ne vous déplaise.

LE COMTE.

Ah! c'est vous?

LE MARQUIS.

Oui, moi-même.

LE COMTE.

Eh bien! j'en suis fort aise.
Dans mon air naturel il faut donc me montrer.

LE MARQUIS.

Ce qui vous reste à faire est de vous retirer:
Et je ne suis venu, puisqu'il faut vous le dire,
Que pour vous emmener. Allons.

LE COMTE.

Je me retire;
Mais je vous avertis que je vais revenir
Pour demander l'aveu que j'espere obtenir.

LE MARQUIS.

Vous ne l'obtiendrez point.

LE COMTE.

Je vous demande en grace
De permettre du moins que je me satisfasse.

LE MARQUIS.

Oh! je vous le permets du meilleur de mon cœur.

LE COMTE, *en s'en allant.*

Je suis content.

LE MARQUIS.

(*d'un air de surprise.*)
Sortons. Ah! voici votre sœur.

SCENE VII.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Que faites-vous encore ici, je vous supplie?

LA COMTESSE.

J'y viens faire, monsieur, mes adieux à Julie.

LE MARQUIS.

Vous pouviez vous passer de semblables adieux;
Et quelque autre raison vous attire en ces lieux.

LA COMTESSE.

Je l'avoue; et, s'il faut vous parler sans mystere,
Je viens la conjurer de tenir pour mon frere.

LE MARQUIS.

De quoi vous mêlez-vous?

LA COMTESSE.

Leur sort me fait pitié;
Et j'ai cru leur devoir ces marques d'amitié.

LE MARQUIS.

Cette pitié va loin; je vois couler vos larmes.

LA COMTESSE.

Du sexe dont je suis ce sont les seules armes,
Les seules que je puisse employer contre vous.
Vous ne me verrez plus. Je jure à vos genoux
Que je quitte le monde et sans trouble et sans peine;
Mais mon cœur ne sauroit soutenir votre haine.
Mon pere, laissez-vous désarmer par mes pleurs;

Votre haine est pour moi le comble des malheurs.
Daignez me pardonner ma désobéissance.
A vos intentions si j'ai fait résistance,
Croyez que je suis plus à plaindre qu'à blâmer.
Punissez-moi, monsieur, sans cesser de m'aimer.

LE MARQUIS.

Je vous trouve indocile et désobéissante;
Mais je vous aime encore.

LA COMTESSE, *se levant avec transport.*

Ah! je suis trop contente;
Et sans aucun regret je cours à ma prison,
Si je puis de mon frere obtenir le pardon.
Accordez à mes pleurs cette grace nouvelle.

LE MARQUIS.

Ne les prodiguez point pour un frere rebelle.
Je viens de lui parler: nous touchons au moment
Qui le punira bien de son entêtement.

LA COMTESSE.

Je le plains et je pars. Mais souffrez, je vous prie,
Qu'avant que de partir j'aille embrasser Julie;
Ensuite je viendrai vous rejoindre en ce lieu,
Pour vous dire, mon pere, un éternel adieu.

LE MARQUIS.

Vous me faites frémir. Je suis vif et sévere,
Mais j'ai toujours pour vous des entrailles de pere.
Votre discrétion vous trahit et vous perd.
Une fois avec moi parlez à cœur ouvert.
Pourquoi haïr Beausang? c'est un jeune homme aimabl

LA COMTESSE.

Et c'est ce qui pour moi le rend plus redoutable.
De tous nos jeunes gens vous connoissez les mœurs;
Elles m'exposeroient aux plus cruels malheurs.
Ce que j'ai vu me cause une frayeur mortelle.
Fidele à mon époux, je le voudrois fidele;
Mais, loin que de mon cœur son amour fût le prix,
Je verrois l'inconstant m'accabler de mépris,
Et me laisser bientôt, par son indifférence,
L'affreuse liberté qui produit la licence,
Et qui rend la vertu si gothique aujourd'hui
Qu'elle porte partout le dégoût et l'ennui.
Tels sont mes sentimens, qui vous feront comprendre
Qu'aux desirs de Beausang mon cœur ne peut se rendre.
Il est trop délicat pour vouloir s'exposer
Aux tourmens infinis qu'on pourroit lui causer:
Et j'aime bien mieux vivre et mourir renfermée,
Que de souffrir l'horreur d'aimer sans être aimée.

LE MARQUIS.

Votre discours me frappe, et j'aime la vertu.
Contre vos sentimens j'ai long-tems combattu,
Parceque j'ignorois qu'elle en étoit la source:
Pour combattre les miens quelle heureuse ressource!
L'estime enfin triomphe et vous rend mon amour;
Mais j'exige de vous le plus parfait retour.

LA COMTESSE.

Mériter vos bontés est ma plus forte envie.
Fallût-il immoler mon repos et ma vie,

Me voilà prête à tout. Mon cœur n'est plus à moi;
Mais vous pouvez enfin disposer de ma foi.

LE MARQUIS.

Non; je n'exige plus un pareil sacrifice:
Je demande un aveu sans fard, sans artifice.
J'ai lu dans votre cœur, ou je suis fort trompé;
Des vertus de Sanspair il me paroît frappé.

LA COMTESSE.

Elles m'ont inspiré la plus profonde estime:
Vous avouerez, je crois, qu'elle est bien légitime.

LE MARQUIS.

Dites plus; vous l'aimez. Oui, par votre rougeur,
Je conçois que l'estime a pénétré le cœur.

LA COMTESSE.

Vous n'avez que trop vu jusqu'où va ma foiblesse,
Si c'est foiblesse en moi que d'aimer la sagesse;
Car elle est dans Sanspair au suprême degré.

LE MARQUIS.

J'en demeure d'accord; mais c'est un sage outré.

LA COMTESSE.

Un excès de folie est bien moins supportable;
Et Sanspair est au fond un caractere aimable.
Il est doux, complaisant; sa singularité,
Effet de sa candeur et de sa probité,
Ne met dans son esprit ni travers ni caprice.
Ami de la vertu, fier ennemi du vice,
Il ose ouvertement pratiquer la vertu;
Ouvertement par lui le vice est combattu.

Son cœur noble et hardi jamais ne dissimule;
Aimant mieux être cru bizarre et ridicule
Que de paroître aimable et charmant comme il l'est,
En feignant d'applaudir à ce qui lui déplaît.
Pour moi, c'est mon héros; et, malgré ses manieres,
J'idolâtre en secret ses vertus singulieres.
Pour le connoître à fond je n'ai rien oublié;
Mœurs, sentimens, façons, on m'a tout confié.
Lisant, sans qu'il le sût, jusqu'au fond de son ame,
J'ai vu qu'il étoit né pour une honnête femme;
Et, voulant assurer son bonheur et le mien,
Pour lui donner mon cœur j'ai recherché le sien.
Mais comment l'attaquer et me faire connoître?
A ses yeux vainement j'affectois de paroître,
Il ne me voyoit point. Pour venir à mes fins
J'ai su faire tomber mon portrait en ses mains.
Voilà de mon amour l'innocent stratagême.
J'ai fait redemander ce portrait par vous-même;
Et si vous rappelez tout ce qui s'est passé,
Vous sentez qu'à le rendre on a trop balancé
Pour ne pas présumer qu'un peu de complaisance
Auroit bientôt pour moi fait pencher la balance.

LE MARQUIS.

Et sur quel point Sanspair a-t-il donc insisté?

LA COMTESSE.

Que j'imitasse en tout sa singularité;
Mais, loin d'y consentir, je voulois au contraire
Que lui-même il cessât d'être extraordinaire.

Comme il croiroit par-là tomber du premier rang,
De peur de succomber il me livre à Beausang.
Mais, loin de lui céder une victoire entiere,
L'amour a fait agir son humeur singuliere :
Son refus de signer vous a déconcerté ;
L'exemple m'invitoit, et j'en ai profité.

LE MARQUIS.

Plus je suis éclairci, plus je vous trouve à plaindre.
A changer de façons pourrez-vous le contraindre?
Ne vous en flattez plus après ce qu'il a fait.

LA COMTESSE.

Il donne son aveu ; mais il en rompt l'effet.

LE MARQUIS.

Vous vous verrez forcée à suivre son système.

LA COMTESSE.

Il m'en coûteroit peu. Mais, mon pere, s'il m'aime
Autant que je le crois, autant que je le veux,
Il doit m'immoler tout pour devenir heureux.
En un mot, je veux voir jusqu'où va sa tendresse ;
Et je dois cette épreuve à ma délicatesse.

LE MARQUIS.

C'est penser sagement. Mais comment le revoir,
Puisqu'il croit qu'au couvent je vous mene ce soir?
Il ne vous convient pas selon la bienséance,
Ni pour vos intérêts, de faire aucune avance.

LA COMTESSE.

Non : pour me satisfaire il faut qu'auparavant
Il tâche d'empêcher que je n'aille au couvent.

Je venois voir sa sœur, me flattant que peut-être
Il surviendroit chez elle. Ah! je le vois paroître.
Sortons.

SCENE VIII.

SANSPAIR, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

SANSPAIR, *à la Comtesse.*

Ciel! est-ce vous? en croirai-je mes yeux?

LA COMTESSE.

J'allois chez votre sœur lui faire mes adieux.

SANSPAIR.

Vos adieux! Quoi! monsieur a-t-il l'ame assez dure?...

LE MARQUIS.

Elle doit m'obéir.

SANSPAIR.

Eh! je vous en conjure,
Différez quelques jours. Je m'en allois chez vous
Pour tâcher de calmer votre injuste courroux.

LE MARQUIS.

Mon courroux étoit juste; et vous êtes trop sage
Pour ne pas convenir qu'un pere qu'on outrage...

SANSPAIR.

Ah! si vous saviez tout!... Monsieur, voulez-vous bien
Lui permettre avec moi deux momens d'entretien?

LE MARQUIS.

Je ne suis point de trop, ce me semble; et je compte...

SANSPAIR.

M'expliquer devant vous ! Sauvez-moi cette honte,
Si vous avez pour moi quelque ménagement.

LE MARQUIS.

Pour vous faire plaisir je m'éloigne un moment.

SANSPAIR.

Vous m'épargnez, monsieur, une peine mortelle.
C'est bien assez pour moi de rougir devant elle.

SCENE IX.

SANSPAIR, LA COMTESSE.

SANSPAIR.

Quoi ! vous partez, madame, et vous m'abandonnez?
Voulez-vous m'accabler?

LA COMTESSE.

Monsieur, vous m'étonnez!
J'ai cru que ma retraite, au lieu de vous déplaire,
Étoit le seul parti qui pût vous satisfaire.

SANSPAIR.

Me satisfaire! ô ciel! je pourrois sans regret
Vous perdre pour jamais?

LA COMTESSE.

Me rendre mon portrait,
Me livrer à Beausang, c'est me prouver, je pense,
Que vous voyez ma perte avec indifférence.

J'épargne à votre cœur la honte de m'aimer.
Le soin de votre gloire a droit de vous charmer :
Vous avez sur cela des graces à me rendre ;
Et c'est à quoi, monsieur, j'avois lieu de m'attendre.

SANSPAIR.

Moi, vous remercier d'un dessein si cruel
Qui m'expose au tourment d'un remords éternel ?

LA COMTESSE.

Vous vous condamnez donc vous-même à ce supplice ?
Soit que je me renferme, ou soit que j'obéisse,
C'est vous qui me mettez dans la nécessité
De me jeter dans l'une ou l'autre extrémité.
Loin de vous opposer au dessein de mon pere,
(Ce qu'un heureux hasard vous permettoit de faire)
Vous donnez votre aveu quand je vous fais sentir
Qu'à ce cruel arrêt je ne puis consentir,
Et que, loin que Beausang puisse me rendre heureuse,
Une retraite obscure est pour moi moins affreuse.

SANSPAIR.

J'ai lu dans votre cœur, je ne m'en cache pas ;
Mais j'ai craint le pouvoir de vos divins appas :
Et j'aimois mieux vous perdre, et mourir de tristesse,
Que de vous immoler la raison, la sagesse.
Quelle félicité pourroit m'en consoler ?

LA COMTESSE.

Eh ! vous ai-je pressé de me les immoler ?
Penser ainsi de moi c'est me faire un outrage.
Je vous détesterois si vous étiez moins sage.

Cessez d'être excessif, et vous serez parfait:
Voilà ce que j'exige; et j'en verrai l'effet
Si mes foibles appas ont sur vous quelque empire.
Mais si vous résistez à ce que je desire,
Si vous balancez même à recevoir mes lois,
Vous me voyez, monsieur, pour la derniere fois.

SANSPAIR.

Vos lois! Vous voulez donc agir en souveraine?

LA COMTESSE.

C'est être, direz-vous, et bien haute, et bien vaine.
Ne vous alarmez point, j'éprouve votre amour;
Et mon regne, monsieur, ne durera qu'un jour.

SANSPAIR.

Qu'un jour! ah! sur mon cœur vous régnerez sans cesse.
Que faut-il pour vous plaire?

LA COMTESSE.

Une simple promesse:
C'est un engagement si sûr de votre part,
Que qui peut s'y fier ne court aucun hasard.

SANSPAIR.

Vous m'obligez, madame, et me rendez justice.
Avant que de vous faire un si grand sacrifice
Je veux lire une fois au fond de votre cœur.
M'aimez-vous?

LA COMTESSE.

De vous seul dépend tout mon bonheur:
Ou passer avec vous le reste de ma vie,
Ou renoncer à tout; c'est toute mon envie.

SANSPAIR, *se jetant à ses pieds.*

O bonheur trop parfait! ô sagesse! ô vertu!
Laissez agir mon cœur, il a trop combattu.
Oui, madame, à vos pieds ma raison s'humilie;
Et vous méritez bien qu'on fasse une folie.
Eh bien! qu'exigez-vous?

LA COMTESSE.

D'abord j'exigerai
Que vous vous habilliez comme je le voudrai.

SANSPAIR.

N'allez pas me jeter dans quelque extravagance.

LA COMTESSE.

Fiez-vous à mon goût sans nulle résistance.

SANSPAIR.

Je vois bien qu'il le faut. O ma chere raison!
Est-ce tout?

LA COMTESSE.

Non, monsieur: dans la belle saison
Nous quitterons Paris pour vivre à la campagne.

SANSPAIR.

Nous irons dans ma terre au fond de la Bretagne.

LA COMTESSE.

Point du tout; vous avez une terre ici près;
C'est là que nous irons pour respirer le frais.

SANSPAIR.

Volontiers; mais du moins nous n'y verrons personne.

LA COMTESSE.

Tous les honnêtes gens.

SANSPAIR.

O ciel!

LA COMTESSE.

Après l'automne
Nous reviendrons ici.

SANSPAIR.

Pour nous y renfermer.

LA COMTESSE.

Pour y voir le beau monde, et vous raccoutumer
A la société des personnes d'élite
Qui nous feront l'honneur de nous rendre visite.

SANSPAIR.

Je l'avois bien prévu, vous aimez le fracas.

LA COMTESSE.

Le nombre en est petit, ne vous effrayez pas.
En un mot je prétends, si vous voulez me plaire,
Que tout rentre céans dans l'usage ordinaire.
Me le promettez-vous?

SANSPAIR, *après avoir rêvé.*

Je vous en fais serment.

LA COMTESSE, *lui présentant la main.*

Vous pouvez donc sur moi compter absolument.

SANSPAIR.

Mais, madame, il nous faut l'aveu de votre pere;
Pourrons-nous l'obtenir, dites-moi?

LA COMTESSE.

Je l'espere?
Le voici qui revient très à propos.

SCENE X.

LE MARQUIS, SANSPAIR, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Eh bien!

Quel est le résultat d'un si long entretien?

SANSPAIR.

La tête m'a tourné; ma raison en soupire:
Vous entendez, monsieur, ce que cela veut dire.

LE MARQUIS.

Eh bien! le mal n'est pas si grand que vous pensez.
Êtes-vous bien d'accord?

LA COMTESSE.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

C'est assez.

Vous aimez donc ma fille?

SANSPAIR.

Ah! monsieur, je l'adore:

Daignez me l'accorder.

LE MARQUIS.

Votre choix nous honore:

Je ne balance pas entre Beausang et vous;
Mais il nous reste un point à traiter entre nous.

SANSPAIR.

Quel est-il?

LE MARQUIS.

Il s'agit d'appeler un notaire ;
Il faut pardevant lui stipuler un douaire.

SANSPAIR.

Un douaire, monsieur ? je ne m'en mêle point.

LE MARQUIS.

Eh ! qui voulez-vous donc qui décide ce point ?

SANSPAIR.

Vous. A cent mille écus mon revenu se monte ;
Posez sur cette base, et faites votre compte:
Douaire, préciput, tout ce qu'il vous plaira,
Sur votre bon plaisir tout se décidera ;
Et je serai content si madame est contente.
Réservez seulement vingt mille francs de rente
Que je veux dès ce soir assurer à ma sœur.

LE MARQUIS.

Vingt mille francs !

SANSPAIR.

Sans doute.

LE MARQUIS.

Avec un si bon cœur
On peut bien vous passer une humeur singuliere.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Souffrez que mon époux devienne mon beau-frere ;
Cet accord maintenant peut être ménagé.

LE MARQUIS.

Cela ne se peut pas. Monsieur est engagé.

LA COMTESSE.

Il se dégagera.

SANSPAIR.

Non, j'en suis incapable :
J'ai donné ma parole, elle est inviolable;
Si j'osois y manquer... Eh bien! que me veut-on?

SCENE XI.

SANSPAIR, LE MARQUIS, LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE, *présentant une lettre à Sanspair.*

C'est un petit poulet de monsieur le Baron.

SANSPAIR.

De quoi s'avise-t-il de m'écrire?

LISETTE.

Je pense
Que pour la Garouffiere il part en diligence.
En grosse redingotte, et le fouet à la main,
Sur sa vieille jument il s'est mis en chemin,
Après avoir écrit cette éloquente lettre,
Que pour vous en partant il vient de me remettre.

SANSPAIR.

Voyons ce qu'il m'écrit.

(*il lit.*)

« Adieu, cousin Sanspair.
« Je suis las de la ville et je vais prendre l'air.

« Je pars sans délai ni remise,
« Et vous rends votre sœur tout comme je l'ai prise.
« J'en suis fâché pour vous; mais tout homme, cousin,
« Qui prend femme à Paris, n'a pas l'esprit trop sain
« Au revoir ». D'où lui vient une telle boutade?
Et qui peut m'attirer cette sotte incartade?

LE MARQUIS.

Cet incident m'a l'air d'un exploit de mon fils:
Il a fait un miracle; il me l'avoit promis.

LA COMTESSE, *à Sanspair.*

Vous pouvez maintenant vous tourner vers mon frere.

SANSPAIR.

Daignez m'en dispenser; il est d'un caractere
Qui me répugne trop.

LE MARQUIS.

C'est un jeune éventé;
Mais il a le cœur noble, et d'une probité
Qu'on ne peut justement comparer qu'à la vôtre.

LA COMTESSE, *à Sanspair.*

Songez que de son sort va dépendre le nôtre.

SANSPAIR.

Le nôtre?

LA COMTESSE.

Oui, monsieur. Aucun engagement
Ne peut plus retarder votre consentement:
Si vous le refusez quand je vous le demande,
Quels droits sur votre cœur faut-il que je prétende?
Et puis-je me flatter...

SCENE XII.

LE COMTE, SANSPAIR, LE MARQUIS, LA COMTESSE, LISETTE.

LE COMTE.

Enfin, mon cher voisin,
Je viens de voir partir votre brave cousin;
Il m'a cédé ses droits: ainsi je vous supplie
De vouloir vous hâter de m'accorder Julie.
Quoique vous me voyiez en habit cavalier,
Comptez qu'à ma façon je suis très singulier.

LA COMTESSE.

Si vous l'êtes, mon frere, il faut cesser de l'être;
Car monsieur m'a juré de ne le plus paroître:
Il vous donne sa sœur en recevant ma foi.

LE MARQUIS.

Vous deviendrez donc sage?

LE COMTE.

Eh! qui l'est plus que moi?
J'ai l'air d'un étourdi; mais, ô futur beau-frere!
L'air ne décide pas toujours du caractere;
Même en beaucoup de gens il cache l'opposé:
Et souvent les plus fous ont l'air le plus posé.

SANSPAIR.

Sur ce principe-là vous êtes donc bien sage;
Et nous allons conclure un double mariage.

(*à la Comtesse.*)

Voyez jusqu'où sur moi s'étend votre crédit.

LA COMTESSE.

Mon bonheur est complet.

LE COMTE, *à son pere.*

Je vous l'avois bien dit,

Monsieur. Consentez-vous que j'épouse Julie?

LE MARQUIS.

Il faut donc me dédire?

LA COMTESSE.

Eh! je vous en supplie.

LISETTE, *au Marquis.*

Les marier tous deux, c'est faire leur bonheur:
Ils ont le même goût, ils ont la même humeur,
Tous les deux n'en font qu'une; et quand on se ressembl
Le diable est bien malin s'il vous met mal ensemble.

LE MARQUIS.

(*à Sanspair.*)

Allons donc stipuler. Vous ne refusez pas,
Au moins cette fois-ci, de signer aux contrats?

SANSPAIR.

Eh! mais... Absolument voulez-vous que je signe?

LE MARQUIS.

Oui.

SANSPAIR.

L'indigne coutume! Allons, je m'y résigne.
Il ne faut plus douter du pouvoir de l'amour,
Après tous les effets qu'il opere en ce jour.

(*à la Comtesse.*)

Vous voulez qu'au-dehors je change de systême:
Mais permettez qu'au fond je sois toujours le même.

LISETTE, *à la Comtesse.*

Laissez penser monsieur en toute liberté;
Il sera bon mari par singularité.

FIN DE L'HOMME SINGULIER.

EXAMEN

DE L'HOMME SINGULIER.

DESTOUCHES n'aimoit pas les philosophes modernes, et cependant il ne les a point vus dans leur triomphe : il fit contre eux quelques centaines d'épigrammes parmi lesquelles on n'en trouve pas une bonne ; c'est jouer de malheur. L'habitude qu'il avoit de ne regarder la philosophie que dans ses rapports avec la religion ne lui permit pas de pressentir à quel point les nouvelles doctrines étoient dangereuses pour l'ordre social : si cette vérité l'eût frappé, au lieu d'essayer d'intéresser pour son Homme singulier, il en auroit fait un personnage très comique avec lequel il auroit tourné en ridicule les principes philosophiques. Pour sentir combien cela étoit facile, il suffit de comparer le caractere de Sanspair à celui des hommes qui ont partagé les niaiseries de notre révolution.

Sa premiere manie est de se croire plus sage que les autres hommes ; rien n'est plus philosophique : il blâme tous les usages établis pour l'ordre de la société, et croit que pour être le mari d'une femme il suffit de lui donner sa foi sans faire intervenir les lois protectrices de l'union des familles : nous avons vu offrir au

Corps qui étoit censé représenter la nation françoise une femme qui n'avoit été épousée qu'en présence de la nature, en face du soleil; nous avons vu ce Corps représentatif accorder une pension à cette prétendue veuve d'une espece si singuliere. Sanspair ne veut être que l'égal de ses domestiques ; mais quand il a de l'humeur il les traite fort durement ; en leur accordant le titre de *monsieur*, il se donne à chaque instant une nouvelle occasion de leur rappeler qu'il est leur maître : autant nous est arrivé quand on nous a tous faits libres, égaux, et *citoyens*. Les domestiques de Sanspair sont des *messieurs* lorsqu'il leur adresse la parole, ils ne sont plus que des esclaves lorsqu'ils agissent ; car rien n'est plus fatigant que d'obéir à un homme qui ne reconnoît d'autres regles que son appétit et ses caprices. Aussi, dès la seconde scene, son maître-d'hôtel lui dit :

On veille jour et nuit pour tâcher de vous plaire ;
Je tourmente vos gens, je les tiens toujours prêts ;
Tous vos ordres ici sont comme des *décrets*
Dont on n'appelle point, et qu'on suit à la lettre,
Tout singuliers qu'ils sont, sans jamais se permettre
De les interpréter, ni tarder un instant :
Et malgré tous nos soins vous êtes mécontent ?

Très mécontent, répond Sanspair. C'est ainsi que les grands philosophes nous ont constamment répondu, quoique nous fussions toujours prêts à exécuter leurs décrets sans nous permettre de les inter-

prêter, tout singuliers qu'ils étoient; et les philosophes en sous-ordre avoient soin de nous tourmenter, comme Gorju, pour plaire à son maître, avoue qu'il tourmente messieurs les gens du comte de Sanspair. Cet homme singulier a sur l'éducation des femmes les mêmes idées que les novateurs ont voulu mettre en crédit: plein d'un profond respect pour lui, d'un souverain mépris pour les autres, il fait constamment son éloge, et dit du mal de sa sœur à tous ceux qui se présentent, même à un valet qu'il voit pour la premiere fois, et dont il veut se servir pour humilier cette jeune personne. Cela ne l'empêche pas de vanter sa bienfaisance; et rien n'est plus philosophique encore; car la bienfaisance des philosophes ne va jamais jusqu'à la charité qui nous ordonne de supporter les défauts de nos proches, ou seulement jusqu'à la politesse qui nous enseigne à les cacher aux étrangers : en un mot, le caractere, les principes, les actions de ce personnage, que Destouches a cru singulier, sont beaucoup plus communs qu'il ne le pensoit, et lui auroient fourni un véritable comique s'il n'avoit pas voulu mêler l'intérêt et le ridicule, deux choses incompatibles.

Ce que nous venons de dire suffit pour faire sentir les défauts du plan de cette comédie : il est mal conçu. Il étoit possible d'offrir un personnage bizarre, farouche, craignant d'accorder aux femmes le moindre ascendant sur lui, sans lui donner des principes dangereux et des idées niaises. Moliere a présenté le Misanthrope déja amoureux, et amoureux d'une coquette;

Destouches pouvoit montrer le Misanthrope prévenu contre l'amour, et subjugué par une femme réunissant toutes les qualités de la Comtesse; ce rôle alors auroit été d'un plus grand effet: car on conçoit fort bien qu'une femme trouve du plaisir à corriger à son profit un homme farouche par excès de vertu; mais personne ne conçoit quel charme le ridicule et déclamateur comte de Sanspair peut avoir pour l'aimable Comtesse.

Cette piece se soutient au théâtre, en partie par ses défauts qui offrent des combinaisons variées à l'acteur chargé du rôle principal, en partie par les jolies scenes de détail, parmi lesquelles il faut compter l'entrevue de Pasquin et de Lisette. Le jeune Comte est d'une étourderie qui amuse, sur-tout lorsqu'il vient en grave personnage, et que, toujours prêt à s'emporter, il s'écrie:

Morbleu! si ce n'étoit la singularité...

Le rôle du Baron campagnard est chargé comme tous les comiques de Destouches: sa jactance quand il se croit le plus fort, sa poltronnerie quand on le serre de près, offrent de ces scenes qu'on a déja vues dans beaucoup de pieces, et qui réussissent toujours quand elles sont bien jouées, sans doute parceque les exemples en étant communs dans le monde, chacun peut en apprécier le mérite; mais il n'étoit pas nécessaire de faire ce personnage si grossier, et sur-tout assez

niais pour prendre le mépris et des injures pour des preuves d'amour. Un baron qui habite ses domaines n'est point un paysan; et Destouches qui avoit vécu dans les cours, à la ville, et à la campagne, n'auroit pas dû confondre des nuances aussi distinctes. Le rôle de la Comtesse est agréable; tout ce qu'elle dit a de la grace et de la justesse : il est fâcheux que l'auteur l'ait réduite à venir chez un homme qui lui est inconnu, à rester tête-à-tête avec lui, à le rendre l'arbitre de sa destinée; cela est contre tous les usages, et expose le pere, qui du reste est fort raisonnable, à passer pour inconséquent en se prêtant aux démarches de sa fille. S'il étoit dans la confidence de ses enfans, s'il se faisoit un plaisir de corriger Sanspair, sa situation seroit meilleure, et la piece y gagneroit plus d'ensemble : en général les personnages ont des intérêts trop croisés; aussi les scenes ne sont-elles pas suffisamment liées.

On aime à voir cet original tomber aux pieds de la Comtesse; l'intérêt qu'il inspire quelquefois, défaut dans toute la piece, sert du moins à rendre le dénouement agréable. On a pu voir, par les comédies qui ont précédé celle-ci, que Destouches tenoit beaucoup à dénouer ses intrigues d'une maniere heureuse, et qu'il ne croyoit pas bien finir s'il n'attendrissoit. Cette combinaison est bonne sans doute; mais, ainsi que nous l'avons déja dit, il ne faut pas qu'elle coûte le sacrifice d'un caractere; et c'est pourquoi Moliere a si souvent dédaigné d'en faire usage.

Des pieces de Destouches insérées dans ce recueil

l'Homme singulier est incontestablement celle qui a le plus de défauts; cependant elle se fait lire avec plaisir pour les détails agréables qu'on y trouve, et parcequ'il est impossible de ne pas aimer les ouvrages dramatiques bien dialogués. Dans nos comédies modernes l'absence de logique se fait encore plus sentir que la foiblesse des combinaisons : aussi, pour trouver des personnages qui se répondent réciproquement, faut-il revenir aux ouvrages anciens; c'est ce qui nous a engagés à admettre l'Homme singulier, qui d'ailleurs est resté au théâtre.

FIN DE L'EXAMEN DE L'HOMME SINGULIER.

LA MÉTROMANIE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE PIRON,

Représentée pour la premiere fois
le 10 janvier 1738.

PRÉFACE.

Un chasseur passionné qui se trouve en automne au lever d'une belle aurore, dans une plaine, ou dans une forêt fertile en gibier, ne se sent pas le cœur plus réjoui que dut l'être l'esprit de Moliere quand après avoir fait le plan du *Misanthrope*, il entra dans ce champ vaste où tous les ridicules du monde se venoient présenter en foule et comme d'eux-mêmes aux traits qu'il savoit si bien lancer. La belle journée de philosophe ! Pouvoit-elle manquer d'être l'époque du chef-d'œuvre de notre théâtre ?

Telle étoit la réflexion continuelle que je faisois en composant *la Métromanie*, le versificateur se trouvant ici dans son élément, à-peu-près comme ce grand poëte et ce sage persécuteur du ridicule s'étoit trouvé là dans le sien ; mais avec la différence, bien fâcheuse pour moi, que dans *le Misanthrope* le poëte étoit souverainement doué des talens nécessaires au philosophe, au lieu qu'ici les talens nécessaires au poëte manquoient totalement au versificateur. De là s'élevoit en moi, comme s'élevera sans doute aussi dans l'ame du lecteur, un vif

regret que le maître ne se soit pas avisé de traiter un sujet assez fécond, assez piquant pour n'avoir pu même être tout-à-fait malheureux entre les mains du disciple. Que n'eût pas dit en effet ce grand homme où j'ai dit si peu? quelles fleurs n'eût-il pas fait briller? quels fruits n'eût-il pas fait naître sur un terrain plus connu de lui que de nul autre, et que je n'aurai tout au plus tapissé que d'un peu de mousse et de verdure?

Pénétré donc de mon insuffisance à si juste titre, la plume à chaque vers eût dû me tomber de la main; mais que peut le raisonnement contre la planete, et de quel poids sont des réflexions balancées par l'ascendant? Je ne prétends point par les grands mots de planete et d'ascendant me donner pour un de ces hommes heureusement nés sous l'astre qui forme les vrais poëtes; je ne viens pas de me rendre justice tout-à-l'heure pour me contredire sitôt. Je ne me donne que pour ce que je suis, que pour un de ces esprits trop ordinaires qui reçoivent le jour, non sous l'astre bénin dont l'influence est si rare, mais sous cet astre pestilentiel, et non moins dominant, qui fait qu'on a la fureur d'être poëte, et souvent, qui pis est, celle encore de se le croire.

Je cédai donc à la force majeure : ainsi peut bien s'appeler cette manie qui fait ici tout à la fois l'excuse, bonne ou mauvaise, de l'auteur et le titre de la piece ; et je lui cédai d'autant plus naturellement, qu'après tout le bien et le mal qu'elle m'a causés je ne pouvois manquer d'avoir une vive démangeaison d'en dire tout le mal et le bien que j'en pense.

Que de douceurs imaginaires, et que d'amertumes bien réelles n'a-t-elle pas en effet répandues sur le cours de ma vie ! A commencer par les amertumes, que de persécutions dès mon enfance, et qui n'aboutirent qu'à l'effet ordinaire des persécutions, c'est-à-dire qu'à rengréger le mal ! Je ne péchai plus qu'en secret ; et si des pécheurs c'est l'espece la moins scandaleuse, c'est aussi, comme on sait, la plus endurcie. Que ceux qui veilloient à mon éducation n'eurent-ils un peu d'adresse et de patience ; j'étois peut-être sauvé : peut-être que s'ils m'eussent laissé faire, soit dégoût ou légèreté, je me fusse redressé de moi-même. Cette façon de s'y prendre, toute simple qu'elle est, a corrigé plus d'une sorte de fous. Votre cheval est impétueux, indocile, et sans bouche ; rendez-lui la main, poussez-le même de vîtesse : sa propre ardeur aide à le fatiguer, et l'éperon aura fait ainsi l'of-

fice du meilleur des caveçons. Pourquoi notre jeunesse, par exemple, ne s'égare-t-elle plus dans les douces illusions du tendre amour? à quel heureux manege a-t-elle acquis sur ce point un degré de sagesse auquel nos peres, avec toute la leur, n'arrivoient qu'à peine sur la fin de leur vie? Elle doit ce bonheur au bel usage où sont aujourd'hui les parens de ne la plus réprimer dans ses premieres saillies, de l'abandonner à la fougue des passions naissantes, et même de pousser souvent la complaisance jusqu'à vouloir bien prendre la peine de lui donner l'exemple.

Mais je veux que la persécution qu'on me faisoit fût juste. Comment l'entendoit-on? puisque tandis qu'à la maison ce n'étoit que châtimens de toute espece pour rompre l'enchantement, au college au contraire on n'épargnoit rien pour en augmenter la force; les régens nous mettoient en main les poëtes classiques, en chargeoient nos mémoires, en abreuvoient nos esprits, nous en faisoient sentir et par-delà l'élégance et les graces, les exaltoient avec enthousiasme, et finissoient par nommer ce langage le langage des dieux. Pour moi, qui les écoutois avidement et de la meilleure foi du monde, je n'en rabattois rien dans ma foible

judiciaire. J'observois de plus que ces poëtes, sans avoir essuyé ni la fatigue, ni le danger des armes, et moins encore l'embarras des richesses; sans avoir été ni des Cyrus, ni des Crésus, n'avoient pas laissé, dans le calme de leur cabinet, que de se faire une célébrité, sinon plus grande, au moins plus pure, plus personnelle sans doute, et plus durable peut-être que celle de ces hommes si fameux. Est-il jeune tête, pour peu qu'il y pétille déja quelque bluette de feu poétique, qui soit assez ferme pour ne se pas tourner vers un point de vue si brillant? Se connoissant si peu, que ne présume-t-on pas de soi? je ne serois pas surpris que l'étourneau, sous l'aile encore de la mere, appercevant l'aigle au haut des nues, se flattât de l'y suivre au sortir du nid. Un de mes camarades de classes, jeune homme vif et bien fait, né brave (car il en est, je crois, du brave comme du poëte, *nascitur uterque*); celui-ci donc, l'imagination échauffée à sa façon de la lecture de l'Iliade, de l'Énéïde, et de nos merveilleux romanciers, s'enrôla dès l'âge de quinze ans dans les dragons. Je n'en avois que douze ou treize alors; et j'en étois encore à mon premier enthousiasme quand ce jeune étourdi partoit tout rempli du sien. « Adieu, mon ami, me dit-il d'un ton d'Ar-

« taban ; j'y perdrai la vie, ou je ferai voir jus« qu'où peut monter un brave soldat»! Il croyoit déja tenir à coup sûr et son épée et le bâton du maréchal Fabert dans le même fourreau ! « Cou« rage! ami, lui répondis-je à-peu-près du « même air; et moi, de mon côté, j'y perdrai « mon latin, ou j'aurai moissonné d'aussi beaux « lauriers que les tiens ! Reviens un Achille, et « sois sûr de retrouver en moi à ton retour un « Homere, qui te chantera comme tu l'auras « mérité »! Tels furent nos adieux héroïques. Nous nous séparâmes; et depuis nous avons tous les deux atteint notre but à-peu-près l'un comme l'autre. Le pauvre garçon, avec quarante-cinq ans de plus, et un bras de moins, est mort soldat aux Invalides.

Revenant à mon propos, je crois donc pouvoir dire que les enfans ne sont pas si peu des hommes qu'ils ne soient déja presque aussi vains que pere et mere. Or des vanités, comme de raison la plus folle doit avoir chez eux le droit de préférence. A l'attrait de celle-ci, qui rioit à ma sotte imagination, se joignoit l'amour du passe-tems; ajoutons-y le glorieux plaisir de la difficulté vaincue; plaisir vraiment puéril, et qui, si j'ai bonne mémoire, entre pour quelque chose dans tous les jeux de l'enfance, aussi bien que

dans notre ancienne poésie et notre nouvelle musique. Tout cela posé, n'est-ce pas pour un vieil enfant de dix à douze ans une amusette assez propre à lui piquer le goût que celle d'agencer, d'enfiler et de scander des syllabes françoises; de les arranger ensuite en lignes, et d'ourler enfin ces lignes de rimes qui, selon lui, font le caractere essentiel de notre poésie? Cependant des mots, petit à petit naissent les pensées; des pensées, les figures; des figures, les images: l'esprit s'accoutume au mouvement qui, l'échauffant de plus en plus, le fait enfin parvenir jusqu'à former des plans tels quels. Qu'on y réfléchisse un peu: ne seroit-ce pas quelquefois cette marche qui parmi nous auroit fait insensiblement du petit rimeur un versificateur de profession, comme une version couronnée en troisieme aura fait, par hasard, d'un écolier un traducteur? Peut-être n'est-ce même qu'à la faveur de ces premiers pas enfantins que nos vrais poëtes (sans en excepter les plus illustres) se sont apperçus de la supériorité de leur étoile. Le premier ressort qui fait mouvoir tous ceux du cœur et de l'esprit humain est toujours quelque chose de bien caché. En combien d'erreurs l'envie de découvrir ce premier mobile n'a-t-elle pas induit le jugement des spéculateurs? L'es-

saim d'abeilles qui par hasard se posa sur le berceau de Platon et sur celui de saint Ambroise ne passa que pour un présage de leur éloquence. Qui sait s'il n'en fut pas la cause? Cette éloquence en eux s'éveilla peut-être moins par leurs dispositions naturelles que de ce qu'on leur dit que ces abeilles, symboles alors de l'éloquence, s'étoient posées sur leurs berceaux. Quoi qu'il en soit, laissant là de si hautes destinées, et sans sortir davantage de mon sujet ni de mon humble sphere, tels furent les derniers jeux de mon enfance et mes premiers pas vers le Parnasse. Aux boules de savon, aux châteaux de cartes, succéderent immédiatement le badinage de la rime et les châteaux en Espagne.

L'adolescence arrivée, tout cela s'évanouit et s'éboula comme ce qui l'avoit précédé. Il fallut malgré moi songer au solide, et répondre au sage empressement de mes parens, qui me prescrivirent le choix d'un état proportionné à la médiocrité de leur fortune et de ma naissance. Ils auroient bien voulu, laissant agir la simple vocation, attendre en moi quelque talent décidé qui me déterminât par moi-même; mais le témoignage de mes régens les avoit habitués à ne m'en supposer aucuns: de ce que j'étois de ces jeunes égrillards qui ne sont pas toujours uni-

quement occupés de leurs tristes devoirs, ces maîtres m'avoient déclaré atteint et convaincu d'une incapacité totale et perpétuelle. Voilà de leurs oracles rigoureux, quand il ne s'agit pas de l'horoscope d'un faiseur de thêmes sans fautes, ou d'un écolier appartenant à gens d'une certaine importance, soit par la naissance, par les emplois, ou par les richesses; car alors ils n'adoucissent que trop les termes: et quelles en sont les suites? J'ai assez vécu pour en avoir été long-tems le témoin: la plupart de ces héros de classes ont été durant leur vie le rebut de la société, *et secùs*.

Je pensois dès-lors assez sensément et assez haut de l'état ecclésiastique pour m'être bien persuadé moi-même, et pour avoir également persuadé les autres que ce ne pouvoit ni ne devoit jamais être le mien. Cela chagrina beaucoup. Les familles, tant pauvres que riches, n'aiment rien tant que de voir les enfans s'embarquer dans un genre de vie qui débarrasse d'eux à peu de frais, et qui ne laisse pas d'attirer souvent de la considération, et presque toujours de bien mettre à l'aise. Mais mes parens n'étoient pas gens à me blâmer, ni même à jamais oser insister le moins du monde là-dessus; c'étoient de ces bons Gaulois qui, s'il en existe encore,

sont le jouet du siecle poli : on m'entend, je crois ; de ces bonnes ames, devenues aussi rares que ridicules, cent fois plus occupées de leur salut et de celui des leurs que de tout ce qui s'appelle ici-bas gloire et fortune. Le ciel les en a bénis dans la personne d'un frere que je viens de perdre chez les PP. de l'Oratoire, et qui, pour ses longs travaux comme pour sa piété, meurt honoré des regrets de son illustre congrégation.

Ce saint état donc mis à part, et s'agissant de fixer un peu les irrésolutions du jeune écervelé, on me mit vis-à-vis de Justinien, de Barême, et d'Hippocrate, et l'on me dit de choisir. Je le demande à qui m'a pu connoître ; étois-je mieux appelé à pas un de ces trois états qu'au premier? Riant, ouvert, ingénu, sensible et compatissant jusqu'à la foiblesse, élevé dans les principes et sous les exemples de la simplicité la plus franche et la plus naïve, qui pis est, par conséquent nulle ardeur du gain, pas la moindre étincelle ni d'ambition, ni de bonne opinion : étoient-ce là des dispositions pour des états dans lesquels on n'entre et l'on ne réussit plus guere qu'autant qu'avec des qualités toutes contraires à celles-ci on a la gloire et la fortune en vue? Etoit-ce être fait sur-tout pour la finance, dont on m'insinua l'opinion? j'entends pour la finance telle

qu'alors * on la pratiquoit ; car maintenant, à ce qu'avec admiration j'apprends au fond de ma retraite, tout est changé de mal en bien; et malgré le *nos nequiores mox daturos*, tout va de bien en mieux : le manteau de la saine philosophie s'est étendu, dit-on, sur toutes les conditions, au point que dans celle-ci même l'urbanité, la rectitude et le désintéressement regnent autant qu'en toute autre ; de sorte que nous voilà, grace au ciel, arrivés à l'âge inespéré où l'on ne peut plus s'écrier qu'en bonne part, *O tempora! ô mores!*

Mis sur les voies et sous la protection d'un des plus excellens maîtres, je vis donc en vain que, né sous le chaume, on pouvoit en ce tems-là, par un chemin très court, très facile et très battu, se flatter de vivre un jour sous des lambris dorés, et, de millions en millions, s'élever par degrés jusqu'à mourir gendre ou beau-pere de tout ce qu'il y avoit de mieux. Tout cela ne me gagna point. Deux choses me rebuterent de cette sorte d'élévation, l'aller et le revenir, la façon d'y parvenir et les désagrémens d'y être parvenu.

* En 1710.

La médecine et la jurisprudence me durent donc infiniment plus tenter. Tout frivole que j'étois, je regardois déja ces arts du même œil que je les vois encore aujourd'hui. Eh! quoi de plus digne de l'homme en effet que la science de la nature et des lois? quoi de plus noble que des emplois dont l'objet est de veiller à la conservation des biens, de l'honneur ou de la vie des citoyens? Né loin des grandeurs et de l'opulence, un homme obscur se peut-il mieux tirer du pair que par l'une ou l'autre de ces deux professions, qui le font également rechercher du peuple, des grands, et du prince? est-il, en un mot, deux plus belles portes ouvertes à des gens de cœur pour sortir du second néant dans lequel, en les tirant du premier, il a plu pour ainsi dire à la providence de les faire entrer sous la malheureuse enveloppe et le fâcheux titre d'hommes de néant?

Mais, 1° moi médecin! moi qui, par-dessus tous les foibles que je viens d'annoncer, eus toujours celui d'aimer à savoir à-peu-près ce que je dis, et sans comparaison plus encore ce que je fais; quand sur-tout il y va, comme il y eût été ici, du plus précieux intérêt de mon cher prochain! moi, dis-je, oser prendre possession d'un bénéfice à charge de corps! oser exercer un art où le plus grand savoir souvent ne guérit de

rien, et dans lequel une bévue, une impéritie n'expose pas à moins qu'à commettre un homicide! Prenons que malheureusement l'habitude et le mauvais exemple m'eussent assez aguerri pour que bientôt je ne me fusse pas beaucoup soucié d'une faute involontaire, dont on ne croit pas avoir un certain compte à rendre à Dieu, aux hommes, ni à soi-même, seroit-ce donc tout? la roue d'Ixion, le rocher de Sysiphe, sont-ils pires que ce que je considere au-delà? Eh quoi! avoir à soutenir de sang-froid, à combattre, à dissiper sans cesse les tristes visions d'un hypocondre! avoir à calmer les impatiences du vrai malade, ou les justes alarmes de l'homme en danger! avoir à répondre aux questions sans nombre d'une famille sensible ou dénaturée qui les environne! avoir enfin vingt fois par jour à laisser de porte en porte et d'un ton décisif, en s'en allant, l'espérance ou le désespoir à la ronde, au hasard d'essuyer à son retour les plus sanglans démentis! Quels dons, quels talens, quel courage ne faut-il pas pour faire d'un si fâcheux rôle son rôle unique et perpétuel? *Gaudeant benè nati!* Pour moi, du premier coup-d'œil, je reculai d'épouvante; et franchement, ni la fortune solide et le puissant crédit de nos médecins, ni leur belle sécurité au milieu de tant d'écueils et de dé-

goûts, ne m'ont pu faire un moment repentir d'en avoir eu peur, et de les avoir évités.

Restoit à prendre le parti du barreau : je le pris donc, et ne le pris pas encore sans bien trembler. Cet état, du côté de l'incapacité, n'expose pas une ame délicate à moins de scrupules que le précédent; car enfin l'avocat, outre la défense des biens de ses concitoyens, a quelquefois encore en main celle de leur vie, et souvent, qui plus est, celle de leur honneur. Une chose me rassuroit, c'est qu'ici du moins, outre les principes d'équité naturelle dont tout le monde a sa portion, l'esprit humain a pour second point d'appui l'étude opiniâtre des lois et des coutumes : océan vaste, à la vérité, mer qui, comme les autres, a ses bras, ses détroits, ses courans, ses golfes et ses baies; mais dont l'étendue immense, après tout, n'est pas à comparer à l'abyme impénétrable des regles et des caprices de la nature, qui tous les jours au chevet du lit des malades se joue de la doctrine la plus ferrée, et de la plus longue expérience.

Ce qu'il devroit y avoir à mon gré de plus rebutant pour un candidat du barreau c'est que les fruits d'une si belle et si longue étude ne puissent percer ni se recueillir qu'à travers les gravois et les halliers de la chicane. Pour moi,

j'avois courageusement franchi toute ces landes. Déja je possédois assez joliment Péreze, Daumat, et le *Praticien françois*. J'allois enfin débuter, au grand soulagement des curieux bien ou mal prévenus, et tous également impatientés de tant d'apprêts et de précautions, quand un revers de fortune, accablant tout-à-coup mes pauvres parens, renversa mes projets et ruina tant d'espérances vaines ou malignes. Devenu du jour au lendemain plus à plaindre cent fois que bien des veuves et des orphelins, ce fut à moi à me reposer de leurs intérêts sur d'autres défenseurs, et à ne plus songer qu'à me tirer moi-même d'affaire par toute autre voie; car celle-ci me devenoit absolument impraticable, la profession d'avocat étant, ce me semble, trop noble pour être compatible avec le besoin d'un écu. Il y fallut donc ou renoncer, ou déroger; et je n'hésitai point: j'y renonçai. En quoi je ne fis pas, à tout prendre, un bien grand sacrifice. Quel regret au fond pourrois-je en avoir, puisque de la trempe singuliere dont je suis, de même qu'à mon premier malade enterré j'aurois cru devoir abdiquer le doctorat, je sens également que j'eusse mis robe, sac et bonnet bas à la premiere bonne cause que j'aurois perdue; et à qui ce malheur-ci n'arrive-t-il point?

Quant aux autres métiers, depuis le plus honorable qui, si l'on veut, est celui des armes, jusqu'au plus abject qu'il plaira d'imaginer, la nature me les avoit tous interdits ; j'étois né presque aveugle.

En pareil cas un provincial infortuné, pour cacher sa misere ou pour y subvenir, n'a d'asyle que Paris. M'y voilà donc nouveau débarqué, un peu plus qu'adolescent, sans yeux, sans industrie, sans connoissances, et non seulement sans protecteurs, mais même entièrement dénué de tout ce qui contribue à s'en procurer. Où voudroit-on que je me fusse pourvu de ces rares qualités ? où les aurois-je acquis ces airs aisés, souples, avantageux, insinuans, capables seuls d'impatroniser le premier sot qui les a partout où bon lui semble de se présenter ? Auroit-ce été dans la poussiere d'un college de province ? dans la solitude obscure des foyers paternels ? dans l'austérité d'une éducation simple, grave et singuliere, au point d'avoir voulu me faire passer le chant, la danse, les lectures profanes, toute sorte de liaisons, en un mot tout ce qui peut orner le corps et l'esprit, pour des mondanités dangereuses qu'il étoit bon d'ignorer, ou de négliger toute sa vie ? Quelle école en comparaison des colleges et des académies de la capitale, d'où le jeune

homme, quel qu'il soit, s'introduit gaiement et de plain pied aux toilettes des hommes et des femmes, va s'asseoir aux grandes tables, figurer sur les bancs d'un théâtre, et tenir la place d'un rayon dans ces cercles appelés *bonnes compagnies*, sources de lumieres, de bonnes fortunes et de protections ! Hélas ! c'étoit peu d'avoir été privé de ces dernieres ressources ! je ne savois pas, je ne me pouvois pas douter qu'elles existassent; qui me les eût indiquées me les eût même indiquées vainement; ou je ne l'en aurois pu croire, ou cette malheureuse modestie, si naturelle à la jeunesse trop étroitement morigénée, m'en auroit plus écarté qu'approché.

Voilà donc, comme je viens de le dire, ma nacelle au milieu d'une mer inconnue, le jouet des vents, des flots et des écueils : elle faisoit eau de tous côtés; je me noyois, quand la poésie bien ou mal-à-propos me revint à la mémoire. Je m'en saisis comme de la seule et derniere planche que je voyois flotter autour de moi dans mon naufrage. Je sais trop quelle épithete on va donner à cette planche; mais que veut-on ? Par inclination peut-être autant que par extrémité, toute métaphore cessant, j'embrassai l'unique et bizarre espece de profession dont le début et l'exercice n'exigent outils, chefs-d'œuvre, lettres de maîtrise, avan-

ces, degrés, naissance, crédit, ni protection : l'on s'établit comme on peut.

Je n'entretiens mon lecteur de si petites choses, et n'ose parler de moi si long-tems contre la loi du sage, qu'en vue de me justifier humblement devant la société, dont bientôt je me sépare dans un âge avancé sans avoir eu le bonheur de lui pouvoir être utile, ni nécessaire, n'ayant labouré, bâti, calculé, médicamenté, plaidé, jugé, prêché, ni combattu, n'ayant fait pour elle en un mot que des vers : et quels vers encore ? des vers, comme on vient de le voir, moins inspirés par Minerve que par la nécessité. Celle-ci, dit-on, est la mere des arts : c'est donc le nôtre excepté ; car chacun sait où en étoit le bon homme Horace quand il disoit, *ohé!* et si de la nécessité ou de la poésie l'une des deux doit la naissance à l'autre, je suis payé pour croire que c'est à la poésie que sont dus les honneurs de la maternité. Quoi qu'il en soit, n'ayant contribué qu'en si chétive monnoie à ce que la société a droit d'exiger de tous ses membres, je me trouve à son égard dans un tort qui mérite bien, étant involontaire, qu'en partant je le diminue par quelques excuses mêlées à mes derniers adieux.

Du reste, si mon esprit dans sa maturité se rapprocha des folies de mon premier âge, on ne doit

pas douter, après ce que je viens de dire, que ce ne fût bien tristement et dans des idées fort éloignées de celles qui dans ce premier âge m'avoient enchanté. Quelle différence en effet entre ce qui ne fut qu'un amusement, et ce qui devient une derniere ressource! N'envisageant pour lors la poésie françoise que par son vrai côté, j'espérai peu et présumai encore moins. Quelle carriere à courir en effet sur les pas de tant de grands hommes qui par leurs ouvrages inimitables semblent l'avoir fermée plutôt qu'ouverte à ceux qui les y veulent suivre? Mais disons tout aussi; plus d'une pensée consolante me soutenoit dans ce coup de désespoir: le goût pour la retraite, les douceurs de l'indépendance, l'innocence d'un métier dont l'exercice, entre mes mains sur-tout, ne pouvoit ni ne devoit faire ombrage, envie, ni tort à personne; enfin la satisfaction de songer que du moins je saurois dès les premiers pas si je m'étois bien ou mal engagé, n'étant guere possible, quelque illusion qu'on se fasse partout ailleurs, de se la faire ici long-tems: car ici le but se manque ou se touche du premier coup à ne laisser aucun doute. Au théâtre une comédie fait rire ou bâiller, une tragédie pleurer ou rire; dès-lors le maître a prononcé, et prononcé sans appel: au lieu qu'en tout autre canton des muses, dans les sciences

d'esprit, de mémoire, et de raison, dans les hautes et dans les exactes comme dans les autres, le point de décision, le tort et le droit du savant, demeurent à jamais suspendus. Histoire, jurisprudence, physique, morale, une autre science encore sans comparaison plus importante et plus ennemie du problême, tout cela salles d'armes éternellement ouvertes aux assauts du pour et du contre. Le lecteur et l'écrivain, le professeur et l'étudiant, l'orateur et l'auditoire, le littérateur, son antagoniste et leurs juges, tout reste en l'air: l'un propose, l'autre objecte; tous veulent opiner. C'est que ce sont de grandes matieres qui intéressent le repos ou l'orgueil de l'esprit humain; et dès-lors il n'est petit ni grand qui ne veuille intervenir: on combat pour sa dame, pour la souveraine de ses pensées, pour la vérité dont il sied bien à tous, même à des *Sancho-Pança* d'être les *don Quichotte*. D'abord on ne cherchoit peut-être d'assez bonne foi qu'à s'éclairer les uns les autres; bientôt la dispute et l'aigreur s'en sont mises, et de toute part ensuite il y est allé de la gloire à n'en pas démordre: aussi ne démord-on plus nulle part. Delà des controverses à perte de vue qui de sophisme en sophisme jettent les fondemens ténébreux d'un pyrrhonisme universel. Quel supplice pour les amateurs et pour les

défenseurs du vrai, mais sur-tout pour les auteurs qui seroient pressés de savoir s'ils sont à leur place ou non! Chez nous, par bonheur, il ne s'agit que de fables amusantes; le succès de si petites choses ne méritant pas d'exciter la moindre jalousie, et n'intéressant pas plus sérieusement l'amour-propre des juges du camp que le véritable honneur des champions, notre cause se décide militairement, et d'ordinaire assez bien. La récolte, il est vrai, de part et d'autre est ici proportionnée à la valeur du fonds; la perte et le gain des deux côtés sont on ne peut moins considérables: il en revient à nos auditeurs une heure ou deux de divertissement, ou d'ennui; à nous un peu de vent dans la tête, ou de rougeur au front: rien par-delà pour les premiers; mais pour nous ce qu'au moins nous en rapportons de plus et d'un peu réel, c'est la certitude d'avoir eu tort ou raison de nous en être mêlés: et sachant ainsi à quoi s'en tenir, pour peu qu'il soit sensé, s'en va d'entre nous content ou corrigé qui veut. Perspective qui, selon moi, ne laisse pas d'avoir son agrément! mais des perspectives la plus belle au gré

« Du souriceau tout jeune et qui n'avoit rien vu »,

c'étoit l'idée touchante que je m'étois formée de

nos auteurs contemporains, dont en nouveau confrere je me réjouissois de rechercher la fréquentation; car je ne devois pas douter qu'elle ne fût délicieuse, l'amour des lettres, ce me semble, supposant une ame et des mœurs pareilles à celles des premiers tems. Me voilà, me disois-je en moi-même, ce que le vulgaire appelle un homme à plaindre. O vulgaire bien plus à plaindre que moi! le serai-je donc en fraternisant avec ce qui te ressemble si peu, avec ce que je conçois de plus rare et de meilleur en ce monde, avec les restes précieux de l'âge d'or? où se trouveroient-ils en effet les restes de ce bel âge si ce n'est parmi les seules gens qui le dépeignent si bien, et qui sans cesse le regrettent si fort? Enfin je vais n'être et ne respirer qu'avec le bel esprit, la saine raison, l'aimable candeur, et le désintéressement philosophique. Quel état ravissant! Comme eux, sans cupidité, sans prétention, sans artifice, puis-je manquer de sympathiser avec eux? Ils seront mes amis et mes protecteurs. Vivent de pareils appuis, et non les riches et les grands,

« Gens faisant tel bruit, tel fracas,
« Que moi, qui, grace au ciel, de courage me pique,
« J'en ai pris la fuite de peur! »

Ceux-là, *doux, benins, modestes, veloutés,*

d'humble contenance, sont bien mieux mon fait: ils m'aideront dans mes tentatives, me releveront dans mes chûtes, me prôneront dans mes succès; l'amour du travail avec de tels secours, s'il ne me tient lieu de talent, m'en donnera du moins l'apparence, qui souvent mene plus loin que le talent même. Pensant et raisonnant ainsi, je ne craignois, je ne desirois presque plus rien. Je pleurois de joie: cette belle espérance au sein de la misere étoit un rayon de lumiere, qui, du plus léger crépuscule en moi, faisoit d'avance un bel orient, et déja de l'espece d'enfer où j'étois, un paradis terrestre.

Il y eut bien dans tout cela quelque petite erreur de calcul. Les riches et les grands (la reconnoissance me force à l'avouer) ont un peu plus fait pour moi que messieurs de l'âge d'or. A tout bon compte revenir. Somme toute, resterent de net, comme je l'ai dit plus haut, quelques plaisirs chimériques, et nombre de maux réels dont le souvenir m'induisit à composer *la Métromanie.*

Je ne compte pas entre ces maux réels le manque de gloire et de fortune qui m'a tenu si fidele compagnie dans tout le cours de ma carriere; j'eus toujours trop mollement l'une et l'autre en vue pour avoir dû me trouver fort sensible à ces deux privations. J'espere qu'on m'en croira facilement

quant au mépris de la fortune ; ce mépris est inné dans tout mon cœur passionné pour la liberté. Être libre et faire fortune, on le sait trop, ce sont deux bonheurs incompatibles ; qui veut jouir de l'un doit absolument lui sacrifier l'autre. Où l'on pourroit donc n'en pas croire aisément ici le poëte à sa parole c'est lorsqu'il tranche encore de l'indifférence pour la gloire, s'entend pour cette gloire de succès passagers et d'honneurs littéraires si vivement poursuivis par les auteurs, et dont aucun d'eux n'ose parler du ton que je fais sans se faire aussitôt jeter au nez la fable du Renard et des Raisins. En effet, la manie de versifier passant pour un travers, persuaderai-je qu'un travers jouisse d'un des plus solides avantages de la vertu, en soutenant, comme il est pourtant vrai, qu'il se peut suffire comme elle, et seul se servir à lui-même de récompense? non, je n'y parviendrai point. Faisons donc mieux : supposons, pour avoir la paix, accordons même, s'il le faut, qu'en moi seul soit rassemblé tout le sot orgueil dont on veut que notre espece entiere soit enivrée ; la belle indifférence dont je me pare n'en restera pas pour cela moins naturelle ni moins vraisemblable. Eh! qui ne sait que le sot orgueil, en cas de revers, a des ressources infinies, et que plus il est mortifié, plus il est ingénieux à se forger

des motifs de consolation? Or n'entrevoit-on pas d'ici ceux qui sur l'article de la gloire dont je parle peuvent s'offrir tout d'un coup à l'esprit d'un auteur présomptueux et mécontent? Le disgracié, dans son chagrin, n'a qu'à se représenter non seulement par quelles voies et sur quels fronts le plus souvent tombent aujourd'hui les couronnes littéraires, mais encore combien de gens célebres sont morts sans les obtenir; avec le talent que sans faute il aura de savoir altérer un peu le fonds des choses à son avantage, il trouvera là bientôt de quoi se consoler, et même, sans de grands efforts de raisonnement, de quoi se faire de son propre abaissement un triomphe secret et fondé. Eh bien! me suis-je enfin rendu croyable? Est-on content?

Les seuls et vrais malheurs qui mirent donc, et qui durent mettre ma foible constance à l'épreuve, ce sont ceux dont l'oncle menace le neveu, acte troisieme, scene septieme, quand il dit:

> Tremble! et vois sous tes pieds mille abymes ouverts!
> L'impudence d'autrui va devenir ton crime:
> On mettra sur ton compte un libelle anonyme;
> Poursuivi, condamné, proscrit sur ces rumeurs,
> A qui veux-tu qu'un homme en appelle?

Le poëte répond laconiquement:

> A ses mœurs.

Réponse de théâtre, bout rimé; le plaisant bouclier que les meilleures mœurs du monde à présenter aux traits de la calomnie, appuyée sourdement par des rivaux accrédités, malfaisans et rusés! la scélératesse attaquée en opposeroit un d'Ajax, où la probité nue n'en auroit jamais d'autres que la négative et les larmes. Irréprochable tant qu'il vous plaira, la perversité qui jura votre perte de sang-froid, peut-être par passe-tems, le croiroit-on? et simplement pour exercer son industrie, n'en sera que plus âpre et que plus subtile à dresser ses machines. Les ressorts jouent. Voyons ce qu'ici fera pour vous cette innocence étonnée, peu sur ses gardes, et, comme je dis, moins versée mille fois que le crime dans l'art de se défendre; bien pis, ignorant même le plus souvent qu'elle est accusée au moment qu'on la flétrit et qu'elle succombe. Le tems, je le veux, dévoile enfin la vérité; on vous réintegre vous ou votre mémoire. A la bonne heure, quoique toujours trop tard. Mais jusque-là que n'aurez-vous pas souffert pendant que vos bourreaux auront savouré tranquillement votre affliction? Eh! n'ont-ils pas encore de reste pour se consoler de la justice qui vous est enfin rendue la secrete et damnable satisfaction de vous laisser sur le papier rouge? Le sage à cela vous crie, Que vous importe?

et déclame des merveilles. Mon Dieu, le sage voit les choses de moins près que l'affligé ne les sent! J'en atteste ces victimes reconnues sans tache à la fin d'une vie traînée dans l'humiliation, tandis que leurs persécuteurs triomphans n'en haussoient que plus orgueilleusement la tête et le sourcil.

Que sera-ce donc, pauvre poëte, si jadis vous avez donné malheureusement à ces faux inquisiteurs la moindre prise sur vous par une heure ou deux de feu mal employé dans votre premiere jeunesse? Ce n'auront pas été, comme on croit bien, des volumes de contes lascifs et dangereux, ni des livres complets de satires mordantes dont le fiel aura distillé sur l'honneur du prochain, et peut-être sur ce qu'on reconnoît de plus sacré dans ce monde-ci et dans l'autre? Oh! non sans doute; une si prodigieuse dépense n'est pas l'iniquité ni l'ouvrage d'un moment; ce n'aura même heureusement rien été de comparable à tout cela, rien de satirique, de séduisant, ni d'impie; rien que vous ayiez ni produit au grand jour, ni même avoué jamais. Qu'aura-ce donc été? Une folie, une débauche d'esprit fugitive et momentanée, une exagération burlesque, un croquis non moins informe qu'inconsidéré, auquel votre cœur ne doit pas être plus accusé d'avoir eu part que celui

d'un peintre en peut avoir à de légeres études d'après le nu, que celui de nos poëtes tragiques en eut à l'expression qu'ils donnent aux sentimens affreux de leurs scélérats, et d'un personnage incestueux, perfide, sacrilege, ou sanguinaire. Que vous dirai-je enfin? Ce n'auront été que des rimes cousues, presque en pleine table, à de la prose qui s'égayoit à la ronde sur la fin d'un repas: folie très blâmable! on ne peut trop le dire ni trop le répéter; mais si courte, qu'en faveur et de l'âge et des circonstances, un sage, un vrai dévot même n'auroit attendu qu'à peine au lendemain pour passer l'éponge dessus, n'eût-ce été que pour étouffer le scandale à sa naissance: belle intention qui n'est pas celle des méchans;

> Périsse le pécheur, et vive le scandale!
> En ces sortes de cas voilà de leur morale.

Vous vous êtes mis à dos cette peste de la société, qui, sans se soucier de la vertu, sans se donner même la peine de la pratiquer extérieurement, sans la connoître enfin que de nom, s'arme de ce nom si beau dès qu'il est question de nuire, et l'arbore alors effrontément; semblable à ces pirates qui, selon la rencontre et le besoin, font usage de tout pavillon. Plus de prescription pour

vous: quarante années de repentir sincere, de mœurs irrépréhensibles, d'ouvrages approuvés et décens; oui, ces quarante années vis-à-vis de deux heures de fol enthousiasme ne seront plus pour vous, grace à la charité de ces honnêtes zélateurs, qu'un moment, et qu'un moment perdu.

En effet au bout de ce tems, quelques succès vous ouvrent-ils passage aux honneurs de votre profession, c'est à ce passage étroit qu'on vous attend. Vous ne le tenterez pas, dites-vous, vous ne rechercherez point ces honneurs, soit par une modestie extrêmement en place, et de peur même qu'en les recherchant par cela même vous ne les méritiez encore moins, soit par prudence seulement, et pour échapper à la malveillance embusquée? Fort bien! mais à quoi bon, si malgré cette inaction louable ou judicieuse vous n'échappez point à la bienveillance de ceux qui conferent ces sortes d'honneurs? Ne vous y fiez pas! Oui, vous dis-je, il peut arriver, par un hasard bien rare, à la vérité, mais non sans exemple, que ces sages, quoiqu'instruits des saillies de votre jeunesse, d'une voix unanime et de leur propre mouvement daignent vous appeler entre eux. Plus votre bonheur alors paroît grand, plus votre malheur va le devenir. Au bruit d'une si glorieuse acclamation l'envie inquiete, éveillée par consé-

quent avant vous, et debout la premiere, se revêt en prude, et vole au tribunal de la vraie piété, trop simple souvent pour n'être pas quelquefois un peu crédule, souvent aussi trop délicate pour n'être pas d'autres fois un peu trop sévere, ou trop prompte. Là votre ennemie,

Sous le dehors plâtré d'un zele spécieux,

vous dénonce humblement, ouvre, en gémissant et comme à regret, son mémorial scandaleux, y donne à lire sur votre compte deux ou trois lignes presque effacées par vétusté, aide elle-même, en se signant, à les déchiffrer, y joint des faits et des écrits supposés; et de cette sorte, armée à la fois et d'une lueur de vérité et d'un nuage épais de mensonges, forte sur-tout du sommeil d'un accusé qui ne se doute cependant ni de son danger ni de sa gloire, elle allume la foudre à son aise, et vous écrase en riant. Le beau triomphe! Ne vaut-il pas mieux encore être sous les roues que sur le char?

Mais je m'apperçois que, sans le vouloir et d'abondance de cœur, tout en déclamant contre la calomnie et la détraction, qui l'une et l'autre m'ont de tous les tems poursuivi sans relâche, j'ai insensiblement fait un factum, et conté ma

propre histoire. Ce l'est en effet: qu'on m'y reconnoisse; je l'adopte en rougissant, et la ratifie dans tous ses points. Aussi-bien vient-on de la manifester en l'incrustant assez mal-proprement dans un éloge funebre de M. le président de Montesquieu, prononcé à Berlin en pleine académie. Ah! si ce grand homme, (qu'on me pardonne ce cri de la nature!) si ce grand homme, du haut des demeures célestes où sa belle ame a revolé sans doute, s'intéresse encore aux miseres d'ici-bas, on se le doit peindre bien surpris d'avoir été l'occasion d'un écart si bizarre et si peu mesuré! Comment ne le désavoueroit-il pas, lui qui fut l'esprit, la sagesse, la douceur, la politesse et l'humanité mêmes; lui qui m'honora de la plus solide amitié? Vrai philosophe qui, malgré mille vertus reconnues et couronnées, n'ayant pas moins essuyé les plus vives persécutions, voyoit ma faute et ma disgrace d'un œil si différent de celui de son dur panégyriste! * Ajoutons que la faute étoit de nature à mériter plus d'indulgence de ce dernier que de qui que ce fût car enfin

> Ce sage qui si haut, crûment et sans détour
> Releve les excès de la gaieté cynique,

* Maupertuis.

Qui du nord au midi va battant le tambour,
Et contant ma disgrace aux échos d'alentour,
Pour la rendre plus grande en la rendant publique,
Ce philosophe, errant de portique en portique,
A Vénus Uranie a-t-il bien fait sa cour
Quand sa Muse accoucha de la *Vénus physique*?
Cette Muse, aujourd'hui si grave et si pudique,
 Avant d'être sur le retour,
A-t-elle été si pure et si morigénée
Qu'on ne lui puisse rien reprocher à son tour?
Et ne lisons-nous pas dans un livre du jour
 Qu'en demoiselle assez mal née,
Qui de Paphos aimoit *outrément* le séjour,
 Elle envia la destinée
 Des colimaçons en amour?

Usons modérément de nos droits; et, loin de nous égayer davantage vis-à-vis d'un si rude aggresseur, prenons très sérieusement au contraire le parti de le seconder, en confessant pour la premiere fois de ma vie une fâcheuse vérité qu'il avoit si peur qu'on n'ignorât. A vingt ans donc, (mauvais exemple, jeunesse, mais bonne leçon!) à vingt ans je tombai dans le court égarement dont je viens de parler, et je le payai cher à soixante! Sans parler d'une grace accordée sous nos yeux en des cas peut-être plus graves, ne devois-je pas du moins un peu compter sur la double prescription? Puisse enfin cet humiliant et libre aveu, qui d'ailleurs manquoit essentiellement

au sceau de ma condamnation, achever d'expier une si vieille extravagance ! Puisse le regret mortel que j'en eus, presque en la commettant, regret que ma vénération pour les bonnes mœurs me fait emporter au tombeau, puisse-t-il me mériter le pardon dans les deux mondes! Du reste, comme il est trop juste, *veniam petimusque damusque vicissim ;* je veux dire que de ma part je pardonne aussi très sincèrement tant à mes délateurs qu'à leur suppôt. Ce me seroit même une espece d'ingratitude envers les premiers de conserver le moindre ressentiment contre eux, vu l'heureux tour que l'affaire a pris, graces, il est vrai, à la noble et courageuse amitié d'un Montesquieu, au puissant crédit d'une dame * qui n'en use que pour le signaler par des bienfaits; à la généreuse protection d'un ministre ** également bien voulu du royaume et du roi ; grace enfin à l'extrême bonté de ce roi le plus clément, le plus aimé, le plus auguste et le plus admiré des monarques! Quel rare concours de forces et de vertus, nécessaire au salut d'un malheureux, dont un homme ou deux de mauvaise volonté, sans haine particuliere et de

* La marquise de Pompadour.

** Le comte de Maurepas.

gaieté de cœur, avoient médité la ruine! L'oncle a-t-il donc tort de dire à son neveu:

Tremble ! et vois sous tes pieds mille abymes ouverts!

Celui ci, que je m'étois creusé si follement, n'est pas même si bien cicatrisé, malgré tant de puissance et de bénignité conciliées en ma faveur, qu'il n'en sorte encore comme on voit de terribles exhalaisons. Elles ne me suffoquent pas; je respire, mais non si fort à l'aise qu'il ne m'en reste encore un peu d'oppression! C'est ce qui me fit dire dans le tems, comme je fais encore quelquefois, d'un ton moitié plaintif et moitié gai:

Sur un bon lit, nommé l'État royal,
Couché gratis, en prélat je repose.
Là toutefois je sommeille assez mal.
Dire pourquoi, franchement, je ne l'ose.
C'est grand' pitié, tant c'est petite de chose!
Or, suis-je bien Sybarite accompli?
Sous le pauvre homme une feuille de rose
S'est mise en double, et fait un petit pli.

Pour passer de ce qui peine à ce qui soulage, et le franc et volontaire aveu de nos fautes nous acquérant le droit de protester contre celles qui nous sont faussement imputées, je saisis ici l'occasion de m'inscrire en faux contre mille miseres

publiées sur mon compte en d'infâmes recueils, dont les compilateurs mercenaires, après s'être fait un jeu de tout respect humain, ne s'en sont pas moins fait un de nos noms et de la vérité. La piece sur laquelle, entre tant d'autres, je vois le mien avec le plus de douleur et d'impatience, en est une intitulée, *le Débauché converti;* mélange horrible et révoltant d'impiétés et d'ordures. Ce débauché, devenu peut-être depuis ce qu'assurément alors il étoit fort peu, feroit beaucoup à l'acquit de sa conscience si pour pénitence il s'imposoit le juste et pieux effort de me laver, en faisant ainsi que moi sa confession publique. Le coupable impuni n'a-t-il pas assez joui du supplice de l'innocent? ou si, malgré la retenue que j'ai de ne le pas vouloir indiquer, il aime à prolonger le jeu qui l'amuse, je l'en avertis charitablement:

« Qu'il soit prudent du moins, s'il n'est pas généreux! »

Qu'il se garde de ces écumeurs de cabinets dont le plus fameux et le plus vigilant de nos poëtes vivans eut tant à se plaindre, et se plaint encore tous les jours si amèrement. Qu'il jette au feu son porte-feuille enflé, dit-on, de pieces d'un goût et d'un style pareils, qui publiées le décele-

roient, et, me justifiant malgré lui, me récompenseroient enfin de la plus pénible des discrétions !

Les sottises d'autrui souvent, comme on voit, sont donc mises sous notre nom ; souvent aussi ce que nous aurons pu faire d'un peu raisonnable sera mis sous le nom d'autrui. Ainsi déshonorés d'un côté sous les plumes du geai, de l'autre quelquefois nous voyons le geai se glorifier sous les nôtres. Tels sont les jolis émolumens du métier ! Mais de ses vrais malheurs et de ses grands dangers dont je me suis plaint d'abord, passer à ses désagrémens ce seroit par une gradation vicieuse passer à l'infini, et descendre dans des détails qui doivent être aussi indifférens au public, qu'ils lui peuvent être connus par les contes qu'on n'en fait que trop. Qui ne sait nos sécheresses, nos insomnies, nos tortures pendant le cours des compositions ? Qui ne rit de ce que doivent nous coûter ensuite les cérémonies d'une lecture et d'une réception, les corrections qu'on nous demande, et qui nous répugnent peut-être avec raison, les pas qu'il faut faire, les ménagemens sans nombre qu'il faut avoir à la distribution des rôles ? l'un dédaigne le sien, l'autre envie celui de son camarade. Est-ce du tragique ? l'actrice en faveur, à qui vous présentez

le sceptre, vous dira majestueusement: « Que « monsieur un tel (désagréable au public) soit « prince, ou cherchez vos princesses »! Dans le comique, tout de même: « Que mademoiselle « une telle, vous dit fièrement l'Hector ou le « Sganarelle en vogue, fasse la soubrette, ou cher- « chez vos valets, etc., etc., etc. » Que faire? l'auteur eût-il la réputation d'un Corneille, le crédit d'un Moliere, la force d'un parterre, il faut qu'il cede, ou qu'il laisse tout là. En est-il aux répétitions? autre galere! « Ce rôle-ci est trop long; « celui-là trop court »! On vous rogne l'un de pleine autorité, on vous force d'alonger l'autre. N'est-ce pas être logé chez cet hôte inhumain qui, faisant coucher les passans dans son lit, les tirailloit ou les tronquoit par la tête ou par les pieds, selon qu'ils étoient plus ou moins longs que ce maudit lit, et qui ne cessoit d'accourcir ou d'étendre que l'homme et le lit ne fussent de niveau? Tel est à-peu-près le traitement que reçoivent nos pieces. Quel ensemble, après ces dislocations et ces démembremens faits à la hâte, veut-on qu'il reste d'un corps organisé par des années de travail et de réflexions? Plus d'un bon ouvrage pourroit bien y avoir péri! La toile enfin se leve; et ce sont ici les grandes angoisses! Pour se les peindre on n'aura qu'à passer au

monologue par où s'ouvre le cinquieme acte. Cependant, d'un rôle mutilé, d'un autre défiguré, de celui-là mal su, de celui-ci joué à contre-sens, du ferment d'une cabale, d'une lubie du parterre, de tout cela, joint à nos propres fautes, résultent assez naturellement des chûtes; et de ces chûtes mille beaux complimens de condoléance de la part de gens qui seroient bien fâchés d'en avoir d'autres à nous faire. Ne soyons guere moins contens qu'eux; car si par hasard nous eussions réussi, mieux nous eût valu peut-être cent fois avoir essuyé les disgraces du théâtre que celles qui nous eussent ailleurs été machinées par l'envie active et souterraine. Nous ne laissons pas de nous rembarquer tous les jours du milieu de ces dégoûts, et de bien d'autres que je tais, parcequ'après tout, avec un peu d'ardeur, de verve ou de virilité, le métromane, sans un grand fonds de philosophie, les oublie ou les brave aisément.

D'à travers ces milliers d'épines, avant que de finir j'en distinguerai seulement encore une qui, pour n'être pas tout-à-fait si poignante que celles dont j'ai parlé d'abord, ne laisse pas d'incommoder étrangement la marche de tout honnête écrivain : j'en ai touché quelque chose dans la préface de ma pastorale des *Courses de Tempé*. Ce

sont les allusions indécentes et les applications dangereuses que la sottise, le libertinage, ou la malignité savent tirer de nos productions les plus mesurées; écueil d'autant plus à craindre que, vu la tournure des esprits du jour, et sur-tout quant aux allusions licencieuses, il est devenu presque inévitable à la circonspection la plus en garde, et circonspection dont on nous doit d'autant plus tenir compte qu'elle nous est infructueuse à bien des égards, tandis que nous aurions presque tout à gagner en prenant la route opposée, cet aimable esprit du jour, si vif à tourner la décence en ridicule, ne l'étant pas moins à protéger et à caresser la licence ouverte. Il a cela de commun avec la critique moderne:

« Dat veniam corvis, vexat censura columbas. »

Il noircit la colombe et blanchit le corbeau.

Mais nous manquent à jamais tous suffrages plutôt que de jamais en mériter et que d'en obtenir un seul à pareil prix!

D'après un sentiment si juste et si naturel, à force d'attention j'avois espéré parvenir à mettre ces hourets de haut nez en défaut, sinon quant aux allusions licencieuses, du moins quant aux applications personnelles: j'avois espéré l'impos-

sible; je suis relancé et relancé par les aboyeurs dont je me devois le moins défier, puisque ce sont les prétendus offensés qui, malgré le public et moi, se sont fait eux-mêmes ces applications. Aussi va-t-on voir que leurs plaintes sont moins l'effet d'un vrai chagrin qu'un stratagême de l'amour-propre.

En conservant à mon poëte quelques petits ridicules essentiels à la profession, je ne l'en ai pas moins fait bon, franc, généreux, brave, et désintéressé. Je connoissois trop la malignité du public, qui rarement fait des applications avantageuses, pour avoir à craindre qu'il en fît aucune : aussi n'en fit-il point. Mon poëte passa pour le seul de son espece. Mais quelques auteurs alors plus ou moins célebres, persuadés que peindre un vrai poëte, si ce n'étoit vouloir, c'étoit au moins devoir les désigner, jugerent à propos, pour qu'on ne prît pas le change, de se compromettre un peu en s'honorant beaucoup, et se plaignirent tous à l'envi qu'ils étoient visiblement personnifiés dans M. de L'Empirée. « Me peut-on méconnoître à ce « trait malin? » disoit l'un; « et moi, à celui-là »? crioit l'autre : c'étoit, pour ainsi dire, à qui s'arracheroit la prétendue insulte des mains, ou plutôt, comme j'ai dit, à qui voulant bien partager avec ce personnage quelques travers très excu-

sables, donneroit superbement à entendre qu'il étoit l'aimable original en entier. Comme si le peintre, avec un grain de leur bonne opinion en tête, n'eût pu s'écrier aussi de son côté, *Anch' io son poeta!* et revendiquer ou s'appliquer à titre égal la part bonne ou mauvaise qu'ils prétendoient avoir à son tableau. Mais, fussé-je plus poëte cent fois qu'eux et moi nous ne le sommes, à dieu ne plaise que jamais j'eusse à leur place osé me plaindre ou me parer d'une si glorieuse ressemblance! Le caractere moral de M. de L'Empirée l'emportant sur notre prétendu mérite littéraire autant que la belle ame l'emporte sur ce qu'on veut bien appeler bel esprit, se plaindre ici de la personnification, c'est moins se plaindre que se glorifier, c'est moins jouer le rôle d'un homme offensé que celui d'un Fierenfat. Cela dit une bonne fois, je me repose de mon apologie auprès des complaignans sur leur modestie ou sur le secret témoignage de leur conscience.

Véritablement, voyant avec chagrin que dans tous les tems et chez toutes les nations les poëtes en général étoient livrés à la risée du public par les poëtes mêmes, et de plus les voyant taxés par ce public de bien des vices qui sont, quoi qu'en puisse dire le beau monde, pires que des ridicules, j'avois pris à tâche de présenter sur la scene un

poëte qui, sans sortir de son caractere singulier, fût une fois fait de façon à nous relever d'un préjugé si peu favorable, un poëte tel qu'il y en eut sans doute, et qu'il y en peut avoir encore, lequel après qu'on a dit:

On peut être honnête homme, et faire mal des vers,

pût faire aussi dire et penser

Qu'en faisant bien des vers, on peut être honnête homme.

J'eus seulement grand soin d'éviter le ton de la nouvelle comédie qui, tristement guindée sur les échasses de la morale, n'auroit pas manqué de nous régaler ici d'un poëte grave et rengorgé, d'un pédant hérissé de ces trivialités édifiantes auxquelles on applaudit en bâillant, et qui ne passent en effet guere plus à l'ame des spectateurs qu'elles ont l'air de venir de celle de l'auteur. Je crus donc devoir m'y prendre tout d'une autre façon. M. de L'Empirée, honnêtement fourni des ridicules de son état, ne laisse pas d'être leste, gai, doux, sociable, et galant; qualités engageantes qui, jointes aux essentielles, en le rendant agréable et divertissant, ont eu le bonheur d'intéresser pour lui jusqu'à m'attirer des reproches d'avoir négligé sa fortune

au dénouement; du moins l'Aristarque de ce tems-là le veut-il ainsi persuader: « On est fâché, dit-il, « de lui voir prendre congé des spectateurs pauvre « et déshérité ». Peut-être ce qu'il donne ici pour le sentiment général n'est-il que le sien particulier; et certes en ce cas il y auroit à me féliciter d'avoir su l'attendrir: mais ne seroit-ce pas, aussi-bien que son sentiment particulier, une critique déguisée qui m'avertit que, selon lui, je renvoie les spectateurs mécontens? A quoi je réponds qu'il faut savoir mieux entrer dans le caractere des gens quand on veut décider de leur bonheur ou de leur malheur. Si le journaliste eût voulu s'abaisser ou s'élever jusqu'à l'ame d'un vrai poëte, dont, sans en avoir les talens, je conçois très bien la rare façon de penser, il n'eût pas eu, ou plutôt il n'eût pas affecté une commisération que celui-ci ne demande point: il se trouve fort bien comme il est. Que M. l'abbé Desfontaines, avant de publier ses observations et son extrait, n'avoit-il parcouru la brochure un peu moins légèrement que de coutume! M. de L'Empirée l'auroit avant moi redressé là-dessus en vingt endroits; entre autres (scene septieme du troisieme acte) quand il dit positivement

« Que sa vertu se borne au mépris des richesses, etc. »

et ailleurs (même scene) :

« Ce mélange de gloire et de gain m'importune.
« On doit tout à l'honneur, et rien à la fortune.
« Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
« A tout l'or du Pérou préfere un beau laurier. »

Ou si, pressé par le jour de la vente, il n'eut que le tems de faire transcrire les huit ou neuf pages de vers dont il nourrit sa feuille, et dans lesquelles même ceux-ci se trouvent sans qu'il y ait pris garde, du moins pouvoit-il d'un coup-d'œil appercevoir ces deux derniers de la piece :

« Vous, à qui cependant je consacre mes jours,
« Muses, tenez-moi lieu de fortune et d'amours. »

Faute de cela il se laisse entraîner à sa façon de penser, laquelle a trop influé sur son raisonnement. Voilà les écrivains périodiques! sérieusement et par état occupés de ce qu'ils appellent *le solide,* ils n'ont garde de concevoir ni de soupçonner l'héroïsme ou la folie du vrai poëte qui, vis-à-vis de la misere, pense, en parlant de sa muse, comme vis-à-vis d'un avenir menaçant, en parlant de son fils, pensoit Agrippine, *Moriar, modò regnet.* Quel soin en effet prirent de leur fortune le divin Homere, l'immortel Plaute, le grand

Corneille, le délicieux La Fontaine, etc.? Furent-ils pour cela des objets de pitié? pas plus que la mémoire des Midas de leur tems et des nôtres est digne d'envie.

Je ne dois pas finir sans dire un mot du personnage singulier de M. Francaleu et d'une partie de son rôle, ni sans bien marquer la distinction qu'il faut faire de ce personnage, en entier de mon imagination, et de la partie de son rôle qui, renfermant un évènement du tems, sembleroit par-là démentir l'attention que j'eus d'écarter toute application maligne. Voici quel fut cet évènement.

Un homme d'esprit, de talent, et de mérite, s'étoit diverti pendant deux ou trois ans au fond de la Bretagne à nous donner le change en publiant tous les mois dans les *Mercures* des pieces fugitives en vers sous le nom supposé d'une mademoiselle de Malcrais de la Vigne. La mascarade avoit parfaitement réussi. Ces pieces ingénieuses et joliment versifiées, en droit par conséquent de plaire déja par elles-mêmes, ne perdoient rien comme on peut croire à se produire sous l'enveloppe d'un sexe dont la seule et charmante idée suffit pour disposer les cœurs à la complaisance, et les esprits à l'admiration. La Sapho supposée fit donc honneur et profit à ces *Mercures*. Elle triompha au point que la galanterie bientôt mit

pour elle en jeu la plume de plus d'un bel esprit qui vit encore, et qui, s'il écrivoit jamais son histoire amoureuse, nous souffleroit assurément cette anecdote. Ils rimerent des fadeurs à mademoiselle de Malcrais: elle de riposter. L'intrigue se noue; les galans prennent feu de plus en plus. Tout alloit le mieux du monde au gré du public amusé, et la comédie n'étoit pas pour finir sitôt, si notre poëte breton, ayant ri ce qu'il en vouloit et desirant jouir de sa gloire à visage découvert, n'eût précipité le dénouement en venant mettre le masque bas à Paris. Il y perdit peu sous les yeux du public qui, désabusé sur le sexe, ne rabattit presque rien de ses éloges; en cela plus sage et plus équitable que nos beaux esprits chez qui la chose se passa bien différemment, lorsqu'en leurs cabinets, où peut-être ils étoient à polir encore un madrigal pour mademoiselle de Malcrais, on la leur vint annoncer. Grand cri de joie! la plume tombe des mains; les portes s'ouvrent à deux battans; on vole au-devant de la Muse les bras en l'air, que... d'ici l'on voit s'abaisser brusquement à l'aspect de M. des Forges Maillard. La politesse, après un court éclaircissement, eut beau les relever pour en venir à la froide accolade, la barbe du poëte y piqua si fort qu'on ne la lui pardonna point. Il faut dire aussi la vérité:

certaine espérance frustrée met de bien mauvaise humeur ! On ne se souvint pas que M. des Forges Maillard eût seulement fait un bon vers en sa vie; les talens et les éloges tomberent avec le cotillon. Voilà, s'écrie ici M. Francaleu (scene neuvieme du cinquieme acte) dans la même situation que ce poëte aussitôt méconnu que démasqué;

« Voilà de vos arrêts, messieurs les gens de goût!
« L'ouvrage est peu de chose, et le nom seul fait tout. »

Apostrophe qui tous les jours seroit bien de mise en plus d'un cas. Suivons celui-ci : de bonne foi, étoit-ce une aventure à dérober au plaisir public sur un théâtre d'où nos mauvais sérieux (car il en est pour le moins autant que de mauvais plaisans) n'ont que trop banni le plaisir et la joie? Pouvois-je imaginer jamais une scene plus comique et plus du ton de mon sujet? Je la produisis donc, mais avec l'attention de ne la produire que sous le jeu d'un personnage dépouillé de tout ce qui pouvoit faire tourner les yeux sur le poëte estimable à qui nous la devons d'original, ni sur quelque autre que ce fût. Plutôt que de manquer à cette bienséance j'aimai mieux pécher à mon escient contre les bonnes regles de la comédie qui n'admet que des caracteres tels que

la société chaque jour en présente sur la scene du monde. J'en forgeai de ma tête un qui vraisemblablement n'exista jamais ; un bon-homme qui se plaît à faire de méchans vers, les sachant tels, et ne les faisant que pour son amusement, et que pour celui de ses amis qui s'en divertissent. Aussi le critique observateur ici ne manque-t-il pas son coup : « C'est, dit-il fort bien, un Mécene « bourgeois un riche et vieux rimailleur, qui, con- « noissant distinctement son impertinence et la « confessant hautement, forme un caractere pu- « rement idéal et sans exemple ». J'ai donc très bien pris mes mesures pour ne compromettre personne? Ainsi M. Francaleu, non plus que mademoiselle de Malcrais, n'est qu'un fantôme qui n'entraîne aucune application ; ainsi la partie du rôle relative à l'évènement du jour ne se peut nommer qu'une réalité encadrée dans une chimere.

Qu'un fait public et tout arrangé comme celui-là, mis sur le théâtre, fasse grand honneur à l'imagination du poëte, je ne le dis pas ; mais que nous devions être jaloux aussi de nous tout devoir à nous-mêmes jusqu'à dédaigner de nous accommoder quelquefois en passant d'un incident qui se trouve heureusement sous la main, et que n'eût peut-être jamais créé cette imagination, ce n'est pas non plus mon sentiment. Qu'im-

porte au plaisir public d'où lui viennent ses sources? et que fait tant à notre gloire après tout le mérite de l'invention? Tels auteurs à qui ce don ne fut que médiocrement départi en ont vu du haut des nues d'autres qui le possédoient supérieurement, ramper bien au-dessous d'eux; n'eussé-je à citer que Malherbe et Saint-Amant, que Racine et Thomas Corneille. Pour moi, je prétends si peu me targuer ici de ce don particulier, qu'au contraire je n'entends qu'à regret appeler souvent le sujet de cette piece une pointe d'aiguille sur laquelle on s'étonne, dit-on, que j'aie entrepris d'élever un édifice de cinq actes. Oui, loin de me prévaloir de l'erreur ou du compliment, j'en reviens au début de cette préface, en la finissant: l'édifice fût-il mieux étoffé cent fois, des seules recoupes l'architecte en éleveroit un bien supérieur à celui que, taillant en pleins matériaux, présente ici le maçon. Enfin, je le répete, sous la plume d'un auteur tel que celui du *Misanthrope, la Métromanie,* sans en être plus longue, ni moins réguliere, contiendroit à coup sûr une fois plus et mille fois mieux.

porte au plaisir public d'où lui viennent ses succès, et que faut-il donc de plus, après tout le mérite de l'invention? Tels auteurs à qui ce don ne fut que médiocrement départi en ont vu du haut des nues d'autres qui le possédoient supérieurement, rester bien au-dessous d'eux; [illegible] je à citer que Malherbe et Saint-Amant, que Racine et Thomas Corneille. Pour moi, je prétends si peu me targuer ici de ce don particulier, qu'au contraire je n'entends qu'à regret appeler souvent le sujet de cette pièce une pointe d'aiguille sur laquelle on a élevé, dit-on, que j'ai entrepris d'élever, un édifice de cinq actes. Oui, loin de me prévaloir de l'erreur ou du compliment, j'en reviens au début de cette préface, en le répétant : l'édifice fût-il mieux étoffé cent fois des seules récoltes, l'architecte en élevoit un bien supérieur à cette pièce, taillant en pleins matériaux, précisément de maçon. Enfin, je le répète, sous la plume d'un auteur tel que celui du *Misanthrope*, *La Métromanie*, sans en être plus longue, ni moins régulière, contiendroit à coup sûr une fois plus et mille fois mieux.

STANCES DEDICATOIRES

A

M. L. C. D. M. *

NOBLE modele du vrai sage,
Philosophe au-dessus du sort,
Aussi tranquille en plein orage
Qu'un autre le seroit au port!

L'escarboucle miraculeuse
Tient d'elle seule sa clarté,
Et n'en est que plus lumineuse
Pour être dans l'obscurité :

Telle votre vertu suprême
Luit, quelque part que vous soyiez;
Vous y suffisez à vous-même,
Ainsi qu'à tout vous suffisiez.

Que ne puis-je dans cette épître,
Sans vous causer le moindre ennui,
En vous annonçant dès le titre,
M'honorer d'un si bel appui!

* Le comte de Maurepas.

Mais vous ne voulez pas qu'on sache
Que c'est le nom de M***
Qui dans les étoiles se cache :
Eh bien ! ne l'en tirons donc pas.

Je saurai bien, sans qu'il en sorte,
De mon dessein venir à bout,
En désignant l'humain qui porte
Ce nom si révéré partout.

Le déchiffreur le plus ignare
N'aura pas fort à ruminer :
Ce qui vous ressemble est trop rare
Pour qu'on tarde à me deviner.

Parlons d'abord de votre aurore,
Et du mérite personnel
Qui vous rendit, tout jeune encore,
Si digne du rang paternel.

Votre excessive modestie
S'alarme-t-elle à ce début ?
Pour la satisfaire en partie,
Du premier pas je vole au but.

Aussi-bien ce que je vais taire
Seroit plus analogue au son
De la trompette de Voltaire
Que du chalumeau de Piron.

J'abrege donc, et je renferme
Votre portrait dans un quatrain;
Et dans ce quatrain-là le germe
D'un panégyrique sans fin.

Raison, graces, lumiere infuses,
Font qu'en vous seul est exalté
L'homme d'état, l'ami des Muses,
L'amour de la société.

Il faudra pour que l'on confonde,
Qu'ainsi que plus d'un M***
Il soit plus d'un Phénix au monde;
Et c'est, je crois, ce qui n'est pas.

Qu'on apprenne donc d'âge en âge,
Si le hasard m'y fait passer,
Lorsque j'adressois un hommage,
Que je savois bien l'adresser.

ACTEURS.

DAMIS, poëte.

M. BALIVEAU, oncle de Damis.

M. FRANCALEU, pere de Lucile.

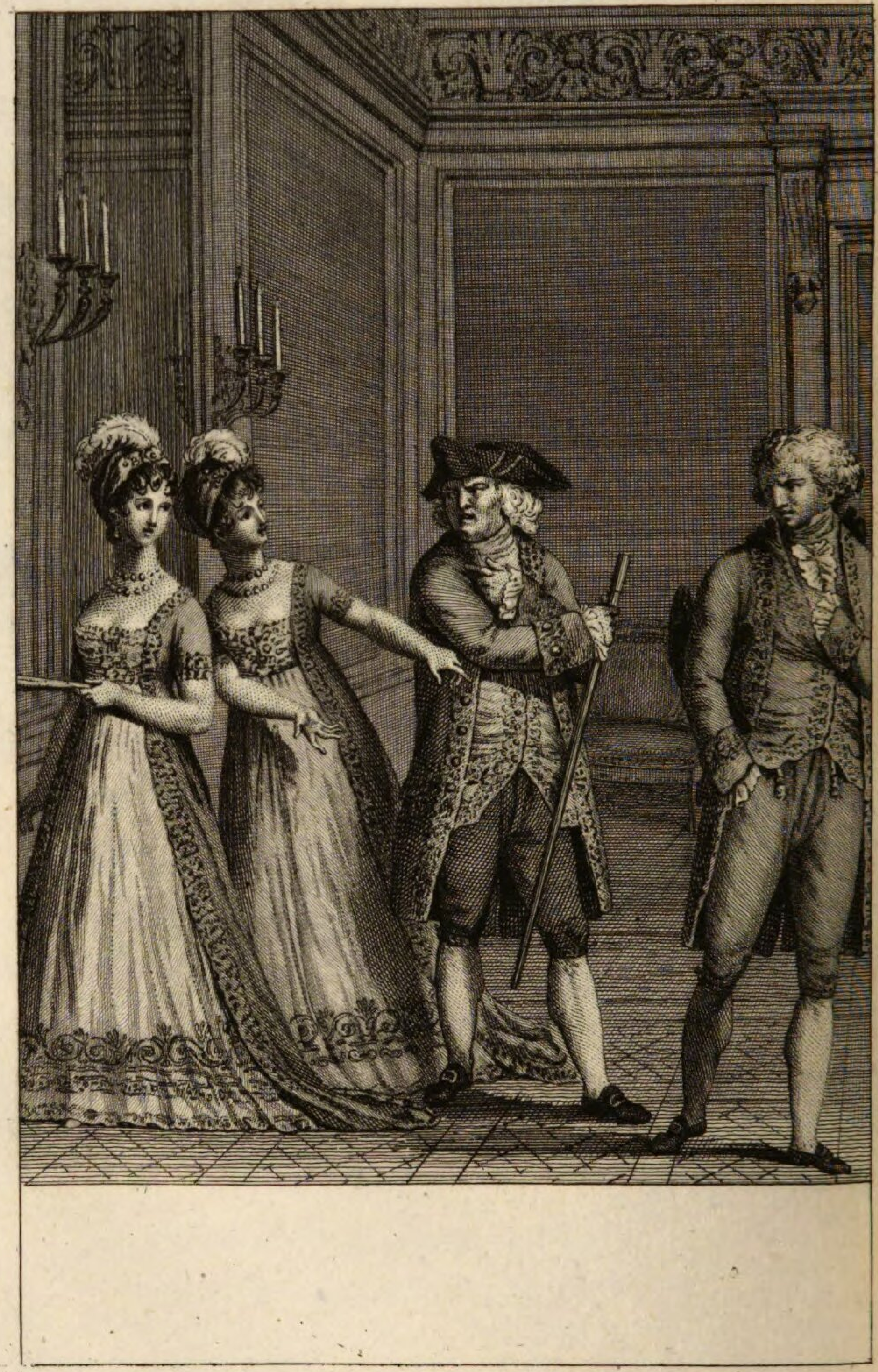
LUCILE.

DORANTE, amant de Lucile.

LISETTE, suivante de Lucile.

MONDOR, valet de Damis.

La scene est chez M. Francaleu; dans les jardins d'une maison de campagne aux portes de Paris.



LA MÉTROMANIE.

Tenez, voilà l'auteur que l'on vient de siffler.

Acte V, scene VIII. Tome XII.

LA MÉTROMANIE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MONDOR, LISETTE, *tenant un rouleau de papier à la main.*

MONDOR.

Cette maison des champs me paroît un bon gîte.
Je voudrois bien ne pas en décamper si vîte:
Sur-tout m'y retrouvant avec tes yeux frippons
Auprès de qui pour moi tous les gîtes sont bons.
Mais de mon maître ici n'ayant point de nouvelles,
Il faut que je revole à Paris.

LISETTE.

Tu l'appelles?

MONDOR.

Damis. Le connois-tu?

LISETTE.

Non.

MONDOR.

Adieu donc.

LISETTE.

Adieu.

MONDOR.

On m'a pourtant bien dit: chez monsieur Francaleu.

LISETTE.

C'est ici.

MONDOR.

Vous jouez chez vous la comédie?

LISETTE.

Témoin ce rôle encor qu'il faut que j'étudie.

MONDOR.

Le patron n'a-t-il pas une fille unique?

LISETTE.

Oui.

MONDOR.

Et qui sort du couvent depuis peu?

LISETTE.

D'aujourd'hui.

MONDOR.

Vivement recherchée?

LISETTE.

Et très digne de l'être!

MONDOR.

Et vous avez grand monde?

LISETTE.

À ne pas nous connoître !

MONDOR.

Illumination, bal, concert ?

LISETTE.

Tout cela.

MONDOR.

Un beau feu d'artifice ?

LISETTE.

Il est vrai.

MONDOR.

M'y voilà.

Damis doit être ici ; chaque mot me le prouve.
Quand le diable en seroit, il faut que je l'y trouve !

LISETTE.

Sa mine, ses habits, son état, sa façon ?

MONDOR.

Oh ! c'est ce qui n'est pas facile à peindre, non !
Car selon la pensée où son esprit se plonge,
Sa face, à chaque instant, s'élargit ou s'alonge.
Il se néglige trop, ou se pare à l'excès :
D'état, il n'en a point, ni n'en aura jamais.
C'est un homme isolé qui vit en volontaire ;
Qui n'est bourgeois, abbé, robin, ni militaire ;
Qui va, vient, veille, sue, et se tourmentant bien,
Travaille nuit et jour, et jamais ne fait rien.
Au surplus, rassemblant dans sa seule personne
Plusieurs originaux qu'au théâtre on nous donne,

Misanthrope, étourdi, complaisant, glorieux,
Distrait... Ce dernier-ci le désigne le mieux.
Et, tiens, s'il est ici, je gage mes oreilles
Qu'il est dans quelque allée à bayer aux corneilles,
S'approchant pas à pas d'un haha qui l'attend,
Et qu'il n'appercevra qu'en s'y précipitant.

LISETTE.

Je m'oriente: on a l'homme que tu souhaites.
N'est-ce pas de ces gens que l'on nomme poëtes?

MONDOR.

Oui.

LISETTE.

Nous en avons un.

MONDOR.

C'est lui.

LISETTE.

Peut-être bien.

MONDOR.

Quoi donc?

LISETTE.

Le personnage en tout ressemble au tien;
Sinon que ce n'est pas Damis que l'on le nomme.

MONDOR.

Contente-moi: n'importe; et montre-moi cet homme.

LISETTE.

Cherche: il est à rêver là-bas dans ces bosquets.
Mais va-s-y seul... on vient; et je crains les caquets.

(*Mondor sort.*)

SCENE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

Dorante ici ! Dorante ?

DORANTE.

Ah ! Lisette ! ah ! ma belle !
Que je t'embrasse !... Eh bien ! dis-moi donc la nouvelle ?
Félicite-moi donc. Quel plaisir ! L'heureux jour !
Que ce jour a tardé long-tems à mon amour !
De la chose avant moi tu dois être avertie :
Que ne me dis-tu donc que Lucile est sortie ?
Que je vais... que je puis... Conçois-tu ?... Baise-moi !

LISETTE.

Mais vous n'êtes pas sage, en vérité.

DORANTE.

Pourquoi ?

LISETTE.

Si monsieur vous trouvoit ? Songez donc où vous êtes :
Y pensez-vous d'oser venir, comme vous faites,
Chez un homme avec qui votre pere en procès...

DORANTE.

Bon ! m'a-t-il jamais vu ni de loin, ni de près ?
Je vois le parc ouvert : j'entre.

LISETTE.

Vous le dirai-je ?

Eussiez-vous cent fois plus d'audace et de manege,
Lucile même à nous daignât-elle s'unir,
Je ne sais trop comment vous pourrez l'obtenir.

DORANTE.

Oh! je le sais bien, moi! Mon pere m'idolâtre;
Il n'a que moi d'enfans: je suis opiniâtre;
Je le veux. Qu'il le veuille. Autrement (j'ai des mœurs)
Je ne lui manque point; mais je fais pis: je meurs.

LISETTE.

Mais si le grand procès qu'il a...

DORANTE.

Qu'il y renonce!
Le pere de Lucile a gagné: je prononce.

LISETTE.

Mais si votre pere ose en appeler?

DORANTE.

Jamais.

LISETTE.

Mais si...

DORANTE.

Finis de grace: et laisse là tes mais.

LISETTE.

Croyez-vous donc, monsieur, vous seul avoir un pere?
Le nôtre y voudra-t-il consentir?

DORANTE.

Je l'espere.

LISETTE.

Moi, je l'espere peu.

DORANTE.

Sois en paix là-dessus.

LISETTE.

Le vieillard est entier.

DORANTE.

Le jeune homme encor plus.

LISETTE.

Lucile est un parti...

DORANTE.

Je suis bon pour Lucile.

LISETTE.

Elle a cent mille écus.

DORANTE.

J'en aurai deux cent mille.

LISETTE.

Mais vous aimera-t-elle?

DORANTE.

Ah! laisse là ta peur.
Quand je t'en vois douter tu me perces le cœur!

LISETTE.

Je vous l'ai dit cent fois, c'est une nonchalante
Qui s'abandonne au cours d'une vie indolente:
De l'amour d'elle-même éprise uniquement;
Incapable en cela d'aucun attachement;
Une idole du nord, une froide femelle,
Qui voudroit qu'on parlât, que l'on pensât pour elle,
Et sans agir, sentir, craindre, ni desirer,
N'avoir que l'embarras d'être et de respirer.

Et vous voulez qu'elle aime? Elle, avoir une intrigue!
Y songez-vous, monsieur? Fi donc! cela fatigue.
Voyez, depuis un mois que le cœur vous en dit,
Si votre amour vous laisse un moment de répit;
Et c'est, ma foi, bien pis chez nous que chez les hommes.

DORANTE.

Enfin, depuis un mois, sachons où nous en sommes?

LISETTE.

Elle aime éperdument ces vers passionnés
Que votre ami compose, et que vous nous donnez;
Et je guette l'instant d'oser dire à la belle
Que ces vers sont de vous, et qu'ils sont faits pour elle.

DORANTE.

Qu'ils sont de moi? mais c'est mentir effrontément.

LISETTE.

Eh bien! je mentirai; mais j'aurai l'agrément
D'intéresser pour vous l'indifférence même.

DORANTE.

Lucile en est encore à savoir que je l'aime!
Que ne profitions-nous de la commodité
De ces vers amoureux dont son goût est flatté?
Un trait pouvoit m'y faire aisément reconnoître,
Et, mieux que tu ne crois, m'eût réussi peut-être.

LISETTE.

Eh non! vous dis-je, non! vous auriez tout gâté;
L'indifférence incline à la sévérité.
Il falloit bien d'abord préparer toutes choses;

De l'empire amoureux lui déplier les roses;
L'induire à se vouloir baisser pour en cueillir.
D'aise en lisant vos vers je la vois tressaillir;
Sur-tout quand un amour qui n'est plus guere en vogue,
Y brille sous le titre ou d'idylle ou d'églogue.
Elle n'a plus l'esprit maintenant occupé
Que des bords du Lignon, des vallons de Tempé,
De bergers figurant quelques danses légeres,
Ou tout le jour assis aux pieds de leurs bergeres;
Et couronnés de fleurs, au son du chalumeau,
Le soir à pas comptés regagnant le hameau.
La voyant s'émouvoir à ces fades esquisses,
Et de ces visions savourer les délices,
J'ai cru devoir mener tout doucement son cœur
De l'amour de l'ouvrage à l'amour de l'auteur.

DORANTE.

C'est une églogue aussi qu'on lui prépare encore;
Damis se leve exprès chez vous avant l'aurore.

LISETTE.

Damis?

DORANTE.

L'auteur des riens dont on fait tant de cas;
Et sa rencontre ici, tout franc, ne me plaît pas.

LISETTE.

Celui que nous nommons monsieur de l'Empirée?

DORANTE.

Oui; son talent chez nous lui donne aussi l'entrée;

Mon pere en est épris jusqu'à l'aimer, je croi,
Un peu plus que ma mere, et presque autant que moi.

LISETTE.

Laissons là son églogue.

DORANTE.

Ah! soit! je l'en dispense.
Sur un pareil emprunt tu sais comme je pense?

LISETTE.

Monsieur de Francaleu ne vous connoît pas?

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Faites-vous présenter à lui sous un faux nom.
Ici l'amour des vers est un tic de famille:
Le pere qui les aime encor plus que la fille,
Regarde votre ami comme un homme divin,
Et vous plairez d'abord, présenté de sa main.

DORANTE.

Il peut me demander la raison qui m'attire?

LISETTE.

Le goût pour le théâtre en est une à lui dire.
Desirez de jouer avec nous. Justement
Quelques acteurs nous font faux-bond en ce moment.

DORANTE.

Oui-dà! je les remplace, et je m'offre à tout faire.

LISETTE.

A la piece du jour rendez-vous nécessaire.
Il s'agit de cela maintenant. Après quoi...

DORANTE.

Voici notre poëte... Adieu : retire-toi.
(*Lisette rentre dans la maison.*)

SCENE III.

DAMIS, DORANTE.

DORANTE.

Tout-à-l'heure, mon cher, il faut prendre la peine...

DAMIS, *sans l'écouter.*

Non ; jamais si beau feu ne m'échauffa la veine !
Ma foi ! j'ai fait pour vous bien des vers jusqu'ici ;
Mais je donne ma voix et la palme à ceux-ci.

DORANTE.

Il s'agit...

DAMIS, *l'interrompant.*

De vous faire une églogue ? Elle est faite.

DORANTE.

Eh ! n'allons pas si vîte !

DAMIS.

Oh ! mais faite et parfaite !

DORANTE.

Je le crois.

DAMIS.

Au bon coin ceci sera frappé !

DORANTE.

D'accord.

DAMIS.

Et je le donne en quatre au plus huppé!

DORANTE.

Laissons; je vous demande...

DAMIS.

Oui, du noble et du tendre?

DORANTE.

Non; du tranquille.

DAMIS, *tirant ses tablettes.*

Aussi vous en allez entendre.

DORANTE.

Eh! j'en jugerois mal!

DAMIS.

Mieux qu'un autre... Ecoutez.

DORANTE.

Je suis sourd.

DAMIS.

Je crierai.

DORANTE.

Vainement.

DAMIS.

Permettez.

DORANTE.

Quelle rage!

DAMIS, *lisant.*

DAPHNIS et L'ÉCHO, Dialogue.

DAPHNIS.

DORANTE, *à part.*

Au diable soient l'écho, l'homme et l'églogue!

DAMIS.

« Echo, que je retrouve en ce bocage épais... »

DORANTE, *d'une voix éclatante.*

Paix! dit l'Écho: paix, dis-je! une bonne fois, paix!
Sinon...

DAMIS.

Comment, monsieur, quand pour vous je compose?...

DORANTE.

Mais quand de vous, monsieur, on demande autre chose?

DAMIS.

Ode? épître? cantate?

DORANTE.

Aïe!

DAMIS.

Élégie?

DORANTE.

Eh bien?

DAMIS.

Portrait? sonnet? bouquet? triolet? ballet?

DORANTE.

Rien.
Mon amour se retranche au langage ordinaire;
Et désormais du vôtre il n'aura plus affaire.

DAMIS, *resserrant ses tablettes.*

C'est autre chose. Alors ces vers seront pour moi.

DORANTE.

Non que je ne ressente, ainsi que je le doi,
La bonté que ce jour encor vous avez eue;
J'ai regret à la peine.

DAMIS.

Elle n'est pas perdue!
Mes vers, sans aller loin, sauront où se placer;
Et l'on a pour son compte à qui les adresser.

DORANTE, *avec émotion.*

Ah! vous aimez?

DAMIS.

Qui donc aimeroit, je vous prie?
La sensibilité fait tout notre génie.
Le cœur d'un vrai poëte est prompt à s'enflammer;
Et l'on ne l'est qu'autant que l'on sait bien aimer.

DORANTE.

(*à part.*) (*à Damis.*)
Je le crois mon rival... Quelle est votre bergere?

DAMIS.

De la vôtre pour moi le nom fut un mystere;
Que le nom de la mienne en puisse être un pour vous.

DORANTE.

Et votre sort, monsieur, sans doute...

DAMIS.

Est des plus doux!

DORANTE.

Une plume si tendre a de quoi plaire aux belles!

DAMIS.

Ce jour vous en dira peut-être des nouvelles.

DORANTE.

Ce jour?...

DAMIS.

Est un grand jour!

DORANTE.

(*à part.*) (*à Damis.*)
Ah c'est Lucile!... Oh çà!
Si vous ne la nommez, du moins dépeignez-la.

DAMIS.

Je le voudrois.

DORANTE.

(*à part.*)
A qui tient-il?... Son froid me tue!

DAMIS.

Je ne le puis.

DORANTE.

Pourquoi?

DAMIS.

Je ne l'ai jamais vue.

DORANTE.

(*à part.*) (*à Damis.*)
C'est elle... Expliquez-vous?

DAMIS.

Mes termes sont fort clairs.

DORANTE.

D'où naîtroient donc vos feux?

DAMIS.

De son goût pour les vers.

DORANTE.

(*à part.*)

De son goût pour les vers?... Mon infortune est sûre;
Mais, n'importe, feignons et poussons l'aventure.

DAMIS.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous? d'où vient tant d'*aparte*?

DORANTE.

De mon premier objet c'est trop m'être écarté.
Revenons au plaisir que de vous j'ose attendre.

DAMIS.

Parlez; me voilà prêt: que faut-il entreprendre?

DORANTE.

Donnez-moi pour acteur à monsieur Francaleu.
Je me sens du talent; et je voudrois un peu,
En m'essayant chez lui, voir ce que je sais faire.

DAMIS.

Venez.

DORANTE.

Mon nom pourroit me nuire.

DAMIS.

Il faut le taire.

Vous êtes mon ami; ce titre suffira.
Écoutez seulement les vers qu'il vous lira.
C'est un fort galant homme; excellent caractere,
Bon ami, bon mari, bon citoyen, bon pere;
Mais à l'humanité, si parfait que l'on fût,

Toujours par quelque foible on paya le tribut :
Le sien est de vouloir rimer malgré Minerve,
De s'être, en cheveux gris, avisé de sa verve;
Si l'on peut nommer verve une démangeaison
Qui fait honte à la rime, ainsi qu'à la raison.
Et malheureusement ce qui vicie abonde!
Du torrent de ses vers sans cesse il nous inonde;
Tout le premier lui-même il en raille; il en rit.
Grimace! l'auteur perce! Il les lit, les relit,
Prétend qu'ils fassent rire; et, pour peu qu'on en rie,
Le poignard sur la gorge en fait prendre copie,
Rentre en fougue, s'acharne impitoyablement,
Et charmé du flatteur, le paye en l'assommant.

DORANTE.

Oh! je suis patient! je veux lasser votre homme;
Et que de l'encensoir ce soit moi qui l'assomme.

DAMIS.

Pour moi, je meurs, je tombe, écrasé sous le faix!

DORANTE.

Qui vous retient chez lui?

DAMIS.

Des raisons que je tais;
Et je m'y plairois fort, sans sa muse funeste
Dont le poison maudit nous glace et nous empeste...
Heureux quand mon esprit vole à sa région
S'il n'y porte pas l'air de la contagion!...
Le voici. Tout le corps me frissonne à l'approche
Du griffonnage affreux qu'il a toujours en poche!

SCENE IV.

M. FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Peste soit de ces coups où l'on ne s'attend pas!
Voilà ma piece au diable et mon théâtre à bas!

DAMIS.

Comment donc?

M. FRANCALEU.

Trois acteurs: l'amant, l'oncle, le pere,
Manquant à point nommé, font cette belle affaire!
L'un est inoculé, l'autre aux eaux, l'autre mort.
C'est bien prendre son tems!

DAMIS.

Le dernier a grand tort.

M. FRANCALEU.

Je croyois célébrer le retour de ma fille;
A grands frais je convoque amis, parens, famille;
J'assemble un auditoire et nombreux et galant;
Et nous fermons. Cela n'est-il pas régalant?

DAMIS.

Certes, les trois sujets étoient bons; c'est dommage.

M. FRANCALEU.

Quelle sérénité! Savez-vous, quand j'enrage,
Que j'enrage encor plus si l'on n'enrage aussi?

DAMIS.

C'est que je vois, monsieur, bon remede à ceci.
Le rôle des vieillards n'est pas de longue haleine;
Les deux premiers venus le rempliront sans peine.

M. FRANCALEU.

Et l'amant?

DAMIS, *présentant Dorante.*

Mon ami s'en acquitte à ravir.

DORANTE.

Vous me voyez, monsieur, tout prêt à vous servir.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Il a d'un amoureux tout-à-fait l'encolure!

DAMIS.

Le jeu bien au-dessus encor de la figure!

M. FRANCALEU.

Mais il s'agit ici d'un amant maltraité;
Et peut-être monsieur ne l'a jamais été?
Or il faut, quelque loin qu'un talent puisse atteindre,
Eprouver pour sentir, et sentir pour bien feindre.

DAMIS, *avec un rire malin.*

Aussi n'ira-t-il pas se chercher en autrui:
Le rôle qu'il accepte est modelé sur lui.
Le pauvre infortuné meurt pour une inhumaine
Sans oser déclarer son amoureuse peine;
De façon qu'il en est encore à s'aviser,
Quand peut-être quelque autre est tout près d'épouser.

DORANTE, *outré.*

Ma situation sans doute est peu commune;

Et je sens en effet toute mon infortune!

M. FRANCALEU.

Bon! tant mieux! Vous voilà selon notre desir.
Venez; et, croyez-moi, vous aurez du plaisir.

(*Dorante entre dans la maison.*)

SCENE V.

M. FRANCALEU, DAMIS.

(*M. Francaleu fait quelques pas pour sortir avec Dorante.*)

DAMIS, *à part.*

J'ai beau le voir parti, je ne m'en crois pas quitte!...
Mais, grace à l'embarras qui l'occupe et l'agite,
Sain et sauf une fois j'échappe à mon bourreau!

M. FRANCALEU, *revenant vers Damis.*

Attendez-vous à voir quelque chose de beau!
J'acheve de brocher une piece en six actes.
La rime et la raison n'y sont pas trop exactes;
Mais j'en apprête mieux à rire à mes dépens!

(*il rentre dans la maison.*)

SCENE VI.

DAMIS.

Et je n'armerois pas contre ce guet-apens?...
Ce devroit être fait! Qu'il reste à sa campagne,
Ou me vienne chercher au fond de la Bretagne.
L'Amour m'y tend les bras. Mon cœur m'a devancé:
C'est un nœud que de loin l'esprit a commencé.
Il est tems que la vue et l'acheve et le serre.
Partons.

SCENE VII.

MONDOR, DAMIS.

MONDOR, *donnant une lettre à Damis.*
Ah! grace au ciel! enfin je vous déterre.
(*Damis prend la lettre et la lit bas.*)
Je vous cherche, monsieur, depuis huit jours entiers;
Et de Paris cent fois j'ai fait tous les quartiers.
J'ai craint, au bord de l'eau, vos visions cornues,
Que cherchant quelque rime et lisant dans les nues,
Pégase imprudemment, la bride sur le cou,
N'eût voituré la muse aux filets de Saint-Cloud.

DAMIS, *en montrant la lettre.*
Oh! oh! bon gré, mal gré, voici qui me retarde.

MONDOR.

Ecoutez donc, monsieur; ma foi! prenez-y garde.
Un beau jour...

DAMIS.

Un beau jour ne te tairas-tu point?

MONDOR.

A votre aise! Après tout liberté sur ce point.
Enfin quelqu'un m'a dit qu'ici vous pouviez être;
Mais personne, monsieur, ne veut vous y connoître,
Et dans ce vaste enclos que j'ai tout parcouru,
Je vous manquois encor si vous n'eussiez paru.

DAMIS.

De mes admirateurs tout cet enclos fourmille;
Mais tu m'as demandé par mon nom de famille?

MONDOR.

Sans doute; comment donc aurois-je interrogé?

DAMIS.

Je n'ai plus ce nom-là.

MONDOR.

Vous en avez changé?

DAMIS.

Oui; j'ai depuis huit jours imité mes confreres.
Sous leur nom véritable ils ne s'illustrent gueres;
Et parmi ces messieurs c'est l'usage commun
De prendre un nom de terre, ou de s'en forger un.

MONDOR.

Votre nom maintenant c'est donc?

DAMIS.

De l'Empirée;
Et j'en oserois bien garantir la durée!

MONDOR.

De l'Empirée?... Oui-da! n'ayant sous l'horizon
Ni feu ni lieu qui puisse alonger votre nom,
Et ne possédant rien sous la voûte céleste,
Le nom de l'enveloppe est tout ce qui vous reste.
Voilà donc votre esprit devenu grand terrien?
L'espace est vaste! aussi s'y promene-t-il bien!
Mais quand il va là-haut lui seul à sa campagne,
Que le corps ici-bas souffre qu'on l'accompagne!

DAMIS.

Et crois-tu donc qu'un homme à talens, tel que moi,
Puisse régler sa marche et disposer de soi?
Les gens de mon espece ont le destin des belles:
Tout le monde voudroit nous enlever, comme elles.
Je me laisse entraîner chez monsieur Francaleu
Par un impertinent que je connoissois peu;
C'est lui qui me présente; et, dupe du manege,
Je sers de passe-port au fat qui me protege.
On tenoit table encore: on se serre pour nous:
La joie en circulant me gagne ainsi qu'eux tous.
Je la sens. J'entre en verve; et le feu prend aux poudres.
Il part de moi des traits, des éclairs et des foudres!
J'ai le vol si rapide et si prodigieux
Qu'à me suivre on se perd après moi dans les cieux:

Et c'est là qu'à grands cris je reçois des convives
Ce nom qui va du Pinde enrichir les archives!

MONDOR.

Qui va nous appauvrir à coup sûr tous les deux.

DAMIS.

Ensuite, un équipage et commode et pompeux
Me roule en un quart-d'heure à ce lieu de plaisance
Où je ris, chante et bois; le tout par complaisance.

MONDOR.

Par complaisance, soit... Mais vous ne savez pas?

DAMIS.

Eh quoi?

MONDOR.

Pendant qu'aux champs vous prenez vos ébats,
La fortune à la ville en est un peu jalouse.
Monsieur Baliveau...

DAMIS.

Hein?

MONDOR.

Votre oncle de Toulouse.

DAMIS.

Après?

MONDOR.

Est à Paris.

DAMIS.

Qu'il y reste!

MONDOR.

Fort bien!

Sans croire, sans vouloir que vous en sachiez rien?

DAMIS.

Pourquoi donc me le dire?

MONDOR.

Ah! quelle indifférence!
Eh! rien est-il pour vous de plus de conséquence?
Un oncle riche et vieux, dont votre sort dépend,
Qui du bien qu'il vous veut sans cesse se repent;
Prétendant sur son goût régler votre génie,
De vos diables de vers détestant la manie;
Et qui, depuis cinq ans bien comptés, dieu merci!
Pour faire votre droit nous pensionne ici.
Attendez-vous, monsieur, à d'horribles tempêtes!
Il vient *incognito* pour voir où vous en êtes.
Peut-être il sait déja que, vous donnant l'essor,
Vous n'avez pris ici d'autre licence encor
Que celles qu'il craignoit, et que dans vos rubriques
Vous nommez entre vous *licences poétiques.*
Ah! monsieur, redoutez son indignation!
Vous aurez encouru l'exhérédation!
Ce mot doit vous toucher, ou votre ame est bien dure.

DAMIS.

Mondor, porte ces vers à l'auteur du Mercure.

MONDOR, *refusant de prendre le papier.*

Beau fruit de mon sermon!

DAMIS.

Digne du sermonneur!

MONDOR.

Eh! que doit nous valoir ce papier?

DAMIS.

De l'honneur!

MONDOR.

Bon! de l'honneur.

DAMIS.

Tu crois que je dis des sornettes?

MONDOR.

C'est qu'on n'a point d'honneur à mal payer ses dettes,
Et qu'avec celui-ci vous les paierez très mal.

DAMIS.

Qu'un valet raisonneur est un sot animal!
Eh! fais ce qu'on te dit.

MONDOR.

Aussi, ne vous déplaise,
Vous en parlez, monsieur, un peu trop à votre aise:
Vous avez les plaisirs; et moi, tout l'embarras.
Vous et vos créanciers je vous ai sur les bras;
C'est moi qui les écoute, et qui les congédie.
Je suis las de jouer pour vous la comédie;
De vous celer, d'oser remettre au lendemain,
Pour emprunter encore avec un front d'airain.
Ma probité répugne à ces façons de vivre.
De ce monde aboyant cherchez qui vous délivre!
Pour moi, plein désormais d'un juste repentir,
J'abandonne le rôle, et ne veux plus mentir.
Viennent baigneur, marchand, tailleur, hôte, aubergiste

Que leur cour vous talonne et vous suive à la piste;
Tirez-vous-en vous seul; et voyons une fois...

DAMIS, *en lui tendant le même papier.*

Tu me rapporteras le Mercure du mois;
Entends-tu?

MONDOR, *refusant encore de prendre le papier.*

Trouvez bon aussi que je revienne
Environné des gens que je vous nomme.

DAMIS.

Amene.

MONDOR.

Vous pensez rire?

DAMIS.

Non.

MONDOR.

Vous verrez!

DAMIS.

Je t'attends.

MONDOR, *faisant quelques pas pour sortir.*

Oh bien! vous en allez avoir le passe-tems.

DAMIS.

Et toi celui de voir des gens comblés de joie!

MONDOR, *revenant.*

Les paierez-vous?

DAMIS.

Sans doute.

MONDOR.

Eh! de quelle monnoie?

DAMIS.

Ne t'embarrasse pas.

MONDOR, *à part.*

Ouais! seroit-il en fonds?

DAMIS.

Arrangeons-nous déja sur ce que nous devons.

MONDOR, *à part.*

Morbleu! c'est pour m'apprendre à peser mes paroles!

DAMIS.

Au répétiteur?

MONDOR, *d'un ton radouci.*

Trente ou quarante pistoles.

DAMIS.

A la lingere? à l'hôte? au perruquier?

MONDOR.

Autant.

DAMIS.

Au tailleur?

MONDOR.

Quatre-vingt.

DAMIS.

A l'aubergiste?

MONDOR.

Cent.

DAMIS.

A toi?

MONDOR, *faisant de profondes révérences.*

Monsieur...

DAMIS.

Combien?

MONDOR.

Monsieur...

DAMIS.

Parle?

MONDOR.

J'abuse...

DAMIS.

De ma patience!

MONDOR.

Oui; je vous demande excuse.
Il est vrai que... le zele... a manqué de... respect;
Mais le passé rendoit l'avenir très suspect!

DAMIS.

Cent écus?... Supposons... plus ou moins; il n'importe.
Çà, partageons les prix que dans peu je remporte.

MONDOR.

Les prix?

DAMIS.

Oui, de l'argent, de l'or qu'en lieux divers
La France distribue à qui fait mieux les vers.
A Paris, à Rouen, à Toulouse, à Marseille;
J'ai concouru partout: partout j'ai fait merveille!

MONDOR.

Ah! si bien que Paris paiera donc le loyer,
Rouen le maître en droit, Toulouse le barbier,
Marseille la lingere, et le diable mes gages?

DAMIS.

Tu doutes qu'en tous lieux j'emporte les suffrages?

MONDOR.

Non, ne doutons de rien! et sur un fonds meilleur
N'hypothéquez-vous pas l'auberge et le tailleur?

DAMIS.

Sans doute; et sur un fonds de la plus noble espece.
Le théâtre françois donne aujourd'hui ma piece.
Le secret m'est gardé. Hors un acteur et toi,
Personne au monde encor ne sait qu'elle est de moi.
Ce soir même on la joue... En voici la nouvelle.
Mon talent à l'Europe aujourd'hui se révele:
Vers l'immortalité je fais les premiers pas...
Cher ami! que pour moi ce grand jour a d'appas!
Autre espoir...

MONDOR.

Chimérique?

DAMIS.

Une fille adorable,
Rare, célebre, unique, habile, incomparable...

MONDOR.

De cette fille unique, après, qu'espérez-vous?

DAMIS.

Aujourd'hui triomphant, demain j'en suis l'époux!
Demain... Où vas-tu donc, Mondor?

MONDOR.

Chercher un maître.

DAMIS.

Eh ! pourquoi tout-à-coup suis-je indigne de l'être?

MONDOR.

C'est que l'air est, monsieur, un fort sot aliment!

DAMIS.

Qui te veut nourrir d'air? Est-tu fou?

MONDOR.

Nullement.

DAMIS.

Ma foi ! tu n'es pas sage... Eh quoi ! tu te révoltes
A la veille, que dis-je? au moment des récoltes!
Car enfin rassemblons (puisqu'il faut avec toi
Descendre à des détails si peu dignes de moi:)
Rassemblons, en un point de précision sûre,
L'état de ma fortune et présente et future.
De tes gages déja le paiement est certain.
Ce soir une partie, et l'autre après-demain...
Je réussis. J'épouse une femme savante.
Vois le bel avenir qui de là se présente!
Vois naître tour-à-tour de nos feux triomphans
Des pieces de théâtre, et de rares enfans!
Les aiglons généreux et dignes de leurs races
A peine encore éclos voleront sur nos traces!...
Ayons-en trois. Léguons le comique au premier,
Le tragique au second, le lyrique au dernier.
Par eux seuls en tous lieux la scene est occupée.
Qu'à l'envi cependant, donnant dans l'épopée,

Et mon épouse et moi nous ne lâchions par an,
Moi, qu'un demi-poëme; elle, que son roman:
Vers nous de tous côtés nous attirons la foule.
Voilà dans la maison l'or et l'argent qui roule;
Et notre esprit qui met, grace à notre union,
Le théâtre et la presse à contribution.

MONDOR.

En bonne opinion vous êtes un rare homme!
Et sur cet oreiller vous dormez d'un bon somme;
Mais un coup de sifflet peut vous réveiller?

DAMIS, *lui faisant prendre le papier.*

Pars.

L'embarras où je suis mérite un peu d'égards.
Une piece affichée, une autre dans la tête,
Une où je joue, une autre à lire toute prête:
Voilà de quoi sans doute avoir l'esprit tendu.

MONDOR.

Dites un héritage et bien du tems perdu!
(*il s'en va, et Damis rentre dans la maison.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU.

M. BALIVEAU.

L'HEUREUX tempérament! Ma joie en est extrême!
Gai, vif, aimant à rire; enfin toujours le même.

M. FRANCALEU.

C'est que je vous revois!... Oui, mon cher Baliveau,
Embrassons-nous encore; et que tout de nouveau
De l'ancienne amitié ce témoignage éclate.
La séparation n'est pas de fraîche date!
Convenez-en? Pendant l'intervalle écoulé
La Parque à la sourdine a diablement filé!
En auriez-vous l'humeur moins gaillarde et moins vive?
Pour moi, je suis de tout; joueur, amant, convive,
Fréquentant, fêtoyant les bons faiseurs de vers:
J'en fais même, comme eux.

M. BALIVEAU.

Comme eux?

M. FRANCALEU.

Oui!

M. BALIVEAU, *à part.*

Quel travers!

M. FRANCALEU.

Pas tout-à-fait comme eux; car je les fais sans peine.
Aussi me traitent-ils de poëte à la douzaine;
Mais en dépit d'eux tous, ma muse en tapinois
Se fait dans le Mercure applaudir tous les mois.

M. BALIVEAU.

Comment?

M. FRANCALEU.

J'y prends le nom d'une basse Bretonne;
Sous ce voile étranger je ris, je plais, j'étonne;
Et le masque femelle, agaçant le lecteur,
De tel qui m'a raillé fait mon adorateur.

M. BALIVEAU, *à part.*

Il est devenu fou!

M. FRANCALEU.

Lisez-vous le Mercure?

M. BALIVEAU.

Jamais.

M. FRANCALEU.

Tant pis, morbleu! tant pis... Bonne lecture!
Lisez celui du mois; vous y verrez encor
Comme au dépens d'un fou je m'y donne l'essor.
Je ne sais pas qui c'est; mais le benêt s'abuse
Jusque-là qu'il me nomme une dixieme muse,

Et qu'il me veut pour femme avoir absolument.
Moi, j'ai par un sonnet riposté galamment.
Je goûte à ce commerce un plaisir incroyable!
Et vous ne trouvez pas l'aventure impayable?

M. BALIVEAU.

Ma foi! je n'aime point que vous ayiez donné
Dans un goût pour lequel vous étiez si peu né.
Vous, poëte? eh! bon dieu! depuis quand? vous!

M. FRANCALEU.

Moi-même.
Je ne saurois vous dire au juste le quantieme.
Dans ma tête un beau jour ce talent se trouva;
Et j'avois cinquante ans quand cela m'arriva.
Enfin je veux chez moi que tout chante et tout rie.
L'âge avance; et le goût avec l'âge varie.
Je ne saurois fixer le tems, ni les desirs;
Mais je fixe du moins chez moi tous les plaisirs.
Aujourd'hui nous jouons une piece excellente.
J'en suis l'auteur. Elle a pour titre *l'Indolente.*
Ridicule jamais ne fut si bien daubé!
Et vous êtes pour rire on ne peut mieux tombé.

M. BALIVEAU.

Ne comptez pas sur moi. J'ai quelque affaire en tête,
Qui ne feroit chez vous de moi qu'un trouble-fête.

M. FRANCALEU.

Et quelle affaire encore?

M. BALIVEAU.

Un diable de neveu

Me fait par ses écarts mourir à petit feu !
C'est un garçon d'esprit, d'assez belle apparence,
De qui j'avois conçu la plus haute espérance :
J'en fis l'unique objet d'un soin tout paternel ;
Mais rien ne rectifie un mauvais naturel.
Pour achever son droit, (n'est-ce pas une honte?)
Il est depuis cinq ans à Paris, de bon compte.
J'arrive : je le trouve encore au premier pas :
Endetté, vagabond ; sans ce qu'on ne sait pas.
Ne pourrois-je obtenir, pour peu qu'on me seconde,
Un ordre qui le mette en lieu qui m'en réponde?
Ne connoissant personne, et vous sachant ici,
Je venois...

M. FRANCALEU.

Vous aurez cet ordre.

M. BALIVEAU.

Grand merci !

M. FRANCALEU.

Mais plaisir pour plaisir?

M. BALIVEAU.

Pour vous que puis-je faire?

M. FRANCALEU.

Dans la piece du jour prendre un rôle de pere.

M. BALIVEAU.

Un rôle, à moi?

M. FRANCALEU.

Sans doute, à vous.

M. BALIVEAU.

C'est tout de bon?

M. FRANCALEU.

Oui; n'êtes-vous pas bien de l'âge d'un barbon?

M. BALIVEAU.

Soit; mais...

M. FRANCALEU.

Vous en avez les dehors?

M. BALIVEAU.

Je l'avoue.

M. FRANCALEU.

Assez l'humeur?

M. BALIVEAU.

Que trop!

M. FRANCALEU.

Et tant soit peu la moue?

M. BALIVEAU.

Avec raison!

M. FRANCALEU.

Et puis le rôle n'est pas fort.

M. BALIVEAU.

Quel qu'il soit, j'y répugne.

M. FRANCALEU.

Il faut faire un effort.

M. BALIVEAU.

Eh! fi! que diroit-on?

M. FRANCALEU.

Que voulez-vous qu'on dise?

M. BALIVEAU.

Un capitoul ?

M. FRANCALEU.

Eh bien ?

M. BALIVEAU.

La gravité ?

M. FRANCALEU.

Sottise !

M. BALIVEAU.

Ma noblesse, d'ailleurs ?

M. FRANCALEU.

Vous n'êtes pas connu.

M. BALIVEAU.

D'accord.

M. FRANCALEU, *tirant le rôle de sa poche.*

Tenez, tenez.

M. BALIVEAU.

Quoi ! je serois venu ?...

M. FRANCALEU.

Pour recevoir ensemble et rendre un bon office.

M. BALIVEAU.

Je vois bien qu'il faudra qu'à la fin j'obéisse.
Mon coquin paiera donc ?...

M. FRANCALEU.

Oui, oui : j'en suis garant ;
Demain on vous le coffre au faubourg S.-Laurent.

M. BALIVEAU.

Il faudra commencer par savoir où le prendre.

M. FRANCALEU.

Dans son lit.

M. BALIVEAU.

C'est bien dit, s'il lui plaît de s'y rendre;
Mais son hôte ne sait ce qu'il est devenu.

M. FRANCALEU.

On saura bien l'avoir, après l'ordre obtenu.
Adieu; car il est tems de vous mettre à l'étude.

M. BALIVEAU.

Je vais donc m'enfoncer dans cette solitude;
Et là, gesticulant et braillant tout le saou,
Faire un apprentissage en vérité bien fou!
(il s'éloigne.)

SCENE II.

M. FRANCALEU, LISETTE.

M. FRANCALEU.

Moi, je fais l'oncle... Et toi, Lisette, es-tu contente?
Tu voulois un beau rôle; et tu fais l'Indolente.
Reste à s'en bien tirer. Ma fille est sous tes yeux;
Tâche à la copier: tu ne peux faire mieux:
Le modele est parfait!

LISETTE.

N'en soyez pas en peine:
Je veux lui ressembler au point qu'on s'y méprenne.
J'ai d'abord un habit en tout pareil au sien:

J'ai sa taille; j'aurai son geste et son maintien;
Enfin, je veux si bien représenter l'idole
Qu'elle se reconnoisse à la fadeur du rôle,
Et, comme en un miroir s'y voyant traits pour traits,
Que l'insipidité l'en dégoûte à jamais;
Car, monsieur, excusez, mais vous et votre femme
Vous avez fait un corps où je veux mettre une ame.

M. FRANCALEU.

L'indolence en effet laisse tout ignorer;
Et combien l'ignorance en fait-elle égarer!
Le danger vole autour de la simple colombe;
Et sans lumiere enfin le moyen qu'on ne tombe!
Tu feras donc fort bien de la morigéner.
Qu'elle sache connoître, applaudir, condamner;
Qu'à son gré d'elle-même elle dispose ensuite:
Le penchant satisfait répond de la conduite.
C'est contre le torrent du siecle intéressé;
Mais me regardât-on comme un pere insensé,
Je veux qu'à tous égards ma fille soit contente,
Que l'époux qu'elle aura soit selon son attente,
Qu'elle n'écoute qu'elle et que son propre cœur
Sur un choix qui fera sa perte ou son bonheur,
Qu'elle s'explique enfin là-dessus sans finesse.
Ce lieu rassemble exprès une belle jeunesse;
Vingt honnêtes partis dont le meilleur, je croi,
Ne refusera pas de s'allier à moi.
Ma fille est riche et belle. En un mot, je la donne
Au premier qui lui plaît; je n'excepte personne.

LISETTE.

Pas même le poëte ?

M. FRANCALEU.

Au contraire, c'est lui
Que je préférerois à tout autre aujourd'hui.

LISETTE.

Je ne le crois pas riche.

M. FRANCALEU.

Eh bien ! j'en ai de reste.
J'aurai fait un heureux : c'est passe-tems céleste !
Favorisant ainsi l'honnête homme indigent,
Le mérite une fois aura valu l'argent.

LISETTE.

Je vois dans ce choix libre un contre-tems à craindre,
Qui rendroit votre fille extrêmement à plaindre.

M. FRANCALEU.

Eh quel ?

LISETTE.

C'est que son choix pourroit tomber très bien
Sur tel qui sur une autre auroit fixé le sien ;
Et pour lors il seroit moins aisé qu'on ne pense
De ramener son cœur à de l'indifférence.

SCENE III.

DORANTE, *dans le fond écoutant sans être vu que de Lisette*, M. FRANCALEU, LISETTE.

M. FRANCALEU, *sans voir Dorante.*

Tu parles juste. Aussi j'ai pris soin de savoir
L'histoire de tous ceux qu'ici j'ai voulu voir.

LISETTE.

Et celle du jeune homme à qui l'on donne un rôle,
La savez-vous ?

M. FRANCALEU.

On dit à propos que le drôle...

LISETTE.

Je vous en avertis, il est fort amoureux !
Pour ne pas nous jeter dans un cas dangereux,
Très positivement songez donc à l'exclure.

M. FRANCALEU.

J'y cours tout de ce pas ; tu peux en être sûre,
Et vais, à la douceur joignant l'autorité,
Laisser un libre choix, ce jeune homme excepté.

(*il rentre dans la maison.*)

SCENE IV.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

Je ne t'interromps point!

LISETTE.

Bien malgré vous, je gage.

DORANTE.

Non: j'écoute, j'admire; et je me tais... Courage!

LISETTE.

Vous vous trouverez bien de n'avoir point parlé.

DORANTE.

En effet me voilà joliment installé!

LISETTE.

Installé? tout des mieux! j'en réponds!

DORANTE.

Quelle audace!

Quoi! tu peux sans rougir me regarder en face?

LISETTE.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, baisserois-je les yeux?

DORANTE.

Après l'exclusion qu'on me donne en ces lieux?

LISETTE.

Eh! c'est le coup de maître!

DORANTE.

Il est bon là!

LISETTE.

Sans doute.
Ne décidons jamais où nous ne voyons goutte.

DORANTE.

De grace! fais-moi voir...

LISETTE.

Oh! qui va rondement
Ne daigne pas entrer en éclaircissement.

DORANTE.

Je n'en demande plus. Ma perte étoit jurée :
Je trouve en mon chemin monsieur de l'Empirée.
Il aime; il a su plaire. Oui, je le tiens de lui.
J'ignorois seulement quel étoit son appui.
Mais sans voir ta maîtresse il osoit tout écrire,
Tandis qu'en la voyant, moi, je n'osois rien dire;
Et ta bouche infidele, ouverte en sa faveur,
Des vers que j'empruntois le déclaroit l'auteur.

LISETTE.

Vous croyez que je sers le poëte?

DORANTE.

Oui, perfide!

LISETTE.

Vous ne croyez donc pas que l'intérêt me guide?
Pauvre cervelle! Ainsi je l'ai donc bien servi
Quand j'ai formé le plan que vous avez suivi?
Quand je vous établis dans les lieux où vous êtes?
Quand je songe à tenir les routes toutes prêtes
Pour vous conduire au but où pas un ne parvient?

Et quand enfin... Allez; je ne sais qui me tient...

DORANTE.

Mais cette exclusion, que veux-tu que j'en pense?

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira: je hais la défiance.

DORANTE.

Encore? à quoi d'heureux peut-elle préparer?

LISETTE.

A vous tirer du pair, à vous faire adorer.
Tel est le cœur humain, sur-tout celui des femmes:
Un ascendant mutin fait naître dans nos ames
Pour ce qu'on nous permet un dégoût triomphant,
Et le goût le plus vif pour ce qu'on nous défend.

DORANTE.

Mais si cet ascendant se taisoit dans Lucile?

LISETTE.

Oh! que non! L'indolence est toujours indocile;
Et telle qu'est la sienne, à ce que j'en puis voir,
La contrariété seule peut l'émouvoir.
Ce n'est pas même assez des défenses du pere,
Si je ne les seconde en duegne sévere.

DORANTE.

Eh bien! les yeux fermés je m'abandonne à toi.

LISETTE.

Défense encor d'oser lui parler avant moi.

DORANTE.

Oh! c'est aussi trop loin pousser la patience!

LISETTE.

Dans un quart-d'heure au plus je vous livre audience.

DORANTE.

Dans un quart-d'heure?

LISETTE.

Au plus. Promenez-vous là-bas.

Tenez, dans un moment j'y conduirai ses pas...

La voici... Partez donc. Laissez-nous.

DORANTE.

Quel supplice!

LISETTE.

Desirez-vous ou non qu'on vous rende service?

DORANTE.

L'éviter?

LISETTE.

Ou tout perdre.

DORANTE.

Ah! que c'est à regret!

(*il fait des révérences à Lucile, qui les lui rend; il les réitere jusqu'à ce que, par un geste impérieux, Lisette lui fait signe de se retirer au moment qu'il paroissoit tenté d'aborder Lucile.*)

SCENE V.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Voilà, mademoiselle, un cavalier bien fait?

LUCILE.

J'y prends peu garde.

LISETTE.

Aimable autant qu'on le peut être.

LUCILE.

Tu le dis; je le crois.

LISETTE.

Vous semblez le connoître?

LUCILE.

Je l'ai vu quelquefois au parloir.

LISETTE.

Sans plaisir?

LUCILE.

Ni chagrin.

LISETTE.

Si j'avois comme vous à choisir,
Celui-là, je l'avoue, auroit la préférence.

LUCILE.

La multitude augmente en moi l'indifférence.
Je hais de ces galans le concours importun;
Et tu ne verras pas que j'en regarde aucun.

LISETTE.

Quoi! sans yeux pour eux tous?... On vous fera dédire!

LUCILE.

Si j'en ai, ce sera pour un seul.

LISETTE.

C'est-à-dire
Qu'en faveur de ce seul votre cœur se résout,
Et que le choix en est déja fait?

LUCILE.

Point du tout!
Je ne le veux choisir, ni ne le connois même.
Mon pere le désigne... il défend que je l'aime:
J'obéirai. Je sais le devoir d'un enfant.
Nous n'oserions aimer lorsqu'on nous le défend.

LISETTE.

Oh! non!

LUCILE.

Mais devoit-on, sachant mon caractere,
M'embarrasser l'esprit d'une défense austere?

LISETTE.

En effet!

LUCILE.

Exiger par-delà ma froideur,
Et de l'obéissance, où m'eût suffi l'humeur?

LISETTE.

Cela pique!

LUCILE.

Voyons ce conquérant terrible

Pour qui l'on craint si fort que je ne sois sensible!
La curiosité me fera succomber;
Et sur lui seul enfin mes regards vont tomber.

LISETTE.

On vous l'aura donc bien désigné? Lequel est-ce?

LUCILE.

C'est celui qui jouera l'amoureux dans la piece.

LISETTE, *avec froideur.*

C'est celui qui jouera?...

LUCILE.

Quel air d'austérité!

LISETTE.

Mademoiselle, point de curiosité.
C'est bien innocemment que j'ai pris la licence
De vous insinuer la désobéissance.

LUCILE.

Qu'est-ce à dire?

LISETTE.

Oubliez ce que je vous ai dit.

LUCILE.

Quoi?

LISETTE.

Vous venez de voir celui dont il s'agit.
Ma préférence étoit un fort mauvais précepte!

LUCILE.

Que me dis-tu? c'est là celui que l'on excepte?

LISETTE.

Lui-même. Rendez grace à l'inattention

Qui ferma votre cœur à la séduction !
Vous gagnez tout au monde à ne le pas connoître.
Le devoir eût eu peine à se rendre le maître ;
Et, sûre de l'aveu d'un pere complaisant,
Vous n'eussiez pas remis le choix jusqu'à présent.

LUCILE.

Mille choses de lui maintenant me reviennent
Qui véritablement engagent et préviennent.

LISETTE.

Ce que depuis un mois de lui vous avez lu
Témoigne assez combien son esprit vous eût plu !

LUCILE.

Quoi, ces vers que je lis, que je relis sans cesse...

LISETTE.

Sont les siens.

LUCILE.

Quel esprit ! quelle délicatesse !
De plaisirs et de jeux quel mélange amusant !
Que sous des traits si doux l'amour est séduisant !
L'auteur veut plaire, et plaît sans doute à quelque belle
A qui l'on doit le feu dont sa plume étincelle ?

LISETTE.

C'est ce qu'apparemment votre pere en conclut,
Et la raison qui fait que son ordre l'exclut.
Il craint que vous n'aimiez la conquête d'une autre.
D'une autre !... Mais j'y songe, et s'il étoit la vôtre ?...
Vous riez ? et moi, non. C'est au plus sérieux.
Les vers étoient pour vous : j'ouvre à présent les yeux.

Oui, je vous reconnois traits pour traits dans l'image
De celle à qui s'adresse un si galant hommage.

LUCILE.

Je remarque en effet... Prenons par ce chemin.
Monsieur de L'Empirée approche un livre en main :
On m'a pour le choisir presque tyrannisée ;
Et mon ame jamais n'y fut moins disposée.
(*elle s'éloigne.*)

LISETTE, *seule.*

Bon ! ce préliminaire est, je crois, suffisant ;
Et Dorante s'il veut peut traiter à présent.

SCENE VI.

MONDOR, LISETTE.

MONDOR.

Lisette, ai-je un rival ici ? qu'il disparoisse.

LISETTE.

S'il me plaît !

MONDOR.

Plaise ou non : tu n'es plus ta maîtresse.

LISETTE.

Comment ?

MONDOR.

Tu m'appartiens.

LISETTE.

Eh ! de quel droit encor ?

MONDOR.

Lucile est à Damis: donc Lisette à Mondor.

LISETTE.

Lucile est à ton maître? Ah! tout beau! j'en appelle.

MONDOR.

Il ne lui manque plus que l'aveu de la belle:
Celui du pere est sûr, à tout ce que j'entends.

LISETTE, *en s'en allant.*

La belle avance!

MONDOR, *courant après elle.*

Écoute!

LISETTE.

Oh! je n'ai pas le tems!

(*Lisette rentre dans la maison; Mondor la suit.*)

SCENE VII.

DAMIS, *tenant le Mercure à la main.*

Oui, divine inconnue! oui, céleste Bretonne!
Possédez seule un cœur que je vous abandonne!
Sans la fatalité de ce jour où mon front
Ceint le premier laurier, ou rougit d'un affront,
Je désertois ces lieux et volois où vous êtes!

SCENE VIII.

MONDOR, DAMIS.

MONDOR.

Je ne m'étonne plus si nous payons nos dettes:
Entre vingt prétendans on vous le donne beau;
Et vous avez pour vous, monsieur, l'air du bureau.

DAMIS, *sans le voir.*

Si, comme je le crois, ma piece est applaudie,
Vous êtes la puissance à qui je la dédie.
Vous eûtes un esprit que la France admira;
J'en eus un qui vous plut: l'univers le saura!

(*il donne à Mondor du livre par le nez.*)

MONDOR.

Ouf!

DAMIS.

Qui te savoit là? dis?

MONDOR.

Maugrebleu du geste!

DAMIS.

Tu m'écoutois? Eh bien! raille, blâme, conteste;
Dis encor que mon art ne sert qu'à m'éblouir:
Tu vois? je suis heureux!

MONDOR.

Plus que sage!

DAMIS.

A t'ouïr
Je ne me repaissois que de vaines chimeres?

MONDOR.

Votre bonheur, tout franc, ne se devinoit gueres.

DAMIS.

Par un sot comme toi!

MONDOR.

Mon dieu! pas tant d'orgueil.
Vous ne pouviez manquer d'être vu de bon œil:
Vous trouvez un esprit de la trempe du vôtre;
Mais vous n'eussiez jamais réussi près d'un autre.

DAMIS.

De pas une autre aussi je ne me soucierois.
Celle-ci seule a tout ce que je desirois.
De ma muse elle seule épuisant les caresses,
Me fait prendre congé de toutes mes maîtresses.

MONDOR.

Il faudroit en avoir pour en prendre congé.

DAMIS.

Je ne te parle aussi que de celles que j'ai.

MONDOR.

Vous n'en eûtes jamais. J'ai de bons yeux peut-être?
Un valet veut tout voir, voit tout, et sait son maître,
Comme à l'observatoire un savant sait les cieux;
Et vous-même, monsieur, ne vous savez pas mieux.

DAMIS.

Pas tant d'orgueil toi-même, ami. Va, tu t'abuses!

En fait d'amour, le cœur d'un favori des muses
Est un astre vers qui l'entendement humain
Dresseroit d'ici-bas son télescope en vain ;
Sa sphere est au-dessus de toute intelligence.
L'illusion nous frappe autant que l'existence;
Et, par le sentiment suffisamment heureux,
De l'amour seulement nous sommes amoureux.
Ainsi le fantastique a droit sur notre hommage :
Et nos feux pour objet ne veulent qu'une image.

MONDOR.

Monsieur, à ma portée ajustez-vous un peu ;
Et, de grace, en françois mettez-moi cet hébreu ?

DAMIS.

Volontiers. Imagine une jeune merveille ;
Élégance, fraîcheur, et beauté sans pareille ;
Taille de nymphe...

MONDOR.

Après? Je vois cela d'ici.

DAMIS.

C'est de mes premiers feux l'objet en raccourci.
T'accommoderois-tu d'une femme ainsi faite?

MONDOR.

La peste !

DAMIS.

Aussi ma flamme a-t-elle été parfaite !

MONDOR.

Mais je n'ai jamais vu cet objet plein d'appas ?

DAMIS.

Parbleu ! je le crois bien, puisqu'il n'existoit pas.

MONDOR.

Et vous l'aimiez ?

DAMIS.

Très fort !

MONDOR.

D'honneur ?

DAMIS.

À la folie !

MONDOR.

Une maîtresse en l'air, et qui n'eut jamais vie ?

DAMIS.

Oui, je l'aimois avec autant de volupté
Que le vulgaire en trouve à la réalité.
La réalité même est moins satisfaisante :
Sous une même forme elle se représente ;
Mais une Iris en l'air en prend mille en un jour.
La mienne étoit bergere et nymphe tour-à-tour,
Brune ou blonde, coquette ou prude, fille ou veuve ;
Et, comme tu crois bien, fidele à toute épreuve ?

MONDOR.

Monsieur, parlez tout-bas.

DAMIS.

Eh par quelles raisons ?

MONDOR.

C'est qu'on pourroit vous mettre au Petites-Maisons.

DAMIS.

Cet amour, il est vrai, me parut un peu vide;
Et je ne pus tenir à l'appât du solide.
Je répudiai donc la chimérique Iris.
D'une beauté palpable enfin je fus épris.
J'ai chanté celle-ci sous le nom d'Uranie.
Ah! que j'ai bien pour elle exercé mon génie!
Et que de tendres vers consacrent ce beau nom!

MONDOR.

Et je n'ai pas plus vu l'une que l'autre?

DAMIS.

Non.
La fierté, la naissance et le rang de la dame
Renfermoient dans mon cœur le secret de ma flamme.
Comment aurois-tu fait pour t'en être apperçu?
Elle-même elle étoit aimée à son insu.

MONDOR.

Mais vraiment un amour de si légere espece
Pourroit prendre son vol bien par-delà l'altesse!

DAMIS.

N'en doute pas; et même y goûter des douceurs.
L'amour impunément badine au fond des cœurs.
A ce que nous sentons que fait ce que nous sommes?
L'astre du jour se leve: il luit pour tous les hommes;
Et le plaisir commun que répand sa clarté
Représente l'effet que produit la beauté.

MONDOR.

J'entends. Tout vous est bon, rien ne vous importune,

Pourvu que votre esprit soit en bonne fortune?
A ce compte, un jaloux ne vous craindra jamais;
Et vos rivaux, monsieur, peuvent dormir en paix.
Et deux!... A l'autre?

DAMIS.

Hélas! en ce moment encore
Je revois son image, et mon esprit l'adore!...
(*à part.*)
Pour la derniere fois tu me fais soupirer,
Divinité chérie! Il faut nous séparer.
Plus de commerce; adieu : nous rompons.

MONDOR.

Quel dommage!
L'union étoit belle!... Eh! que répond l'image?

DAMIS.

De mon cœur attendri pour jamais elle sort,
Et fait place à l'objet dont nous parlions d'abord.

MONDOR.

D'un poste mal acquis l'équité la dépose;
Et rien avec raison fait place à quelque chose?

DAMIS.

Que celle-ci, Mondor, a de grace et d'esprit!

MONDOR.

C'est qu'elle aime les vers; et cela vous suffit.

DAMIS.

C'est que...c'est qu'elle en fait des mieux tournés du mond

MONDOR.

Pour moi, ce qui m'en plaît, c'est la source féconde

Où nous allons puiser désormais les ducats.

DAMIS.

Les ducats?

MONDOR.

C'est de quoi vous faites peu de cas?
L'un de nous deux a tort; mais, qu'à cela ne tienne,
Aura tort qui voudra, pourvu que l'argent vienne.

DAMIS.

Enfin tu conçois donc qu'on en saura gagner?

MONDOR.

Le bon-homme du moins ne veut point l'épargner.

DAMIS.

Le bon-homme?

MONDOR.

Oui, monsieur; si vous êtes son gendre,
Monsieur de Francaleu dit à qui veut l'entendre
Qu'il rendra là-dessus votre bonheur complet.

DAMIS.

Extravagues-tu?

MONDOR.

Non, foi d'honnête valet!

DAMIS.

Et qui diable te parle, en cette circonstance,
De monsieur Francaleu, ni de son alliance?

MONDOR.

Bon! ne voici-t-il pas encore un quiproquo?
De qui parlez-vous donc, monsieur?

DAMIS.

D'une Sapho,
D'un prodige qui doit, aidé de mes lumieres,
Effacer quelque jour l'illustre Deshoulieres;
D'une fille à laquelle est uni mon destin.

MONDOR.

Où diantre est cette fille?

DAMIS.

A Quimpercorentin.

MONDOR.

A Quimp...

DAMIS.

Oh! ce n'est pas un bonheur en idée,
Celui-ci! l'espérance est saine et bien fondée!
La Bretonne adorable a pris goût à mes vers.
Douze fois l'an sa plume en instruit l'univers;
Elle a douze fois l'an réponse de la nôtre;
Et nous nous encensons tous les mois l'un et l'autre.

MONDOR.

Où vous êtes-vous vus?

DAMIS.

Nulle part; à quoi bon?

MONDOR.

Et vous l'épouseriez?

DAMIS.

Sans doute; pourquoi non?

MONDOR.

Et si c'étoit un monstre?

DAMIS.

Oh! tais-toi; tu m'excedes!
Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides?

MONDOR.

Oui, mais répondra-t-elle à votre folle ardeur?

DAMIS.

Je suis assez instruit par notre ambassadeur.

MONDOR.

Et quel est l'intrigant d'une telle aventure?

DAMIS.

Le messager des dieux, lui-même, le Mercure.

MONDOR.

Oh! oh! bel entrepôt vraiment, pour coquetter!

DAMIS, *lui donnant le Mercure.*

Tiens, lis dans celui-ci que tu viens d'apporter.

MONDOR, *prenant le Mercure, et lisant.*

Sonnet de mademoiselle Mériadec de Kersic, de Quimper, en Bretagne, à monsieur cinq étoiles...

DAMIS.

Ton esprit aisément perce à travers ces voiles,
Et voit bien que c'est moi qui suis les cinq étoiles?
(*à part.*)
Oui, qu'à jamais pour moi, belle Mériadec,
Pégase soit rétif et l'Hippocrene à sec,
Si ma lyre, de myrte et de palmes ornée,
Ne consacre les nœuds d'un si rare hyménée!

MONDOR.

Je respecte, monsieur, un si noble transport:

Qui vous chicaneroit, franchement auroit tort;
Mais prenez un conseil. Votre esprit s'exténue
A se forger les traits d'une femme inconnue :
Peignez-vous celle-ci sous quelque objet présent.
Lucile a, par exemple, un visage amusant?

DAMIS.

J'entends.

MONDOR.

Suivez, lorgnez, obsédez sa personne.
Croyez voir, et voyez en elle la Bretonne.

DAMIS.

C'est bien dit. Cette idée, échauffant mes esprits,
N'en portera que plus de feu dans mes écrits...
(*à part.*)
Le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante!

MONDOR.

Moliere, avec raison, consultoit sa servante.

DAMIS.

On se peint dans l'objet présent et plein d'appas
L'objet qu'on idolâtre, et que l'on ne voit pas.
Aussi-bien, transporté du bonheur de ma flamme,
Déja dans mon cerveau roule un épithalame,
Que devant qu'il soit peu je prétends mettre au net,
Et donner au Mercure en paiement du sonnet...
(*à part.*)
Muse! évertuons-nous; ayons les yeux sans cesse
Sur l'astre qui fait naître en ces lieux la tendresse;
Cherche, en le contemplant, matiere à tes crayons,

Et que ton feu divin s'allume à ses rayons !...
Que cette solitude est paisible et touchante !
J'y veux relire encor le sonnet qui m'enchante.
(il va s'asseoir à l'écart.)

MONDOR, *à part.*

Quelle tête !... Il faut bien le prendre comme il est !...
Voyons ce qui naîtra de ce jeu qui lui plaît.
L'assiduité peut, Lucile étant jolie,
Lui faire de Quimper abjurer la folie.
(il rentre dans la maison.)

SCENE IX.

DORANTE, LUCILE, DAMIS, *à l'écart, et sans être vu de Dorante et de Lucile.*

DORANTE, *à Lucile.*

A cet aveu si tendre, à de tels sentimens
Que je viens d'appuyer du plus saint des sermens,
A tout ce que j'ai craint, madame, à ce que j'ose,
A vos charmes enfin plus qu'à toute autre chose,
Reconnoissez qui j'aime, et réparez l'erreur
D'un pere qui m'exclut du don de votre cœur !
Je ne veux pour tout droit que sa volonté même.
Pere équitable et tendre, il veut que l'on vous aime.
Dès que c'est à ce prix que l'on met votre foi,
Qui jamais vous pourra mériter mieux que moi ?

LUCILE.

Mais enfin là-dessus qu'importe qu'on l'éclaire,
S'il ne vous en est pas pour cela moins contraire?
Et si, dès qu'il saura de qui vous êtes fils,
Nul espoir près de moi ne vous est plus permis?

DORANTE.

J'obtiendrai son aveu ; rien ne m'est plus facile.
Mais parmi tant d'amans, adorable Lucile,
N'auriez-vous pas déja nommé votre vainqueur?

LUCILE, *tirant des vers de sa poche.*

L'auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur:
Je l'avoue ; et pour lui me voilà déclarée.

DORANTE, *appercevant Damis.*

On nous écoute.

LUCILE.

Eh! c'est monsieur de l'Empirée.
Lisons-les-lui ces vers; il en sera charmé!

DORANTE, *à part.*

Est-ce lui, juste ciel! ou moi qu'elle a nommé?

LUCILE, *à Damis.*

Venez, monsieur, venez, pour qu'en votre présence
Nous discutions un fait de votre compétence.
Il s'agit d'une idylle où j'ai quelque intérêt ;
Et vous nous en direz votre avis, s'il vous plaît?

DORANTE.

Madame, on fait grand tort à messieurs les poëtes
Quand on les interrompt dans leurs doctes retraites:
Laissons donc celui-ci rêver en liberté;

Et détournons nos pas de cet autre côté.

DAMIS.

Le plus grand tort, monsieur, que l'on puisse nous faire
C'est de priver nos yeux de ce qui peut leur plaire.
Peut-on penser si bien, étant seul en ces lieux,
Qu'étant avec madame on ne pense encor mieux?
Madame, je vous prête une oreille attentive.
Rien ne me plaira tant. Lisez; et s'il m'arrive
Quelque distraction, dont je ne réponds pas,
Vous ne l'imputerez qu'à vos divins appas.

LUCILE.

Votre façon d'écrire élégante et fleurie
Vous accoutume au ton de la galanterie!...
Allons, messieurs, passons sous ce feuillage épais,
Où loin des importuns nous puissions lire en paix.

(*Damis lui présente la main qu'elle accepte au moment où Dorante lui présentoit aussi la sienne, et ils s'éloignent.*)

DORANTE, *seul.*

Est-ce un coup du hasard, ou de leur perfidie?
Voyons: il faut de près que je les étudie,
Et que je sorte enfin de la perplexité
La plus grande où peut-être on ait jamais été!

(*il suit Lucile et Damis.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, *ramassant des tablettes.*

QUELQU'UN regrette bien les secrets confiés
A ces tablettes-ci que je trouve à mes pieds.
(*il les ouvre, et lit.*)
Epithalame... Ah! ah! j'en reconnois le maître.
J'y pourrois bien aussi développer un traître!...
Lisons.

SCENE II.

LISETTE, DORANTE.

LISETTE.

Suis-je une fourbe? ai-je trahi vos feux?
Le seul qu'on veut exclure est-il si malheureux?
Dès que je vous ai vu près d'aborder Lucile
Je me suis éclipsée en confidente habile;
Et je vous ai laissé le champ libre à l'instant.

Eh bien! quelle nouvelle? en êtes-vous content?

DORANTE.

Ah! qu'elle est ravissante! et que ce tête-à-tête
Acheve de lui bien assurer sa conquête!
Je l'aimois, l'adorois, l'idolâtrois! mais rien
N'exprime mon état depuis cet entretien.
Jusqu'au son de sa voix, tout me pénetre en elle:
Son défaut me la rend plus piquante et plus belle;
Oui, ce qu'en elle on nomme indolence et froideur
Redouble de mes feux la tendresse et l'ardeur.

LISETTE.

La dédaigneuse enfin s'est-elle humanisée?
Je l'avois, ce me semble, assez bien disposée!

DORANTE.

Tu me vois dans un trouble...

LISETTE.

Eh! vivez en repos.

DORANTE.

Ses graces m'ont charmé; mais non pas ses propos.

LISETTE.

A-t-elle avec rigueur fermé l'oreille aux vôtres?

DORANTE.

Non; mais j'aurois voulu qu'elle en eût tenu d'autres.

LISETTE.

Quoi! qu'elle eût dit: « Monsieur, je suis folle de vous;
« Je voudrois que déja vous fussiez mon époux... »?
Mais, oui; c'est avoir l'ame assurément bien dure
De ne pas abréger ainsi la procédure!

DORANTE.

Ayant fait de ma flamme un libre et tendre aveu,
Et promis d'agréer à monsieur Francaleu,
Comme je témoignois la plus ardente envie
D'entendre mon arrêt ou de mort ou de vie,
Elle m'a répondu : (dirai-je avec douceur ?)
« L'auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur ».
A ces mots de sa poche elle a tiré l'idylle
Dont le succès me rend de moins en moins tranquille.

LISETTE.

C'est qu'elle a cru parler à l'auteur !

DORANTE.

Je ne sais,
Mais elle a mis mon ame à de rudes essais !
Elle a vu mon rival d'un œil de complaisance ;
Elle a lu malgré moi l'idylle en sa présence.
C'étoit me démasquer. Sous cape il en rioit,
Peut-être en homme à qui l'on me sacrifioit !
Le serois-je en effet ? seroit-ce lui qu'on aime ?
Me joueroient-ils tous deux ? Me jouerois-tu toi-même ?

LISETTE.

Les honnêtes soupçons !... Rendez grace entre nous
Au cas particulier que je fais des jaloux !
Sans les égards qu'on doit à leur tendre caprice,
Mon honneur offensé se feroit bien justice.

DORANTE.

L'auteur seul de ces vers a su toucher son cœur,

Dit-elle. Encore un coup, je n'en suis pas l'auteur.
Supposé qu'on la trompe et qu'elle me le croie,
Où donc est encor là le grand sujet de joie?
Je jouis d'une erreur, et j'aurois souhaité
Une source plus pure à ma félicité.
Un mérite étranger est cause que l'on m'aime;
Et je me sens jaloux d'un autre dans moi-même.

LISETTE.

Que la délicatesse est folle en ses excès!
Eh! monsieur, y faut-il regarder de si près?
Qu'importe du bonheur la source fausse ou vraie?

DORANTE.

Tout ce que j'entrevois de plus en plus m'effraie.
Le bonheur du poëte étoit encor douteux;
Mais il est mon rival, et mon rival heureux.
De Lucile sans cesse il contemple les charmes;
Il se voit vingt rivaux, sans en prendre d'alarmes;
A l'estime du pere il a le plus de part;
Seule avec son valet je te trouve à l'écart.
Que te veut-il? pourquoi s'enfuit-il à ma vue?
Quels étoient vos complots? d'où vient paroître émue?
Réponds.

LISETTE.

Tout bellement! vous prenez trop de soin;
Et c'est aussi pousser l'interrogat trop loin!

DORANTE.

Je t'épierai si bien aujourd'hui!... Prends-y garde!

Quelque part que tu sois, crois que je te regarde!...
Cependant allons voir, (en les feuilletant bien)
Si ces tablettes-ci ne m'instruiront de rien.
(*il s'éloigne.*)

SCENE III.

LISETTE.

M'épier!... Doucement! ce seroit une chaîne!
Quoiqu'on soit sans reproche, on ne veut rien qui gêne.
Ah! c'est peu d'être injuste, il ose être importun!
Aux trousses du fâcheux je vais en lâcher un
Qui, s'attachant à lui, saura bien m'en défaire...
Le voici justement.

SCENE IV.

M. FRANCALEU, LISETTE.

M. FRANÇALEU.

Qu'as-tu donc tant à faire
Avec ce cavalier qui ne semble chez moi
S'être impatronisé que pour être avec toi?

LISETTE.

De tous nos entretiens vous seul êtes la cause.

M. FRANCALEU, *à part.*

Voyons un peu le tour qu'elle donne à la chose.

LISETTE.

Tout simple. Le jeune homme entend vanter à tous
Certaine tragédie en six actes, de vous,
Que l'on dit fort plaisante, et qu'il brûle d'entendre,
Sans qu'il sache par qui, ni trop comment s'y prendre.

M. FRANCALEU.

Eh! n'a-t-il pas l'ami qui me l'a présenté?

LISETTE.

Monsieur de l'Empirée? Il aura plaisanté,
De caustique et de fat joué les mauvais rôles,
Et parlé de vos vers en pliant les épaules.

M. FRANCALEU.

J'en croirois quelque chose à son rire moqueur:
Le serpent de l'envie a sifflé dans son cœur!
Oh! bien, bien, double joie en ce cas pour le nôtre!
Je mortifierai l'un, et satisferai l'autre...
L'autre aussi-bien m'a plu, comme il plaira par-tout.
Il a tout-à-fait l'air d'un homme de bon goût;
Et d'ailleurs il me prend dans mon enthousiasme.
Je suis en train de rire; et veux, malgré mon asthme,
Lui lire tous mes vers sans en excepter un.

LISETTE.

Vous me déferez là d'un terrible importun.

M. FRANCALEU.

Va donc me le chercher.

LISETTE.

Faites-en votre affaire.
Je me vais occuper d'un soin plus nécessaire.

Il faut que je m'habille.

M. FRANCALEU.

Eh! pourquoi donc sitôt?

LISETTE.

Voulant représenter Lucile comme il faut,
J'ôte dès-à-présent mes habits de soubrette,
Pour être sous les siens plus libre et moins distraite.

M. FRANCALEU.

C'est fort bien avisé! Va, je me charge, moi...
(*Lisette rentre dans la maison.*)

SCENE V.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU.

M. FRANCALEU.

Ah! c'est vous? Comment va la mémoire?

M. BALIVEAU.

Ma foi!
Quelques raisonnemens que votre goût m'oppose,
Je hais bien la démarche où mon neveu m'expose!
Pour s'y résoudre il faut à cet original
Vouloir étrangement et de bien et de mal.
Enfin mon rôle est su. Voyons, que faut-il faire?

M. FRANCALEU.

Et moi, de mon côté, je songe à votre affaire.
Cependant soyez gai; débutez seulement,

Et vous serez bientôt de notre sentiment.
De vos talens à peine aurons-nous les prémices
Que nous voulons vous voir un pilier de coulisses;
Et quoi que vous disiez, vers un plaisir si doux
De la force du charme entraîné comme nous.
J'ai vu ce charme en France opérer des miracles:
Nos palais devenir des salles de spectacles,
Et nos marquis, chaussant à l'envi l'escarpin,
Représenter Hector, Sganarelle, et Crispin.

M. BALIVEAU.

Je ne le cache pas, malgré ma répugnance,
Une chose me fait quelque plaisir d'avance;
C'est le parfait rapport qui, par un cas plaisant,
Se trouve entre mon rôle et mon état présent.
Je représente un pere austere et sans foiblesse,
Qui d'un fils libertin gourmande la jeunesse.
Le vieillard, à mon gré, parle comme un Caton;
Et je me réjouis de lui donner le ton.

M. FRANCALEU.

Celui qui fait le fils s'y prend le mieux du monde!
Car nous ne jouons bien qu'autant qu'on nous seconde:
Tout dépend de l'acteur mis vis-à-vis de nous...
Si celui-ci venoit répéter avec vous?

M. BALIVEAU.

Je voudrois que ce fût déja fait.

M. FRANCALEU, *appelant.*

Holà! hée!
Que l'on aille chercher monsieur de l'Empirée...

(*à M. Baliveau.*)
Tenez, voilà par où le jeune homme entrera.
Vous pouvez commencer sitôt qu'il paroîtra.
Faites comme l'on fait aux choses imprévues;
Soyez comme quelqu'un qui tomberoit des nues,
Car c'est l'esprit du rôle; et vous vous souvenez
Que vous vous trouvez, vous et ce fils, nez à nez,
L'instant précis qu'il sort ou d'une académie,
Ou de quelque autre lieu que vous voulez qu'il fuie;
Et qu'à cette rencontre un silence fâcheux
Exprime une surprise égale entre vous deux.
C'est un coup de théâtre admirable! et j'espere...

SCENE VI.

DAMIS, M. FRANCALEU, M. BALIVEAU.

M. FRANCALEU, *à Damis en lui montrant M. Baliveau.*

Monsieur, voilà celui qui fera votre pere.
Il sait son rôle: allons, concertez-vous un peu;
Et, tout en vous voyant, commencez votre jeu...
(*à M. Baliveau, voyant son profond étonnement.*)
Comment diable! à merveille! à miracle! Courage!
Personne ne jouera mieux que vous du visage...
(*à Damis qu'il voit éclater de rire.*)
Vous avez joué, vous, la surprise assez bien;
Mais le rire vous prend, et cela ne vaut rien.

Il faut être interdit, confus, couvert de honte.

M. BALIVEAU.

Je sens qu'ainsi que lui votre aspect me démonte.

DAMIS, *à Francaleu.*

C'est que lorsqu'on répete un tiers est importun.

M. FRANCALEU.

Adieu donc; aussi-bien je fais languir quelqu'un...
(*à Damis.*)
Monsieur l'homme accompli, qui du moins croyez l'être,
Prenez, prenez leçon, car voilà votre maître!
(*frappant sur l'épaule de M. Baliveau.*)
Bravo! bravo! bravo!

SCENE VII.

M. BALIVEAU, DAMIS.

M. BALIVEAU, *à part.*

Le sot évènement!

DAMIS.

Je ne puis revenir de mon étonnement!
Après un tel prodige on en croira mille autres.
Quoi! mon oncle, c'est vous? et vous êtes des nôtres!
Heureux le lieu, l'instant, l'emploi qui nous rejoint!

M. BALIVEAU.

Raisonnons d'autre chose, et ne plaisantons point.
Le hasard a voulu...

DAMIS.

Voici qui paroît drôle :
Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle?

M. BALIVEAU.

C'est moi-même qui parle, et qui parle à Damis...
Voilà donc ce que fait mon neveu dans Paris?
Qu'a produit un séjour de si longue durée?
Que veut dire ce nom, monsieur de l'Empirée?
Sied-il dans ton état d'aller ainsi vêtu?
Dans quelle compagnie, en quelle école es-tu?

DAMIS.

Dans la vôtre, mon oncle. Un peu de patience;
Imitez-moi. Voyez si je romps le silence
Sur mille questions qu'en vous trouvant ici
Peut-être suis-je en droit d'oser vous faire aussi.
Mais c'est que notre rôle est notre unique affaire;
Et que de nos débats le public n'a que faire.

M. BALIVEAU, *levant sa canne.*

Coquin! tu te prévaux du contre-tems maudit...

DAMIS.

Monsieur, ce geste-là vous devient interdit!
Nous sommes, vous et moi, membres de comédie:
Notre corps n'admet point la méthode hardie
De s'arroger ainsi la pleine autorité;
Et l'on ne connoît point chez nous de primauté.

M. BALIVEAU, *à part.*

C'est à moi de plier après mon incartade!

DAMIS, *gaiement.*

Répétons donc en paix. Voyons, mon camarade;
Je suis un fils...

(*M. Baliveau rit.*)

M. BALIVEAU, *à part.*

J'ai ri; me voilà désarmé!

DAMIS.

Et vous, un pere...

M. BALIVEAU.

Eh! oui, bourreau! tu m'as nommé!
Je n'ai que trop pour toi des entrailles de pere;
Et ce fut le seul bien que te laissa mon frere.
Quel usage en fais-tu? qu'ont servi tous mes soins?

DAMIS.

A me mettre en état de les implorer moins.
Mon oncle, vous avez cultivé mon enfance:
Je ne mets point de borne à ma reconnoissance;
Et c'est pour le prouver que je veux désormais
Commencer par tâcher d'en mettre à vos bienfaits,
Me suffire à moi-même en volant à la gloire,
Et chercher la fortune au temple de Mémoire.

M. BALIVEAU.

Où la vas-tu chercher? Ce temple prétendu,
(Pour parler ton jargon) n'est qu'un pays perdu,
Où la nécessité, de travaux consumée,
Au sein du sot orgueil se repaît de fumée.
Eh! malheureux! crois-moi, fuis ce terroir ingrat.

Prends un parti solide, et fais choix d'un état
Qu'ainsi que le talent le bon sens autorise,
Qui te distingue, et non qui te singularise,
Où le génie heureux brille avec dignité;
Tel qu'enfin le barreau l'offre à ta vanité.

DAMIS.

Le barreau?

M. BALIVEAU.

Protégeant la veuve et la pupile,
C'est là qu'à l'honorable on peut joindre l'utile,
Sur la gloire et le gain établir sa maison,
Et ne devoir qu'à soi sa fortune et son nom.

DAMIS.

Ce mélange de gloire et de gain m'importune:
On doit tout à l'honneur, et rien à la fortune.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou préfere un beau laurier!
L'avocat se peut-il égaler au poëte?
De ce dernier la gloire est durable et complete;
Il vit long-tems après que l'autre a disparu:
Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru!
Vous parlez du barreau de la Grece et de Rome,
Lieux propres autrefois à produire un grand homme;
L'antre de la chicane et sa barbare voix
N'y défiguroient pas l'éloquence et les lois.
Que des traces du monstre on purge la tribune,
J'y monte; et mes talens, voués à la fortune,
Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger.

Mais l'abus ne pouvant sitôt se corriger,
Qu'on me laisse à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse ennoblir ma mémoire,
Et primer dans un art plus au-dessus du droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit!
La fraude impunément, dans le siecle où nous sommes,
Foule aux pieds l'équité, si précieuse aux hommes:
Est-il, pour un esprit solide et généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux?
Que la fortune donc me soit mere ou marâtre,
C'en est fait, pour barreau je choisis le théâtre,
Pour client la vertu, pour lois la vérité,
Et pour juge mon siecle et la postérité!

M. BALIVEAU.

Eh bien! porte plus haut ton espoir et tes vues;
A ces beaux sentimens les dignités sont dues:
La moitié de mon bien, remise en ton pouvoir,
Parmi nos sénateurs s'offre à te faire asseoir.
Ton esprit généreux, si la vertu t'est chere,
Si tu prends à sa cause un intérêt sincere,
Ne préférera pas, la croyant en danger,
L'effort de la défendre au droit de la juger?

DAMIS.

Non; mais d'un si beau droit l'abus est trop facile:
L'esprit est généreux, et le cœur est fragile!
Qu'un juge incorruptible est un homme étonnant!
Du guerrier le mérite est sans doute éminent,
Mais presque tout consiste au mépris de la vie;

Et de servir son roi la glorieuse envie,
L'espérance, l'exemple, un je ne sais quel prix,
L'horreur du mépris même inspire ce mépris!
Mais avoir à braver le sourire ou les larmes
D'une solliciteuse aimable et sous les armes;
Tout sensible, tout homme enfin que vous soyiez,
Sans oser être ému la voir presque à vos pieds,
Jusqu'à la cruauté pousser le stoïcisme:
Je ne me sens point fait pour un tel héroïsme!
De tous nos magistrats la vertu me confond,
Et je ne conçois pas comment ces messieurs font!
La mienne donc se borne au mépris des richesses,
A chanter des héros de toutes les especes,
A sauver, s'il se peut, par mes travaux constans,
Et leurs noms et le mien des injures du tems.
Infortuné! je touche à mon cinquieme lustre
Sans avoir publié rien qui me rende illustre:
On m'ignore; et je rampe encore à l'âge heureux
Où Corneille et Racine étoient déja fameux!

M. BALIVEAU.

Quelle étrange manie! Eh, dis-moi, misérable!
A de si grands esprits te crois-tu comparable?
Et ne sais-tu pas bien qu'au métier que tu fais
Il faut ou les atteindre, ou ramper à jamais?

DAMIS.

Eh bien! voyons le rang que le destin m'apprête:
Il ne couronne point ceux que la crainte arrête.
Ces maîtres même avoient les leurs en débutant,

Et tout le monde alors put leur en dire autant.

M. BALIVEAU.

Mais les beautés de l'art ne sont pas infinies?
Tu m'avoueras du moins que ces rares génies,
Outre le don qui fut leur principal appui,
Moissonnoient à leur aise où l'on glane aujourd'hui?

DAMIS.

Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense.
Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits d'avance;
Mais le remede est simple: il faut faire comme eux...
Ils nous ont dérobé, dérobons nos neveux;
Et, tarissant la source où puise un beau délire,
A tous nos successeurs ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'éleve à cet emploi:
Malheur aux écrivains qui viendront après moi!

M. BALIVEAU.

Va, malheur à toi-même, ingrat! cours à ta perte:
A qui veut s'égarer la carriere est ouverte.
Indigne du bonheur qui t'étoit préparé,
Rentre dans le néant dont je t'avois tiré.
Mais ne crois pas que, prêt à remplir ma vengeance,
Ton châtiment se borne à la seule indigence.
Cette soif de briller où se fixent tes vœux
S'éteindra, mais trop tard, dans des dégoûts affreux.
Va subir du public les jugemens fantasques!
D'une cabale aveugle essuyer les bourrasques!
Chercher en vain quelqu'un d'humeur à t'admirer,
Et trouver tout le monde actif à censurer!

Va des auteurs sans nom grossir la foule obscure,
Égayer la satire, et servir de pâture
A je ne sais quel tas de brouillons affamés,
Dont les écrits mordans sur les quais sont semés !
Déja dans les cafés tes projets se répandent;
Le parodiste oisif et les forains t'attendent:
Va, après t'être vu sur leur scene avili,
De l'opprobre avec eux retomber dans l'oubli !

DAMIS.

Que peut contre le roc une vague animée?
Hercule a-t-il péri sous l'effort du Pygmée?
L'Olympe voit en paix fumer le mont Etna:
Zoïle contre Homere en vain se déchaîna;
Et la palme du *Cid*, malgré la même audace,
Croît et s'éleve encore au sommet du Parnasse!

M. BALIVEAU.

Jamais l'extravagance alla-t-elle plus loin?
Eh bien! tu braveras la honte et le besoin;
Je veux que ton esprit n'en soit que plus rebelle,
Et qu'aux siecles futurs ta sottise en appelle,
Que de ton vivant même on admire tes vers:
Tremble! et vois sous tes pas mille abymes ouverts!
L'impudence d'autrui va devenir ton crime:
On mettra sur ton compte un libelle anonyme;
Poursuivi, condamné, proscrit sur ces rumeurs,
A qui veux-tu qu'un homme en appelle?

DAMIS.

A ses mœurs!

M. BALIVEAU.

A ses mœurs? Eh! le monde, en ces sortes d'orages,
Est-il instruit des mœurs ainsi que des ouvrages?

DAMIS.

Oui; de mes mœurs bientôt j'instruirai tout Paris.

M. BALIVEAU.

Eh! comment, s'il vous plaît?

DAMIS.

Comment? par mes écrits.
Je veux que la vertu plus que l'esprit y brille.
La mere en prescrira la lecture à sa fille;
Et j'ai, grace à vos soins, le cœur fait de façon
A monter aisément ma lyre sur ce ton.
Sur la scene aujourd'hui mon coup d'essai l'annonce...
Je suis un malheureux! mon oncle me renonce...
Je me tais... Mais l'erreur est sujette au retour.
J'espere triompher avant la fin du jour;
Et peut-être la chance alors tournera-t-elle!

M. BALIVEAU.

Quoi! vous seriez l'auteur de la piece nouvelle
Que ce soir aux François l'on doit représenter?

DAMIS.

Soyez donc le premier à m'en féliciter.

M. BALIVEAU.

Puisque vous le voulez, je vous en félicite.

DAMIS.

J'en augure une heureuse et pleine réussite!

M. BALIVEAU.

Cependant gardez-vous de dire à Francaleu
Que de son bon ami vous soyiez le neveu.

DAMIS.

Tout comme il vous plaira ; mais je vois avec peine
Que vous ne vouliez pas que je vous appartienne.

M. BALIVEAU.

J'ai de bonnes raisons pour en agir ainsi.

DAMIS.

J'obéirai, monsieur.

M. BALIVEAU.

J'y compte.

DAMIS.

Mais aussi,
Daignant de même entrer dans l'esprit qui m'anime,
Laissez-moi quelque tems jouir de l'anonyme
Pour goûter du succès les plaisirs plus entiers,
Et m'entendre louer sans rougir.

M. BALIVEAU.

Volontiers.
(*à part.*)
A demain, scélérat ! Si jamais tu rimailles,
Ce ne sera, morbleu ! qu'entre quatre murailles !
(*il rentre dans l'intérieur de la maison.*)

SCENE VIII.

DAMIS.

Il ne veut m'avouer qu'après l'évènement...
Nous nous sommes ici rencontrés plaisamment !
La scene est théâtrale, unique, inopinée...
Je voudrois pour beaucoup l'avoir imaginée ;
Mon succès seroit sûr... Du moins profitons-en,
Et songeons à la coudre à quelque nouveau plan.
(*il cherche ses tablettes.*)
J'en ai plusieurs; voyons... Où sont donc mes tablettes?
La perte pour le coup seroit des plus completes !
Tout-à-l'heure à la main je les avois encor...
Ah ! je suis ruiné ! j'ai perdu mon trésor !
Nombre de canevas, deux pieces commencées,
Caracteres, portraits, maximes, et pensées
Dont la plus triviale, en vers alexandrins,
Au bout d'une tirade eût fait battre des mains !
Que j'ai regret sur-tout à mon épithalame !
Hélas ! ma muse, au gré de l'espoir qui m'enflamme,
Dans un premier transport venoit de l'ébaucher :
Deux fois du même enfant pourra-t-elle accoucher ?

SCENE IX.

DORANTE, DAMIS.

DAMIS.

Ah! monsieur, secourez les muses attristées!
Mes tablettes là-bas dans le bois sont restées.
Suivez-moi; cherchons-les, aidons-nous!

DORANTE, *lui rendant ses tablettes.*

Les voilà.

DAMIS.

Je ne puis exprimer le plaisir...

DORANTE.

Brisons là.

DAMIS.

Vous me rendez l'espoir, le repos, et la vie!

DORANTE.

Mon dessein n'est pas tel; car je vous signifie
Qu'il faut en ce logis ne plus vous remontrer,
Et vous faire une affaire, ou n'y jamais rentrer.

DAMIS.

L'étrange alternative! Un ami la propose!
Ne puis-je avant d'opter en demander la cause?

DORANTE.

Eh! fi! l'air ingénu sied mal à votre front;
Et ce doute affecté n'est qu'un nouvel affront.

DAMIS.

C'est la pure franchise. En vérité j'ignore...

DORANTE.

Quoi! monsieur, que Lucile est celle que j'adore?

DAMIS.

Non, quand j'ai vu tantôt mes vers entre ses mains...

DORANTE.

Vous m'avez insulté; c'est de quoi je me plains.

DAMIS.

En quoi donc?

DORANTE.

Oui, c'est vous qui les lui faisiez lire.

DAMIS.

Moi?

DORANTE.

Vous. Plus je souffrois, plus je vous voyois rire.

DAMIS.

De ce qu'innocemment la belle, malgré vous,
Révéloit un secret dont vous étiez jaloux.

DORANTE.

Non; mais de la noirceur de cette ame cruelle,
Et du plaisir malin de jouir avec elle
De la confusion d'un rival malheureux;
Que vous avez joué de concert tous les deux!
C'est à quoi votre esprit depuis un mois s'occupe;
Mais je ne serai pas jusqu'au bout votre dupe:
Je veux de mon côté mettre aussi les railleurs;
Et votre épithalame ira servir ailleurs!

DAMIS.

Ah! ce mot échappé me fait enfin comprendre...

DORANTE.

Songez vîte au parti que vous avez à prendre.

DAMIS.

Dorante!

DORANTE.

Vous voulez temporiser en vain!
Renoncez à Lucile, ou l'épée à la main.

DAMIS.

Opposons quelque flegme aux vapeurs de la bile.
La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est tranquille;
Et je vois...

DORANTE.

Oh! je vois qu'un versificateur
Entend l'art de rimer mieux que le point d'honneur?

DAMIS.

C'en est trop! A vous-même un mot eût pu vous rendre:
Je ne le dirois plus, voulussiez-vous l'entendre.
C'est moi qui maintenant vous demande raison!
Cependant on pourroit nous voir de la maison:
La place pour nous battre ici près est meilleure.
Marchons!

SCENE X.

M. FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

M. FRANCALEU, *prenant Dorante par le bras.*

Eh! venez donc, monsieur. Depuis une heure
Je vous cherche partout pour vous lire mes vers.

DORANTE.

A moi, monsieur?

M. FRANCALEU.

A vous.

DAMIS, *à part.*

Autre esprit à l'envers!

M. FRANCALEU.

Vous desirez, dit-on, ce petit sacrifice?

DORANTE.

Et qui m'a près de vous rendu ce bon office?

M. FRANCALEU.

C'est Lisette.

DORANTE, *à Damis.*

C'est vous qu'elle veut servir?

M. FRANCALEU.

Lui?
Il voudroit qu'on fût sourd aux ouvrages d'autrui!

DAMIS.

Loin de l'en détourner, c'est moi qui l'y convie.

DORANTE, *à Damis.*

Je lis dans votre cœur, et je vois votre envie.

M. FRANCALEU.

Vous dites bien, l'envie! Oui, c'est un envieux
Qui voudroit sur lui seul attirer tous les yeux.

DAMIS.

Mon ami, par bonheur, est là pour me défendre:
Tantôt je l'exhortois encore à vous entendre.

DORANTE, *bas, à Damis.*

Vous osez m'attester?

DAMIS, *bas.*

Je songe à votre amour.
Songez, si vous voulez, à faire votre cour.

M. FRANCALEU.

On me voudroit pourtant assurer du contraire.

DAMIS.

Lisez, et qu'il admire; il ne sauroit mieux faire!

DORANTE, *bas.*

Tu crois m'échapper? mais...

DAMIS, *à M. Francaleu.*

D'autant plus que monsieur
A besoin maintenant d'un peu de belle humeur.

M. FRANCALEU, *tirant un gros cahier de sa poche.*

Ah! quelque humeur qu'il ait, il faudra bien qu'il rie;
Et pour cela d'abord je lis ma tragédie!

DAMIS.

Rien ne pouvoit pour lui venir plus à propos.

M. FRANCALEU.

Pourvu que les fâcheux nous laissent en repos!

DAMIS, *bas, à Dorante.*

Dès que vous le pourrez, songez à disparoître.
Je vous attends.

(*il fait quelques pas pour sortir.*)

M. FRANCALEU.

Eh quoi! vous n'en voulez pas être?

DORANTE, *à Damis, en s'efforçant de faire lâcher prise à M. Francaleu qui le retient.*

Je ne vous quitte point!

DAMIS, *à M. Francaleu.*

Monsieur, excusez-moi,
J'aime; et c'est un état où l'on n'est guere à soi.
Vous savez qu'un amant ne peut rester en place?

DORANTE, *voulant courir après lui.*

Par la même raison...

(*Damis s'éloigne.*)

SCENE XI.

M. FRANCALEU, DORANTE.

M. FRANÇALEU, *retenant toujours Dorante.*

Laissez, laissez, de grace!
Il en veut à ma fille; et je serois charmé
Qu'il parvînt à lui plaire, et qu'il en fût aimé.

DORANTE.

Oh! parbleu! qu'il vous aime, et vous et vos ouvrages!

M. FRANCALEU.

Comme si nous avions besoin de ses suffrages!

DORANTE.

Le mien mérite peu que vous vous y teniez.

M. FRANCALEU.

Je serai trop heureux que vous me le donniez!

DORANTE.

Prodiguer pour moi seul le fruit de tant de veilles!

M. FRANCALEU.

Moins l'assemblée est grande, et plus elle a d'oreilles!

DORANTE.

Si vous vouliez pour lui différer un moment?

M. FRANCALEU.

Non; qui satisfait tôt satisfait doublement.

(*il lâche Dorante pour tirer ses lunettes; Dorante s'évade, et M. Francaleu continue, sans s'appercevoir qu'il est resté seul.*)

SCENE XII.

M. FRANCALEU.

Et c'est le moins qu'on doive à votre politesse
D'avoir bien voulu prendre un rôle dans la piece.
(*il déroule son cahier, et lit.*)
La mort de Bucéphale...

(se retournant, et ne trouvant plus Dorante.)
Où diable est-il?... Comment!
On me fuit?... Oh! parbleu! ce sera vainement!
Je cours après mon homme; et s'il faut qu'il m'échappe,
Je me cramponne après le premier que j'attrape,
Et, bénévole ou non, dût-il ronfler debout,
L'auditeur entendra ma piece jusqu'au bout!

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MONDOR, LISETTE, *habillée comme sa maîtresse, et tirant Mondor par le bras.*

MONDOR.

A quoi bon dans le parc ainsi tourner sans cesse,
Pirouetter, courir, voltiger?

LISETTE.

Mondor!

MONDOR.

Qu'est-ce?

LISETTE.

Tu ne voyois pas?

MONDOR.

Quoi?

LISETTE.

Qu'on nous épioit.

MONDOR.

Quand?

LISETTE.

Le voilà bien sot!

MONDOR.

Qui?

LISETTE.

Le trait certe est piquant!

MONDOR.

Quel?

LISETTE.

Quel? qu'est-ce? quoi? quand? qui? l'amant de Lucile,
Que son mauvais démon ne peut laisser tranquille;
Dorante.

MONDOR.

Eh bien! Dorante?

LISETTE.

Il nous a vus de loin,
Alors que tu croyois m'aborder sans témoin.
Sous ce nouvel habit, du bout de l'avenue
Qu'il ait cru voir Lucile, ou qu'il m'ait reconnue
Près de toi, l'un vaut l'autre; et sur-tout son destin
Semblant te mettre exprès une lettre à la main.
Nous entrons dans le parc: il nous guette, il pétille;
Il se glisse et nous suit du long de la charmille.
Moi, qui du coin de l'œil observe tous ses tours,
Je me laisse entrevoir, et disparois toujours.
Dieu sait si le cerveau de plus en plus lui tinte!
Tant qu'enfin je le plante au fond du labyrinthe,
Où le pauvre jaloux, pour long-tems en défaut,

Peste et jure, je crois, maintenant comme il faut!
Je ferois encore pis si je pouvois pis faire.
De ces cœurs défians l'espece atrabilaire
Ressemble, je le vois, aux chevaux ombrageux;
Il faut les aguerrir pour venir à bout d'eux.

MONDOR.

Oh! parbleu! ce n'est pas le foible de mon maître!
Au contraire il se livre aux gens sans les connoître,
Et présume assez bien de soi-même et d'autrui
Pour se croire adoré, sans que l'on songe à lui.
Du reste sait-il bien se tirer d'une affaire?

LISETTE.

Ceux qui l'ont séparé d'avec son adversaire
Disent qu'il s'y prenoit en brave cavalier;
Et, pour un bel-esprit, qu'il est franc du collier.

MONDOR.

Il n'est sorte de gloire à laquelle il ne coure.
Le bel-esprit en nous n'exclut pas la bravoure;
D'ailleurs ne dit-on pas: telles gens, tel patron?
Et dès que je le sers peut-il être poltron?

LISETTE.

Voilà donc cet amour dont j'étois ignorante,
Et que j'ai cru toujours un rêve de Dorante?

MONDOR.

Mon maître ne dit mot; mais, à la vérité,
Ce combat-là tient bien de la rivalité!
En ce cas mon adresse a tout fait.

LISETTE.

Ton adresse?

MONDOR.

Oui; j'ai de sa conquête honoré ta maîtresse.
Celle qu'il recherchoit ne me convenant pas,
De Lucile à propos j'ai vanté les appas,
Lui conseillant d'avoir souvent les yeux sur elle,
Et de mettre un peu l'une et l'autre en parallele.
Il paroît qu'il n'a pas négligé mes avis!

LISETTE.

Il se repentiroit de les avoir suivis!
Envers et contre tous je protege Dorante.

MONDOR.

Gageons que malgré toi mon maître le supplante;
Car étant né poëte au suprême degré,
Lucile va d'abord le trouver à son gré.
Monsieur de Francaleu déja l'aime et l'estime;
Du pere de Dorante il n'est pas moins l'intime;
Et je porte un billet à ce pere adressé,
Qu'après s'être battu sur l'heure il a tracé.
Sachant des deux vieillards la mésintelligence,
Il mande à celui-ci, selon toute apparence,
De rappeler un fils qui fait ici l'amour,
Et dont l'entêtement croîtroit de jour en jour.
Il saura là-dessus le rendre impitoyable.
S'il aime enfin Lucile, ainsi qu'il est croyable,
Prends de mes almanachs, et tiens pour assuré
Que le bonheur de l'autre est fort aventuré.

LISETTE.

Mais cet autre, avec qui je suis de connivence,
A pris depuis un mois terriblement l'avance!
J'ai vu pâlir Lucile au récit du combat;
D'une tendre frayeur le cœur encor lui bat.
Lucile s'est émue; et c'est pour lui, te dis-je:
Il a visiblement tout l'honneur du prodige!
Depuis même ils se sont entretenus long-tems,
Et s'étoient séparés l'un de l'autre contens
Lorsque dans cet esprit, soupçonneux à *la rage*,
Ma présence équivoque a ramené l'orage;
Mais le calme ne tient qu'à l'éclaircissement,
Et coulera ton maître à fond dans le moment.

MONDOR.

Je réponds de la barque en dépit de Neptune!
Songe donc qu'elle porte un poëte et sa fortune!
Telle gloire le peut couronner aujourd'hui
Qui mettroit pere et fille à genoux devant lui...
De ce coup décisif l'instant fatal approche.
L'amour m'arrache un tems que l'honneur me reproche.
Adieu : que devant nous tout s'abaisse en ce jour;
Et que tous nos rivaux tremblent à mon retour!

(*il s'en va.*)

LISETTE, *seule.*

Telle gloire le peut couronner... J'ai beau dire,
Dorante pourroit bien avoir ici du pire :
Faisons la guerre à l'œil; et mettons-nous au fait
De ce coup, qui doit faire un si terrible effet.

SCENE II.

M. FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

M. FRANCALEU, *à Lisette qu'il prend pour Lucile.*

Lucile, redoublez de fierté pour Dorante.
Vous n'êtes pas encore assez indifférente:
Vous souffrez qu'il vous parle; et je défends cela
Tout net! Entendez-vous, ma fille?

LISETTE, *se tournant, et faisant la révérence.*

Oui, mon pere.

M. FRANCALEU.

Ah!
C'est toi, Lisette?

LISETTE.

Eh bien! c'est moi; je tiens parole:
Lui ressemblé-je assez? jouerai-je bien son rôle?
L'œil du pere s'y trompe; et je conclus d'ici
Que bien d'autres tantôt s'y tromperont aussi.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Admirez en effet comme elle lui ressemble!

LISETTE.

Quand commencera-t-on?

M. FRANCALEU.

Tout-à-l'heure. On s'assemble.
Cependant, va chercher ta maîtresse, et l'instruis

Des dispositions où tu vois que je suis.
Si j'eus une raison, maintenant j'en ai trente
Qui doivent à jamais disgracier Dorante.
(*Lisette rentre dans la maison.*)

SCENE III.

M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU.

La coquine le sert indubitablement,
Et m'en a sur son compte imposé doublement!
Sur quoi donc, s'il vous plaît, vous a-t-il fait *querelle*?

DAMIS.

Sur un mal-entendu, pour une bagatelle.

M. FRANCALEU.

Ce procédé l'exclut du rang de vos amis.

DAMIS.

Quelque ressentiment pourroit m'être permis;
Mais je suis sans rancune, et ce qui se prépare
Va me venger assez de cet esprit bizarre.

M. FRANCALEU.

Ce que j'apprends encor lui fait bien moins d'honneur.

DAMIS.

Quoi donc?

M. FRANCALEU.

Qu'il est le fils d'un maudit chicaneur

Qui, n'écoutant priere, avis, ni remontrance,
Depuis dix ou douze ans me plaide à toute outrance.
Des sottises d'un pere un fils n'est pas garant;
Mais le tort que me fait ce plaideur est si grand
Que je puis à bon droit haïr jusqu'à sa race.
Ce procès me ruine en sotte paperasse;
Et sans le tems, les pas, et les soins qu'il y faut,
J'aurois été poëte onze ou douze ans plutôt.
Sont-ce là, dites-moi, des pertes réparables?

DAMIS.

Le dommage est vraiment des plus considérables:
Il faut que le public intervienne au procès,
Et conclue avec vous à de gros intérêts!
Et Dorante n'a-t-il contre lui que son pere?

M. FRANCALEU.

Pardonnez-moi, monsieur, il a son caractere.
Je lui croyois du goût, de l'esprit, du bon sens;
Ce n'est qu'un étourdi: cela tourne à tous vents.
Cervelle évaporée, esprit jeune et frivole,
Que vous croyez tenir au moment qu'il s'envole,
Qui me choque en un mot, et qui me choque au point
Que chez moi sans ma piece il ne resteroit point.
Mais il le faut avoir si je veux qu'on la joue;
Et voilà trop de fois que mon spectacle échoue...
A propos, ce bon-homme avec qui vous jouez,
Plaît-il? que vous en semble?... excellent! avouez?

DAMIS.

Admirable!

M. FRANCALEU.

A-t-il l'air d'un pere qui querelle?
Hein! Comme sa surprise a paru naturelle?

DAMIS.

Attendez à juger de ce qu'il peut valoir
Que vous en ayiez vu ce que je viens d'en voir.
Il est original en ces sortes de rôle!

M. FRANCALEU.

Pour un mois avec nous il faut que je l'enrôle.

DAMIS.

De l'humeur dont il est, j'admire seulement
Qu'il daigne se prêter à nous pour un moment.

M. FRANCALEU.

C'est que je l'ai flatté du succès d'une affaire.
Tirons-en donc parti tandis qu'à nous complaire
Et qu'à nous ménager il a quelque intérêt.

DAMIS

La troupe ne sauroit faire un meilleur acquêt!

M. FRANCALEU.

Si vous le souhaitez, c'est une affaire faite.

DAMIS.

Personne plus que moi, monsieur, ne le souhaite.

M. FRANCALEU.

Et personne, monsieur, n'y peut mieux réussir.

DAMIS.

Que moi?

M. FRANCALEU.

Que vous.

DAMIS.

Par où? daignez m'en éclaircir.

M. FRANCALEU.

Vous pouvez à la cour lui rendre un bon office.

DAMIS.

Plût au ciel! il n'est rien que pour lui je ne fisse.

M. FRANCALEU.

Vous êtes bien venu des ministres?

DAMIS.

Un fat
Avoueroit que la cour fait de lui quelque état;
Et, passant du mensonge à la sottise extrême,
En le faisant accroire, il le croiroit lui-même.
Mais je n'aime à tromper ni les autres, ni moi.
Un poëte à la cour est de bien mince aloi!
Des superfluités il est la plus futile.
On court au nécessaire, on y songe à l'utile;
Ou si vers l'agréable on penche quelquefois,
Nous sommes éclipsés par le moindre minois;
Et là, comme autre part, les sens entraînant l'homme,
Minerve est éconduite, et Vénus a la pomme.
Ainsi je n'oserois vous promettre pour lui,
Sur un crédit si frêle, un bien solide appui.

M. FRANCALEU.

Ma parole, en ce cas, sera donc mal gardée;
Car je comptois sur vous quand je l'ai hasardée?

DAMIS.

Eh! de quoi s'agit-il encor? voyons un peu.

M. FRANCALEU.

Il veut faire enfermer un frippon de neveu,
Un libertin, qui s'est attiré sa disgrace,
En ne faisant rien moins que ce qu'on veut qu'il fasse.

DAMIS, *vivement.*

Oh! je le servirai si ce n'est que cela,
Et mon peu de crédit ira bien jusque-là.

M. FRANCALEU, *voulant s'en aller.*

Non, non, laissez. Parbleu! j'admire ma sottise!

DAMIS, *l'arrêtant.*

Quoi donc?

M. FRANCALEU.

J'en vais charger quelqu'un dont je m'avise.

DAMIS.

Ah! gardez-vous-en bien, s'il vous plaît!

M. FRANCALEU.

Eh! pourquoi?

DAMIS.

Quand je vous dis qu'on peut s'en reposer sur moi.

M. FRANCALEU.

C'est qu'avec celui-ci l'affaire ira plus vîte.

DAMIS.

Je serois très fâché qu'il en eût le mérite.

M. FRANCALEU.

Songez donc que ce soir il aura mon billet,
Et que j'aurai demain la lettre-de-cachet.

DAMIS.

Mon dieu! laissez-moi faire; ayez cette indulgence!

M. FRANCALEU.

Mais vous ne ferez pas la même diligence?

DAMIS.

Plus grande encore.

M. FRANCALEU.

Oh! non!

DAMIS.

Que direz-vous pourtant
Si votre homme ce soir, ce soir même est content?

M. FRANCALEU.

Ce soir? Ah! sur ce pied je n'ai plus rien à dire.
Mais comment ce tems-là pourra-t-il vous suffire?

DAMIS.

Je ne vous promets rien par-delà mon pouvoir.

M. FRANCALEU.

Vous promettez pourtant beaucoup!

DAMIS.

Vous allez voir...
Mais, monsieur, on diroit, à cette ardeur extrême,
Qu'à ce pauvre neveu vous en voulez vous-même.

M. FRANCALEU.

Sans doute; et j'ai raison. L'oncle me fait pitié!
Et tout mauvais sujet mérite inimitié!
Tenez, j'ai toujours eu l'amour de l'ordre en tête.
Vous menez, par exemple, un train de vie honnête,
Vous; cela fait plaisir, mais n'étonnera pas,
Car vous me fréquentez et vous suivez mes pas.
Des travers du jeune homme un fou sera la cause.

Aussi l'ordre du roi, pour le bien de la chose,
Devroit faire enfermer avec le libertin
Tel chez qui l'on saura qu'il est soir et matin...
(*Damis se met à rire.*)
Vous riez! mais je parle en pere de famille.

SCENE IV.

M. FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

M. FRANCALEU, *à Lisette.*

Que viens-tu m'annoncer?

LISETTE.

Que je me déshabille.

M. FRANCALEU.

Quoi! la piece...

LISETTE.

Est au croc une seconde fois.

M. FRANCALEU.

Faute d'acteurs?

LISETTE.

Tantôt il n'en manquoit que trois;
Mais, ma foi! maintenant c'est bien une autre histoire!

M. FRANCALEU.

Quoi donc?

LISETTE.

Vous n'avez plus d'acteurs ni d'auditoire.

M. FRANCALEU.

Que dis-tu?

LISETTE.

Tout défile et vole vers Paris.

M. FRANCALEU.

Désertion totale?

LISETTE.

Oui, pour avoir appris
Que ce soir on y joue une piece nouvelle,
Dont le titre les pique et les met en cervelle.

M. FRANCALEU.

Ah! j'en suis!

LISETTE.

L'heure presse; et tous ont décampé,
Comptant se retrouver ici pour le soupé.

DAMIS.

Quelle rage! à quoi bon cette brusque sortie?
Comme s'ils n'eussent pu remettre la partie!

M. FRANCALEU.

Non. Le sort d'une piece est-il en notre main?
Nous en voyons mourir du soir au lendemain:
Celle-ci peut n'avoir qu'une heure ou deux à vivre.
Si nous la voulons voir songeons donc à les suivre:
Venez.

DAMIS.

J'augure mieux de la piece que vous.
D'ailleurs, ce qui se vient de conclure entre nous
De soins très sérieux remplira ma soirée.

M. FRANCALEU.

Adieu donc. Demeurez, monsieur de l'Empirée.
Votre refus fait place à monsieur Baliveau,
Qui dans l'art du théâtre étant encor nouveau,
Ne sera pas fâché qu'on le mene à l'école.
Qui plus est, son neveu l'occupe et le désole;
Et la piece nouvelle est un amusement
Qui pourra le lui faire oublier un moment.
(*il rentre dans la maison.*)

SCENE V.

DAMIS, LISETTE.

DAMIS, *à part.*

Oui-dà, c'est bien s'y prendre!

LISETTE, *à part.*

Un peu de hardiesse!
Cet homme-ci, je crois, est l'auteur de la piece.
Faisons qu'il se trahisse; il en est un moyen...
(*à Damis.*)
Vous risquez en tardant de ne trouver plus rien:
Monsieur raisonnoit juste, et votre attente est vaine;
Car la piece est mauvaise, et sa chûte est certaine.

DAMIS.

Certaine?

LISETTE.

Oui, cet arrêt dût-il vous chagriner.

DAMIS.

Mademoiselle a donc le don de deviner?

LISETTE.

Non, mais c'est ce que mande un connoisseur en titre,
Dont le goût n'a jamais erré sur ce chapitre.

DAMIS.

Eh! ce grand connoisseur, dont le goût est si fin?...

LISETTE.

Ne croit pas que la piece aille jusqu'à la fin.

DAMIS.

Je voudrois bien savoir sur quelle conjecture?

LISETTE.

Sur ce qu'hier chez lui l'auteur en fit lecture.

DAMIS.

Chez lui? l'auteur? hier?

LISETTE.

Oui... Qu'a donc ce discours...

DAMIS, *à part.*

Je ne suis pas sorti d'ici depuis huit jours.

LISETTE, *à part.*

Je le tiens!

DAMIS, *à part.*

C'est Alcippe, oh! c'est lui, je le gage!
Nouvelliste effronté, suffisant personnage,
Qui raisonne au hasard de nous et de nos vers,
Et pour ou contre nous prévient tout l'univers.
Cela sait ses foyers, sa ville, ses provinces,
Ses intrigues de cour, son cabinet des princes,

Pese ou regle à son gré les plus grands intérêts,
Et croit ses visions d'immuables arrêts !
Présent, passé, futur; tout est de sa portée !
Le livre des destins s'emplit sous sa dictée :
Rien ne doit arriver que ce qu'il a prédit;
Et l'évènement seul toujours le contredit...
(*à Lisette.*)
Et n'a-t-il pas poussé l'impertinence extrême
Jusqu'à nommer l'auteur ?

LISETTE.

Non, monsieur; c'est vous-même
Qui venez de tout dire et de vous déceler.
Alcippe en tout ceci n'a rien à démêler.
Moi seule je mentois ; et je m'en remercie,
Vu le plaisir que j'ai de me voir éclaircie !

DAMIS, *la retenant.*

Lisette!

LISETTE.

Eh bien?

DAMIS.

(*à part.*)
De grace!... Étourdi que je suis!

LISETTE.

Que voulez-vous de moi ?

DAMIS.

Du secret!

LISETTE.

Je ne puis.

DAMIS.

Quelques jours seulement!

LISETTE.

Cela n'est pas possible.

DAMIS.

Eh! ne me faites pas ce déplaisir sensible!
Laissez-moi recevoir un encens qui soit pur,
En cas de réussite, ainsi que j'en suis sûr.

LISETTE.

J'imagine un marché dont l'espece est plaisante!
D'un secret tout entier la charge est trop pesante;
Partageons celui-ci par la belle moitié.
Tenez, si vous tombez, je parle sans pitié;
Si vous réussissez je consens à me taire.
Voilà pour vous servir tout ce que je puis faire.

DAMIS.

Et je n'en veux pas plus; car je réussirai.

LISETTE.

Oh! bien, en ce cas-là, monsieur, je me tairai.
(*Dorante paroît au fond du théâtre.*)

DAMIS, *baisant la main de Lisette.*

Avec cette promesse, où mon espoir se fonde,
Je vous laisse, et m'en vais le plus content du monde!
(*il rentre dans la maison.*)

SCENE VI.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE, *à part, appercevant Dorante, et lui tournant brusquement le dos.*

Le jaloux nous surprend: le voilà furieux;
Car je passe à coup sûr pour Lucile à ses yeux!

DORANTE, *sans approcher.*

« Avec cette promesse, où mon espoir se fonde,
« Je vous laisse, et m'en vais le plus content du monde ».
Madame, on n'aura pas de peine à concevoir
Quelle étoit la promesse, et quel est cet espoir.
Mais ce que l'on auroit de la peine à comprendre
C'est que cette promesse, et si douce et si tendre,
Reçue à la même heure, et presque au même lieu,
Mot à mot dans ma bouche ait mis le même adieu.
Il faut vous en faire un de plus longue durée,
Et dont vous vous teniez un peu moins honorée...
Adieu, madame, adieu! Ne vous flattez jamais
Que je vous aie aimée autant que je vous hais!
(*il fait quelques pas pour s'en aller.*)

LISETTE, *à part.*

Donnons-nous à notre aise ici la comédie;
Car il va revenir.
(*elle s'assied en se cachant le visage avec son éventail du côté par où Dorante peut l'aborder.*)

DORANTE, *revenant.*

Monstre de perfidie!
Pouvoir ainsi passer d'abord et sans égard
Des mains de la nature à ce comble de l'art!
M'avoir peint ce rival comme le moins à craindre!
M'avoir persuadé presque au point de le plaindre!
Qu'avez-vous prétendu par cette trahison?
Pourquoi, d'un vain espoir y mêlant le poison,
Me venir étaler d'obligeantes alarmes?
Me dire, en paroissant prête à verser des larmes:
« Dorante, ou je fléchis mon pere, ou de mes jours
« A l'asyle où j'étois je consacre le cours »!
Quels étoient vos desseins? répondez-moi, cruelle!
Ne les dois-je imputer qu'à l'orgueil d'une belle
Qui, jalouse des droits d'un éclat peu commun,
Veut gagner tous les cœurs, et ne pas en perdre un?
Ce reproche fût-il le seul que j'eusse à faire!
Mais, hélas! malgré moi la vérité m'éclaire.
Ce rival dès long-tems est le rival aimé.
C'est pour lui que j'ai vu votre front alarmé;
Et quand vous me disiez que j'en étois la cause,
Quand vous promettiez plus que l'amour même n'ose,
C'est que de votre amant vous protégiez les jours,
Et vouliez ralentir la vengeance où je cours.
Oui, j'y vole! On ne l'a tantôt que différée;
Et ma rage à vos yeux l'auroit déja tirée:
J'attaquois devant vous le traître en arrivant,
Si je n'eusse voulu jouir auparavant

De la confusion qui vous ferme la bouche !
Que ma plainte à présent vous révolte ou vous touche,
Repentez-vous ou non de m'avoir outragé,
Vous ne me verrez plus que mort, ou que vengé!

LISETTE, *effrayée.*

Dorante!

DORANTE, *à part.*

Je m'arrête au cri de l'infidele!
Elle tremble, il est vrai; mais pour qui tremble-t-elle?
(*à Lisette.*)
N'importe: je l'adore; écoutons-la... Parlez...
(*se rapprochant un peu.*)
Je veux encor, je veux tout ce que vous voulez;
Rejetons le passé sur l'inexpérience,
Et redemandez-moi toute ma confiance.
Un regard, un seul mot n'a qu'à vous échapper;
Mon cœur vous aidera lui-même à me tromper.
Ah! Lucile! ai-je pu sitôt perdre le vôtre?
Vous me haïssez!

LISETTE, *avec une voix enfantine.*

Non.

DORANTE.

Vous en aimez un autre?

LISETTE, *de même.*

Eh! non!

DORANTE.

Vous m'aimez donc?

LISETTE, *de même.*

Oui.

DORANTE.

M'y fierai-je?

LISETTE, *de même.*

Hélas!

DORANTE.

Eh bien! je n'en veux plus douter! Ne sais-je pas
Que l'infidélité, sur-tout dans la jeunesse,
Souvent est moins un crime au fond qu'une foiblesse,
Qui peut servir ensuite à vous en détourner,
Lorsque la nôtre va jusqu'à vous pardonner?
(*il s'approche d'elle tout-à-fait.*)
Je vous pardonne donc, et même vous excuse.
Lisette est contre moi; Lisette vous abuse:
Ce sont ici des coups qu'elle seule a conduits;
C'est elle qui me met dans l'état où je suis.

LISETTE, *toujours contrefaisant Lucile.*

Il est vrai.

DORANTE, *se jetant à ses genoux et lui prenant une main.*

C'est assez; mon ame satisfaite...

SCENE VII.

DORANTE, LUCILE, LISETTE.

LUCILE, *au fond du théâtre.*

Veillai-je ou non? Dorante aux genoux de Lisette!

LISETTE, *baissant l'éventail et se levant.*

Lui-même; et qui me fait fort joliment sa cour!

(*à Dorante.*)
On vous prend sur le fait, monsieur, à votre tour.
(*à Lucile.*)
Songez à bien jouer le rôle que je quitte.
(*à Dorante.*)
Car vous nous voyez deux que votre faute irrite.
Enfin concevez-vous combien vous vous trompiez?

DORANTE.

Je croyois en effet, madame, être à vos pieds.
Son habit m'a fait faire une lourde bévue!

LISETTE.

Madame, vous plaît-il que je vous restitue
Les fleurettes qu'avant d'embrasser mes genoux
Monsieur me débitoit, croyant parler à vous?
N'en déplaise à l'amour, si doux dans ses peintures,
Je vous restituerois un beau torrent d'injures.

DORANTE.

Eh! quel autre à ma place eût pu se contenir?

LISETTE.

Je vous devois cela, monsieur, pour vous punir!

LUCILE.

Eh quoi! Dorante, après mille et mille assurances,
Qui tout-à-l'heure encor passoient vos espérances,
Le reproche et l'injure aigrissoient vos discours;
Et sur le ton plaintif on vous trouve toujours?

DORANTE.

Avant que sur ce ton vous le preniez vous-même,
Vous qui savez, madame, à quel point je vous aime,
Souffrez qu'on vous instruise; après quoi décidez

Si mes soupçons jaloux n'étoient pas bien fondés.
Je surprends mon rival...

LUCILE.

Oui, j'ai tort de me plaindre!
En effet, ma foiblesse autorise à tout craindre;
Et l'aveu que j'ai fait, trop naïf et trop prompt,
De votre défiance a mérité l'affront!
Mais vous trouverez bon qu'en me faisant justice,
Cette justice même aussi nous désunisse,
Et rompe entre nous deux un nœud mal assorti,
Dont jamais on ne s'est assez tôt repenti!

DORANTE.

Entendons-nous, de grace! Encore un coup, madame,
Bien loin qu'en tout ceci je mérite aucun blâme,
Croyez, si j'eusse pu ne me pas alarmer,
Que je ne serois pas digne de vous aimer.
Devois-je voir en paix?...

LUCILE.

Depuis quand, je vous prie,
N'est-on digne d'aimer qu'autant qu'on se défie?
Ainsi l'amour jamais doit n'être satisfait,
Et le plus soupçonneux est donc le plus parfait?
Vos vers m'en avoient fait tout une autre peinture!...
Juste sujet pour moi de crainte et de rupture!
J'aime trop mon repos pour le perdre à ce prix,
Et ne jugerai plus des gens par leurs écrits.

DORANTE.

Mais ayez la bonté...

LUCILE, *l'interrompant.*

Ma bonté m'a trahie:
Vous feriez, je le vois, le malheur de ma vie;
Je ne recueillerois de mes soins les plus doux
Que l'éclat scandaleux des fureurs d'un jaloux.
Que n'ai-je conservé, prévoyante et soumise,
L'insensibilité que je m'étois promise!...
(*à Lisette en pleurant.*)
Lisette, je t'ai crue, et toi seule tu m'as...

LISETTE, *à Dorante.*

N'avez-vous point de honte?

DORANTE.

Eh! ne m'accable pas!
(*à Lucile.*)
Tu sais mon innocence?... Appaisez vos alarmes,
Lucile! Retenez ces précieuses larmes!
C'est mon injuste amour qui les a fait couler;
C'est lui qui toutefois pour moi doit vous parler.
L'amour est défiant quand l'amour est extrême!

LUCILE.

S'il se faut quelquefois défier quand on aime,
C'est de tout ce qui peut, dans le cœur alarmé,
Soulever des soupçons contre l'objet aimé.
Je tiens, vous le savez, cette sage maxime
De ces vers qui vous ont mérité mon estime,
De votre propre idylle, ouvrage séducteur,
Où votre esprit se montre, et non pas votre cœur!

DORANTE.

Ni l'un, ni l'autre. Il faut qu'enfin je le confesse,
Madame, et que je cede au remords qui me presse.
Du moins vous concevrez, après un el aveu,
Pourquoi tout mon bonheur me rassuroit si peu:
C'est que je n'en jouis qu'à titre illégitime;
C'est que tous ces écrits, source de votre estime,
Vous venoient par mes soins, mais ne sont pas de moi.

LUCILE.

Ils ne sont pas de vous?

DORANTE.

Non.

LISETTE, *à part.*

Le sot homme!

LUCILE.

Quoi?...

DORANTE.

Laissant lire, il est vrai, dans le fond de mon ame,
J'inspirois le poëte, en lui peignant ma flamme.
Que son art à mon gré s'y prenoit foiblement,
Et que le bel esprit est loin du sentiment!
Mais cet art vous amuse; il a fallu vous plaire,
Laisser dire des riens, sentir mieux et se taire.
N'est-ce donc qu'à l'esprit que votre cœur est dû,
Et ma sincérité m'auroit-elle perdu?

LUCILE.

Votre sincérité mérite qu'on vous aime,

Dorante ; aussi pour vous suis-je toujours la même.
Tel est enfin l'effet de ces vers que j'ai lus :
J'étois indifférente, et je ne le suis plus ;
Et je sens que sans vous je le serois encore.

DORANTE.

Vous ne vous plaindrez plus d'un cœur qui vous adore,
Où vous établissez la paix et le bonheur,
Et qui commence enfin d'en goûter la douceur.

LISETTE.

Treve de beaux discours ! Il est tems que j'y pense !
De par monsieur, expresse et nouvelle défense
De souffrir que jamais vous osiez nous parler.

DORANTE.

Il aura su mon nom ?

LUCILE, *à Lisette.*

Ah ! tu me fais trembler !

LISETTE.

Et même ici quelqu'un peut-être nous épie.
Séparez-vous ; rentrez, madame, je vous prie.
Nous allons concerter un projet important.

DORANTE, *à Lucile.*

Rassurez-moi d'un mot encore en me quittant,
Ou déja mon espoir est tout prêt à s'éteindre !

LUCILE.

De vos rivaux du moins vous n'avez rien à craindre.
Mon pere pourra bien, en ce commun danger,
Désapprouver mon choix mais jamais le changer.

(*elle rentre dans la maison.*)

SCENE VIII.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

Quelqu'un m'a desservi près de lui, je parie?

LISETTE.

Eh! ne vous en prenez qu'à votre étourderie,
Et qu'au brusque mépris dont vous avez heurté
La rage qu'il avoit tantôt d'être écouté.

DORANTE.

Oui, j'ai tort, je l'avoue. A présent il peut lire,
Je l'écoute; ou plutôt, sans cela, je l'admire,
Et m'offre, en trouvant beau tout ce qui lui plaira,
De me couper la gorge avec qui le niera.

LISETTE.

Ce n'est pas maintenant votre plus grande affaire!
Songez à profiter d'un avis salutaire...
Pourriez-vous nous trouver de ces perturbateurs
Du repos du parterre et des pauvres auteurs,
Contre les nouveautés signalant leurs prouesses,
Et se faisant un jeu de la chûte des pieces?

DORANTE.

Que diable en veux-tu faire? Oui, pour un j'en sais trois.

LISETTE.

Courez les ameuter, pour aller aux François
Sur ce qui s'y jouera faire éclater l'orage.
La piece est de l'auteur qui vous fait tant d'ombrage.
Le pere de Lucile y vient d'aller.

DORANTE.

Tu veux...

LISETTE.

Ah! j'en serois d'avis! faites le scrupuleux!
Damis ne l'est pas tant, lui; car à votre pere
Il a de votre amour écrit tout le mystere.
Ce n'aura pas été pour vous servir, je croi.
Et vous le voudriez ménager? Eh! sur quoi?
Les plaisans intérêts pour balancer les vôtres!
Une piece tombée, il en renaît mille autres!
Mais Lucile perdue, où sera votre espoir?...
Monsieur de Francaleu, vous dis-je, va la voir.
Il n'a déja que trop ce bel auteur en tête!
S'il le voit triompher, c'est fait, rien ne l'arrête;
Il lui donne sa fille; et croiroit aujourd'hui
S'allier à la gloire en s'alliant à lui.

DORANTE.

Ah! tu me fais frémir! et des transes pareilles
Me livrent en aveugle à ce que tu conseilles.

(*il s'en va.*)

LISETTE, *seule.*

Ah! ah! monsieur l'auteur! avec votre air humain,
Vous endormez les gens, vous écrivez sous main,
Vous avez du manege; et votre esprit superbe
Croit déja sous le pied nous avoir coupé l'herbe?
Un bon coup de sifflet va vous être lâché;
Et vous savez alors quel est notre marché?

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DAMIS.

Je ne me connois plus aux transports qui m'agitent!
En tous lieux sans dessein mes pas se précipitent;
Le noir pressentiment, le repentir, l'effroi,
Les présages fâcheux volent autour de moi:
Je ne suis plus le même enfin depuis deux heures.
Ma piece auparavant me sembloit des meilleures;
Maintenant je n'y vois que d'horribles défauts,
Du foible, du clinquant, de l'obscur, et du faux.
De là plus d'une image annonçant l'infamie!
La critique éveillée, une loge endormie;
Le reste de fatigue et d'ennui harassé,
Le souffleur étourdi, l'acteur embarrassé,
Le théâtre distrait, le parterre en balance,
Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence!...
Mille autres visions, qui toutes dans mon cœur
Font naître également le trouble et la terreur!...

(*regardant à sa montre.*)

Voici l'heure fatale où l'arrêt se prononce !
Je seche ; je me meurs !... Quel métier !... J'y renonce !
Quelque flatteur que soit l'honneur que je poursuis,
Est-ce un équivalent à l'angoisse où je suis ?
Il n'est force, courage, ardeur qui n'y succombe ;
Car enfin c'en est fait... je péris si je tombe !
Où me cacher ? où fuir ? et par où désarmer
L'honnête oncle qui vient pour me faire enfermer ?
Quelle égide opposer aux traits de la satire ?
Comment paroître aux yeux de celle à qui j'aspire ?
De quel front, à quel titre oserois-je m'offrir,
Moi, misérable auteur qu'on viendroit de flétrir ?

(*il se promene à grands pas.*)

Mais mon incertitude est mon plus grand supplice.
Je supporterai tout pourvu qu'elle finisse !
Chaque instant qui s'écoule, empoisonnant son cours,
Abrege au moins d'un an le nombre de mes jours.

SCENE II.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, DAMIS.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Eh bien ! une autre fois, malgré mes conjectures,
Vous fierez-vous encore à vos heureux augures,
Monsieur ? J'avois donc tort tantôt de vous prêcher
Que lorsqu'on veut tout voir il faut se dépêcher ?
Voilà pourtant, voilà la nouveauté flambée !

DAMIS, *à part, comme un homme qui est soulagé.*

(*à M. Francaleu.*)

Et mon sort décidé!... Je respire!... Tombée?

M. FRANCALEU.

Tout à plat!

DAMIS.

Tout à plat?

M. BALIVEAU.

Oh! tout à plat!

DAMIS.

Tant pis!

(*à part.*)

C'est qu'ils auront joué comme des étourdis!

M. BALIVEAU.

Sifflée, et ressifflée!

DAMIS.

Eh! le méritoit-elle?

M. BALIVEAU.

Il ne faut pas douter que l'auteur n'en appelle;
Le plus impertinent n'a jamais dit: j'ai tort.

M. FRANCALEU.

Celui-ci pourroit bien n'en pas tomber d'accord,
Sans être pour cela taxé de suffisance;
Car jamais le public n'eut moins de complaisance.
Comment veut-il juger d'une piece, en effet,
Au tintamare affreux qu'au parterre on a fait?
Ah! nous avons bien vu des fureurs de cabale;
Mais jamais il n'en fut ni n'en sera d'égale.

La piece étoit vendue aux sifflets aguerris
De tous les étourneaux des cafés de Paris.
Il en est venu fondre un essaim, des nuées!
Cependant, à travers les brocards, les huées,
Le carillon des toux, des nez, des Paix-là! paix!
J'ai trouvé...

M. BALIVEAU, *l'interrompant.*

Ma foi! moi, j'ai trouvé tout mauvais.

M. FRANCALEU.

On en peut mieux juger puisque l'on s'en escrime...
Morbleu! je le maintiens, j'ai trouvé telle rime...
(*à Damis qui l'écoutoit avidement, et qui ne l'écoute plus.*)
Oui, telle rime digne elle seule, à mon gré,
De relever l'auteur que l'on a dénigré.

M. BALIVEAU.

Tout ce que peut de mieux l'auteur avec sa rime
Ce sera, s'il m'en croit, de garder l'anonyme,
Et de n'exercer plus un talent suborneur
Dont les productions lui font si peu d'honneur.

DAMIS.

C'est s'il eût réussi qu'il pourroit vous en croire,
Et demeurer oisif au sein de la victoire,
De peur qu'une démarche à de nouveaux lauriers
Ne portât quelque atteinte à l'éclat des premiers;
Mais contre ses rivaux et leur noire malice
Le parti qui lui reste est de rentrer en lice,
Sans que jamais il songe à la désemparer

Qu'il ne les force eux-même à venir l'admirer.
Le nocher dans son art s'instruit pendant l'orage;
Il n'y devient expert qu'après plus d'un naufrage:
Notre sort est pareil dans le métier des vers;
Et pour y triompher il y faut des revers.

M. FRANCALEU.

C'est parler en héros, en grand homme, en poëte!
(*à M. Baliveau.*)
Vous êtes stupéfait? Moi, non: je le répete:
Vivent les grands esprits pour former les grands cœurs!
Mais cela n'appartient qu'à nous autres auteurs...
(*à Damis.*)
N'est-ce pas, mon confrere?

SCENE III.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, DAMIS, MONDOR.

DAMIS, *à Mondor, qui le veut tirer à part.*

Eh bien?

MONDOR, *bas et sanglotant.*

Je vous annonce...

DAMIS.

Je sais, je sais... Ma lettre?

MONDOR, *lui donnant un papier.*

En voilà la réponse.

DAMIS, *prenant le papier.*

Laisse-nous; je te suis...
(*Mondor rentre dans la maison.*)

DAMIS, *à M. Francaleu et à M. Baliveau.*

Messieurs, permettez-moi
D'aller décacheter à l'écart; après quoi
Je compte vous rejoindre: et, laissant vers et prose,
Nous nous entretiendrons, s'il vous plaît, d'autre chose:
(*il rentre dans la maison.*)

SCENE IV.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU.

M. BALIVEAU.

Oui, changeons de propos, et laissons tout cela.

M. FRANCALEU.

Si vous saviez combien j'aime ce garçon-là!

M. BALIVEAU.

C'est qu'à ce que je vois sa marotte est la vôtre?

M. FRANCALEU.

C'est que cela jamais n'a rien dit comme un autre.

M. BALIVEAU.

Belle prérogative!

M. FRANCALEU.

Une lice! un nocher!
Comme nous n'allons droit qu'à force de broncher!...
Plaît-il? vous l'entendiez?

M. BALIVEAU.

Moi? non; j'avois en tête
La lettre-de-cachet qui, dites-vous, est prête.

M. FRANCALEU.

Ce jeune homme n'est pas du commun des humains!
Peste! les grands seigneurs se l'arrachent des mains!

M. BALIVEAU.

(*à part.*) (*à M. Francaleu.*)
J'enrage!... Revenons, de grace, à la promesse
Dont vous m'avez tantôt flatté pendant la piece.

M. FRANCALEU.

Vous parlez d'une piece? ah! s'il en fait jamais
Ce sera de l'exquis; c'est moi qui le promets,
Et je défierai bien la cabale d'y mordre!

M. BALIVEAU, *avec chaleur.*

Parlez, aurai-je enfin, n'aurai-je pas mon ordre?

M. FRANCALEU.

Eh! tranquillisez-vous: soyez sûr de l'avoir.
Oui, vous serez content ce soir même, ce soir;
C'est le terme qu'il prend. Votre affaire est certaine;
Et tenez, son retour va vous tirer de peine;
Car je gagerois bien que, tout en badinant,
L'ordre est dans le paquet qu'il ouvre maintenant.

M. BALIVEAU.

Qu'il ouvre maintenant? qui?

M. FRANCALEU.

Celui qui nous quitte.

M. BALIVEAU.

Plaît-il?

M. FRANCALEU.

Êtes-vous sourd? Cet homme de mérite.

M. BALIVEAU.

Monsieur de l'Empirée?

M. FRANCALEU.

Eh! qui donc?

M. BALIVEAU.

Quoi! c'est lui
Dont le zele pour moi sollicite aujourd'hui?

M. FRANCALEU.

Lui-même... Il a trouvé que vous jouyiez en maître;
Et votre admirateur, autant que l'on doit l'être,
Il veut vous enrôler pour un mois parmi nous.
Moi, le voyant d'humeur à tout faire pour vous,
J'ai dû le mettre au fait de ce qui vous intrigue,
Et des égaremens de votre enfant prodigue.
Il a sur cette affaire obligeamment pris feu
Comme si c'eût été la sienne propre.

M. BALIVEAU, *avec humeur.*

Adieu!

M. FRANCALEU, *l'arrêtant.*

Comment donc?

M. BALIVEAU.

Vous avez opéré des prodiges!

M. FRANCALEU.

Monsieur le capitoul, vous avez des vertiges!

M. BALIVEAU.

Eh! c'est vous qui, plutôt que mon neveu, cent fois
(*à part.*)
Mériteriez... Je suis le moins sensé des trois...
(*à M. Francaleu.*)
Serviteur!

M. FRANCALEU.

Mais encore! entre amis l'on s'explique:
Ne pourroit-on savoir quelle mouche vous pique?
Quoi! lorsque nous tenons...

M. BALIVEAU.

Non, nous ne tenons rien,
Puisqu'il faut vous le dire; et cet homme de bien
Au mérite de qui vous êtes si sensible,
Est le pendard à qui j'en veux!

M. FRANCALEU.

Est-il possible?

M. BALIVEAU.

Le voilà! Maintenant soyez émerveillé
Du jeu de la surprise où j'ai tantôt brillé!
Si j'eusse vu le diable elle eût été moins grande!

M. FRANCALEU.

Je vous en offre autant... A présent je demande
Où vous prenez le mal que vous m'en avez dit:
Un garçon studieux, de probité, d'esprit,
Beau feu, judiciaire, en qui tout se rassemble;
Un phénix, un trésor...

M. BALIVEAU.

Un fou qui vous ressemble.
Allez, vous méritez cette apostrophe-là !
De bonne foi, sied-il, à l'âge où vous voilà,
Fait pour morigéner la jeunesse étourdie,
Que par vous-même au mal elle soit enhardie ?
Et que l'écervelé qui me brave aujourd'hui,
Au lieu d'un adversaire en vous trouve un appui ?
Il versifiera donc ? Le beau genre de vie !
Ne se rendre fameux qu'à force de folie !
Être, pour ainsi dire, un homme hors des rangs,
Et le jouet titré des petits et des grands !
Examinez les gens du métier qu'il embrasse ;
La paresse ou l'orgueil en ont produit la race.
Devant quelques oisifs elle peut triompher ;
Mais en bonne police on devroit l'étouffer.
Oui; comment souffre-t-on leurs licences extrêmes?
Que font-ils pour l'état, pour les leurs, pour eux-mêmes?
De la société véritables frêlons,
Chacun les y méprise, ou craint leurs aiguillons !
Damis eût figuré dans un poste honorable;
Mais ce ne sera plus qu'un gueux, qu'un misérable,
A la perte duquel, en homme infatué,
Vous aurez eu l'honneur d'avoir contribué.
Félicitez-vous bien, l'œuvre est très méritoire !

M. FRANCALEU.

Oncle indigne à jamais d'avoir part à la gloire
D'un neveu qui déja vous a trop honoré !

Savez-vous ce que c'est que tout ce long narré?
Préjugé populaire, esprit de bourgeoisie,
De tout tems gendarmé contre la poésie.
Mais apprenez de moi qu'un ouvrage d'éclat
Ennoblit bien autant que le capitoulat;
Apprenez...

M. BALIVEAU.

Apprenez de moi qu'on ne voit guere
Les honneurs en ce siecle accueillir la misere;
Et que la pauvreté, par qui tout s'avilit,
Faite pour dégrader, rarement ennoblit.
Forgez-vous des plaisirs de toutes les especes:
On fait comme on l'entend quand on a vos richesses;
Mais lui, que voulez-vous qu'il devienne à la fin?
Son partage assuré c'est la soif et la faim.
Et d'un œil satisfait on veut que je le voie!...
Soit: à vos visions je l'abandonne en proie!
Il peut se reposer de ses nobles destins
Sur ceux qui, dites-vous, se l'arrachent des mains.
Qu'il périsse! il est libre. Adieu.

M. FRANCALEU.

Je vous arrête
En véritable ami dont la réplique est prête;
Et vais vous faire voir avec précision
Que nous ne sommes pas des gens à vision.
Si j'admire en Damis un don qui vous irrite,
Votre chagrin me touche autant que son mérite:
Afin donc que son sort ne vous alarme plus,

Je lui donne ma fille avec cent mille écus.

M. BALIVEAU.

Avec cent mille écus ?

M. FRANCALEU.

Eh bien ! est-il à plaindre ?
Car elle a de l'esprit, est belle, faite à peindre...
Holà ! quelqu'un... Vous-même en jugerez ainsi.

SCENE V.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, UN LAQUAIS.

M. FRANCALEU, *au Laquais.*

Que l'on cherche Lucile, et qu'elle vienne ici.
(*le Laquais rentre dans la maison.*)

M. FRANCALEU, *à part.*

Aussi-bien elle hésite ; et rien ne se décide...
(*à M. Baliveau.*)
Qu'est-ce ? vous mollissez ? votre front se déride ?
Vous paroissez ému ?

M. BALIVEAU.

Je le suis en effet.
Vous êtes un ami bien rare et bien parfait !
Un procédé si noble est-il imaginable ?...
Ne me trouvez donc pas au fond si condamnable.
Nous perçons l'avenir ainsi que nous pouvons,
Et sur le train des mœurs du siecle où nous vivons.
Quand à faire des vers un jeune esprit s'adonne,

Même en l'applaudissant je vois qu'on l'abandonne.
Damis de ce côté se porte avec chaleur,
Et je ne lui pouvois pardonner son malheur;
Mais dès que d'un tel choix votre bonté l'honore...

SCENE VI.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, DAMIS.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Venez, venez, monsieur. Une autre fois encore
Vous serez à la cour notre solliciteur!...
Vous vous flattiez ce soir de contenter monsieur?

DAMIS, *à M. Baliveau.*

M'avez-vous trahi?

M. BALIVEAU.

Non. Qu'entre nous tout s'oublie,
Damis... Voici quelqu'un qui nous réconcilie;
Qui signale à tel point son amitié pour nous
Qu'il s'acquiert à jamais les droits que j'eus sur vous.
Monsieur vous fait l'honneur de vous choisir pour gendre.
Ainsi que moi la chose a lieu de vous surprendre;
Car, de quelques talens dont vous fussiez pourvu,
Nous n'osions espérer ce bonheur imprévu.
Mais la joie auroit dû, suspendant sa puissance,
Avoir déja fait place à la reconnoissance.
Tombez donc aux genoux de votre bienfaiteur.

DAMIS, *d'un air embarrassé.*

Mon oncle...

M. BALIVEAU.

Eh bien?

DAMIS.

Je suis...

M. FRANCALEU.

Quoi?

DAMIS.

L'humble adorateur
Des graces, de l'esprit, des vertus de Lucile;
Mais de tant de bontés l'excès m'est inutile.
Rien ne doit l'emporter sur la foi des sermens,
Et j'ai pris, en un mot, d'autres engagemens.

M. FRANCALEU.

Ah!

M. BALIVEAU.

Le voilà cet homme au-dessus du vulgaire,
Dont vous vantiez l'esprit et la judiciaire,
Qui tout-à-l'heure étoit un phénix, un trésor!
Eh bien! de ces beaux noms le nommez-vous encor?
(*à Damis.*)
Va, maudit soit l'instant où mon malheureux frere
M'embarrassa d'un monstre en devenant ton pere!
(*il rentre dans la maison.*)

SCENE VII.

M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU.

Monsieur, la poésie a ses licences; mais
Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets;
Et votre oncle, entre nous, n'a pas tort de se plaindre!

DAMIS.

Les inclinations ne sauroient se contraindre.
Je suis fâché de voir mon oncle mécontent;
Mais vous-même à ma place en auriez fait autant;
Car je vous ai surpris louant celle que j'aime,
A la louer en homme épris plus que moi même,
Et dont le sentiment sur le mien renchérit.

M. FRANCALEU.

Comment! la connoîtrois-je?

DAMIS.

Oui, du moins son esprit.
Grace à l'heureux talent dont l'orna la nature,
Il est connu partout où se lit le Mercure.
C'est là que, sous les yeux de nos lecteurs jaloux,
L'amour entre elle et moi forma des nœuds si doux!

M. FRANCALEU.

Quoi! ce seroit?... Quoi! c'est la muse originale
Qui de ses impromptus tous les mois nous régale?

DAMIS.

Je ne m'en cache plus !

M. FRANCALEU.

Ce bel-esprit sans pair?

DAMIS.

Eh ! oui.

M. FRANCALEU.

Mériadec, de Kersic, de Quimper?

DAMIS.

En Bretagne !... Elle même !... Il faut être équitable,
Avouez maintenant, rien est-il plus sortable?

M. FRANCALEU, *riant.*

Embrassez-moi.

DAMIS.

De quoi riez-vous donc si haut?

M. FRANCALEU.

Du pauvre oncle qui s'est effarouché trop tôt;
Mais nous l'appaiserons... Rien n'est gâté.

DAMIS.

Sans doute
Il sortira d'erreur pour peu qu'il nous écoute.

M. FRANCALEU.

Oh ! c'est vous qui, pour peu que vous nous écoutiez,
Laisserez, s'il vous plaît, l'erreur où vous étiez.

DAMIS.

Quelle erreur? qu'insinue un pareil verbiage?

M. FRANCALEU.

Que vous comptez en vain faire ce mariage.

DAMIS.

Ah! vous aurez beau dire!

M. FRANCALEU.

Et vous beau protester!

DAMIS.

Je l'ai mis dans ma tête!

M. FRANCALEU.

Il faudra l'en ôter!

DAMIS.

Parbleu non!

M. FRANCALEU.

Parbleu si!... Parions.

DAMIS.

Bagatelle!

M. FRANCALEU.

La personne pourroit, par exemple, être telle...

DAMIS.

Telle qu'il vous plaira! suffit qu'elle ait un nom.

M. FRANCALEU.

Mais laissez dire un mot, et vous verrez que non.

DAMIS.

Rien, rien!

M. FRANCALEU.

Sans la chercher si loin...

DAMIS.

J'irois à Rome!

M. FRANCALEU.

Quoi faire?

DAMIS.

L'épouser; je l'ai promis!

M. FRANCALEU, *à part.*

Quel homme!

DAMIS.

Et, tout en vous quittant, j'y vais tout disposer.

M. FRANCALEU.

Oh! disposez-vous donc, monsieur, à m'épouser.
A m'épouser, vous dis-je! Oui, moi, moi! C'est moi-même
Qui suis le bel objet de votre amour extrême!

DAMIS.

Vous ne plaisantez point?

M. FRANCALEU.

Non; mais, en vérité,
J'ai bien à vos dépens jusqu'ici plaisanté,
Quand, sous le masque heureux qui vous donnoit le change,
Je vous faisois chanter des vers à ma louange.
Voilà de vos arrêts, messieurs les gens de goût!
L'ouvrage est peu de chose, et le seul nom fait tout.
Oh çà! laissons donc là ce burlesque hyménée:
Je vous remets la foi que vous m'aviez donnée.
Ne songeons désormais qu'à vous dédommager
De la faute où ce jeu vient de vous engager.
Je vous fais perdre un oncle, et je dois vous le rendre.
Pour cela je persiste à vous nommer mon gendre.
Ma fille, en cas pareil, me vaudra bien, je croi,
Et n'est pas un parti moins sortable que moi?

Tenez, lui pourriez-vous refuser quelque estime?

DAMIS, *à part.*

Ah! Lisette la suit!... Malheur à l'anonyme!

SCENE VIII.

M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE, LISETTE.

M. FRANCALEU, *à Lucile.*

Mignonne, venez çà! Vous voyez devant vous
Celui dont j'ai fait choix pour être votre époux;
Ses talens...

LISETTE.

Ses talens?... c'est où je vous arrête.

M. FRANCALEU.

Qu'on se taise!

LISETTE.

Apprenez...

M. FRANCALEU.

Ne me romps pas la tête,
Coquine! Tu crois donc que je sois à sentir
Que tout le jour ici tu n'as fait que mentir?

DAMIS, *bas, à M. Francaleu.*

Faites qu'elle nous laisse un moment et pour cause.

M. FRANCALEU, *à Lisette.*

Va-t-en.

LISETTE.

Qu'auparavant je vous dise une chose.

M. FRANCALEU.

Je ne veux rien entendre.

LISETTE.

Et moi, je veux parler...
Tenez, voilà l'auteur que l'on vient de siffler!

DAMIS, *à M. Francaleu.*

Maintenant elle peut rester.

M. FRANCALEU.

L'impertinente!

DAMIS.

A dit vrai.

LISETTE, *à l'oreille de Lucile.*

Tenez bon; je vais chercher Dorante.
(*elle rentre dans la maison.*)

SCENE IX.

M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Elle a dit vrai?

DAMIS.

Très vrai.

M. FRANCALEU.

La nouvelle, en ce cas,
M'étonne bien un peu; mais ne me change pas.
Non, je n'en rabats rien de ma premiere estime:
Loin de là; votre chûte est si peu légitime,

LA MÉTROMANIE.



Perin del. *Gault S.t Germain direx.*

Tenez, voilà l'Auteur que l'on vient de siffler!

Acte V. Sc. IX.

Fait voir tant de rivaux déchaînés contre vous,
Qu'elle prouve combien vous les surpassez tous.
Et ma fille n'est pas non plus si mal habile...

LUCILE.

Mon pere...

DAMIS.

Permettez, belle et jeune Lucile...

LUCILE.

Permettez-moi, monsieur, vous-même de parler.
(*à M. Francaleu.*)
Mon pere, il n'est plus tems de rien dissimuler.
D'un pere, je le sais, l'autorité suprême
Indique ce qu'il faut qu'on haïsse ou qu'on aime;
Mais de ce droit jamais vous ne fûtes jaloux.
Aujourd'hui même encor vous vouliez, disiez-vous,
Que par mon propre choix je me rendisse heureuse;
Vous vous en étiez fait une loi généreuse;
Et c'est ainsi qu'un pere est toujours adoré,
Et que moins il est craint, plus il est révéré.
Vous m'avez ordonné sur-tout d'être sincere,
Et d'oser là-dessus m'expliquer sans mystere:
Mon devoir le veut donc ainsi que mon repos.

M. FRANCALEU.

(*à part.*)
Au fait?... J'augure mal de cet avant-propos!

LUCILE.

Parmi les jeunes gens que ce lieu-ci rassemble...

M. FRANCALEU.

Ah! fort bien!

LUCILE.

Rassurez votre fille qui tremble,
Et qui n'ose qu'à peine embrasser vos genoux!
(*elle se jette aux pieds de M. Francaleu.*)

M. FRANCALEU.

Vous penchiez pour quelqu'un? J'en suis fâché pour vous.
Pourquoi tardiez-vous tant à me le venir dire?

LUCILE.

C'est que celui vers qui ce doux penchant m'attire
Est le seul justement que vous aviez exclus.

M. FRANCALEU.

Quoi! quand j'ai mes raisons...

LUCILE.

Vous ne les avez plus;
Son cœur à mon égard étoit selon le vôtre.
Vous craigniez qu'il ne fût dans les liens d'une autre;
Et jamais un soupçon ne fut si mal fondé:
Il m'adore; et de moi près de vous secondé...
Ah! je lis mon arrêt sur votre front sévere!...
Eh bien! j'ai mérité toute votre colere;
Je n'ai pas contre moi fait d'assez grands efforts;
Mais est-ce donc avoir mérité mille morts?
Car enfin c'est à quoi je serois condamnée
S'il falloit à tout autre unir ma destinée!
Non, vous n'userez pas de tout votre pouvoir,
Mon pere! Accordons mieux mon cœur et mon devoir.

Arrachez-moi du monde à qui j'étois rendue :
Hélas! il n'a brillé qu'un instant à ma vue!
Je fermerai les yeux sur ce qu'il a d'attraits...
Puisse le ciel m'y rendre insensible à jamais!

M. FRANCALEU, *à part.*

La sotte chose en nous que l'amour paternelle!
Ne suis-je pas déja prêt à pleurer comme elle?

DAMIS.

Eh! laissez-vous aller à ce doux mouvement,
Monsieur; ayez pitié d'elle et de son amant.
Je ne vous rejoignois, après ma lettre lue,
Que pour servir Dorante à qui Lucile est due:
Laissez là ma fortune et ne songez qu'à lui.

M. FRANCALEU.

Votre ennemi mortel, qui vouloit aujourd'hui..

DAMIS.

Souffrez que ma vengeance à cela se termine.

M. FRANCALEU.

Mais c'est le fils d'un homme ardent à ma ruine!

DAMIS, *lui remettant une lettre ouverte.*

Non; voilà qui met fin à vos inimitiés.

SCENE X.

DORANTE, M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE, LISETTE.

DORANTE, *à M. Francaleu.*

Écoutez-moi, monsieur, ou je meurs à vos pieds...
(*appercevant Damis.*)
Après avoir percé le cœur de ce perfide.
Il est tems que je rompe un silence timide:
J'adore votre fille! Arbitre de mon sort,
Vous tenez en vos mains et ma vie et ma mort!
Prononcez; et souffrez cependant que j'espere.
Un malheureux procès vous brouille avec mon pere;
Mais vous fûtes amis: il m'aime tendrement;
Le procès finiroit par son désistement.
Je cours donc me jeter à ses pieds comme aux vôtres,
Faire à vos intérêts immoler tous les nôtres,
Vous réunir tous deux, tous deux vous émouvoir,
Ou me laisser aller à tout mon désespoir...
(*à Damis.*)
D'une ou d'autre façon tu n'auras pas la gloire,
Traître! de couronner la méchanceté noire
Qui croit avoir ici disposé tout pour toi,
Et qui t'a fait écrire à Paris contre moi!

DAMIS.

Enfin l'on s'entendra malgré votre colere.
J'ai véritablement écrit à votre pere,
Dorante; mais je crois avoir fait ce qu'il faut.
(*montrant M. Francaleu.*)
Monsieur tient la réponse, et peut lire tout haut.

M. FRANCALEU, *lisant.*

« Aux traits dont vous peignez la charmante Lucile,
Je ne suis pas surpris de l'amour de mon fils:
Par son médiateur il est des mieux servis,
Et vous plaidez sa cause en orateur habile.
La rigueur, il est vrai, seroit très inutile;
Et je défere à vos avis.
Reste à lui faire avoir cette beauté qu'il aime.
Il n'aura que trop mon aveu!
Celui de monsieur Francaleu
Puisse-t-il s'obtenir de même!
Parlez, pressez, priez: je desire à l'excès
Que sa fille aujourd'hui termine nos procès,
Et que le don d'un fils, qu'un tel ami protege,
Entre votre hôte et moi renouvelle à jamais
La vieille amitié de college!

MÉTROPHILE. »

(*à Dorante.*)
Maîtresse, amis, parens, puisque tout est pour vous,
Aimez donc bien Lucile, et soyez son époux!

DORANTE.

(*à part.*) (*à Lucile.*)

Ah! monsieur!... O mon pere! Enfin je vous possede!

DAMIS.

Sans en moins estimer l'ami qui vous la cede?

DORANTE.

Cher Damis, vous devez en effet m'en vouloir;
Et vous voyez un homme...

DAMIS.

Heureux.

DORANTE.

Au désespoir!
Je suis un monstre!

DAMIS.

Non; mais, en termes honnêtes,
Amoureux et François: voilà ce que vous êtes.

DORANTE, *à M. Francaleu et à Lucile.*

Un furieux! qui, plein d'un ridicule effroi,
Tandis qu'il agissoit si noblement pour moi,
Impitoyablement ai fait siffler sa piece!

DAMIS.

Quoi! mais je m'en prends moins à vous qu'à la traîtress
(*montrant Lisette.*)
Qui vous a confié que j'en étois l'auteur...
Je suis bien consolé, j'ai fait votre bonheur.

DORANTE.

J'ai demain pour ma part cent places retenues;

Et veux après demain vous faire aller aux nues.

DAMIS.

Non; j'appelle, en auteur soumis mais peu craintif,
Du parterre en tumulte au parterre attentif...
Qu'un si frivole soin ne trouble pas la fête.
Ne songez qu'aux plaisirs que l'hymen vous apprête.
(*à part.*)
Vous, à qui cependant je consacre mes jours,
Muses! tenez-moi lieu de fortune et d'amours!

FIN DE LA MÉTROMANIE.

EXAMEN
DE LA MÉTROMANIE.

CETTE piece est la comédie qui fait le plus d'honneur au dix-huitieme siecle. Inférieure à celles de Moliere pour la vérité des peintures et pour la profondeur des vues morales, aux bons ouvrages de Regnard pour l'aisance et la gaieté de l'expression, elle surpasse infiniment le comique ou trop sérieux ou trop chargé de Destouches, l'abondance souvent stérile de Boissi, et même les tableaux aussi vrais que piquans de la comédie du Méchant. Les discussions littéraires ne sont utiles et intéressantes que lorsqu'elles ont pour objet un ouvrage où de grandes beautés se trouvent à côté de grands défauts, et sur-tout lorsque le mauvais goût du tems cherche à ériger ces défauts en beautés. De l'aveu du public et des gens de lettres la Métromanie a joui d'un succès qui n'a jamais été contesté; les caracteres, l'intrigue, le tissu des scenes, le style, ont réuni tous les suffrages. Cette piece, consacrée depuis plus d'un demi-siecle, n'a donc besoin ni de critique, ni d'apologie; ainsi nous bornerons notre examen à quelques réflexions.

Tout le monde connoît l'anecdote qui donna à Piron * l'idée de la Métromanie. Le singulier stratagême

* Il la raconte dans sa préface.

d'un poëte médiocre qui étoit parvenu à se faire rendre hommage par presque tous les littérateurs de son tems en publiant ses vers sous le nom d'une femme, pouvoit un moment faire rire aux dépens de ceux qui avoient été dupes; mais il n'étoit guere présumable que cette aventure devînt le sujet d'un chef-d'œuvre dramatique. Il étoit réservé à Piron de tirer d'un fonds en apparence si stérile un des plus beaux plans qui existent au théâtre. Cette piece dont la fable est exposée et développée rapidement, excite la curiosité par des incidens qui ne sont pas trop multipliés, égaye sans cesse par le comique du style et des situations, charme l'esprit par des traits pleins de délicatesse et de grace, flatte enfin l'imagination par des détails toujours bien amenés, et dans lesquels brille la plus riche poésie. On doit observer que de toutes nos comédies la Métromanie seule fait éprouver presque en même tems des sensations si différentes, et que, quoiqu'elle abonde en tirades et en traits qui peuvent être cités séparément, on n'y trouve aucune beauté déplacée.

Il est naturel que Damis, enthousiaste d'un art pour lequel il a un talent véritable, donne un libre cours à son imagination féconde, et que, sur-tout lorsqu'il est contrarié, il soit emporté par des élans de verve qui paroissent ne convenir qu'à la grande poésie. L'auteur donne à ce jeune poëte toutes les qualités aimables: il est galant, généreux, et brave; mais aucun des défauts et des ridicules qu'entraîne la manie des vers n'est dissimulé. Il néglige les études solides, n'a aucun ordre dans ses affaires, est accablé de créanciers;

et son esprit est si romanesque qu'il devient amoureux d'une prétendue Bretonne par la seule raison qu'elle envoie des vers au Mercure. Le spectateur, qui trouve cet amour très singulier avant de savoir que Francaleu est l'auteur des vers dont Damis est enthousiasmé, se moque du poëte, et le traite de fou lorsqu'il le voit manquer la fortune pour une passion dont l'objet se trouve être le personnage le plus ridicule de la piece. Si un homme auquel on ne peut refuser les plus heureuses dispositions se laisse entraîner à de si grandes erreurs par un goût démesuré pour la poésie, que doit-on penser de ceux qui n'ont aucun talent, et chez lesquels ce goût dégénere en manie? Il est à présumer que c'est là le but moral de la piece; car le rôle de Francaleu, quoique très plaisant, ne présente aucun des dangers qu'un jeune homme peut courir en se livrant à la passion des vers: il est très indifférent qu'un financier fasse des poëmes ridicules; ce goût ne peut le ruiner, ses richesses lui attireront toujours des auditeurs bénévoles; enfin dans sa situation cette sorte d'amusement n'a pas plus d'inconvénient que tout autre.

Le rôle de Baliveau est rempli d'énergie et de raison. Dans la scene où il combat le goût de Damis, le public, séduit d'abord par la défense brillante du jeune poëte, ne peut s'empêcher ensuite de se rendre aux raisonnemens invincibles de l'oncle qui, malgré l'austérité de ses principes, seroit flatté que son neveu devînt un homme supérieur, mais qui craint avec raison pour lui les dangers de l'oisiveté, et les chagrins in-

évitables des prétentions trompées, lorsqu'on est arrivé à un âge où l'on ne peut plus se dissimuler la perte d'un tems précieux. Cette scene est un modele des discussions que l'on se permet quelquefois au théâtre. Le personnage de Lisette est plein de finesse et de gaieté: peut-être a-t-elle l'esprit trop cultivé; mais le poëte s'excuse en supposant qu'elle est plutôt la compagne que la suivante de Lucile. Ce rôle d'indolente est neuf et théâtral; sa froideur apparente justifie très bien les emportemens et la jalousie de son amant.

Piron, habitué à chercher dans la poésie plutôt la force et la précision que l'harmonie et la douceur, a laissé quelques vers durs dans son chef-d'œuvre; tels sont ceux-ci:

> En bonne opinion vous êtes un *rare homme.*
>
>
>
> Le cœur d'un vrai poëte est prompt à s'enflammer,
> *Et l'on ne l'est qu'autant que l'on* sait bien aimer.

Ce défaut est fort rare dans la Métromanie, dont le style présente des beautés poétiques de tous les genres.

FIN DE L'EXAMEN DE LA MÉTROMANIE.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE DOUZIEME VOLUME.

LE TAMBOUR NOCTURNE, COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE, DE DESTOUCHES, page 1
Préface de l'auteur, 3
Acteurs, 8
Examen du Tambour nocturne, 131

L'HOMME SINGULIER, COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS, DE DESTOUCHES, 137
Avertissement, 139
Acteurs, 142
Examen de l'Homme singulier, 291

LA MÉTROMANIE, COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS, DE PIRON, 297
Préface de l'auteur, 299
Stances dédicatoires, 349
Acteurs, 352
Examen de la Métromanie, 503

FIN DU DOUZIEME VOLUME.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE DOUZIEME VOLUME.

LE TAMBOUR NOCTURNE, comédie en cinq actes et en prose, de Destouches, page 1

Préface de l'auteur, 3

Acteurs, 8

Examen du Tambour nocturne, 131

L'HOMME SINGULIER, comédie en cinq actes et en vers, de Destouches, 137

Avertissement, 139

Acteurs, 142

Examen de l'Homme singulier, 293

LA MÉTROMANIE, comédie en cinq actes et en vers, de Piron, 297

Préface de l'auteur, 299

Stances dédicatoires, 349

Acteurs, 352

Examen de la Métromanie, 503

FIN DU DOUZIEME VOLUME.